

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE



III

P.
1626.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

CAMPAGNES
DE
L'ARMÉE D'AFRIQUE

— 1835-1839 —

PAR

M. LE DUC D'ORLÉANS

PUBLIÉ PAR SES FILS

Avant-propos de M. le COMTE DE PARIS; Introduction de M. le DUC DE
CHARTRES, avec un Portrait du DUC D'ORLÉANS, par Horace Vernet,
et une Carte de l'Algérie.

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8° vélin.

DE LA

SITUATION DES OUVRIERS
EN ANGLETERRE

PAR

M. LE COMTE DE PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8°.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [963]

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE

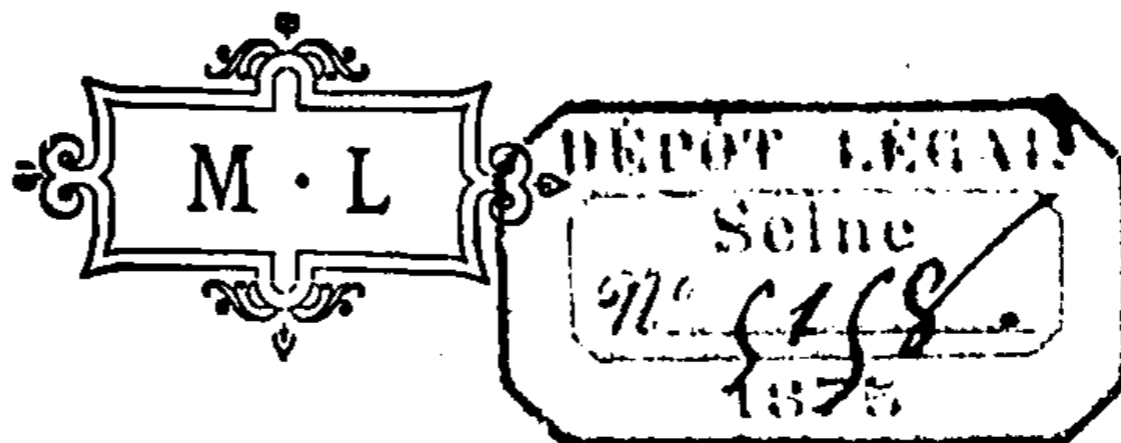


PAR

M. LE COMTE DE PARIS

ANCIEN AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL MAC CLELLAN

TOME TROISIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

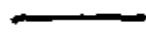
LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIVRE PREMIER



RICHMOND

CHAPITRE PREMIER

WILLIAMSBURG.

Nous avons terminé le second volume avec le récit de la première année de la guerre, et, dans l'étude des campagnes qui se poursuivaient tant à l'Est qu'à l'Ouest, nous nous sommes arrêté quelques jours avant l'anniversaire du bombardement du fort Sumter. Ces campagnes n'étaient que le prélude des opérations bien plus considérables, des luttes bien plus sanglantes, que nous allons avoir à raconter ici.

Nous commencerons par parler de l'armée du Potomac, dont nous avons décrit la lente formation pendant l'automne et l'hiver de 1861, et les premiers mouvements au printemps de 1862. Tandis que les armées de l'Ouest ont déjà parcouru plusieurs États et livré de grandes batailles, celle-ci n'a pas encore eu l'occasion de demander une revanche aux vain-

queurs du Bull-Run. On a vu, dans les derniers chapitres du précédent volume, les difficultés de tout genre qui ont entravé ses mouvements, retardé son entrée en campagne, et compromis le succès du plan d'opérations si heureusement conçu par son chef. Cependant, après l'évacuation inattendue de Manassas par les confédérés, après les combats qui retenaient dans la vallée de Virginie des troupes plus utiles ailleurs, après l'intervention de M. Lincoln pour réduire son effectif au profit de la garnison de Washington, cette armée s'embarquait enfin à Alexandria, dans les derniers jours de mars, pour la grande expédition qui devait transporter le théâtre de la guerre dans le voisinage de la capitale ennemie; et le général Mac Clellan, en débarquant dans la péninsule de Virginie, avait encore, malgré tous ces contre-temps, une grande et belle armée sous ses ordres : armée nombreuse, quoique imprudemment réduite, composée d'hommes dispos, vigoureux, braves et intelligents, quoique inexpérimentés. Recrutée parmi toutes les classes de la société, elle comptait dans ses rangs bien des talents militaires, encore inconnus aux autres et à eux-mêmes, dont les uns allaient être sacrifiés avant d'avoir pu montrer tout ce qu'ils valaient, et les autres, au contraire, devaient être appelés à diriger plus tard ses

longs et pénibles travaux. Aussi, en dépit des fautes du gouvernement, cette armée pouvait-elle espérer trouver une brillante carrière sur le terrain, classique dans l'histoire des États-Unis, où elle allait enfin rencontrer l'élite des troupes esclavagistes. C'est, en effet, dans la péninsule où les soldats de Washington et de Rochambeau avaient achevé l'œuvre glorieuse de l'émancipation américaine, c'est autour de Yorktown, déjà célèbre par la capitulation de lord Cornwallis, que l'armée du Potomac allait livrer ses premiers combats. Et, s'il est permis à un membre obscur de cette armée de rappeler ici une pensée personnelle, le souvenir de la victoire remportée en commun sur ce sol par la France et l'Amérique faisait battre le cœur des exilés généreusement accueillis à l'ombre du drapeau de la jeune République.

Malgré les souvenirs historiques qui s'y rattachaient, ce terrain était mal connu, et, vu sa configuration particulière, une description détaillée nous paraît nécessaire pour l'intelligence des opérations que nous allons raconter.

Le fort Monroë, situé à l'extrémité de la Péninsule, se trouve, en ligne droite, à 115 kilomètres de Richmond. La route que l'armée du Potomac devait suivre était toute tracée : elle s'allongeait, bordée, au

sud, par le James-River, qui est un fleuve à Richmond et un vaste estuaire à Newport-News, et, au nord, d'abord par le bras de mer appelé York-River et ensuite par son principal affluent, le Pamunkey. La région comprise entre ces cours d'eau peut se diviser en deux parties. La première, de beaucoup la plus considérable, forme une véritable péninsule entre les eaux salées qui remontent le York-River jusqu'à West-point et le James jusqu'au-dessus de City-Point. Cette contrée basse, à la fois sablonneuse et marécageuse, découpée de baies innombrables, très-boisée, pauvre et peu habitée, forme la péninsule de Virginie. La seconde, qui s'étend entre le Pamunkey et le James proprement dit, jusque bien au-dessus de Richmond, très-ondulée, couverte de magnifiques forêts, un peu plus cultivée que la première, animée çà et là par les habitations de quelques riches planteurs, est partagée dans sa longueur par le Chickahominy, rivière qu'ont rendue célèbre dans les légendes de la colonisation américaine les aventures romanesques du voyageur John Smith et de l'Indienne Pocahontas. Ce cours d'eau, peu important par le volume ordinaire de ses eaux, coule à travers des marais boisés, où des fourrés impénétrables alternent avec des futaies de chêne blanc, arbre admirable pour la construction,

dont les pieds sont toujours enfoncés dans la vase, tandis que son tronc, droit comme un mât de navire, s'élève à des hauteurs extraordinaires. Après une pluie d'orage, le Chickahominy ne couvre pas seulement sa ceinture boisée, mais, s'étendant sur les prairies voisines, forme une nappe qui a parfois un kilomètre de large. C'est donc, à la guerre, un redoutable obstacle. Il coule parallèlement au Pamunkey et, coupant un coin de la péninsule, se jette dans l'estuaire du James, à égale distance de City-Point et de Newport-News. Le James d'un côté, le York-River et le Pamunkey de l'autre sont deux magnifiques voies de communication. Le premier est navigable jusqu'à Richmond, mais le Virginia en interdisait l'usage aux fédéraux. Le dernier peut être remonté jusqu'à White-House, habitation qui avait appartenu à Washington et que le général Lee possédait alors. Mais, à l'entrée du York-River, les deux rives de ce bras de mer se rapprochent et forment un détroit, commandé par les canons de Yorktown et des batteries élevées en face, à Gloucester-Point. De là l'importance qu'a toujours eue la petite ville de Yorktown, autour de laquelle de légères ondulations, recouvertes d'un riche gazon, indiquent encore le tracé des parallèles élevées par les soldats français et américains en 1781.

La péninsule même sur laquelle se trouve Yorktown est rétrécie par un ruisseau marécageux, le Warwick-Creek, qui, prenant sa source à moins de deux kilomètres des vieux bastions de cette ville, va se jeter dans le James perpendiculairement à son cours. C'est là que la nature avait tracé aux confédérés leur véritable ligne de défense. Maîtres du James-River grâce au Virginia, du York-River grâce aux batteries de Gloucester-Point, ils ne pouvaient être tournés par la marine fédérale; les deux fleuves les approvisionnaient, au lieu de fournir des moyens d'attaque à leur adversaire; et, tant qu'ils conservaient la ligne du Warwick-Creek, Yorktown ne pouvait être investi. Tous ces points se soutenaient donc réciproquement. Trente-deux kilomètres séparaient Yorktown du fort Monroë. A seize kilomètres plus loin, se trouvait un nouvel étranglement de la péninsule, plus étroit encore que celui du Warwick-Creek et formé par les deux ruisseaux appelés College-Creek et Queens-Creek, qui coulaient l'un vers le James et l'autre vers le York-River. C'est près de là que s'élève la plus ancienne université d'Amérique, le *William and Mary College*, fondé sous Guillaume III, dont les vastes bâtiments en briques rouges et grises, les cours et les pavillons rappellent les édifices anglais du dix-huitième siècle

et ont un air d'antiquité que l'on rencontre rarement dans le nouveau monde. Autour de l'Université s'est groupée la jolie petite ville de Williamsburg, dont les maisons sont entourées de jardins et ombragées de beaux arbres : elle fut pendant un temps la capitale de la colonie, alors que cette partie de la Virginie était plus riche et plus peuplée qu'aujourd'hui.

Entre le fort Monroë et Richmond l'on ne rencontre qu'un seul chemin de fer, qui, partant de cette dernière ville, passe le haut Chickahominy, traverse à White-House le Pamunkey et vient aboutir à West-Point, là où ce dernier fleuve et le Mattaponny se jettent tous deux dans les eaux salées du York-River.

Tel était le nouveau terrain sur lequel allait combattre l'armée du Potomac. Le transport de cette armée était une tâche difficile et fut accompli d'une manière remarquable. C'est le 27 février que les premiers navires avaient été frétés, le 17 mars que le premier soldat s'était embarqué ; et le 6 avril toutes les troupes qui n'avaient pas été retirées au général Mac Clellan avaient pris terre dans la péninsule. Dans ce court espace de temps, quatre cents navires à vapeur ou à voiles avaient été réunis, amenés à Alexandria et avaient transporté, à quatre-vingts lieues de distance, 109,419 hommes, 14,592 animaux, 44 batte-

ries et tout l'immense matériel qui suit une pareille armée, ne laissant derrière eux que neuf allées échouées et huit mulets noyés.

Mac Clellan n'avait pas attendu la fin de cette opération pour se mettre en campagne. Sur les cent mille hommes environ qu'il allait avoir sous ses ordres¹, il en trouvait, le jour de son arrivée, 58,000 accompagnés de 100 canons, en état de se mettre en marche. Le reste n'était pas débarqué ou n'avait pas les moyens de transport nécessaires pour prendre part à un mouvement en avant. Beaucoup d'attelages manquaient encore aux nombreuses voitures sans lesquelles une troupe ne pouvait s'engager dans les routes marécageuses qu'on allait rencontrer.

Le 4 avril, l'armée s'ébranla, et elle arriva, le lende-

1. Voici l'état de situation de l'armée le 1^{er} avril 1862 :

	PRÉSENTS sous les drapeaux.	EN SERVICES spéciaux ou malades.	ABSENTS.	TOTAL.
2 ^e corps, Sumner.....	26,778	1,129	3,130	31,037
3 ^e corps, Heintzelmann.	33,047	2,795	3,010	38,852
4 ^e corps, Keyes.....	32,924	1,874	3,112	37,910
Infanterie régulière....	3,905	237	623	4,765
Cavalerie régulière....	2,601	170	370	3,141
Artillerie de réserve....	2,731	175	210	3,116
Corps divers.....	910	73	161	1,144
Totaux.	102,896	6,453	10,616	119,965

main, devant Yorktown et le Warwick-Creek sans avoir aperçu l'ennemi. Celui-ci s'était empressé d'abandonner quelques ouvrages élevés à Big-Bethel; il savait que, maîtres de la mer jusqu'à Yorktown, les fédéraux pouvaient aisément tourner toutes ces défenses. Cette première marche ne s'était pas faite sans difficultés. Les routes étaient dans un état déplorable. On avait de mauvaises cartes, ce qui est pire que de n'en pas avoir du tout; on s'était fié à celles que les officiers établis au fort Monroë avaient passé tout l'hiver à composer et les diverses colonnes, égarées par ces faux renseignements, purent avec peine conserver leur ordre de marche. Trompé par ces cartes infidèles sur la direction du Warwick-Creek, le général Mac Clellan croyait pouvoir investir aisément la place de Yorktown. Le 5, au moment où sa droite paraissait devant cette place, sa gauche rencontrait l'obstacle inattendu qui donnait tant de force à la position des confédérés. Ceux-ci, sous la direction du général Magruder, avaient préparé depuis longtemps la défense de la péninsule. Les fortifications élevées en 1781 par lord Cornwallis autour de Yorktown, et dans lesquelles il s'était défendu avec une ténacité digne de l'armée anglaise, existaient encore. Ces ouvrages n'étaient pas revêtus de maçonnerie, mais

leur profil était considérable. Ils avaient été remis en état, agrandis et complétés. Ils étaient armés de cinquante-six canons, quelques-uns de très-fort calibre. Des batteries avaient été construites, les unes à fleur d'eau, les autres sur les mamelons qui dominent la rivière, et elles croisaient leurs feux avec ceux d'une grande redoute qui occupait le promontoire sablonneux de Gloucester-Point.

L'enceinte bastionnée de Yorktown enfermait complètement cette petite ville. La ligne du Warwick-Creek, adoptée au dernier moment par Magruder, n'était pas aussi bien fortifiée par l'art que par la nature. La source de ce ruisseau est à 2,400 mètres des bastions de Yorktown ; l'espace, généralement découvert, compris entre ces deux points était commandé par une lunette, quelques épaulements et une redoute inachevée. Le cours du Warwick est partout bordé d'épaisses forêts, dans lesquelles serpentent des routes tortueuses et difficiles à reconnaître, tracées sur un sol spongieux et constamment détrempe. Dans sa partie supérieure, c'est un ruisseau lent et bourbeux, d'environ vingt mètres de large, aux rives marécageuses, et dominé des deux côtés par de légères ondulations de terrain. Il était coupé par cinq digues, deux destinées anciennement à des prises d'eau de

moulin, les trois autres construites par Magruder : elles produisaient, en retenant les eaux, une inondation artificielle, la meilleure de toutes les défenses. Derrière chacune de ces digues, seuls points de passage praticables pour l'assaillant, s'élevait un petit redan. La partie inférieure du Warwick, soumise à l'influence de la marée, était entourée d'une triple ceinture de boues profondes, d'impénétrables roseaux et de forêts marécageuses, qui en interdisaient l'approche même au plus hardi chasseur. Cette ligne présentait tous les caractères particuliers qui rendent la guerre offensive si difficile en Amérique ; mais Magruder n'était guère en mesure d'en disputer longtemps la possession à la puissante armée qui, le 5 avril, avait enfin rencontré ses avant-postes. La division avec laquelle il avait été chargé de protéger la péninsule depuis l'automne précédent ne comptait que 11,000 hommes. Les autorités militaires de la confédération n'avaient pas deviné ou connu d'avance, comme on le crut alors, le changement de base de l'armée du Potomac, ou bien elles furent singulièrement imprévoyantes. Car, lorsque Mac Clellan avait déjà embarqué la plus grande partie de ses troupes à Alexandria, Johnston l'attendait encore, avec toutes ses forces, sur le Rapidan. Tourmenté des mêmes alarmes que M. Lin-

coln, le cabinet de M. Davis n'osait pas plus que lui découvrir sa capitale ; si bien qu'à l'arrivée de Mac Clellan devant Yorktown avec ses 58,000 hommes, pas un soldat de renfort n'avait encore rejoint Magruder. Ces faits, constatés officiellement depuis la fin de la guerre, sont le témoignage le plus concluant en faveur du plan que le chef de l'armée du Potomac avait entrepris d'exécuter. Si la ligne de défense choisie par Magruder était naturellement forte, elle était trop développée, puisque le général confédéré n'avait que 11,000 soldats pour occuper une vingtaine de kilomètres. Il avait placé 6,000 hommes tant à Gloucester-Point qu'à Yorktown et dans un petit ouvrage situé sur le James, de sorte qu'il ne lui en restait que 5,000 pour défendre tout le cours du Warwick-Creek. Aussi les autorités de Richmond, convaincues qu'il ne pourrait s'y maintenir, lui donnèrent-elles l'ordre formel d'évacuer Yorktown et d'abandonner toute la péninsule. Mais l'obstination de Magruder était proverbiale parmi ses anciens camarades. Il refusa d'obéir, et se prépara à résister à l'ennemi en plaçant son monde auprès des digues et dans les rares clairières qui bordaient le ruisseau, de manière à tromper les fédéraux sur sa force. Ceux-ci, accueillis, lorsqu'ils parurent, par un feu bien nourri, crurent avoir de-

vant eux les tirailleurs d'une armée masquée par la forêt, et le général Keyes, commandant la colonne de plus de 25,000 hommes qui avait ainsi inopinément rencontré le Warwick-Creek, ne pensa pas pouvoir en forcer le passage. Le général Mac Clellan, trompé comme lui par les apparences, crut retrouver derrière ces forêts mystérieuses l'armée confédérée qui avait évacué Manassas un mois auparavant, et n'osa donner le coup de sabre qui aurait déchiré le léger rideau tendu devant ses yeux par son habile adversaire. Une attaque vigoureuse sur l'une des digues défendues par des ouvrages insignifiants avait toutes chances de réussir; on pouvait tenir l'ennemi en suspens par plusieurs feintes, on avait assez de monde pour tenter à la fois trois ou quatre attaques principales; il était possible enfin de le harasser de telle façon que sa ligne de défense fût infailliblement percée au bout de vingt-quatre heures. Dans ce cas, Magruder aurait payé cher son audacieuse résolution : les défenseurs du Warwick-Creek auraient été dispersés et ceux de Yorktown investis de tous côtés. Cette place aurait pu être masquée, en attendant qu'un vigoureux bombardement l'obligeât à se rendre, et, en pressant Magruder, on se serait, en quelques jours, emparé de toute la péninsule. C'est ce que le général Mac Clellan

n'aurait pas manqué de faire s'il avait connu la situation de ses adversaires telle que la publication de leurs rapports l'a révélée depuis. Mais aucun avis d'espion, aucun renseignement ne vint, à cette heure décisive, lui faire entrevoir leur faiblesse. La ligne de défense qu'ils avaient adoptée ne lui permettait pas de les tâter avant de les aborder sérieusement. Il ne pouvait les obliger à se montrer qu'en franchissant les digues étroites qui coupaient le Warwick-Creek. Pour tenter cette opération, il crut nécessaire d'attendre les trois divisions de Mac Dowell, qui devaient tourner par la rive gauche du York-River la ligne ennemie. Mais, le soir même du jour où il reconnut les positions de ses adversaires, il apprit la décision déplorable par laquelle le Président lui retirait ce corps d'armée tout entier. Peu auparavant, on avait créé, en faveur du vieux général Wool, un commandement indépendant, qui comprenait le fort Monroë, et le pays même sur lequel l'armée du Potomac faisait campagne. Enfin la marine, sur l'aide de laquelle on avait compté pour l'attaque des batteries de Yorktown, déclarait que le soin de veiller sur le Virginia ne lui permettait pas de détacher un nombre suffisant de navires pour ce service. C'étaient bien des déceptions à la fois, dans un moment où il était trop tard pour reculer. Peut-

être eût-il fallu y voir un motif de plus pour brusquer les opérations, car le succès important qu'on avait chance d'obtenir valait bien les risques que l'on aurait courus. L'armée avait besoin de ce coup d'audace : son moral eût moins souffert d'un échec sanglant que des fatigues stériles d'un long siège ; et enfin ce succès aurait assuré au général Mac Clellan le concours efficace de son gouvernement. Mais il ne voulut pas compromettre, dans une entreprise qu'il croyait trop hasardeuse, la jeune armée qui lui avait été confiée : estimant que la cause nationale pouvait supporter des délais et des lenteurs, mais non un nouveau désastre comme celui du Bull-Run, il préféra s'en remettre à la supériorité de son artillerie pour déloger l'ennemi de ses lignes.

Les confédérés, toujours sous les armes, épuisés par un service continuel, ne comprenaient pas ce qui pouvait différer une attaque dont ils avaient de si justes motifs de redouter l'issue. Cependant, derrière les arbres qui bornaient leur vue sur la rive méridionale du Warwick, toute l'armée fédérale était à l'œuvre, préparant des batteries et construisant, à travers la forêt marécageuse, de longues et solides chaussées en *corduroy*, pour rendre possible le passage des canons. Mais le temps qu'ils dépensaient ainsi était tout à

l'avantage des confédérés. En effet, la désobéissance de Magruder avait été bientôt approuvée : Johnston, laissant la nombreuse garnison fédérale de Washington se préparer à des combats imaginaires, quittait les bords du Rapidan, et envoyait dans la péninsule une partie de ses forces, tandis qu'avec le reste il se concentrait autour de Richmond. Quelques corps, rassemblés à la hâte, avaient déjà été dirigés sur Yorktown, et Magruder avait reçu ses premiers renforts, dès le surlendemain de l'arrivée des fédéraux devant cette place. Aussi ses forces étaient-elles doublées et sa ligne de défense achevée, lorsque, après onze jours de reconnaissances et de travaux préparatoires, Mac Clellan se décida enfin à l'attaquer. Toutefois la disproportion du nombre entre les deux partis était encore presque aussi grande qu'auparavant ; car les 109,000 hommes embarqués à Alexandria étaient enfin rassemblés dans l'étroite extrémité de la péninsule, et le Président venait d'annoncer au général Mac Clellan qu'il lui rendait l'une des divisions du corps de Mac Dowell : celle de Franklin, réclamée avec instance et accordée comme une sorte de compromis entre les différents plans de campagne qui se disputaient la faveur de M. Lincoln.

Le général Mac Clellan résolut d'attaquer, le 16 avril,

celle des trois digues, construites par l'ennemi, qui se trouvait le plus bas sur le Warwick-Creek. Située à 1,600 mètres environ au-dessus des moulins appelés Lees-Mills, elle formait le centre et, de l'aveu des confédérés, le point le plus faible de leur ligne. Une canonnade générale fut ouverte depuis Yorktown jusqu'à Lees-Mills, afin de ne pas attirer exclusivement l'attention de l'ennemi sur ce point où l'on voulait commencer par réduire son artillerie au silence. Mais, au lieu d'attaquer immédiatement après, on prolongea cette canonnade pendant six heures, et l'on donna ainsi à Magruder tout le temps de préparer sa défense partout où il pourrait être menacé. Enfin, vers quatre heures, quatre compagnies du 3^e Vermont, soutenues par le feu de vingt-deux canons, qui avaient déjà démonté deux des trois pièces de l'ouvrage ennemi, s'élançèrent bravement à l'assaut de cet ouvrage. Les fédéraux, traversant, avec une grande audace, le Warwick-Creek, au-dessous de la digue, s'emparèrent des épaulements qui la commandaient, après un engagement où ils mirent en fuite deux régiments ennemis (le 15^e Caroline du Nord et le 16^e Géorgie). Le plus difficile était fait, puisque l'on avait un pied sur l'autre rive. Il n'y avait plus qu'à profiter de la surprise de l'ennemi pour pousser régi-

ment sur régiment, aussi rapidement qu'il était possible, à travers le gué, dépasser les épaulements, prendre possession de la redoute et percer ainsi la ligne ennemie ; mais les généraux qui, aux divers degrés hiérarchiques, avaient préparé cette démonstration ne s'étaient pas d'avance entendus sur l'importance qu'elle devait avoir : on perdit un temps précieux. Pendant une heure, les premiers assaillants s'épuisèrent sans recevoir d'autres renforts que cinq ou six cents hommes des 4^e et 6^e Vermont. L'ennemi employa ce délai à réunir sur le point menacé toutes ses forces disponibles, c'est-à-dire plus de deux divisions. La petite troupe fédérale ne pouvait attaquer la redoute, où le nombre des confédérés grossissait à chaque instant ; mais elle se défendit avec obstination dans les épaulements qu'elle avait conquis. Enfin, écrasée par le nombre, elle fut obligée de se retirer, et de repasser la rivière, après avoir perdu plus de deux cents tués ou blessés.

Quoique les confédérés fussent bien plus en mesure de repousser cette attaque le 16 avril que le 6 ou le 7, néanmoins, si les fédéraux avaient mis à profit le succès du 3^e Vermont, ils auraient probablement percé la ligne du Warwick-Creek et contraint Magruder à combattre, sans aucun point d'appui, les 40,000

hommes qu'ils pouvaient concentrer dans cette trouée.

Cette malheureuse affaire devait laisser une fâcheuse impression dans l'esprit des soldats, qui avaient vu sacrifier leurs camarades sans que personne donnât l'ordre de les secourir. Elle fut, en outre, le signal de nouveaux délais : dès le lendemain, le général Mac Clellan résolut de recourir aux moyens sûrs, mais lents d'un siège régulier. La place même de Yorktown offrait seule des abords assez praticables pour permettre ce genre d'attaque, et, le 17 avril, on ouvrit la première parallèle à la tête d'un ravin située à 2,000 mètres environ de l'un des bastions. Le génie inventif et laborieux des Américains eut là l'occasion de se signaler. Toute l'armée se mit à l'œuvre pour tailler des routes, construire des ponts, préparer des places d'armes, établir des débarcadères, creuser les tranchées et élever les batteries. On ne voyait partout que fabriques de gabions et de fascines. L'équipage de siège était débarqué ; à force de patience et de labeurs, des canons pesant jusqu'à 10,000 kilogrammes, des mortiers de treize pouces étaient mis en position. Ces travaux immenses, minutieusement surveillés par le général en chef, qui se livrait tout entier à son ancienne spécialité d'officier du génie, se poursuivaient avec la plus grande activité. Les bois et quelques plis de ter-

rain les cachaient aux confédérés, dont les obus, lancés au hasard, passaient généralement au-dessus des travailleurs, fracassant sur leur chemin les grands arbres de la forêt¹. Cependant, quelque diligence qu'on fit, le temps passait, temps précieux pour la campagne, car les pluies d'hiver avaient cessé et les grandes chaleurs de l'été n'avaient pas encore commencé. L'armée attendait avec impatience le moment où tous les canons, si péniblement mis en batterie, rompraient enfin le silence, et, écrasant l'ennemi de leur feu, l'obligeraient à une retraite précipitée. Les chefs étudiaient les nouveaux ouvrages, que de grandes corvées de nègres et de soldats élevaient, comme par enchantement, sur toute la ligne confédérée; ils songeaient à l'assaut qui devrait peut-être suivre le bombardement, et mesuraient avec quelque inquiétude le vaste espace, battu par les feux de l'adversaire, que leurs jeunes soldats auraient à parcourir.

Le moment décisif approchait. L'on semblait s'y préparer des deux côtés avec une égale ardeur. En

1. Pendant un mois, le quartier général de l'armée se trouva à portée des projectiles des ennemis. Ils cherchèrent à découvrir la place où il était, mais ils ne purent jamais y réussir, et, durant tout ce mois, un seul boulet confédéré vint siffler au-dessus des tentes de l'état-major.

effet, le combat de Lees-Mills avait donné décidément raison à Magruder dans les conseils du président de la confédération, et, malgré l'avis de Lee, son chef d'état-major, et de Johnston lui-même, qui voulaient attendre l'ennemi devant Richmond, M. Davis avait envoyé ce dernier général, avec toute son armée, dans la péninsule : il devait s'y maintenir au moins assez longtemps pour que tout le précieux matériel accumulé à Norfolk pût être mis en sûreté.

D'autre part, la division Franklin avait rejoint Mac Clellan le 22 avril. Elle avait d'abord été destinée à l'investissement de Gloucester-Point ; mais, au lieu de tenter un coup de main de ce côté, Mac Clellan avait préféré la laisser, pendant quelques jours, sur les transports qui l'avaient amenée, afin qu'elle pût profiter des effets du bombardement pour remonter le York-River au premier signal. Tout devait être prêt pour le 5 mai ; mais, la veille, à la pointe du jour, l'armée confédérée manqua au rendez-vous : elle avait quitté Yorktown pendant la nuit. Cette opération avait été résolue, dès le 30 avril, dans un conseil de guerre tenu à Yorktown même, par Jefferson Davis, Lee, Johnston et Magruder. L'évacuation de Norfolk, qui en était la conséquence, devait s'achever en même temps. Pour essayer la portée des pièces de cent et

de deux cents, qui venaient d'être mises en batterie, on leur avait fait lancer quelques projectiles sur Yorktown. La vue des dégâts qu'ils avaient faits avait été pour les chefs confédérés un salubre avertissement, et, se sachant à la veille d'un bombardement, ils n'avaient pas voulu en attendre l'effet. Depuis que cette décision avait été prise, Johnston vidait ses magasins, faisait filer son matériel et ses voitures, et préparait, aux étapes désignées pour sa retraite, les provisions dont son armée aurait besoin chaque soir après une marche rapide. Pour cacher son mouvement, il avait fait le sacrifice de son artillerie de position, qui avait, jusqu'à la dernière heure, continué le feu sur les assiégeants, et qui même, pour mieux les tromper, en avait doublé l'intensité dans la soirée du 3 mai. Soixante et onze canons de différents calibres furent les seuls trophées abandonnés aux fédéraux. Cette habile retraite fut souillée seulement par quelques actes sauvages que la guerre ne saurait autoriser. Des bombes, des machines infernales, furent placées dans les huttes, dans les magasins déserts, de manière à éclater sous les pieds des premières personnes que la curiosité y ferait entrer. Quelques malheureux ayant été tués de cette façon, le général Mac Clellan, employa, à fort bon droit, les prisonniers confédérés

à débarrasser Yorktown de ces pièges dangereux.

Lorsque les artilleurs fédéraux virent les premiers rayons du soleil éclairer des retranchements abandonnés, ils eurent un moment de stupeur. Tant de labeurs auraient dû aboutir au moins à un combat, et ils n'avaient pas même eu la satisfaction d'essayer ces nouveaux canons dont ils attendaient de si puissants effets. Pour tous ce fut une vive déception. Cependant elle était compensée par la perspective immédiate d'une marche en avant et d'une campagne désormais active.

En quittant Yorktown, les confédérés livraient le York-River aux fédéraux. Ceux-ci commandaient donc l'un des flancs de la péninsule et pouvaient, par un débarquement, faire tomber toutes les défenses où l'ennemi aurait tenté de les arrêter entre Yorktown et West-Point. L'armée du Potomac ne pouvait permettre, une seconde fois, à Johnston de lui échapper, comme il l'avait déjà fait à Manassas. Il fallait, à tout prix, le joindre, pour transformer, si cela était possible, sa retraite en déroute, et, du moins, ne pas lui laisser le loisir de marquer à l'armée fédérale un nouveau temps d'arrêt dans sa marche contre la capitale confédérée. La péninsule est si étroite qu'en plusieurs endroits les routes qui la parcourent dans sa longueur se confondent en un seul chemin : chemin

où les voitures ne passent qu'une à une, et où, quatre hommes seulement pouvant marcher de front, les troupes sont obligées de rompre par le flanc. Faire suivre cette route unique à une armée de 120,000 hommes, accompagnée d'un immense matériel, était chose impossible : la tête serait arrivée à West-Point avant que la queue eût quitté Yorktown. Il fallait profiter de l'ouverture du York-River pour transporter par eau une partie de l'armée : la division Franklin était déjà embarquée, les nombreux transports qui faisaient le service des approvisionnements de l'armée en prirent trois autres, pour les déposer près de l'embouchure du Pamunkey dans le York-River, de manière à menacer sérieusement la ligne de retraite de l'armée confédérée. Mac Clellan réservait la route de terre au reste de l'armée. L'avant-garde était formée par la division de Stoneman, comprenant un peu plus de quatre régiments de cavalerie, dont deux réguliers, et quatre batteries d'artillerie régulière à cheval. La division Hooker la suivait, sur la route directe de Yorktown à Williamsburg, tandis que Smith, passant le Warwick-Creek à Lees-Mills, prenait à gauche une traverse qui devait le conduire jusqu'à 1,600 mètres de Williamsburg, où elle rejoignait la route directe. La division Kearney se tint prête à

suivre Hooker, et celles de Couch et de Casey à marcher derrière Smith.

Cependant la retraite de l'armée confédérée, préparée avec soin, se faisait avec le plus grand ordre. Le matériel avait été, en grande partie, transporté par eau à West-Point, où il trouvait un chemin de fer pour le conduire à Richmond; une portion considérable de l'armée avait un ou deux jours de marche d'avance sur l'arrière-garde. Le soin de couvrir cette retraite avait été confié au corps de Longstreet, dont le chef annonçait déjà les qualités remarquables qui firent de lui le meilleur des lieutenants de Lee. La légion de Hampton fermait la marche : on donnait ce nom à une brigade de cavalerie, accompagnée de quelques pièces d'artillerie, qui avait été levée, dans la Caroline du Sud, par le général dont elle portait le nom. L'étranglement de Williamsburg était désigné par la nature pour jouer un rôle décisif dans la retraite des confédérés. C'était une porte étroite et, par conséquent, facile à tenir fermée, à travers laquelle toute l'armée était obligée de défiler sur une seule colonne et qu'il était nécessaire de ne pas laisser saisir par l'ennemi avant que le dernier homme l'eût franchie.

Des défenses considérables y avaient été préparées.

Les deux ruisseaux, le College-Creek et le Queens-Creek, qui serpentent à travers des bois épais et forment dans leur cours de nombreux étangs, prennent leur source à un kilomètre l'un de l'autre. Les marais qui les entourent les rendent aussitôt impraticables, même à l'infanterie. L'espace compris entre les deux cours d'eau était en grande partie occupé par une clairière cultivée, les bois qui s'y trouvaient avaient été abattus, et la lisière de la forêt, reculée vers le sud-est par ces abatis, décrivait, d'un ruisseau à l'autre, un arc de cercle concave, enveloppant au sud ce petit plateau découvert. C'est là que se réunissaient les deux routes de Lees-Mills, ou du sud, et de Yorktown, ou de l'est. Un grand ouvrage, fermé à la gorge, et appelé le fort Magruder, s'élevait à trois ou quatre cents mètres en arrière de ce carrefour : il commandait ainsi les deux routes et l'isthme tout entier. Au nord-est et au sud-ouest, les confédérés avaient construit sur la rive occidentale des deux ruisseaux, où la forêt avait été abattue, une chaîne de petites redoutes qui défendaient les rares passages praticables à l'infanterie. Ces passages consistaient en trois digues, deux sur le Queens-Creek et une sur le College-Creek, tellement étroites que quelques hommes embusqués auraient pu en interdire l'abord à toute une colonne.

C'est sur Williamsburg, situé à 2,700 mètres au delà du fort Magruder, sur la route de Richmond, que Longstreet se dirigeait rapidement, après avoir évacué Yorktown dans la nuit du 3 au 4 mai, car il comptait y faire sa première étape. Les fédéraux lui laissèrent gagner, dans les premières heures de cette difficile retraite, une avance précieuse : on n'était pas matinal dans les armées de l'Union. On fut si désappointé du départ subit des confédérés que d'abord on refusa d'y croire ; lorsqu'on se fut rendu à l'évidence, il fallut tout organiser pour une marche en avant, sur laquelle on n'avait pas compté. Les troupes n'avaient pas mangé, les vivres n'étaient pas distribués, beaucoup de corps avaient envoyé leurs voitures les chercher à plusieurs lieues de distance. Bref, la division de cavalerie ne se mit en marche qu'entre dix et onze heures, Hooker à une heure, Smith un peu plus tard, et les trois autres divisions à la fin de la journée seulement. Avec un peu plus de célérité, les détachements confédérés qui se retiraient de Lees-Mills sur Williamsburg auraient été interceptés par la cavalerie fédérale avant d'avoir atteint cette dernière ville.

Malgré toute son activité, Stoneman ne put réparer un retard qu'on ne saurait lui imputer. Stimulé par les indices qui lui révélaient le passage récent de

l'ennemi, tels que des feux encore allumés, il pressait la marche de sa division ; mais les troupes confédérées qui suivaient la route de Lees-Mills avaient trop d'avance. Elles ne furent atteintes que par un petit détachement que conduisait le duc de Chartres : trop peu nombreux pour arrêter la colonne ennemie, les cavaliers fédéraux eurent cependant la bonne fortune de pouvoir ramasser quelques prisonniers sur ses flancs. Quelle que fût d'ailleurs la diligence de Stoneman, il n'aurait pu entraver sérieusement la marche de Longstreet ; car des accidents imprévus étaient venus augmenter encore les retards de l'infanterie destinée à le soutenir, et lui enlever la dernière chance de joindre l'ennemi en temps utile. L'ignorance du pays était complète au quartier général des fédéraux, et l'on ne connaissait que le terrain déjà occupé, dont les ingénieurs avaient pu faire le croquis : aussi les erreurs étaient-elles inévitables. Parvenue à l'embranchement de l'un des nombreux chemins qui vont en serpentant de clairière en clairière, la division Smith, qui tenait la gauche, prit une fausse direction et rentra dans la route principale de Yorktown à Williamsburg. Elle passa ainsi devant la division Hooker, à laquelle cette route avait été assignée, arrêta ses têtes de colonne et jeta la confusion dans la mar-

che des troupes, entassées, avec leur artillerie et leurs bagages, sur un seul chemin. Il fut dès lors impossible de forcer l'ennemi à combattre en avant du défilé qu'il avait fortifié; car, tandis que, sur la route de droite, encombrée, les colonnes fédérales n'avançaient qu'avec une extrême lenteur, sur la route de gauche l'avant-garde, formée par la brigade de cavalerie Emory, n'ayant pas d'infanterie auprès d'elle, était réduite à suivre l'ennemi en l'observant. Enfin celui-ci, s'enfonçant dans la forêt qui reliait le Queens et le College-Creek, atteignit le fort Magruder et la chaîne des ouvrages voisins. L'artillerie de la légion de Hampton et les quelques régiments d'infanterie qui formaient l'arrière-garde, trouvant, fort à propos, cette formidable ligne de défense, s'empressèrent de l'occuper, pour tenir tête aux fédéraux, qui commençaient à les presser beaucoup; et, lorsque ceux-ci se présentèrent à la lisière de la forêt, ils furent accueillis par un feu très-vif. Cependant le 6^e cavalerie, ayant découvert dans le Queens-Creek un passage praticable, chargea vigoureusement les confédérés, les chassa de leurs postes avancés, et leur enleva une première redoute; mais bientôt ceux-ci, réfugiés dans une seconde, obligèrent les assaillants à se replier. La vue des nombreux ouvrages occupés par l'ennemi était pour les fé-

déraux une véritable découverte : ils n'en soupçonnaient pas plus l'existence que celle du Warwick-Creek un mois auparavant. Les confédérés, de leur côté, craignant sans doute d'être pris de flanc par un débarquement sur le York-River, n'avaient pas songé d'abord à se servir de ces ouvrages : ils n'avaient rien préparé pour les défendre ; ce fut seulement lorsqu'il se sentit serré de près que Hampton, les trouvant sur son chemin le 4 au soir, en occupa une partie pour retarder la marche des fédéraux. Comme on le verra plus tard, les généraux confédérés chargés de couvrir la retraite étaient eux-mêmes fort mal renseignés sur la position et l'importance de quelques-uns de ces retranchements.

Le feu des redoutes avait fait perdre à Stoneman une quarantaine d'hommes, et un de ses canons était resté enfoncé dans le marais. Il s'était retiré en deçà de la forêt, pour attendre l'infanterie. Celle-ci tardait à venir : le général Sumner, auquel son rang donnait le commandement supérieur, l'avait arrêtée à cinq kilomètres du fort Magruder, ne sachant pas alors que l'ennemi fût si près de lui. Lorsque le bruit du combat frappa les oreilles de ce vieux et vaillant soldat, il mit immédiatement en marche la division Smith ; mais le jour tombait déjà, et,

avant que ces troupes se fussent déployées pour le combat, l'obscurité croissante les obligea à le remettre au lendemain. Sumner lui-même, s'obstinant, malgré les ténèbres, à vouloir reconnaître les positions de l'ennemi, tomba dans leurs avant-postes, essuya une décharge tirée à bout portant, se perdit dans un marais dont il ne put se dégager, et passa toute la nuit au pied d'un arbre entre les deux lignes hostiles. Pendant ce temps Hooker, trouvant la route qu'il suivait encombrée par Smith, prit à gauche dans la direction primitivement assignée à ce dernier. Il comptait tourner les ouvrages ennemis et entrer le même soir dans Williamsburg. Mais, après avoir marché assez longtemps de nuit, il fut, comme les autres, obligé d'arrêter ses colonnes pour éviter de s'égarer.

Le lendemain, 5 mai, le jour se leva sombre et triste. Une pluie torrentielle avait, durant toute la nuit, inondé les bivacs des jeunes soldats fédéraux, partis, pour la plupart, sans vivres ni couvertures : les routes détrempées étaient devenues d'affreux bourbiers. A gauche, la division de Hooker, à droite, celle de Smith, avec la cavalerie de Stoneman, étaient en présence de l'ennemi; mais ces troupes avaient en vain attendu, pendant toute la nuit, les ordres de Sum-

ner, leur chef commun, dont elles ignoraient la mésaventure : les trois divisions Kearney, Couch et Casey, qui devaient les soutenir, ne communiquaient avec elles que par un chemin, presque impraticable, de douze ou quinze kilomètres de longueur ; enfin le reste des troupes s'embarquait lentement à Yorktown, sous la direction du général en chef : telle était, le 5 au matin, la situation de l'armée du Potomac.

Les confédérés avaient pour eux tous les avantages de la position ; Longstreet avait été averti, par le combat d'arrière-garde livré le 4 au soir, de l'erreur qu'il avait commise en négligeant d'occuper fortement les lignes de Williamsburg. Durant la nuit, il avait contremandé la marche de tout son corps, et le ramenait sur ces lignes : il était décidé cette fois à en disputer énergiquement la possession aux fédéraux, et à les y tenir en échec assez longtemps pour mettre tout le reste de l'armée hors de leurs atteintes.

Une partie seulement de ses troupes était arrivée et avait pris position dans les ouvrages, lorsque, vers sept heures du matin, Hooker, débouchant par la route de Lees-Mills, attaqua sa droite. L'artillerie de Longstreet, établie dans le fort Magruder et dans les redoutes voisines, croisait ses feux avec ceux de l'infanterie confédérée, sur l'étroit espace découvert que

les assaillants avaient à franchir. Ceux-ci, craignant, avec raison, de manœuvrer sous un tel feu, avaient déployé leurs bataillons avant de traverser la forêt. Mais, l'épaisseur du fourré rompant leurs rangs, ils n'avaient plus cette cohésion nécessaire pour une charge vigoureuse, et, au lieu de marcher en avant, ils s'arrêtèrent à la lisière du bois. Ne pouvant franchir cet obstacle, ils s'embusquent dans les abatis, d'où ils commencent à engager le feu contre l'ennemi. Les trois batteries de la division viennent à leur secours et se placent hardiment au point le plus exposé, qui était le débouché de la route ; mais les boulets ennemis se concentrent aussitôt sur elles et renversent artilleurs et chevaux, avant qu'elles aient pu tirer un seul coup. Les fédéraux ne se découragent pas pour cela : des hommes de bonne volonté viennent servir les pièces ; ils finissent même par prendre l'avantage sur les canons confédérés et par éteindre le feu du fort Magruder. En cet instant, les confédérés semblent ébranlés, mais les soldats de Hooker, qui ont été plus exposés qu'eux, ont trop souffert pour profiter de cette hésitation passagère. Le reste du corps de Longstreet arrive sur le théâtre du combat et prend à son tour l'offensive. Hooker, pour conserver sa position, est obligé d'engager jusqu'à son dernier homme. Une

lutte acharnée s'engage dans les abatis, les deux lignes hostiles flottent l'une en face de l'autre; plusieurs fois les fédéraux sont obligés de reculer, chaque fois ils regagnent le terrain perdu. Il est une heure. Hooker soutient seul le combat depuis le matin, aucun renfort ne lui est parvenu, aucun ordre, aucun message; et cependant, sur tout le reste de la ligne, règne le plus profond silence. A gauche, il a envoyé Emory, avec sa cavalerie et trois régiments d'infanterie, pour essayer de déborder la ligne confédérée en passant la digue qui coupe le College-Creek; mais Emory, craignant de s'égarer, marche avec une extrême lenteur, et perd toute la journée sans joindre l'ennemi. A droite de Hooker, la division Smith est à cheval sur la route de Yorktown, derrière le bois, fort étroit en ce lieu, qui lui masque la vue du fort Magruder; mais, quoique quatorze ou quinze cents mètres seulement séparent cette division de celle qui est engagée, rien ne les relie : le bois qui s'étend entre les deux routes qu'elles ont suivies demeure inoccupé, et même inexploré.

Smith n'a pas encore tiré un coup de fusil. A côté de sa division, les trois chefs de corps de l'armée du Potomac, que le hasard a réunis, ont établi leur quartier général; ils tiennent une conférence, et,

comme presque toujours en pareil cas, ne donnent aucune direction d'ensemble à l'armée fédérale. Ils n'ordonnent qu'un seul mouvement dans le cours de la matinée. Ayant appris l'existence d'une des digues qui barrent le Queens-Creek, ils envoient, pour s'en emparer, une des brigades de Smith, commandée par un jeune officier peu connu alors, le général Hancock. Restent les deux autres brigades de Smith, son artillerie et celle de la division de cavalerie, soit environ six ou sept mille hommes et une trentaine de canons. Malgré le bruit du combat, de plus en plus acharné, que Hooker soutient à la gauche, malgré les messages pressants de celui-ci, Sumner se refuse à engager ces troupes, et se borne à presser l'arrivée de celles qui sont en marche. Sans doute il n'avait alors que bien peu de monde sous la main pour couvrir le débouché de la route de Yorktown, débouché qu'il fallait défendre à tout prix, car le moindre mouvement de retraite eût jeté un trouble inexprimable dans la longue colonne qui encombrait cette route. Mais c'était en engageant le combat sur toute la ligne et en divisant ainsi les forces de l'ennemi qu'il pouvait le mieux maintenir son terrain, et non en laissant, comme il le faisait, son adversaire se concentrer pour écraser l'une de ses ailes. En effet, les efforts répétés

des confédérés finissent par ébranler les soldats de Hooker, qui ne se sentent pas soutenus : ils perdent les abatis, où ils s'étaient si longtemps maintenus, et, tout en combattant, se retirent lentement à travers les bois qu'ils avaient occupés le matin. Deux batteries, dont tous les chevaux ont été tués, restent sur le terrain. En se repliant, Hooker découvre le flanc gauche des troupes qui, pendant qu'il se battait, sont restées, l'arme au pied, sur la route de Yorktown. Les bois qui les entourent ne leur permettent pas de voir l'ennemi ; mais les projectiles qui sifflent à travers les arbres et frappent dans leurs rangs leur annoncent son approche. Aussi une certaine inquiétude se manifeste-t-elle parmi ces jeunes soldats qui se préparent au combat sous les coups d'un adversaire encore invisible.

La situation devenait grave ; mais c'est cet instant critique que la fortune choisit pour changer subitement. Stimulé, moins par les ordres pressants de Sumner que par le bruit du canon qui l'appelle, Kearney arrive enfin au secours de Hooker. Pousant sa division sur la route encombrée de voitures, il a tourné à gauche, comme celui-ci, et, après avoir fait déposer les sacs de ses hommes, fatigués par une longue marche, il les déploie avec autant de précision que sur un champ de manœuvre. D'un carac-

tère difficile, d'une humeur emportée, d'un esprit railleur et mordant, cet admirable soldat devenait un autre homme lorsqu'il se trouvait en face de l'ennemi. Son calme, son regard perçant, sa voix claire, ses ordres toujours précis inspiraient la confiance à tous ceux qui lui obéissaient. Déployant deux brigades en ligne, avec la troisième en réserve, il laisse passer les soldats de Hooker dans les intervalles de ses bataillons et engage, à leur place, le combat dans le bois. Il arrive à temps pour sauver l'une des deux batteries abandonnées un instant auparavant et dont l'ennemi allait s'emparer. Celui-ci, après une vive résistance, est repoussé jusqu'aux abatis; mais il se maintient longtemps dans ce terrain difficile, où il est appuyé par le feu de ses ouvrages. Un dernier effort de toute la division lui arrache enfin une partie des abatis, à l'heure où l'obscurité du soir commence à s'étendre sur ce champ de bataille si longtemps disputé.

A droite, les fédéraux se sont enfin décidés à engager aussi le combat. Vers quatre heures, au moment où Kearney venait soutenir Hooker, la tête de la longue colonne qui suivait la route de Yorktown débouche dans la clairière où se tiennent les troupes de Smith. La brigade Peck, qui paraît la première, entre dans

le bois et attaque vigoureusement la gauche des forces opposées à Hooker et à Kearney, faisant ainsi une utile diversion en faveur de ceux-ci. Les premiers soldats qui arrivent d'une façon si opportune sont les gardes Lafayette : encouragés par leur chef, le colonel de Trobriand, et soutenus par leur entrain gaulois, ils ont franchi tous les obstacles de la route. Ils pénètrent dans le bois, plein d'une humide fumée, où les balles sifflent sous le feuillage touffu de la forêt, et vont gaiement y chercher le baptême du feu, dont l'honneur est réservé à tous, mais que plusieurs d'entre eux payeront de leur vie. Cependant, à l'extrême droite, Hancock, avec sa brigade, avait, dès le matin, traversé le Queens-Creek, et, trouvant sur l'autre rive une petite redoute inoccupée, il s'y était établi. Cette redoute était un anneau de la chaîne d'ouvrages dont le fort Magruder était le centre. Ne voyant pas d'ennemi devant lui, Hancock s'avance hardiment avec ses trois ou quatre mille hommes; une seconde et une troisième redoutes, également désertes, sont dépassées, lorsqu'enfin il arrive en vue du flanc gauche du fort Magruder, et de toute l'armée confédérée. S'il avait été à la tête d'une division, il aurait pu tomber à l'improviste sur l'ennemi et obtenir peut-être un succès décisif. Mais il n'avait pas assez

de monde pour tenter un pareil coup, loin de tout renfort. Il ne pouvait que se maintenir dans la position dont il s'était emparé d'une manière si imprévue, et attendre des forces suffisantes pour profiter de l'avantage qu'elle lui donnait. Mais les secours qu'il demanda lui furent refusés, comme ils l'avaient été à Hooker : on ne répondit à son pressant appel qu'en lui envoyant l'ordre réitéré de se replier. Sentant combien il importait de conserver un poste qui prenait à revers toutes les défenses ennemies et qu'il faudrait peut-être des flots de sang pour reconquérir, il se contenta d'évacuer la redoute la plus avancée et résolut de défendre les autres à tout prix. Heureusement pour les fédéraux, si leur état-major était insuffisant, celui de leurs adversaires l'était encore plus, et le lien que ce corps doit établir entre toutes les parties d'une armée manquait complètement dans les rangs confédérés. Par suite de ce vice d'organisation, Longstreet ne fut pas informé du mouvement de Hancock ni de la position menaçante que celui-ci avait prise sur son flanc. Il est sans doute étrange de voir les confédérés laisser, pendant toute la journée, ces quatre bataillons fédéraux paisibles possesseurs d'une redoute par laquelle on pouvait tourner toute leur ligne de défense; mais n'est-il pas plus

singulier encore que personne parmi eux n'ait songé, avant la bataille, à occuper les ouvrages qu'ils avaient construits de leurs propres mains dans la prévision même de cette lutte?

Il est déjà quatre heures ; Hooker a été rejeté dans le bois, et les approches du fort Magruder sont entièrement dégagées : c'est alors seulement que Longstreet tourne son attention vers sa gauche et qu'apercevant Hancock, il songe à le déloger. Il envoie contre lui la brigade Early, dont le chef était destiné, comme son jeune adversaire, à jouer un rôle important dans le reste de la guerre. Voyant les fédéraux se replier pour s'appuyer sur la redoute la plus éloignée, les soldats d'Early les croient déjà en fuite et s'élancent sur eux. Mais, accueillis, presque à bout portant, par un feu bien dirigé, ils sont rejetés en désordre. Les fédéraux, enlevés par le vaillant Hancock, les poursuivent l'épée dans les reins. Il est cinq heures : c'est le moment où Kearney entre en ligne à l'autre extrémité du champ de bataille.

Le général Mac Clellan arrivait enfin aussi au milieu des combattants. Tandis que la salve de mousqueterie et le hurra de la brigade Hancock lui annonçaient de loin cette brillante passe d'armes, les troupes fédérales réunies aux alentours de la route, qui avaient par-

faitement senti l'absence de toute direction pendant la bataille, recevaient leur chef avec acclamation. Les confédérés, de leur côté, satisfaits d'avoir tenu ferme autour du fort Magruder, ne tentèrent aucune nouvelle attaque contre Hancock. La nuit survint tandis que les différents corps fédéraux, récemment arrivés, prenaient leurs positions, et que la gauche se reliait à la droite : la suite du combat se trouva ainsi remise au lendemain.

Reconnaissant, au premier coup d'œil, l'importance de la position si heureusement conservée par Hancock, Mac Clellan vit bien que toutes les défenses confédérées étaient tournées et que les troupes réunies autour de lui suffiraient pour les faire tomber ; d'ailleurs l'encombrement de la route qu'il venait de traverser lui avait prouvé que les deux divisions, dont il avait, en partant, suspendu l'embarquement, pour les diriger sur le champ de bataille, n'arriveraient pas à temps si le combat se renouvelait. Il leur envoya donc l'ordre de retourner sur les transports destinés à les porter à West-Point. Il n'était cependant pas sans inquiétude sur l'issue de la journée du lendemain, car une panique était toujours à craindre avec des troupes aussi jeunes ; et, décidé lui-même à prendre l'offensive, il croyait que l'ennemi cherche-

rait à le prévenir par une attaque matinale. Mais Johnston, qui ne s'était arrêté que pour couvrir sa retraite, et, qui se sentait bien inférieur en nombre aux fédéraux, avait compris, de son côté, qu'un plus long séjour devant Williamsburg, avec Hancock sur son flanc, pourrait compromettre l'existence même des troupes qui avaient combattu la veille. Durant la nuit, il donna à Longstreet l'ordre d'évacuer toutes les positions que celui-ci venait de défendre si énergiquement et reprit à grands pas, avec toutes ses troupes, le chemin de Richmond. Cette résolution était sage; car il n'aurait pu faire à Williamsburg qu'une courte résistance, les fédéraux étant toujours maîtres de débarquer plus haut sur le York-River et de menacer sa ligne de retraite. D'ailleurs son intention n'avait jamais été de prolonger la lutte dans la péninsule : c'est par nécessité seulement, et pour résister aux attaques pressantes de Hooker, qu'il avait fini par donner à un simple combat d'arrière-garde les proportions d'une bataille rangée.

Cette bataille était une première épreuve pour la plupart des troupes engagées de part et d'autre : elle montra combien, depuis le commencement de la guerre, le tempérament des deux armées s'était fortifié. La brigade Early, qui, en chargeant les soldats

de Hancock, leur criait ironiquement « Bull-Run ! » apprit à ses dépens qu'elle commettait un anachronisme. Bien différent de la rencontre dont le plateau de Manassas avait été le théâtre l'année précédente, ce combat sanglant et indécis, prolongé pendant toute une journée sur un étroit espace, marque véritablement le début de la longue lutte entre les deux grandes armées du Potomac et de la Virginie septentrionale, qui, après des sacrifices inouïs imposés à toutes les deux, devait, au bout de trois ans, se terminer par l'anéantissement de cette dernière.

La ville de Williamsburg était remplie de blessés confédérés ; les grandes salles du collège, transformées en hôpital, offraient aux novices un pénible spectacle. Mais les plus cruelles souffrances étaient réservées aux soldats des deux partis tombés au milieu des abatis. Cachés sous les branches des arbres renversés, ils échappèrent longtemps aux recherches les plus actives, et, le troisième jour après la bataille, on en relevait encore qui conservaient un souffle de vie. Ce jour-là même, dans la soirée, un accident mit le feu à ce bois desséché : l'incendie s'étendit rapidement, et, étouffant la plainte suprême de ceux qui attendaient peut-être encore le secours de leurs amis, vint effacer jusqu'aux dernières traces des victimes de la lutte.

Les confédérés avaient eu 3,000 hommes hors de combat et laissaient 600 prisonniers valides entre les mains des fédéraux. Ceux-ci perdaient 2,073 hommes tués ou blessés et 623 prisonniers. Les deux tiers de ces pertes appartenaient à la division Hooker, à laquelle il manquait, à l'appel du soir, 1,575 combattants, dont 1,240 avaient été atteints par le feu de l'ennemi : chiffres éloquentes, qui prouvaient que tout le poids de la journée était tombé sur elle.

Les fédéraux avaient perdu six canons ; mais ils en ramassèrent six autres, que l'ennemi abandonna aux environs de Williamsburg. Tout annonçait que sa retraite s'était faite d'abord avec précipitation et désordre. Les canons, les voitures, les équipements jonchaient les premiers kilomètres de la route. Ces trophées étaient, pour l'armée du Potomac, la preuve matérielle de son succès, et, en entrant dans les forts et la ville de Williamsburg, le lendemain d'une bataille importante, elle n'avait pas à se demander si l'ennemi avait ou non l'intention de lui en disputer plus longtemps la possession. Aussi, quoiqu'en réalité ce combat eût été indécis, son effet sur le moral des deux armées fut-il tout à l'avantage des fédéraux. Malheureusement pour l'armée du Potomac, elle ne put en profiter immédiatement. La difficulté des ap-

provisionnement la retint plusieurs jours autour de Williamsburg. La route unique de Yorktown, détrem-pée par la pluie et encombrée par la cavalerie, par le parc de réserve, par une partie de l'artillerie des divisions qui avaient été embarquées, par leurs voitures et par les bagages de toute sorte qui suivent une armée, ne pouvait suffire à la circulation des wagons qui apportaient les vivres nécessaires aux 60,000 hommes réunis, le 6 et le 7, à Williamsburg.

Il fallut établir une base de ravitaillement provisoire près de cette ville. En une journée, les rives boisées du Queens-Creek sont éclaircies, de grossiers débarcadères élevés; les transports viennent y déposer leur cargaison de porc salé, de biscuit, de riz, de fourrages, que les voitures de l'armée, allégées par plusieurs jours de consommation, vont distribuer aux divers corps; en échange, les navires reçoivent un triste et précieux chargement: tous les blessés en état d'être transportés, qui, après un premier pansement, sont expédiés vers les grandes cités du Nord, où ils trouveront les soins, les ressources et l'air pur qui soulageront leurs souffrances.

Cependant nous avons laissé à Yorktown, le jour de l'évacuation de cette place, quatre divisions prêtes à s'embarquer pour gagner le fond du long estuaire

du York-River. Rapidement conduite, cette opération pouvait donner de brillants résultats. Elle assurait une nouvelle base d'approvisionnements en avant de l'armée, lui permettant ainsi d'allonger ses étapes; elle rendait inutile, en prenant Williamsburg à revers, la résistance des confédérés, et, s'ils s'y étaient attardés, elle les aurait placés dans une position très-périlleuse. En effet, tandis que Johnston arrêtait les fédéraux, avec une partie de son armée, dans les lignes de Williamsburg, le reste était échelonné sur la route de Richmond : les quatre divisions jetées sur le flanc de cette route pouvaient, ou l'occuper avant les confédérés, ou les surprendre pendant leur marche, jeter le désordre dans leurs colonnes en les harcelant, ou du moins leur faire perdre toute l'avance qu'ils avaient achetée si cher en livrant la bataille de Williamsburg.

Malheureusement, malgré la présence du général en chef, des retards, encore inexplicables, firent perdre cette occasion. Deux jours après l'évacuation de Yorktown, le soir de la bataille de Williamsburg, ces forces n'étaient pas encore embarquées, et la division Franklin, qui n'avait jamais quitté ses transports, attendait en vain le signal du départ. Les ordres et les contre-ordres dont nous avons parlé

tout à l'heure causèrent de nouveaux retards dans la soirée du 5 mai; et, laissant les autres troupes derrière elle, cette division partit seule dans la nuit. Elle arriva, le 6, à l'embouchure du Pamunkey, en un lieu appelé Eltham, non loin du petit village de Barhamsville. Avant le coucher du soleil, la brigade Newton fut mise à terre, avec quelque artillerie, sur la rive droite du fleuve, et la fin du débarquement fut différée jusqu'au lendemain.

Le 7 au matin, cette opération venait d'être terminée, lorsque la division Franklin fut vivement attaquée par les confédérés. Toute l'armée de Johnston s'était mise en marche, le 6, de bonne heure, au moment où Longstreet quittait Williamsburg; et ses têtes de colonne se trouvèrent ainsi amenées à prendre, ce soir-là, leurs bivacs à la hauteur de Barhamsville. Apprenant que les fédéraux faisaient un débarquement dans le voisinage, le général confédéré envoya la division Whiting, pour les surprendre au milieu de cette opération délicate, les empêcher de menacer son flanc, et essayer de les jeter à l'eau. Franklin avait débarqué dans un vaste champ entouré de bois de trois côtés. Les avant-postes qui occupaient ces bois furent brusquement attaqués par Whiting et ramenés en arrière. Le

combat s'engagea à la limite même de la forêt. Les fédéraux, resserrés dans un étroit espace, exposés aux coups d'un ennemi encore invisible, pouvaient craindre de voir se renouveler le désastre de Balls-Bluff. Mais une batterie débarquée la veille et l'artillerie des canonnières qui avaient accompagné Franklin dirigèrent leur feu sur la lisière, où l'ennemi commençait à se montrer, et portèrent bientôt le désordre dans ses rangs. Durant ce temps, une brigade de la division Sedgewick avait été débarquée, et les fédéraux, reprenant l'offensive, repoussèrent aisément leur adversaire. Ils n'osèrent cependant s'aventurer à sa poursuite. Ils avaient perdu 194 hommes mis hors de combat.

Après cette action, les confédérés, se repliant en toute hâte sur Richmond, échappèrent complètement aux atteintes de l'armée du Potomac. La cavalerie fédérale, malgré toute sa diligence, put à peine se tenir en vue de leur arrière-garde, tant la nature de ce pays, dans une guerre où l'on remue de grandes masses, est contraire à l'offensive. Trois jours après la bataille de Williamsburg, les premières colonnes d'infanterie fédérale quittaient cette ville, et, le 10 mai, toute l'armée s'approvisionnait au dépôt établi près d'Eltham. La campagne entrait dans une

nouvelle phase. Malgré bien des mécomptes et bien des délais, le général Mac Clellan avait transporté le théâtre de la guerre des environs de Washington à ceux de Richmond. Il sortait de la péninsule, pour entrer dans un pays plus riche, plus ouvert, où il allait avoir les coudées franches ; et une bataille livrée en rase campagne pouvait seule l'empêcher de paraître devant les ouvrages élevés, durant l'hiver, autour de la capitale confédérée.

Libre de ses mouvements, comment allait-il manœuvrer pour l'aborder ? Pendant quelques jours, sa route fut toute tracée le long du Pamunkey, qui prolongeait pour lui la ligne du York-River, par laquelle il s'était approvisionné jusqu'alors. Les navires que l'ennemi avait coulés sur la barre furent bientôt enlevés, et toute la flotte des transports s'engagea dans ce fleuve, dont les eaux lentes et bourbeuses serpentent entre des rives d'une fertilité prodigieuse. A leur passage, la vie, ou plutôt une ardente activité, succédait, pour un moment, au silence d'une nature encore vierge : la nuit, tous ces navires éclairés brillaient comme des apparitions fantastiques à travers le feuillage des grands arbres qui baignaient leur pied dans les eaux. L'armée atteignit ainsi les environs de Cumberland, puis ceux de White-House, où

le Pamunkey cesse d'être aisément navigable et où le petit chemin de fer qui conduit de West-Point à Richmond passe de la rive gauche à la rive droite. Pour continuer la campagne, Mac Clellan n'avait qu'à suivre ce chemin de fer en le réparant, afin de l'employer aux approvisionnements de l'armée; il pouvait ainsi marcher vers la capitale ennemie, en conservant sa base d'opérations sur le Pamunkey. Mais, au moment où il se préparait à exécuter ce mouvement, une occasion s'offrit inopinément à lui d'adopter un autre plan, qui, plus hardi en apparence, promettait cependant d'être à la fois plus sûr et plus décisif.

Les confédérés, nous l'avons dit, n'avaient différé l'évacuation de Yorktown que pour assurer celle de Norfolk. Le général Huger, qui occupait cette place avec sa division, avait réussi, comme Magruder, à tromper ses adversaires sur sa faiblesse numérique; et les autorités fédérales n'avaient pas osé envoyer contre lui le corps de Burnside, qui se trouvait à Roanoke-Island dans la Caroline du Nord. Sans même traverser entièrement une contrée aussi difficile, ces troupes n'auraient eu, sans doute, à faire qu'une simple démonstration, pour précipiter l'abandon de Norfolk et priver ainsi les confédérés de tout le matériel

qu'ils n'avaient pu encore transporter à Richmond. Dès que Huger apprit la retraite de Johnston, il renvoya tout son monde et demeura presque seul à Norfolk, prêt à détruire les cales, les chantiers, les coques et tout ce qui restait de l'arsenal, aussitôt que l'évacuation serait achevée. Cette opération pouvait s'accomplir rapidement par eau, grâce à la protection du Virginia, qui veillait à l'entrée du port. Sa seule présence défendait contre toute la flotte unioniste les transports confédérés qui remontaient le James.

Le 8 mai, Huger avait achevé les derniers préparatifs de destruction. Quelques fugitifs en portèrent aussitôt la nouvelle au fort Monroë. Comme nous l'avons dit plus haut, le vieux général Wool, qui commandait cette place, n'était plus sous les ordres de Mac Clellan, et le premier usage qu'il avait fait de son indépendance avait été de retenir, sur les glacis de sa forteresse, la division tout entière qui, pendant l'hiver, avait occupé l'extrémité de la péninsule. Lorsqu'il vit, après la bataille de Williamsburg, les deux armées hostiles s'enfoncer dans la Virginie, il voulut employer ces troupes; mais il craignit en même temps de les replacer sous les ordres de Mac Clellan, et, au lieu de les conduire au feu à côté de leurs compagnons d'armes, il imagina de leur faire

cueillir de faciles lauriers sur les ruines de l'arsenal de Norfolk. L'occasion était d'autant meilleure que le Président et le ministre de la guerre arrivaient, ce jour-là même, au fort Monroë : ils étaient partis à la nouvelle de la prise de Yorktown et venaient pour féliciter de ce succès l'armée du Potomac. Averti, par les colonnes de fumée qui s'élevaient à l'horizon, que l'instant propice était arrivé, Wool proposa au Président d'entreprendre une expédition contre Norfolk. La brigade de Max Weber fut embarquée à la hâte, et, pour protéger sa descente, la flotte du commodore Goldsborough reçut l'ordre de l'escorter. Mais les batteries confédérées, n'étant pas encore abandonnées, répliquèrent par quelques coups de canon; le Virginia, qui, depuis la blessure du brave Buchanan, était commandé par le commodore Tatnall, montra sa formidable carapace, et l'expédition fut contremandée. On attendit deux jours encore. Enfin, le 10 au matin, Weber débarquait à l'est de Sewells-Point. Cette fois, l'artillerie ennemie était silencieuse. On trouva un camp retranché, armé de quelques canons, mais absolument désert; le général Wool atteignit la ville de Norfolk, rendue depuis la veille à ses paisibles habitants, et s'empressa d'y placer un gouverneur militaire. Le Président, qui était entré

avec Wool dans sa nouvelle conquête, annonça au peuple américain, par un bulletin spécial, ce succès peu coûteux, et oublia les paroles d'encouragement bien dues aux soldats qui venaient de livrer des batailles sérieuses.

Cependant l'évacuation de Norfolk avait amené un événement qu'il ignorait encore et dont le général Wool ne pouvait s'attribuer le mérite, mais qui allait exercer une influence considérable sur les opérations militaires. Le Virginia n'existait plus. Ce formidable navire avait été abandonné et détruit par son équipage. Le 9 mai, il était sorti le dernier de ce port de Norfolk d'où il avait, pendant deux mois, tenu en échec toute la flotte fédérale. Fallait-il tenter un coup désespéré, se jeter dans Hampton-Roads, et de là soit gagner la haute mer, soit périr en s'entourant des débris de cette flotte? ou bien ne valait-il pas mieux remonter le James-River, pour continuer à tenir éloignée de Richmond la marine fédérale? Tattall choisit ce dernier parti. Afin de franchir plus aisément les bancs du fleuve, il alléga le navire, selon le conseil de ses pilotes, en débarquant l'artillerie, les munitions et le matériel de tout genre qui se trouvaient à bord. Mais lorsque, le 11, cette opération étant achevée, il voulut remonter le James, les

mêmes pilotes déclarèrent que, par suite d'un vent d'ouest, la marée ne s'élevait pas suffisamment pour porter le Virginia par-dessus les bancs. Le navire était désarmé, sa coque, émergeant au-dessus du blindage et de la flottaison, n'était plus protégée contre les boulets de Goldsborough. Celui-ci pouvait arriver d'un instant à l'autre. Tatnall se troubla et, sans rien tenter pour réparer l'erreur de la veille, il brûla son navire. Le James-River était ouvert. Les canonnières fédérales se hâtèrent d'y pénétrer, et, le remontant rapidement, elles parurent dès le 15, à moins de douze kilomètres de Richmond.

L'émoi fut grand dans la capitale confédérée. La confiance extrême inspirée par les succès du Virginia, deux mois auparavant, faisait cruellement ressentir sa perte. On criait à la trahison. L'on s'attendait déjà à voir le petit Monitor s'embosser en face du palais où siégeaient les délégués de tous les États du Sud. Les riches se préparaient à la fuite, les pauvres au pillage. Le courage et la résolution se montraient à côté des plus abjectes frayeurs. Enfin le canon parla : toute la journée se passa à écouter de loin sa voix solennelle. Il se tut, le soir vint, et les canonnières ne parurent pas : Richmond était sauvé. La flottille fédérale avait trouvé, perchée sur un escarpement appelé Drewrys

Bluff, une grande batterie, désignée sous le nom de fort Darling. Une estacade ne permettait pas de la dépasser rapidement; elle était armée de canons d'un fort calibre, et un coude du fleuve empêchait les navires de l'apercevoir de loin. Le 15 mai, le Monitor, accompagné du Galena, canonnière légèrement blindée, dont nous avons déjà parlé, et de deux navires de bois, avaient attaqué en vain le fort Darling. Le Monitor ne put donner à ses canons une élévation suffisante pour atteindre l'ennemi à la hauteur où il était, et les deux navires de bois n'étaient pas de force à soutenir la lutte. Le Galena, conduit par le courageux Rodgers, persista longtemps; mais il se retira enfin, après avoir éprouvé des pertes cruelles et sans avoir fait aucun mal à ses adversaires. L'avantage des hautes positions pour défendre un fleuve, déjà démontré au fort Donelson, venait de recevoir une nouvelle et éclatante confirmation.

Ainsi le James-River, jusqu'alors fermé par la présence du Virginia, comme le York-River l'était par les canons de Yorktown, fut ouvert par la destruction de ce navire, comme le York-River l'avait été par l'évacuation de la forteresse confédérée. Mais il n'était ouvert que jusqu'à Drewrys-Bluff : pour franchir ce dernier obstacle, élevé entre Richmond et les canon-

nières fédérales, il fallait l'appui de l'armée de terre.

Le 19 mai, le commodore Goldsborough vint conférer avec le général Mac Clellan sur les moyens de faire tomber cet obstacle. Le quartier général se trouvait à Tunstall, station du chemin de fer de West-Point à Richmond ; toute l'armée était échelonnée à portée de ce chemin de fer, entre le Pamunkey et le Chickahominy. L'on avait atteint cette dernière rivière au pont dit Bottoms-Bridge, où elle est traversée par l'ancienne route de poste de Williamsburg à Richmond. L'ennemi n'en avait pas disputé le passage ; il ne montrait que des piquets de cavalerie et réservait évidemment toutes ses forces pour défendre les abords immédiats de sa capitale. Le général Mac Clellan pouvait, comme nous l'avons indiqué plus haut, continuer à suivre le chemin de fer et conserver ses dépôts au White-House sur le Pamunkey : il se trouvait ainsi amené à forcer le passage du Chickahominy au-dessus de Bottoms-Bridge et à tenter par le nord l'attaque de Richmond. Mais il pouvait désormais aussi aller reprendre, sur le James-River, la base d'opérations que le Virginia lui avait interdite jusqu'alors. Passant le Chickahominy à Bottoms-Bridge et à quelques gués situés plus bas entre ce pont et la limite extrême de la marée, il était assuré

de ne rencontrer aucune résistance. L'armée, emportant sur ses voitures les vivres suffisants, aurait atteint, en deux ou trois jours, les rives du James, où ses transports l'auraient devancée. Cette marche de flanc, faite assez loin de l'ennemi, et couverte par des démonstrations sur le haut Chickahominy, lui offrait de grands avantages sans lui faire courir aucun risque. Elle lui permettait de s'avancer ensuite jusque devant Richmond, le long d'un fleuve navigable et toujours ouvert, au lieu de s'approvisionner par un chemin de fer exposé aux coups de l'ennemi : il évitait ainsi le redoutable obstacle que le Chickahominy lui opposait du côté du nord ; enfin, en portant l'attaque au sud de cette ville, il menaçait de la couper du reste de la Confédération.

Mais, pour adopter ce plan, il aurait fallu que Mac Clellan pût compter sur un concours éclairé de la part du gouvernement de Washington. En effet, il ne pouvait l'exécuter qu'en renonçant à la protection illusoire que son armée était censée donner de loin à la capitale des États-Unis. Au lieu de reconnaître que la meilleure manière de la défendre était d'occuper ailleurs toutes les forces ennemies, les autorités fédérales croyaient que la sécurité de Washington dépendait de la position de l'armée du

Potomac devant Richmond. Pénétrées de cette pensée, elles offraient à Mac Clellan d'importants renforts, pourvu qu'il vînt se placer au nord de la capitale ennemie. La veille du jour où Goldsborough lui proposait d'investir Richmond par le sud, il avait reçu de M. Lincoln une dépêche lui annonçant que le corps de Mac Dowell, renforcé et comptant près de 40,000 hommes, allait enfin quitter les rives du Rappahannock pour coopérer avec lui contre Richmond. Tant pour couvrir Washington que pour éviter des dépenses énormes, ce corps, au lieu de s'embarquer, devait marcher directement au sud, de manière à former la droite de l'armée du Potomac. Il était placé sous les ordres de Mac Clellan, quoiqu'une restriction absurde révélât des défiances et des craintes déjà anciennes, nous le savons, et ne permit pas au général en chef de l'éloigner de la route directe de Richmond à Washington. Le Président, en imposant ainsi à Mac Clellan la nécessité d'opérer par le nord, ne comprenait pas les avantages d'une marche sur le James, que la dernière campagne de Grant devait si clairement démontrer, quatre ans après. Si Mac Clellan avait pu prévoir combien étaient trompeuses les promesses de renfort qu'on lui faisait à ce moment, il aurait sans doute renoncé à l'appui incertain de Mac

Dowell, pour entreprendre, avec les troupes dont il disposait absolument, le plan de campagne qui lui offrait les meilleures chances de succès. Mais les assurances formelles qu'il recevait ne lui permettaient pas de prendre un tel parti, et il subordonna ses mouvements à ceux que le Président dirigeait en personne. Le projet de marcher sur le James fut abandonné, et l'armée, s'engageant sur un terrain hérissé d'obstacles, commença une série d'opérations où elle ne pouvait recueillir que des succès douteux et chèrement achetés. Elle appuya sa gauche sur le pont de Bottoms-Bridge, qu'elle occupait déjà, et, déployant sa droite, elle vint se ranger plus haut le long de la rive septentrionale du Chickahominy, pour donner la main à Mac Dowell, qu'elle attendit longtemps en vain et qui ne la rejoignit jamais.

Cette armée avait passé par les premières épreuves de la guerre. Elle avait travaillé devant l'ennemi, elle avait combattu, elle avait marché. Elle s'était montrée laborieuse, patiente, intelligente. Dans la bataille, le soldat avait fait preuve de beaucoup de bravoure individuelle et de ténacité; grâce à ces qualités, les défaillances du commandement n'avaient pas eu à Williamsburg les résultats funestes qu'on aurait pu craindre. Les régiments qui avaient le plus souffert

dans le combat, un moment désorganisés, s'étaient promptement remis. Ils avaient moins bien réussi dans la marche. Sans doute les routes étaient rares, étroites et mauvaises; mais cette difficulté ne justifiait pas complètement l'extrême lenteur de leurs mouvements et la confusion qui s'était introduite plus d'une fois dans leurs colonnes. Le soldat américain avait encore beaucoup à apprendre à cet égard : l'histoire de la guerre montrera qu'il devint, avec le temps, sinon l'égal des meilleurs fantassins de l'Europe, du moins un assez bon marcheur pour faire, à l'occasion, une de ces longues étapes dont le succès d'une bataille dépend bien souvent.

Mais, avant de suivre plus loin l'armée du Potomac, il nous faut raconter les événements qui, à la même époque, se passaient dans les autres parties de la Virginie, et qui allaient avoir une si grande et si funeste influence sur la suite de ses opérations.

CHAPITRE II

FAIR-OAKS.

Le départ du général Mac Clellan avait laissé le champ libre aux essais stratégiques de M. Lincoln et de ses conseillers militaires. Ils avaient aussitôt changé toutes les dispositions prises par le commandant de l'armée du Potomac pour la sécurité de Washington. Au lieu de se limiter aux points importants pour la défense de la capitale et de considérer le reste comme un pays ennemi livré aux guérillas des deux partis, ils voulurent étendre la domination fédérale sur toute la contrée comprise entre le Rappahannock et le Potomac, et en faire la conquête politique avant d'avoir remporté les victoires qui pouvaient seules l'assurer. A cet effet, les troupes nombreuses qu'ils avaient gardées, sous prétexte de protéger Washington,

furent éparpillées sur une ligne tellement étendue qu'elle n'avait aucune force de résistance. Le corps de Mac Dowell avait été envoyé jusque sur le Rappahannock; la division Shields, enlevée au corps de Banks, était venue remplacer, sous les ordres de Mac Dowell, celle de Franklin, envoyée à Yorktown. Elle avait quitté la vallée de Virginie dans la seconde semaine de mai, pour rejoindre son nouveau chef de corps, qui occupait déjà Fredericksburg, avec les trois divisions Ord, Mac Call et King, et qui observait un ennemi réduit en réalité à un simple rideau d'éclaireurs à cheval. Geary, avec quelques régiments équivalant à peu près à une petite division, occupait Manassas. Banks, au lieu de rester sur la défensive après avoir victorieusement repoussé Jackson à Winchester, avait suivi son adversaire, pas à pas, dans le grand couloir qu'arrose la Shenandoah; et le Président, encouragé par ce facile succès, l'avait poussé jusqu'à Harrissonburg, à cent dix kilomètres de Winchester, sans s'inquiéter des dangers que présentait une position aussi avancée. Une fois là, il lui avait brusquement retiré, comme nous venons de le dire, la division Shields, réduisant ainsi ses forces à six ou sept mille hommes. Plus à l'ouest, Frémont, avec l'armée dite de la Montagne, occupait la Virginie occidentale, que les confédérés

avaient complètement abandonnée depuis la fin de janvier. Une de ses brigades, sous les ordres de Crook, était sur les rives du Greenbrier-River; le reste de ses troupes campait à Moorefield et à Franklin, dans quelques-unes des nombreuses vallées qui s'étendent entre les arêtes des Alléghanies. Le Président, après avoir enlevé la division Blenker à l'armée du Pôtomac, pour la placer à Manassas, l'avait envoyée à Frémont, portant ainsi ses forces à six brigades, soit treize ou quatorze mille hommes. Ces armées, disséminées de manière à ne pouvoir se secourir mutuellement, étaient toutes indépendantes les unes des autres : Mac Dowell, Geary, Banks et Frémont recevaient directement leurs ordres de Washington. Le ministre, qui, sous le nom du Président, les dirigeait du fond de son cabinet, leur préparait par là une défaite inévitable. Jackson n'était pas homme à négliger une pareille occasion.

Yorktown venait d'être évacué. Toutes les forces confédérées qui se trouvaient en Virginie se rassemblaient autour de Richmond, pour grossir l'armée de Johnston. Il était facile aux diverses armées fédérales de faire un mouvement analogue. Mac Dowell pouvait, en quelques marches, rejoindre Mac Clellan sur les rives du Chickahominy. Frémont occupait les deux versants des

Alléghanies; les confédérés, qui les avaient disputés, avec tant d'acharnement, l'automne précédent, lui avaient abandonné sans combat les sources du Potomac et du Greenbrier : il pouvait, en poussant ses avant-postes jusque dans la vallée de la Shenandoah, donner la main à Banks, et tous deux menaçaient Staunton, près des défilés importants qui débouchent dans la vallée du James-River.

Les autorités de Richmond sentirent qu'il fallait, à tout prix, empêcher cette concentration, et que le moyen le plus sûr était de réveiller, par un coup hardi, les alarmes de Washington. Il n'y avait plus ensuite qu'à attendre avec confiance les fautes que ces alarmes feraient commettre aux fédéraux. Jackson, qui ne cessait de prêcher l'invasion du Nord, et n'avait obéi qu'avec désespoir à l'ordre d'évacuer la vallée de Virginie, fut chargé de cette tâche. Le gouvernement de Richmond, plus habile que son adversaire dans la distribution de ses forces, sut lui donner à propos les moyens dont il avait besoin. Le général Edward Johnson, qui avait défendu pendant l'hiver le camp Alléghany, le rejoignit avec une brigade; Ewell lui amena de Gordonsville une belle division. Jackson avait ainsi 20,000 mille hommes sous ses ordres : il se mit immédiatement en mouvement. Quittant Staun-

ton, où il avait formé son armée, il envoya Ewell observer et retenir Banks, tandis que lui-même, avec le reste de ses forces, allait attaquer Frémont, pour prévenir la réunion de ses deux adversaires.

Le commandant de l'armée de la Montagne se trouvait à Franklin, et avait détaché la brigade Milroy pour occuper les dernières arêtes qui bordent à l'ouest la vallée de Virginie et sont connues sous le nom de monts de la Shenandoah et de Bull-Pasture-Mountains, Milroy s'était établi dans le village de Mac-Dowell, situé au pied du versant ouest de cette dernière ligne de hauteurs. Le 7 mai, Jackson repoussait ses avant-postes, qui étaient descendus jusque dans la vallée de Virginie, et passait les monts de la Shenandoah, avec près de 10,000 hommes. Le 8, faisant une marche forcée, il atteignait la seconde chaîne, les Bull-Pasture-Mountains, et ses têtes de colonne, la gravissant rapidement, s'en emparaient, avant que les fédéraux fussent assez nombreux pour la défendre. Maître de ces hauteurs, il avait à ses pieds le village de Mac Dowell, où Milroy s'était laissé complètement surprendre. Celui-ci, sentant trop tard sa faute, fit un vigoureux effort pour reprendre un point appelé Sutlingtons-Hill, qui était la clef de cette position. Il n'y réussit pas. Bientôt il fut rejoint par la brigade du

général Schenck, envoyée à son secours par Frémont, à la première nouvelle de l'apparition de Jackson, et qui arrivait après avoir fait cinquante-cinq kilomètres en vingt-trois heures. Schenck, qui prit le commandement, n'avait que 3,500 hommes pour défendre contre huit ou neuf mille assaillants un lieu commandé de toutes parts et d'où il ne pouvait sortir qu'en s'engageant dans un étroit défilé. Rester en cet endroit, c'était se faire prendre. Le quitter de jour, c'était s'exposer à une déroute. Il résolut d'y tenir jusqu'au soir et, par des attaques bien conduites, il dissimula sa faiblesse à Jackson, qui ne paraît pas avoir montré, en cette occasion, son coup d'œil habituel, ou dont peut-être les soldats étaient trop fatigués pour tenter une attaque sérieuse. Une fois la nuit venue, Schenck replia sa petite troupe en bon ordre sur Franklin. Le combat de Mac-Dowell lui avait coûté 246 hommes; Jackson en avait perdu 461; parmi les blessés se trouvaient le général Johnson et trois colonels.

Jackson, après s'être emparé de Franklin, que Frémont évacua pour l'attendre en arrière de la ville, n'alla pas chercher ses adversaires dans cette nouvelle position. Il se contenta du résultat important qu'il venait d'obtenir; en effet, si l'armée

de la Montagne n'avait que peu souffert, elle avait été repoussée de manière à ne pouvoir plus donner la main à Banks. C'est contre celui-ci que Jackson allait se tourner maintenant, et pour cela il reprit rapidement, dans la direction de Staunton, le chemin de la vallée de Virginie. Il y retrouva Ewell, mais non plus Banks, qui, sur la nouvelle du combat de Mac-Dowell, s'était replié de Harrissonburg jusqu'à Strasburg, à quatre-vingts kilomètres plus bas dans la vallée.

Avant d'y suivre les deux adversaires, il faut décrire la configuration de cette singulière vallée, qui a été tant de fois ravagée par le flux et le reflux de la guerre. Depuis les sources de la Shenandoah, un peu au-dessous de Staunton, jusqu'au confluent de cette rivière et du Potomac à Harpers-Ferry, elle a deux cents kilomètres en ligne droite. Sa largeur entre les deux chaînes qui l'enferment est partout de quarante à cinquante kilomètres. Terminée au nord par le Potomac, qui la coupe perpendiculairement, on peut dire qu'elle l'est de la même manière au sud par le James, car ce fleuve coule à quelques kilomètres des sources de la Shenandoah, dont il n'est séparé que par une légère ondulation de terrain. Une série de petites arêtes parallèles sillonnent cette

vallée dans le sens de sa longueur. Les plus élevées forment un groupe, appelé les Massanutten-Mountains, qui s'étend de Harrissonburg à Strasburg. A l'est de ces montagnes, coule la branche principale de la Shenandoah, le South-Fork, qui passe à Staunton, descend, non loin de Luray, dans un étroit couloir et reçoit, à Front-Royal, les eaux de l'autre branche ou North-Fork. Ce dernier cours d'eau arrose le versant occidental des mêmes montagnes et tourne brusquement à droite après avoir suivi, jusqu'à Strasburg, une vallée plus large que celle du South-Fork. Un peu au-dessous de Staunton, il forme déjà une rivière profonde et non guéable, que l'on passe sur trois ponts. Le premier en amont est celui de Port-Republic : il donne passage à la route qui conduit de Harrissonburg à Richmond par Browns-Gap ; et le second est à Conrads-Store, sur la route de Harrissonburg à Gordonsville par le Swift-Run-Gap. Le troisième est le pont de White-House, construit pour un chemin de traverse qui, se séparant à New-Market de la grande route de la vallée, gravit les Massanutten-Mountains et se dirige, par Luray, vers l'important défilé de Thorntons-Gap dans le Blue-Ridge. La route principale suit la vallée plus large du North-Fork, de Harrissonburg, par Woodstock, jusqu'à Strasburg, et

descend directement de là sur Winchester. Au-dessous de Strasburg et de Front-Royal, les ondulations cessent presque entièrement; et la Shenandoah, serrant le pied du Blue-Ridge, laisse à sa gauche la magnifique plaine arrosée par le petit ruisseau de l'Opequan, où se trouvent les villes de Winchester, Martinsburg, Charlestown. On ne rencontre dans la vallée que deux tronçons de chemin de fer : l'un relie Harpers-Ferry à Winchester, l'autre est celui dont Johnston se servit, le 21 juillet 1861, pour amener ses troupes sur le champ de bataille du Bull-Run. En suivant, de l'est à l'ouest, depuis Manassas-Junction, cette ligne inachevée, on trouve qu'elle passe le Blue-Ridge à Manassas-Gap, au-dessus de Front-Royal, descend dans la vallée, traverse la Shenandoah et, remontant le North-Fork, par Strasburg, jusqu'au dessus de Woodstock, s'arrête brusquement à Mount-Jackson : elle devait se prolonger jusqu'à Staunton.

Cette description fera comprendre l'importance des bourgs de Strasburg et de Front-Royal, qui ferment les deux issues de la vallée et qui communiquent, d'un côté, avec Winchester et, de l'autre, avec Washington, par le Manassas-Gap et le chemin de fer. Mais ce n'étaient pas des positions dont on pût confier la défense à des troupes peu nombreuses;

car Strasburg était abordable de tous les côtés, et Front-Royal était, à la fois, trop éloigné des camps de Manassas-Junction pour en recevoir aucun secours, et dominé par des hauteurs facilement accessibles. Sans tenir aucun compte de cette situation, on avait établi, depuis quelque temps, à Front-Royal un régiment isolé, le 1^{er} Maryland, afin de tenir en respect les partisans ennemis; et Banks avait été placé à Strasburg avec les 5,000 hommes qui formaient son petit corps.

Le 20 mai, Jackson quittait New-Market à la tête d'une armée de 20,000 hommes; au lieu de descendre directement sur Strasburg par la grande route et la large vallée du North-Fork, que Banks observait avec soin, il traversait les Massanutten et rentrait dans la vallée étroite du South-Fork, où il était masqué à la fois par ce fleuve et les montagnes. Il dépassait ainsi Luray, et son avant-garde campait inaperçue, le 22, à seize kilomètres seulement de Front-Royal. Le 23, la petite garnison fédérale, qui se composait d'environ neuf cents hommes avec deux pièces de canon, fut complètement surprise. Par un hasard étrange, le régiment placé en tête de la colonne de Jackson portait, comme celui qu'il allait attaquer, le nom de 1^{er} Maryland. Ce malheureux État du Mary-

land, déchiré par les passions contraires qui dominaient les unes ses voisins du Nord, et les autres ceux du Sud, fournissait des combattants aux deux armées. La rencontre des deux corps homonymes, triste conséquence de la guerre civile, fut très-sanglante; car on se reconnut dès l'abord. Les gens du Sud regardaient les soldats du Nord comme des ennemis légitimes; mais les Marylandais, appartenant à un pays esclavagiste, n'étaient à leurs yeux que des traîtres lorsqu'ils combattaient sous le drapeau fédéral. Les fédéraux du Maryland, au contraire, considéraient leurs concitoyens enrôlés dans l'armée du Sud comme deux fois rebelles : contre l'Union d'abord, et ensuite contre leur propre État, qui ne s'était jamais officiellement séparé du gouvernement de Washington.

La situation de la petite troupe unioniste était désespérée dès le commencement du combat. Écrasée par le nombre, elle voulut échapper à l'ennemi en mettant entre elle et lui les deux branches de la Shenandoah; mais elle n'eut pas le temps de détruire les ponts. Poursuivie en rase campagne, elle se dispersa par groupes, qui furent successivement enveloppés, à l'exception de quinze fugitifs seulement. Tout le reste fut tué, blessé ou pris; mais la défense de cette poignée d'hommes avait été des plus

honorables, et leur chef, le colonel Kenly, racheta par son courage la négligence avec laquelle il s'était gardé. Il ne fut pris qu'après avoir été grièvement blessé.

L'inconstance de la fortune des armes voulut que, le même jour, un corps détaché de l'armée de Jackson éprouvât dans les montagnes de la Virginie occidentale un échec presque aussi sanglant. Edward Johnson, en quittant ces montagnes, avait laissé au général Heth le soin de surveiller, avec trois régiments, la brigade du colonel Crook, qui occupait la belle vallée du Greenbrier et s'était établie à Lewisburg. Heth, emporté par son ardeur, passa la rivière pour attaquer son adversaire dans cette position. Il fut repoussé, après une lutte sanglante, où il eut plus de cent hommes mis hors de combat, et laissa quatre cents prisonniers entre les mains des fédéraux. Le reste de sa brigade, réduite presque de moitié, ne dut son salut qu'au Greenbrier-River, dont elle put détruire le pont derrière elle. Mais cet avantage ne devait être d'aucun profit pour les fédéraux; car Crook n'était pas de force à s'aventurer dans l'épais massif de montagnes qui le séparait de la base d'opérations de Jackson, et qu'il aurait fallu traverser pour menacer ce dernier.

Cependant, après le combat de Front-Royal, Jackson n'avait pas perdu un instant pour suivre son succès :

le soir même de la bataille le trouvait déjà sur la rive gauche de la Shenandoah, au-dessus du confluent des deux branches. Il menaçait ainsi la ligne de retraite de Banks, qui était à Strasburg dans une dangereuse sécurité. En effet, moins éloigné que Banks de Winchester, il pouvait avant lui occuper cette place, lui fermer la route du Nord, et l'obliger ainsi à se jeter dans la montagne en abandonnant son convoi, son artillerie et peut-être une partie de son monde. La nouvelle du désastre de Front-Royal arriva à Strasburg le 24 dans la nuit. Banks comprit le danger, et, dès deux heures du matin, son armée était en marche pour gagner l'ennemi de vitesse sur la route de Winchester. Le convoi marchait en tête; car c'est sur la queue de la colonne qu'on attendait l'attaque de Jackson. La cavalerie, destinée à faire l'arrière-garde, resta jusqu'au lendemain à Strasburg.

Jackson s'était aussi remis en marche le 24 au matin; mais le repos qu'il avait été obligé de donner, cette nuit-là, à ses soldats fatigués devait lui faire perdre la belle proie qu'il était si près de saisir. Les deux routes qui, de Strasburg et de Front-Royal, convergent sur Winchester, forment les deux côtés d'un triangle équilatéral. Banks suivait la première, Ewell la seconde. Jackson quitta celle-ci avec sa cavalerie et le reste de

son infanterie, et prit des chemins de traverse qui l'amenaient sur le flanc de la colonne ennemie. Quelques cavaliers confédérés arrivèrent seuls à temps pour rencontrer la tête de la longue ligne de voitures qui ouvrait la marche de l'armée fédérale. Leur vue jeta dans le convoi une confusion inexprimable. Mais il fut facile de les disperser : l'ordre fut rétabli, et les chariots continuèrent leur route, accompagnés par le gros de l'armée, que cette panique avait obligée de passer de la queue à la tête de la colonne. Lorsque toute la cavalerie confédérée, conduite par le bouillant Ashby et suivie de près par Jackson, atteignit enfin la route, elle ne put s'emparer que des dernières voitures de Banks. Les soldats d'Ashby, habitués, par la vie de partisans, autant au pillage qu'au combat, se laissèrent arrêter par ce mince butin, au lieu de suivre leur chef, qui les appelait à la poursuite de l'ennemi. Cet instant où une panique, facile à produire, eût été fatale à Banks passa rapidement, et Jackson chercha inutilement à ressaisir l'occasion perdue en coupant la route à la cavalerie fédérale, qui formait l'arrière-garde : celle-ci se replia vers Strasburg et se jeta dans des chemins de montagne, qui lui permirent de rallier l'armée de Banks sur les rives du Potomac.

Le soir vint sans que Jackson eût pu joindre

sérieusement son adversaire ; et celui-ci, favorisé par l'obscurité, atteignit Winchester au milieu de la nuit. Les confédérés n'y avaient pas encore paru : dès lors, sa retraite était assurée. Mais le repos que les fédéraux avaient enfin trouvé, après une marche aussi pénible, ne devait pas être de longue durée. Au point du jour, la fusillade leur apprenait que Jackson était arrivé et attaquait les hauteurs qui enveloppent et dominant Winchester du sud-est au sud-ouest. Tandis qu'il les enlevait, sans difficulté, aux tirailleurs fédéraux, le général Ewell, suivant la route de droite depuis Front-Royal, avait atteint les abords orientaux de Winchester et n'attendait d'autre signal que le canon de son chef pour commencer lui-même le combat de ce côté. La position de Banks était de nouveau fort critique. Menacé d'être enveloppé, avec 5,000 hommes, par 18 ou 20,000 ennemis, il ne pouvait suivre la ligne de retraite la plus courte, celle de Harpers-Ferry, qui exposait son flanc aux attaques d'Ewell. Il n'était d'ailleurs pas aisé d'évacuer, en présence d'un ennemi aussi nombreux, une ville située dans une plaine ouverte de toutes parts. Sans prétendre s'y maintenir longtemps, le plus pressé était donc de retarder les progrès menaçants de l'ennemi. Les soldats fédéraux engagèrent le combat avec beaucoup

d'entrain pour des hommes qui auraient pu être épuisés ou découragés par une pareille retraite. La petite troupe de Banks, se déployant en dehors de Winchester, monta à l'attaque du mamelon principal, situé au sud-ouest, tandis que sa gauche tenait tête, du côté de l'est, à la division Ewell. Un moment, le mamelon fut balayé par le feu des tirailleurs du colonel Gordon, et l'artillerie confédérée fut réduite au silence. Mais, lorsque les fédéraux voulurent occuper le terrain, ils furent pris de flanc et rejetés en arrière. A gauche, ils avaient de même débuté par un succès et mis en fuite le premier régiment d'Ewell. Mais, accablés, là aussi, par le nombre, ils plièrent sur toute la ligne et s'entassèrent pêle-mêle dans les rues de Winchester. Les habitants tiraient sur eux de toutes les fenêtres, pour augmenter la confusion, et il semblait que rien ne pût les préserver d'un désastre complet. Heureusement pour eux, Jackson, malgré toute son ardeur, ne poussa pas ses soldats assez vite pour profiter de ce désordre : il croyait les fédéraux bien plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. Son infanterie était à bout de forces, et sa cavalerie lui manqua encore une fois au moment où elle aurait pu lui rendre un grand service. Il s'était aliéné les deux généraux qui la commandaient. L'un, G. Stewart

refusait de lui obéir; l'autre, Ashby, blessé des reproches qu'il lui avait adressés la veille, au sujet du pillage des voitures fédérales par ses soldats, se tenait en cet instant à l'écart. Les confédérés s'arrêtèrent à huit kilomètres de Winchester, et les fédéraux, n'étant plus suivis que par de petits partis de cavalerie, se retirèrent, sans difficulté, jusque sur les rives du Potomac, qu'ils atteignirent à Williamsport, le 25 mai au soir. Ils avaient parcouru quatre-vingt-cinq kilomètres en moins de quarante-huit heures, ne laissant derrière eux que 55 voitures sur 500, et ramenant tous leurs canons avec eux. Les pertes en approvisionnements étaient considérables; celles en hommes, le 24 et le 25, montaient à 38 tués, 155 blessés et 711 prisonniers. Toutefois, si les pertes étaient minimes, l'effet moral de cet échec fut grand. En forçant Banks à repasser le Potomac, Jackson l'avait ramené dans les positions vers lesquelles il aurait dû se retirer le jour où son armée fut réduite par le départ de Shields. Mais son corps aurait été anéanti que l'émoi à Washington n'aurait pu être plus grand. Le général confédéré avait donc frappé juste; et, s'il avait recueilli moins de prisonniers qu'il n'était en droit de l'attendre de ses heureuses manœuvres, il avait néanmoins atteint le but principal de sa diversion. Le trouble était à son

comble dans les conseils de M. Lincoln, et l'armée du Potomac se voyait privée de tous les renforts qu'on lui avait promis.

Cependant Jackson, malgré son désir d'envahir les États du Nord et l'ardeur qui s'emparait de lui dès qu'il approchait du Maryland, se préparait à échapper, par une prompte retraite, à ses adversaires, avant que ceux-ci eussent le temps de concentrer des forces supérieures et de l'écraser dans la position aventureuse qu'il venait de prendre. En effet, M. Lincoln, tout en adressant un chaleureux appel aux États du Nord pour protéger la capitale, qu'il croyait menacée, avait, en même temps, conçu la pensée de « prendre Jackson au piège », pour employer ses propres paroles, en l'enfermant dans la vallée de Virginie. Il dirigeait lui-même, par le télégraphe, les mouvements de chacune des divisions qui devaient concourir à l'accomplissement de ce dessein chimérique. Son plan consistait à faire converger trois corps indépendants sur un point situé en pays ennemi et dont tous les trois étaient beaucoup plus éloignés que l'adversaire qu'on prétendait y devancer.

L'ordre est donné à Frémont de marcher de l'ouest à l'est, de Moorefield, où il se trouve, à Strasburg; à Banks, de suivre Jackson pas à pas; à Shields, qui,

seulement deux jours auparavant, avait rejoint Mac Dowell à Fredericksburg, de revenir sur ses pas, de l'est à l'ouest, pour donner, à Front-Royal, la main à Frémont et couper ainsi la retraite à Jackson. En vain Mac Dowell proteste-t-il contre cet ordre, dont il prévoit les funestes conséquences; en vain répond-il que ses soldats arriveront trop tard dans la vallée pour atteindre Jackson et qu'en pressant l'ennemi devant Richmond on protégera bien plus sûrement Washington contre les dangers qui paraissent menacer cette ville: l'ordre fatal est maintenu et tous les plans de campagne faits quelques jours auparavant sont bouleversés. Le 24 mai, M. Lincoln avait visité Mac Dowell à Fredericksburg, et la marche de ce général contre Richmond avait été décidée. Il devait partir avec son corps d'armée, fort de plus de 40,000 hommes, et cent pièces de canon, et l'on peut dire, sans exagération, que sa jonction avec Mac Clellan eût été le coup décisif de la campagne. Le sort de Richmond tremblait dans la balance: l'épée de Jackson, jetée à propos dans le plateau, sauva la capitale confédérée. Le 25, au lieu de marcher en avant, la division Shields tournait le dos au véritable objectif de toute la campagne, et, reprenant la route de la vallée, partait pour une de ces expéditions stériles que les soldats américains,

dans leur langage de trappeurs, appelaient « une chasse à l'oie sauvage ». Le lendemain, Mac Dowell recevait l'ordre de diriger une seconde division, puis enfin de marcher lui-même, avec une troisième, sur Front-Royal. Il obéit, le désespoir dans l'âme, car, malgré ses relations difficiles avec Mac'Clellan, il avait trop de bon sens et trop de patriotisme pour ne pas voir et déplorer la faute irréparable qu'on lui faisait commettre.

Jackson, dissimulant ses préparatifs de retraite, semblait décidé à poursuivre ses succès dans le Nord, sans s'inquiéter de ce qui pouvait se passer sur ses derrières. Sa cavalerie avait reconduit Banks jusqu'à Williamsport, où celui-ci s'était empressé de passer le Potomac. Il se tourna aussitôt contre Harpers-Ferry, et, le 28, il se présentait devant cette position. Il ne pouvait songer sérieusement à l'occuper, car il aurait fallu pour cela qu'il fût maître de l'autre rive du Potomac; mais il voulait en déloger les fédéraux, et, le 29 au matin, il s'était emparé des hauteurs qui la dominant au sud de la Shenandoah. Par cette attaque hardie, il confirmait toutes les alarmes et les incertitudes que ses derniers succès avaient jetées parmi ses adversaires : en menaçant le Maryland et Washington, il doublait ses forces dans leur ima-

gination, dégageait ainsi Richmond, et assurait à ses soldats le repos dont ils avaient besoin avant d'entreprendre un mouvement en arrière, qui allait devenir indispensable; car, le 29, au moment où il se préparait à attaquer Harpers-Ferry, il apprit que les armées fédérales s'ébranlaient enfin, de tous côtés, pour lui couper la retraite, et il se mit aussitôt en devoir de les gagner de vitesse.

Il était temps. Son armée avait été réduite, par les marches et les combats, à 15,000 hommes¹. Les autorités de Washington, ignorant toutes les difficultés de la guerre, avaient fixé le lendemain 30 pour le jour où le piège qu'elles avaient tendu se refermerait sur l'imprudent Jackson. Comme nous l'avons dit, le général confédéré devait être intercepté par l'arrivée simultanée de Frémont à Strasburg et de Shields à Front-Royal. Si les calculs avaient été justes, la petite armée de Jackson était perdue. En effet, c'est seulement le lendemain 31 qu'elle évacuait Winchester, emportant, au milieu des habitants consternés de ce prompt départ, la dépouille précieuse des magasins fédéraux, qui formait un convoi de près de vingt

1. Il n'avait perdu que 400 hommes par le feu de l'ennemi. Les 5,000 qui lui manquaient étaient donc des trainards, des malades et peut-être quelques déserteurs.

kilomètres de longueur. Malgré la présomptueuse incapacité de ceux qui dirigeaient de Washington les opérations contre Jackson, ce général pouvait donc se trouver gravement compromis. Shields, exact au rendez-vous, était arrivé, le 30, à Front-Royal, avec une brigade devant laquelle s'était retirée la petite garnison confédérée. Mais le plan des fédéraux était trop compliqué pour réussir. Ce fut Frémont qui le fit échouer, en se laissant devancer par Jackson à Strasburg. Celui-ci arriva le premier, grâce à une marche forcée : se trouvant ainsi placé entre ses deux adversaires, il les empêcha de se concerter et paralysa tous leurs mouvements. Tandis que Mac Dowell ralliait à Front-Royal deux de ses divisions exténuées, Frémont, campé sur les hauteurs voisines de Strasburg, attendait, sans bouger, que Jackson vînt l'attaquer, au lieu de descendre pour lui barrer le passage ou du moins le lui disputer. Le chef confédéré put facilement l'amuser par quelques démonstrations et donner ainsi à sa longue colonne le temps de lui échapper. Enfin, le 1^{er} juin, il fut rejoint par toute son arrière-garde et reprit tranquillement, par la grande route, sa marche vers Harrissonburg. Ses adversaires avaient été si bien divisés qu'aucun d'entre eux ne s'était trouvé assez fort pour l'attaquer isolément;

et, en s'attendant mutuellement, ils avaient laissé échapper leur proie. Aussitôt qu'ils s'en aperçurent, ils voulurent racheter leur faute par une poursuite vigoureuse. Ils pouvaient peut-être encore intercepter Jackson plus loin, et, en tout cas, transformer sa retraite en une véritable déroute. Frémont, qui remontait la vallée du North-Fork, était assez près de lui pour retarder sa marche et, pendant ce temps, l'avant-garde de Shields, suivant la vallée parallèle, avait quelque chance de le devancer sur la rive droite du South-Fork et de brûler, avant qu'ils fussent occupés par les confédérés, les ponts de cette profonde rivière. Si toute la division Shields arrivait à temps, elle pouvait même, à son tour, la passer pour les attaquer de flanc et donner enfin la main à Frémont. Mais Jackson était trop actif pour se laisser prendre ainsi par un ennemi dont il avait déjà tant de fois déjoué les desseins. Il s'empara du pont de White-House et n'hésita pas à le détruire, pour rendre impossible la jonction de Shields et de Frémont. Pendant qu'un de ses détachements accomplissait cette opération, le reste de son armée continuait à remonter la vallée du South-Fork, et, quoique le pesant convoi qu'il traînait avec lui, comme la preuve matérielle de sa victoire, ralentit sa marche, il attei-

gnit, le 5 juin, Harrissonburg. Cependant il n'avait pas encore complètement échappé aux fédéraux, qui le pressaient sur les deux flancs et qui, sans avoir pu se réunir, menaçaient toujours sa ligne de retraite. L'avant-garde de Frémont, composée de la brigade de cavalerie de Bayard et de quelque infanterie sous le colonel Cluseret, l'avait harcelé depuis Strasburg avec beaucoup d'audace. Ces deux officiers réparaient par leur activité la lenteur de leur chef. Le lendemain 6, Jackson apprit qu'ils avaient réussi à le déborder par leur droite, et que, le devançant dans la direction de Staunton, ils avaient coupé les ponts sur la route de cette ville. Il se vit obligé, pour retarder leur poursuite, d'engager toute sa cavalerie devant Harrissonburg. Cette vaillante troupe mit pied à terre et couvrit la retraite de Jackson par sa résistance énergique; mais elle perdit, dans ce combat, son chef Turner Ashby, l'un des meilleurs officiers de l'armée confédérée. Les fédéraux, de leur côté, laissèrent entre les mains de l'ennemi le colonel Percy Wyndham, Anglais qui avait pris du service parmi les volontaires au commencement de la guerre. Pendant ce temps, Jackson se jetait à gauche dans un chemin de traverse, pour gagner Port-Republic, y passer la Shenandoah et atteindre Browns-Gap, dans le Blue-Ridge, où il

savait bien que ses adversaires ne pourraient plus le suivre, Mais, à Port-Republic, il prêtait le flanc à Shields, dont les têtes de colonne avaient atteint Conrads-Store, tandis que Frémont, reprenant sa marche, le pressait par derrière.

La situation de Jackson était de nouveau fort périlleuse. Laissant Ewell en face de Frémont pour le retarder, il atteignit, le 7 juin, les environs de Port-Republic, avec le reste de ses forces. Mais, avant qu'il eût franchi la rivière et occupé la ville, la première brigade de Shields, sous le général Carroll, comprenant environ un millier d'hommes et une batterie, paraissait sur l'autre rive, repoussait ses éclaireurs, entra dans la ville, et s'emparait du pont. Ce pont avait joué un grand rôle dans les plans de campagne transmis directement de Washington aux généraux unionistes. On leur avait successivement prescrit de le détruire et de le sauver. Le colonel Carroll, ayant reçu l'ordre de le conserver, le garda pendant près de vingt minutes; esclave de ses instructions, il laissa échapper l'occasion qui s'offrait à lui de fermer à l'ennemi le passage de la Shenandoah, et, lorsque l'artillerie ennemie, rapidement concentrée sur lui, le força à abandonner le pont, il ne tenta même pas de le détruire. La suite de son aveugle docilité fut de laisser aux mains de

Jackson un moyen de retraite assuré, au moment où celui-ci allait être acculé à un fleuve impraticable. Maître de Port-Republic, le général confédéré n'avait, au contraire, plus rien à craindre, et, en tenant tête à ses adversaires, il n'avait d'autre objet que de leur signifier la fin de la poursuite. Il résolut de profiter de leur séparation pour les frapper successivement une dernière fois.

Le 8, Ewell, avec 5,000 hommes, attendait Frémont dans la position de Cross-Keys, point de jonction de plusieurs routes des environs. Les six brigades fédérales ne tardèrent pas à l'attaquer. Mais Frémont, qui croyait avoir affaire à toute l'armée de Jackson, se laissa retarder longtemps par la résistance que lui opposèrent les confédérés dans un pays difficile, où les clairières alternent avec les bois. Enfin, après une vive fusillade, qui lui coûta beaucoup de monde sans lui assurer aucun avantage marqué, il venait d'ordonner une attaque générale, lorsque voyant une brigade allemande ramenée par l'ennemi, il renonça brusquement à son dessein et donna le signal de la retraite. Le combat de Cross-Keys avait coûté de six à sept cents hommes aux fédéraux et trois cents aux confédérés. Ceux-ci, en arrêtant toute une journée leur ennemi, avaient atteint le but qu'ils se proposaient.

Pendant ce temps, Jackson, passant le pont si étonnamment conservé, débouchait de Port-Republic avec le reste de son armée et profitait de sa grande supériorité numérique pour pousser devant lui la brigade Carroll, qui seule encore représentait sur ce point important l'armée de Mac Dowell. Mais, dans l'après-midi, la brigade Tyler rejoignit Carroll, et, quoiqu'ils n'eussent ensemble que 3,000 hommes sous leurs ordres, ils se préparèrent à tenir tête à Jackson, si celui-ci les attaquait. Ils ne devaient pas l'attendre longtemps. Jackson, encouragé par son succès et par les hésitations de ses adversaires, avait conçu un plan hardi. Il se proposait d'écraser les forces, inférieures aux siennes, qu'il venait de trouver devant lui à Port-Republic, et, aussitôt après, de repasser la Shenandoah et de marcher, avec toute son armée, au-devant de Frémont, pour le battre à son tour et reprendre enfin la route de Browns-Gap, ne laissant derrière lui que des ennemis vaincus. A cet effet, il avait ramené Ewell à Port-Republic, et n'avait laissé que la petite brigade Patton, comptant à peine huit cents hommes, en face de Frémont. Il avait ordonné à Patton de déployer, au besoin, tout son monde en tirailleurs pour retarder l'ennemi le plus possible, lui promettant de le rejoindre avec son armée dès dix

heures du matin. Puis il marcha droit contre Tyler.

Celui-ci, posté à trois ou quatre kilomètres de Port-Republic, appuyait sa droite à la Shenandoah et sa gauche à une colline aux pentes découvertes. Le sommet de cette colline, couronné par un bois, était la clef de toute la position. Jackson, conduisant en personne son ancienne brigade, attaque vigoureusement la droite fédérale ; mais ses soldats sont repoussés, s'enfuient en désordre et abandonnent même une batterie, dont une pièce tombe aux mains des fédéraux. Il avait plus de 12,000 hommes sous la main et seulement 3,000 en face de lui : il pouvait donc facilement réparer cet échec. Mais, trompé par la valeur de ses adversaires et les croyant plus forts que lui, il renonce au dessein qu'il avait conçu de se retourner contre Frémont. Il rappelle, en toute hâte, la brigade Patton ; et, brûlant aussitôt après le pont de la Shenandoah, il met ce fleuve entre Frémont et lui. Cependant le combat, vivement engagé sur la droite des fédéraux, avait obligé ceux-ci à dégarnir les positions de leur gauche. Jackson lance une brigade à l'attaque de ces positions, et, après un combat acharné, les confédérés s'en emparent, ainsi que de trois pièces de canon qui s'y trouvaient. Tourné de ce côté, Tyler est forcé de battre en retraite, et se

replie en bon ordre vers le hameau de Conrads-Store, occupé par le reste de la division Shields. Ses soldats, recrutés parmi les pionniers de l'Ouest et particulièrement de l'État de l'Ohio, s'étaient battus avec une grande obstination : ils avaient infligé une perte de six cents hommes à un ennemi trois ou quatre fois plus nombreux qu'eux.

Le combat de Port-Republic termina la poursuite de Jackson. Frémont en avait vu la fin de l'autre rive de la Shenandoah, sans pouvoir traverser le fleuve à temps pour y prendre part. Il se retira, et Jackson, maître du champ de bataille, fit reposer ses troupes avant de recommencer une nouvelle campagne. Cette fois, c'est du côté de Richmond qu'il devait marcher, en tournant le dos au théâtre de ses premiers succès : son arrivée opportune allait permettre à Lee de profiter des fautes que ses manœuvres hardies dans la vallée de Virginie avaient fait commettre aux autorités militaires de Washington.

Cependant ses adversaires se dispersaient. Frémont retournait dans son département des Montagnes ; Banks à Strasburg. Mac Dowell ralliait avec peine, à Fredericksburg, ses divisions épuisées et découragées par tant de marches et de contre-marches inutiles : n'ayant vu l'ennemi qu'une seule

fois, elles avaient fait plus de pertes que si elles avaient livré une bataille rangée.

Revenant à la péninsule de Virginie, nous y trouvons l'armée du Potomac, privée de la plupart des renforts qu'elle attendait, et livrée à ses propres ressources. Nous avons laissé, le 19 mai, le général Mac Clellan maître du passage du Chickahominy à Bottoms-Bridge. Libre d'aller chercher une nouvelle base d'opérations sur le James-River, ou de continuer à s'appuyer sur le York-River, il venait de choisir cette dernière alternative, malgré ses dangers, dans le vain espoir de donner la main au corps de Mac Dowell. Avant de se remettre en marche, il avait modifié la composition de ses corps d'armée; car l'expérience de la bataille de Williamsburg avait ébranlé la confiance qu'il pouvait avoir dans la capacité des trois chefs qui lui avaient été imposés par le Président au début de la campagne. Les corps d'armée avaient été réduits à deux divisions chacun et portés au nombre de cinq, ayant chacun un effectif de 15 à 19,000 hommes. Cette répartition les rendait plus maniables et appelait, par droit d'ancienneté, au commandement des corps nouveaux, deux officiers pour lesquels il avait une estime toute particulière, les généraux Franklin et Fitzjohn Porter.

Le terrain sur lequel il allait opérer peut être décrit en quelques mots. Il ne présente qu'un seul obstacle, difficile, il est vrai, le Chickahominy. Cette rivière, après avoir passé à sept ou huit kilomètres de Richmond, s'en éloigne, en continuant à couler au sud-est, de sorte que le pont de Bottoms-Bridge se trouve à environ dix-huit ou vingt kilomètres de cette ville. Prenant sa source au nord-est de la capitale virginienne, elle serpente au milieu d'une vallée régulièrement encaissée des deux côtés et dont le fond a huit ou neuf cents mètres de large. En descendant son cours, on trouve d'abord les ponts de Meadow-Bridge, où elle est traversée par une route et par le chemin de fer de Gordonsville. Plus bas, le pont de Mechanicsville, dominé sur la rive gauche par le hameau de ce nom, est situé au point où la rivière se rapproche le plus de Richmond. Les collines qui l'entourent se déboisent alors à droite et à gauche, et bientôt l'on trouve, sur le chemin de Richmond à Cold-Harbour, le pont dit New-Bridge, qui relie le hameau de Old-Tavern aux mamelons de Gaines-Mill. A un kilomètre au-dessous de ce pont, la forêt s'empare de nouveau des rives du Chickahominy. Elle ne les quitte que neuf ou dix kilomètres plus bas, au pont du chemin de fer de West-Point, qui lui-même est situé

à un kilomètre au-dessus de Bottoms-Bridge. Les seuls affluents du Chickahominy sont : sur la rive gauche, un petit ruisseau appelé le Beaverdam-Creek, entre Mechanicsville et Gaines-Mill; et, sur la rive droite, un vaste marais boisé, le White-Oak-Swamp, dont les eaux se déchargent dans la rivière à quelques kilomètres au-dessous de Bottoms-Bridge. Ce marais, qui prend naissance tout près de Richmond, est absolument impraticable, à l'exception de deux ou trois points, où il se resserre et donne passage à des chemins de traverse.

L'armée confédérée campait autour de Richmond, où elle recevait des renforts appelés à la hâte de toutes parts : Huger arrivait avec 12,000 hommes de Norfolk ; Branch, que nous avons vu se faire battre à Newberne par Burnside, en amenait 9,000 de la Caroline du Nord; d'autres encore allaient les suivre. Les reconnaissances de l'armée fédérale lui avaient appris que l'abandon de Bottoms-Bridge était le dernier pas de la retraite de Johnston. Celui-ci se préparait à défendre les ponts de Meadow-Bridge et de New-Bridge. La nature du terrain s'y prêtait parfaitement, et le général fédéral devait d'autant moins songer à enlever ce passage de vive force, qu'il pouvait le tourner par le cours inférieur de la rivière,

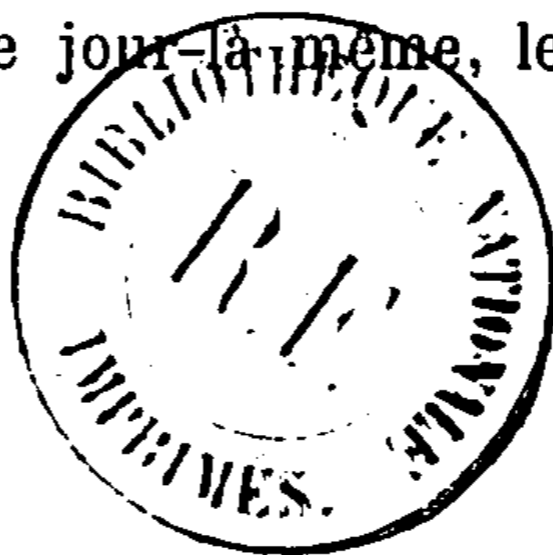
dont il était maître. Tout lui commandait donc de pousser ses attaques en s'avancant sur la rive droite, entre Bottoms-Bridge et Richmond. Le 24 mai, son aile gauche, composée des corps de Keyes et de Heintzelman, était solidement établie au delà du Chickahominy, et échelonnée sur la route de Richmond à Williamsburg, depuis Bottoms-Bridge jusqu'à la clairière de Seven-Pines, à onze kilomètres de Richmond. Le reste de l'armée demeurait sur la rive gauche. Le centre, formé par le corps de Sumner, campait aux environs du pont du chemin de fer; les deux corps de Porter et de Franklin, qui composaient l'aile droite, étaient établis près de Gaines-Mill et de Mechanicsville. L'armée avait occupé ces positions sans difficulté et n'avait rencontré que de faibles détachements ennemis, qu'elle avait aisément repoussés, à Seven-Pines et à Mechanicsville. Mais elle se trouvait ainsi coupée en deux par le Chickahominy, sans autre communication entre sa droite et sa gauche que le pont du chemin de fer à Dispatch et celui de Bottoms-Bridge; ces deux passages étaient fort éloignés des points extrêmes de Seven-Pines et de Mechanicsville, les plus exposés à une attaque de l'ennemi. Sans doute il eût infiniment mieux valu, de toutes manières, transporter l'armée entière sur la

rive droite du Chickahominy ; mais Mac Clellan avait été obligé de se mettre ainsi à cheval sur son cours et de pousser son aile droite jusqu'auprès de sa source, tant pour donner la main à cette avant-garde de Mac Dowell dont on lui promettait toujours l'arrivée, que pour couvrir ses dépôts établis au White-House et le chemin de fer par lequel il s'approvisionnait. La disposition vicieuse de son armée lui était donc imposée par les circonstances, du moment où il n'avait pas été chercher sur le James une nouvelle base d'opérations. On verra plus tard comment, par suite d'accidents imprévus et de trop longues temporisations, il resta, pendant plus d'un mois, dans cette dangereuse situation.

C'est le 24 mai que Mac Dowell avait reçu de la bouche même du Président l'ordre de marcher contre Richmond. Le lendemain étant un dimanche, son départ avait été fixé au 26. De Fredericksburg à Richmond il avait soixante-douze kilomètres à traverser, dans un pays difficile, comme Grant devait l'éprouver deux ans plus tard, mais où, grâce à la position prise par Mac Clellan devant Richmond, les confédérés n'auraient pu opposer aux fédéraux une résistance sérieuse. Cette contrée a deux chemins de fer : l'un, se dirigeant du sud au nord, va d'Aquia-Creek à Rich-

mond, par Fredericksburg et Bowlinggreen, et traverse, au sud de cette dernière ville, les deux branches du Pamunkey, appelées le North-Anna et le South-Anna, près de Jericho-Bridge et d'Ashland. L'autre voie ferrée, venant de Gordonsville, coupe la première entre ces deux branches, et, passant la seconde près de Hanover-Court-House, traverse le Chickahominy à Meadow-Bridge, pour entrer dans Richmond plus à l'est que le chemin d'Aquia-Creek.

Les confédérés avaient placé Anderson, avec 12 ou 15,000 hommes, à Bowlinggreen, pour tenir tête à Mac Dowell, et la division Branch entre le Chickahominy et Hanover-Court-House, pour qu'elle pût se porter, selon les circonstances, soit à Richmond, soit à Bowlinggreen. En lui annonçant le départ de Mac Dowell, M. Lincoln demanda au général Mac Clellan de faire un mouvement par sa droite pour couper les communications entre Bowlinggreen et Richmond, et de s'emparer des ponts des deux chemins de fer sur le South-Anna, afin de donner plus facilement la main aux troupes qui venaient de Fredericksburg. Cet ordre fut immédiatement exécuté : le 25, la cavalerie de Stoneman détruisait le chemin de fer de Gordonsville entre Hanover-Court-House et le Chickahominy. Cependant, ce jour-là même, le mirage qui



avait attiré Mac Clellan au nord de Richmond s'évanouissait définitivement. Mac Dowell recevait de nouveaux ordres; Shields partait pour Front-Royal; Washington était en émoi, et M. Lincoln télégraphiait au commandant de l'armée du Potomac que, s'il n'attaquait pas Richmond avec les forces qu'il avait avec lui, il lui faudrait abandonner la besogne¹ et venir défendre la capitale. Le lendemain, il lui recommandait de faire l'expédition convenue sur sa droite, mais avec un but bien différent de celui qui lui avait d'abord été prescrit, et pour détruire les ponts du South-Anna, que, deux jours auparavant, il voulait conserver à tout prix. Jackson avait réussi au delà de ses prévisions; car c'était pour couper le chemin aux prétendus renforts qui devaient, selon les autorités de Washington, lui être expédiés de Richmond, que les fédéraux cherchaient à détruire, de leurs propres mains, la route qui leur aurait permis de se concentrer devant la capitale ennemie.

Fatigué de tant d'incertitudes, Mac Clellan se prépara à exécuter, sans observations, cet ordre funeste; mais il voulut au moins profiter de l'occasion pour

1. « Either attack Richmond, or *give up the job* and come to the defence of Washington. »

donner de l'air à sa droite, et frapper un coup inattendu sur la division Branch, qui pouvait menacer ses dépôts de White-House pendant qu'il serait engagé dans une grande bataille devant Richmond. Le 27 au matin, Porter, avec la division Morell, la brigade Warren et trois régiments de cavalerie, dont deux réguliers, en tout un peu moins de 10,000 hommes, quittait Mechanicsville et Cold-Harbour et se dirigeait sur Hanover-Court-House. Après une marche fatigante de vingt-deux kilomètres, son avant-garde, composée de la cavalerie et de deux régiments d'infanterie, rencontra Branch, qui, averti de ce mouvement menaçant, avait pris position à l'embranchement des routes de Hanover et d'Ashland. Les confédérés couvraient ainsi les deux ponts du chemin de fer sur le South-Anna; mais ils furent vigoureusement attaqués, et la brigade de Butterfield, arrivant à propos, les mit en déroute. Branch perdit, dans ce premier engagement, un canon et un grand nombre de prisonniers. Continuant sa route, Porter, après avoir rallié la brigade Warren, l'envoya détruire le pont du chemin de fer de Gordonsville, tandis que celle de Martindale allait couper l'autre voie ferrée à Ashland. Warren avait ramassé des compagnies entières de l'ennemi,

qui, privées de toute direction, se rendaient sans combat. Martindale, après une légère escarmouche, avait aussi accompli sa tâche et revenait sur ses pas pour rejoindre son chef à Hanover, lorsqu'il rencontra subitement le reste des troupes de Branch, débouchant par la même route que les fédéraux avaient suivie le matin. Celui-ci, en effet, surpris par le combat précédent avant d'avoir pu rassembler tout son monde, avait été tourné par le détachement fédéral, qui avait passé sur sa droite, et s'était vu acculé aux rives du Pamunkey, près de Hanover : afin de sortir de cette position difficile, il décrivait autour des fédéraux un grand arc de cercle qui devait le ramener sur la route de Richmond à Ashland, lorsqu'au moment de l'atteindre, non loin du théâtre du premier combat, ses têtes de colonne se heurtèrent à la petite brigade Martindale. Celle-ci soutint avec énergie le combat contre les forces supérieures de l'ennemi, jusqu'au moment où Porter, averti par le bruit du canon, revint de Hanover avec le reste de la division et, prenant les confédérés à la fois de front sur la route et de flanc par les bois, les rejeta en désordre vers le sud.

Le double combat de Hanover-Court-House avait coûté aux fédéraux cinquante-trois hommes tués et

trois cent quarante-quatre blessés ou pris. C'était un succès brillant et complet. L'ennemi avait laissé entre les mains de Porter plus de sept cents prisonniers et un canon. La division Branch, dispersée au milieu des bois, était entièrement désorganisée. Le moral des fédéraux fut retrempé par une épreuve aussi heureuse. Mais à Washington la nouvelle de cet avantage ne put compenser les alarmes causées par Jackson, qui dominaient tous les esprits. M. Lincoln répondit aux dépêches de Mac Clellan en se plaignant que l'ordre de détruire tous les ponts du South-Anna n'eût pas encore été exécuté. Le général en chef put lui annoncer, dès le lendemain 28, que ses instructions avaient été scrupuleusement remplies, et, le 29, les troupes de Porter, quittant le théâtre de leur glorieuse mais stérile victoire, revinrent prendre position à Gaines-Mill. Tout annonçait que les rives du Chickahominy allaient bientôt être ensanglantées par une lutte acharnée.

En effet, les confédérés réunissaient toutes les forces dont ils pouvaient disposer pour protéger Richmond. Le gouvernement civil et le personnel administratif, qui, dans cette capitale comme à Washington, croyaient tout l'intérêt de la guerre concentré autour de la défense de leurs bureaux,

avaient passé du découragement causé par la perte du Virginia à la confiance la plus absolue. Le 28 et le 29 mai, des renforts considérables vinrent se joindre à l'armée de Johnston, entre autres la division commandée par Anderson : celui-ci, voyant Mac Dowell se lancer à la poursuite de Jackson, avait, au lieu de marcher sur ses traces, ramené rapidement ses troupes de Bowlinggreen à Richmond.

La position de l'armée du Potomac semblait, d'autre part, inviter à une attaque. Sa gauche, jetée sur la rive ennemie du Chickahominy et immobile depuis sept jours, occupait une position à la fois menaçante pour les confédérés et dangereuse pour elle-même. Son front s'étendait entre le Chickahominy et le White-Oak-Swamp. Ce dernier cours d'eau se compose d'une chaîne de marais dont la direction générale est assez longtemps parallèle à celle du premier, mais dont la largeur inégale réduit, en certains points, à quatre ou cinq kilomètres l'espace compris entre eux ; à la hauteur de Bottoms-Bridge, les marais font place à un ruisseau qui, inclinant à gauche, va porter leurs eaux bourbeuses à quelques kilomètres plus bas dans le Chickahominy. La route de Williamsburg et le chemin de fer de West-Point, après avoir passé le Chickahominy à Bottoms-Bridge et à Dispatch, se

dirigent parallèlement et en ligne droite sur Richmond. Le pont de Dispatch ne devait être complètement réparé que le 30 mai : c'est donc par la route que s'approvisionnaient toutes les troupes établies sur la rive droite du Chickahominy ; et, pour faciliter la distribution des vivres, la plupart d'entre elles campaient dans les clairières successives que cette route traverse. A gauche, des bois épais, où serpentaient seulement d'étroits sentiers, s'étendaient jusqu'aux fourrés impénétrables qui couvrent d'une éternelle verdure les eaux stagnantes du White-Oak-Swamp. La route se bifurque, à dix kilomètres de Richmond, en un lieu appelé Seven-Pines, « les sept pins ». Une branche continue dans la direction première et aborde la capitale en longeant le James. L'autre, tournant à droite, coupe le chemin de fer à la station de Fair-Oaks, et débouche ensuite dans une grande clairière, au milieu de laquelle, à Old-Tavern, elle rejoint le chemin de Richmond à New-Bridge et Cold-Harbour. C'est le Nine-Miles-Road. Le chemin de fer, formant une ligne presque droite, se maintient sur le sommet de la légère ondulation qui sépare les eaux du White-Oak-Swamp de celles du Chickahominy. Après s'être élevé sur la rive droite de ce cours d'eau, en passant par une profonde tranchée, il traverse les bois, sans qu'aucun

travail considérable marque son parcours. Trois stations se rencontrent sur le tronçon occupé alors par les fédéraux : Dispatch près du pont; Fair-Oaks, la plus voisine de Richmond; et, entre les deux, Savage, située dans une grande clairière, à l'intersection de plusieurs chemins. Ces chemins des bois sont très-nombreux : ils relient entre elles les habitations isolées, fermes ou maisons de campagne, qui s'élèvent chacune au milieu d'un espace défriché, entouré de forêts de tous côtés; la plupart sont perpendiculaires à la route de Williamsburg et descendent jusqu'au Chickahominy; mais ils forment, dans ces taillis épais, un dédale inextricable pour ceux qui ne l'ont pas étudié dans tous ses détails.

Pour approcher de Richmond, le général Mac Clellan voulait gagner graduellement du terrain sur la rive droite du Chickahominy et, après chaque pas fait de ce côté, relier ses deux ailes, en établissant de nouveaux ponts sur cette dangereuse rivière. Le corps de Sumner, qui occupait la rive gauche jusqu'aux environs de Gaines-Mill, avait déjà jeté deux ponts, conformément à ce plan : l'un à 3,500 mètres, l'autre à six kilomètres au-dessus de celui du chemin de fer. Il avait pu, pour exécuter ce travail, prendre pied sur la rive opposée sans rencontrer l'ennemi,

et l'avait achevé en quelques jours, grâce à l'adresse et à l'habileté de ses soldats. La rivière, divisée en un nombre infini de bras tortueux, formait un marais large de trois ou quatre cents mètres, ombragé par des arbres gigantesques, dont les troncs s'élevaient à cinquante mètres au-dessus des eaux et dont les racines plongeaient dans un fond de vase impraticable aux hommes et aux chevaux. Il avait fallu ouvrir une brèche à travers cette forêt, et asseoir le tablier du pont, formé de pièces non équarries, liées entre elles par des cordes ou des lianes, tantôt sur des piles enfoncées dans le lit de la rivière, tantôt sur les troncs mêmes des arbres coupés à la hauteur convenable. Aucune reconnaissance n'avait éclairé le pays au delà de la berge même de la rivière. Plus haut encore, aux environs de New-Bridge, deux ponts de chevalets avaient été préparés, et presque entièrement mis en place; il ne restait plus qu'à poser le tablier. Mais l'endroit découvert où ils étaient établis les exposait au feu de l'ennemi, qui avait bientôt interrompu ce travail, et il ne pouvait être achevé qu'avec l'appui d'un mouvement offensif sur la rive droite.

L'aile gauche fédérale se composait de quatre divisions, fortes chacune de six à huit mille hommes.

Casey, qui avait sous ses ordres les plus nouveaux régiments de toute l'armée, avait été placé, fort imprudemment, sur le point le plus exposé de toute la ligne, et occupait une clairière à un kilomètre en avant de Seven-Pines; il y avait élevé deux petites redoutes, armées de quelques pièces de campagne. Il n'avait poussé ses avant-postes qu'à mille mètres plus loin. Couch, avec sa division, était à Seven-Pines, à la station de Fair-Oaks, située à seize cents mètres au nord, et sur la partie du Nine-Miles-Road qui relie ces deux points. A deux kilomètres de Seven-Pines, là où la route de Williamsburg sort d'une grande clairière pour entrer dans un bois, se trouvait une ligne d'épaulements et de petites redoutes, occupée par la division Kearney. La quatrième, celle de Hooker, avait été envoyée assez loin au sud, pour observer les passages du White-Oak-Swamp.

L'armée du Potomac se trouvait ainsi dispersée d'une manière fâcheuse : ses divisions, établies en avant de Seven-Pines, au White-Oak-Swamp et à Mechanicsville, ne pouvaient se soutenir réciproquement, et formaient un vaste demi-cercle de près de quarante kilomètres de développement. Le général Mac Clellan estimait qu'il aurait fallu deux jours de marche à la division Franklin pour atteindre

les camps de celle de Casey. Les confédérés, au contraire, occupant la corde de l'arc, pouvaient se porter aussi facilement en face de l'une que de l'autre, et, après avoir menacé l'extrême droite des fédéraux à Meadow-Bridge, ils n'avaient que onze ou douze kilomètres à parcourir pour venir à Fair-Oaks tomber sur leur extrême gauche. Johnston n'était pas homme à laisser son adversaire dans une situation aussi dangereuse sans en tirer parti. Son armée, réunie autour de Richmond, était composée de quatre grandes divisions, comprenant chacune cinq ou six brigades, sous les généraux Longstreet, G. Smith, D. H. Hill et Huger : elle comptait environ 60,000 hommes présents dans les rangs.

Le 30, il donne les ordres nécessaires pour livrer la bataille le lendemain. Huger, prenant une route appelée le Charles-City-Road, passera à droite du White-Oak-Swamp et traversera ensuite ce marais pour venir attaquer de flanc les positions de Keyes, sur le chemin de Williamsburg, tandis que Hill, débouchant par ce chemin, les abordera de front. Longstreet, marchant derrière Hill, soutiendra son attaque. Les instructions de Smith lui prescrivent de se rendre à Old-Tavern, pour couvrir la gauche de l'armée, si les fédéraux tentent de passer le Chickahominy près de

New-Bridge, et sinon de venir prendre part au combat en entrant en ligne à gauche de la station de Fair-Oaks.

Dans la soirée, un orage tropical éclata sur les deux armées et, au milieu d'une obscurité profonde, répandit de véritables torrents d'eau sur le terrain où elles allaient se mesurer. Le 31 au matin, ce sol glaiseux était à demi submergé : il suffisait du passage d'une voiture pour transformer les chemins en bourbiers inextricables; les moindres ruisseaux grossissaient à vue d'œil; enfin le Chickahominy, prenant une teinte rougeâtre, commençait à sortir de son lit et à s'étendre sur les prairies déjà détremées qui en bordent le cours. Loin de se laisser arrêter par les obstacles que le terrain allait lui opposer, Johnston y vit un motif de plus pour livrer la bataille : il comprit que la boue et l'inondation seraient plus funestes aux fédéraux disséminés sur une ligne trop étendue, qu'à l'armée qu'il tenait réunie autour de lui.

Au point du jour, cette armée se mettait en marche sous les yeux de toute la population de Richmond, sortie de la ville pour encourager ceux auxquels sa défense était confiée. On eût trouvé à peine un habitant de la capitale confédérée qui ne comptât dans les rangs de l'armée quelque parent ou ami. Des curieux,

des correspondants de journaux la suivirent jusque sur le champ de bataille. Les trois divisions de Hill, Longstreet et Smith, après des efforts inouïs, arrivèrent en position vers huit heures : elles avaient été obligées toutefois de laisser leur artillerie derrière elles, résolution hardie que les fédéraux ne surent pas imiter. Mais les troupes de Huger, mises en mouvement en même temps qu'elles, ne paraissaient pas aux postes qui leur avaient été assignés. Il est probable que ce général trouva les gués du White-Oak-Swamp tout à fait impraticables. Quoi qu'il en soit, il ne parvint pas à gagner le champ de bataille durant toute la journée, et ne donna pas même à son chef avis de son retard : son absence, fatale au succès des confédérés, lui fut amèrement reprochée par ceux dont il compromit ainsi tous les plans. Enfin, à midi, Longstreet, qui l'avait attendu jusqu'alors, donna à Hill l'ordre d'attaquer. Sans éclairer leur marche, afin de mieux surprendre l'ennemi, les confédérés s'avancent, les uns en ligne à travers les bois, les autres en colonnes profondes sur la route, et balayent devant eux les avant-postes de Casey et un régiment envoyé pour les renforcer. Les premiers ouvrages fédéraux, encore inachevés, simples abatis ou épaulements dont le profil ne pouvait protéger les hommes, étaient occupés

par la brigade Naglee. Celle-ci résiste énergiquement, et l'artillerie de la division, dirigée par un ancien officier de réguliers, le colonel Bailey, fait de grands ravages dans les rangs des assaillants. Le combat s'étend cependant. Hill a déployé et engagé tout son monde : sa gauche a atteint Fair-Oaks, où Couch se défend avec une partie de sa division. Les deux autres brigades de Casey sont accourues au secours de celles de Naglee et, malgré de grandes pertes, elles tiennent bon contre les confédérés, dont le nombre s'accroît sans cesse. En effet, la division Longstreet est entrée en ligne et soutient les soldats de Hill, qui commencent à s'épuiser. Débordant par sa droite les positions fédérales, quelques-uns de ses régiments pénètrent dans les bois qui séparent le White-Oak-Swamp de la clairière défendue par Casey. Les ouvrages fédéraux sont pris à revers, et un feu d'enfilade décime leurs défenseurs. Ces jeunes soldats, qui ont été soutenus jusque-là par l'excitation née du danger et de la fatigue même d'une lutte acharnée, n'ont plus le sang-froid nécessaire pour résister à cette attaque inattendue. Ils sont rejetés en désordre sur Seven-Pines. D'ailleurs le nombre seul de leurs adversaires suffirait pour les écraser. Quelques-uns s'obstinent cependant à défendre les redoutes et disparaissent

bientôt au milieu des rangs des soldats de Hill, qui, revenus à la charge, les enveloppent de toutes parts. Bailey est tué sur les canons qu'il vient d'enclouer, et sept pièces restent aux mains des assaillants. Il est trois heures. Tout juste en ce moment, la brigade Peck, de la division Couch, arrivait de Seven-Pines, conduite par Keyes, qui avait été prévenu un peu tard de la gravité du combat. Les gardes Lafayette, qui font partie de cette brigade, déployés en ligne au milieu des débris de la division Casey, laissent, sans en être ébranlés, passer les fuyards, rallient autour d'eux cette masse flottante, dans laquelle le lien de la discipline avait seul disparu, et non le courage individuel, et font un vigoureux mouvement offensif. Malgré leurs efforts, ils ne peuvent reprendre ni les redoutes, ni les canons perdus; mais l'ennemi est arrêté, le reste de l'artillerie de Casey est sauvé et les fédéraux ont le temps de se rallier. Régiments après régiments de la division Couch sont envoyés pour soutenir le combat; car, si les fédéraux perdent du terrain, ils ne le cèdent maintenant que pied à pied. A droite, Couch, en personne, commande à Fair-Oaks, où, avec le reste de sa division, il tient tête à l'aile gauche de Longstreet, dont les principaux efforts sont

toujours concentrés sur la position de Seven-Pines.

La lutte dure depuis quatre heures, et cependant, chose singulière et caractéristique, elle n'a été engagée, de part et d'autre, que par deux divisions. Le corps de Keyes, comptant environ 12,000 hommes d'effectif, a seul, du côté fédéral, soutenu le combat; et, tandis que Longstreet et Hill font décimer leurs colonnes par l'artillerie ennemie, Huger, à leur droite, est toujours perdu dans le White-Oak-Swamp; Smith, à leur gauche, est immobile autour d'Old-Tavern. Enfin les deux généraux en chef ignorent l'un et l'autre la bataille que se livrent leurs soldats. Mac Clellan, malade dans son quartier général de Gaines-Mill, n'a reçu aucun avis de Heintzelman, auquel le commandement de toute la gauche était confié. Le télégraphe qui relie les diverses parties de l'armée est muet. Heintzelman, lui-même, quoiqu'il se trouve à Savage-Station, à quelques kilomètres seulement de Seven-Pines, n'a appris l'attaque de l'ennemi que plusieurs heures après le premier coup de fusil. L'ignorance de Johnston est bien plus inexplicable, puisqu'il est l'assaillant. Tranquillement établi à Old-Tavern, il attend toujours, pour mettre Smith en mouvement, qu'on entende le canon sur la route de Williamsburg. Mais la tempête de pluie et

de vent qui sévit à la suite de l'orage de la veille en emporte ailleurs le son, et le général en chef, qui avait ordonné l'attaque pour le matin, reste jusqu'à quatre heures, prêtant l'oreille dans l'attente de ce signal, sans envoyer un seul aide de camp pour s'informer de ce qui se passe à sa droite. Il n'est cependant séparé que par moins de quatre kilomètres, à vol d'oiseau, de la route de Williamsburg, et, sans quitter les grands chemins, un homme à cheval, partant d'Old-Tavern, n'aurait pas plus de dix kilomètres à parcourir pour rejoindre Longstreet au milieu des soldats qu'il ramène, sans relâche, au plus épais de la mêlée. Malgré leur surprise, les fédéraux ont perdu un peu moins de temps. Les échos du canon, que Johnston n'entendait pas, étaient arrivés jusqu'à la tente de Mac Clellan. Le vent n'avait pas permis au ballon, amené à grands frais jusque-là, de s'enlever pour reconnaître les mouvements de l'ennemi : il avait eu le sort de tous les engins trop compliqués, sur lesquels, quoiqu'ils puissent parfois être utiles, il ne faut jamais compter à la guerre. Mais l'ordre avait été immédiatement envoyé à Sumner de se tenir prêt à marcher. Celui-ci, entendant aussi le canon, ne s'en était pas tenu à la lettre de ses instructions, et, mettant sans retard ses deux divisions en mouvement,

il avait placé chacune d'elles auprès d'un des ponts qu'il avait construits, prête à passer au premier signal. De son côté, Heintzelman, averti vers deux heures, a aussitôt rappelé Hooker du White-Oak-Swamp, envoyé Kearney au secours de Keyes et prévenu Mac Clellan, qui sur-le-champ donne à Sumner l'ordre de passer le Chickahominy et de prendre part à la bataille.

A trois heures et demie, Kearney, qui ne connaît pas d'obstacles dès qu'il entend les éclats du canon, arrive à Seven-Pines avec deux de ses brigades (Berry et Jamison), et sa présence opportune rétablit un moment le combat. Mais, au même instant, Johnston sort aussi de son inaction. Il a enfin envoyé un aide de camp s'informer des mouvements de Longstreet, et, apprenant par lui la bataille acharnée qui est livrée sur sa droite, il se décide à faire entrer en ligne le corps de Smith. Une partie de ce corps, sous Hood, marche directement, par le Nine-Miles-Road, sur Fair-Oaks, pour appuyer l'attaque de Longstreet. Le reste, sous la direction personnelle du général en chef, appuie à gauche et gagne les grandes clairières qui s'étendent de Fair-Oaks au Chickahominy : Johnston espère ainsi frapper le flanc droit et les derrières des fédéraux qui défendent Seven-Pines. Il est quatre

heures. Hood arrive à Fair-Oaks avec ses troupes fraîches et emporte tout devant lui. Il coupe en deux la ligne fédérale. Couch est rejeté, avec quelques régiments, au nord du chemin de fer; le reste de sa division, déjà éparpillé et mêlé aux débris de celle de Casey, ne peut défendre plus longtemps Seven-Pines, et est poussé sur la route de Williamsburg, tandis que les brigades de Kearney, qui se sont obstinées à défendre leurs positions sur l'extrême gauche et se trouvent séparées du reste de l'armée, sont obligées de faire un grand détour, à travers bois, pour rejoindre leurs camarades.

Le moment est critique. Les fédéraux, qui ont lutté avec énergie contre le nombre toujours croissant de leurs adversaires, car ils ne sont que 18 ou 19,000 contre plus de 30,000, sont dans une situation où le moindre accident peut amener un désastre irréparable. Les brigades, les régiments, les compagnies mêmes ont été mêlés. Le lien hiérarchique n'existe donc plus : pour y suppléer, les officiers, groupant autour d'eux, par leurs paroles et leur exemple, des hommes de tous les corps, les rangent, à la hâte et à peu près au hasard, derrière les épaulements élevés quelques jours auparavant près du camp qu'occupait Kearney à deux kilomètres en arrière de Seven-Pines.

Encore un instant toutefois, et Smith, tombant sur l'extrême droite de cette faible ligne, donnera le signal d'une nouvelle attaque, qui pourra consommer la perte de tout ce qu'il y a de fédéraux au sud du Chickahominy.

Il est six heures du soir, et les confédérés ont devant eux plus de deux heures de jour pour achever leur victoire; mais voici que subitement une vive fusillade éclate dans le bois, à droite du chemin de fer. La voix sourde des obusiers chargés à mitraille s'y mêle bientôt. Smith a rencontré un adversaire inattendu. C'est Sumner, qui arrive à point pour l'arrêter et reprendre de ce côté la partie perdue sur la route de Williamsburg. L'instinct de la guerre, qui l'a inspiré lorsque, sur l'avis de se tenir sous les armes, il a porté ses divisions en avant et les a massées près des ponts, lui a fait gagner une heure, et cette heure assure le salut de l'armée. C'est vers deux heures que le nouvel ordre de passer le Chickahominy, pour prendre part à la bataille, lui est parvenu. En ce moment, la rivière grossissait déjà à vue d'œil et semblait conspirer avec l'ennemi pour l'empêcher d'aller secourir ses camarades. Le pont inférieur était emporté; l'autre était complètement submergé, et les troncs non équarris qui en formaient le tablier, retenus seule-

ment par des cordes, flottaient au milieu des eaux, dont le courant impétueux les soulevait en écumant. Sumner lui-même, malgré son inflexible volonté, commençait à croire que jamais une compagnie ne pourrait atteindre l'autre rive. Il engage cependant sur ce pont la tête de colonne de la division Sedgewick. Les premiers soldats qui passent ont peine à se maintenir sur le tablier mouvant qui s'agite sous leurs pieds; mais bientôt le poids de ceux qui les suivent lui rend sa stabilité : il se raffermi sur les piles dont il avait été arraché. Toute la division Sedgewick le traverse avec ses officiers à cheval; son artillerie la suit, mais la plupart des canons s'embourbent dans les prairies marécageuses qui s'étendent au delà du pont ; la batterie régulière de Kirby parvient seule à les traverser. Richardson, qui, après avoir tenté en vain de rétablir le pont inférieur, est venu reprendre ce même passage, s'engage derrière Sedgewick, mais ses troupes ne gagnent la rive opposée qu'à la tombée de la nuit.

Sumner ne l'a pas attendu pour marcher en avant avec sa première division. Il vient de rallier Couch, qui a été rejeté sur la droite de Fair-Oaks avec une partie de son monde, et il n'a que le temps de se déployer pour recevoir le choc du corps de Smith, qui

va déboucher dans la grande clairière. La batterie de Kirby enfile un espace ouvert qui mène jusqu'au Nine-Miles-Road; Sumner place à droite une brigade et demie, faisant face vers l'Old-Tavern; à gauche, le reste de la division Sedgewick se range en potence, parallèlement au chemin de fer, que l'ennemi vient d'occuper. Avant même que ces dispositions soient terminées, le combat s'engage violemment. Smith est pressé de réparer le temps perdu, et se croit sûr du succès; Whiting, qui commande trois brigades de ce corps, débouche sur l'angle saillant que forme la ligne fédérale; mais les canons de Kirby l'accueillent par un feu terrible : il s'arrête sur la lisière du bois. Après une vive fusillade, les confédérés tentent un nouvel effort pour enlever cette batterie, qui occupe la clef de la position et qui a interrompu leur mouvement tournant. Johnston, accourant lui-même au plus épais du combat, lance contre elle la brigade Pettigrew. Celle-ci marche intrépidement jusqu'à la bouche des canons; mais les artilleurs fédéraux, qui ont à venger le souvenir du Bull-Run, où le même Johnston leur a enlevé leurs pièces, attendent avec sang-froid l'attaque de la brigade confédérée et la déciment à bout portant. Elle est rejetée en désordre, laissant au pouvoir des fédéraux son

commandant, Pettigrew, blessé. et le terrain jonché de cadavres. Profitant de cet instant, Sumner fait prendre l'offensive à sa gauche et repousse l'ennemi dans la direction de Fair-Oaks. Smith ramène en vain au combat ses dernières brigades, il ne peut que se maintenir sur le terrain qu'il occupe, et son mouvement en avant est définitivement arrêté. L'armée confédérée est d'ailleurs, à ce moment, paralysée par la perte de son chef. Johnston vient d'être grièvement blessé; on l'emporte à Richmond. Il est sept heures du soir. Sur toute la ligne, le combat a dégénéré en une fusillade qui se prolonge assez avant dans la nuit, mais où chacun demeure sur la défensive. L'échec de Smith, en effet, a entravé le succès de Longstreet sur la route de Williamsburg. Celui-ci, arrivant en face des petits ouvrages où les fédéraux se sont massés, n'ose tenter de les enlever d'assaut, avec des troupes fatiguées et dont les rangs sont cruellement éclaircis. Son ennemi, renforcé par quelques régiments frais, fait bonne contenance, les fuyards rentrent rapidement en ligne. Longstreet attend, pour attaquer, le secours de Huger sur sa droite ou de Smith sur sa gauche, et laisse ainsi passer les dernières heures du jour.

Une nuit sombre et pluvieuse vint enfin mettre un terme au carnage, mais non aux souffrances, aux

fatigues et aux inquiétudes des deux armées : les pertes avaient été également cruelles. Pendant toute cette nuit, de longs convois de blessés, rapportant dans Richmond les tristes victimes d'une guerre fratricide, apprirent aux habitants de la capitale combien était chèrement acheté le succès qu'on leur avait prématurément annoncé. Toutes les voitures de la ville, les omnibus, les charrettes, allaient chercher près du champ de bataille et ramenaient, au milieu d'une foule compacte et silencieuse, les blessés et les mourants. Quant aux morts, on n'avait pas encore le temps d'y penser. Du côté des fédéraux, les ambulances, les camps, les stations du chemin de fer n'étaient pas moins encombrés.

De part et d'autre, les chefs étaient soucieux. Smith avait pris le commandement; mais, en succédant à Johnston, il ne pouvait remplacer ce chef éprouvé. Un grave échec avait sans doute été infligé aux fédéraux; mais, si leur aile gauche avait été battue, elle n'était pas détruite, comme on l'espérait à Richmond. L'attaque avait manqué d'ensemble : l'absence de Huger, la longue inaction de Smith, avaient fait retomber tout le poids de la bataille sur une moitié de l'armée. Enfin la rencontre de Sumner n'avait pas seulement interrompu brusquement tout le

succès de l'opération, elle avait révélé l'existence de communications que les confédérés n'avaient pas soupçonnées. Elle devait leur faire croire que, malgré la crue du Chickahominy, ils pourraient, le lendemain, avoir à se mesurer avec toute l'armée fédérale. Aussi se décidèrent-ils à la retraite.

Du côté des fédéraux, l'anxiété n'était pas moindre. Ils avaient toujours souhaité que l'occasion s'offrît de livrer, dans cette campagne offensive, une bataille défensive, croyant que ce genre de combat convenait mieux au caractère de leurs soldats : ils avaient été attaqués, et, loin d'obtenir la victoire, ils avaient vu leur aile gauche tellement écrasée, que le succès de Sumner ne pouvait compenser cet échec. Le Chickahominy ne cessait de grossir, et il était facile de prévoir que, dès le lendemain matin, la crue interromprait toutes les nouvelles communications établies par Sumner entre les deux ailes de l'armée. On savait que l'ennemi n'avait pas engagé tout son monde. Il avait plus de 60,000 hommes autour de Richmond et à portée de Fair-Oaks : le général Mac Clellan lui en croyait 80,000. Les troupes fédérales, qui allaient se trouver à peu près isolées sur la rive droite du Chickahominy, n'atteignaient pas le chiffre de 45,000 hommes, et un tiers au moins de ces forces,

désorganisé par la grande lutte du 31 mai, aurait eu de la peine à entrer en ligne le jour suivant.

Cette infériorité numérique n'aurait pas dû exister, et, si les confédérés reprochaient à quelques-uns de leurs généraux d'avoir compromis le succès en ne paraissant pas sur le champ de bataille ou en y arrivant tardivement, les fédéraux pouvaient se dire aussi que l'inaction d'une moitié de leur armée les avait empêchés de transformer en une grande victoire la bataille de Fair-Oaks. Le succès de Sumner le prouvait suffisamment. Au moment où il faisait passer celui-ci sur l'autre rive du Chickahominy, le général McClellan avait senti combien il serait important de l'appuyer par un mouvement de toute son aile droite. De son quartier général, à Gaines-Mill, il voyait la fumée, qui s'élevait au-dessus des arbres, tracer les ondulations de la ligne de bataille et marquer les progrès constants de l'ennemi. Il avait deux corps d'armée sous la main. En face de lui, le Chickahominy, quoique grossi, était encore praticable ; deux ponts, déjà fort avancés, pouvaient être achevés en quelques heures ; sur la colline opposée, qui en commandait les abords, ne s'élevait aucun ouvrage ennemi : on voyait seulement, sur les points les plus apparents du plateau, un ou deux régiments se promener avec une

ostentation suspecte. En laissant une division à la garde du grand parc d'artillerie et des dépôts, Mac Clellan pouvait passer, avec trois autres, aux environs de New-Bridge et tomber sur le flanc des confédérés : une pareille attaque leur eût fait payer bien cher leur premier succès. Il avait déjà tout préparé pour ce mouvement, lorsque, les deux chefs de corps lui ayant représenté que l'état de la vallée ne leur permettrait pas d'emmener leur artillerie avec eux si des chaussées n'étaient construites pour cela, il consentit à remettre ce mouvement au lendemain. Ce fut un grand malheur pour lui ; car il perdit ainsi une occasion unique dans tout le cours de la campagne. Cependant, tout en renonçant à forcer le passage du Chickahominy, à New-Bridge, il pouvait ramener son aile droite en arrière, pour traverser la rivière sur le même pont que Sumner. Ce pont n'était qu'à sept kilomètres des camps de la droite, et, si les troupes avaient été mises en mouvement à l'heure où Sumner recevait l'ordre de passer, elles seraient arrivées à point pour le suivre sur le pont, qui résista à la crue jusqu'au lendemain à midi. Dans ce cas, cinq divisions fraîches, au lieu de deux, auraient pu, dès le matin, reprendre l'offensive. Mais le général Mac Clellan, sachant qu'une seule

défaite entraînerait la perte totale de son armée, isolée en pays ennemi, et ruinerait à jamais la cause fédérale, ne voulut pas dégarnir sa droite. Craignant que l'ennemi ne débouchât par Meadow-Bridge et ne passât le Chickahominy, il n'osa pas confier à un simple rideau de troupes la garde de ses communications et de l'immense parc d'artillerie que l'état des chemins ne permettait pas de mouvoir, et il laissa près de 50,000 hommes immobiles sur le plateau de Cold-Harbour. On ne peut blâmer sa prudence, mais on peut aussi affirmer qu'il aurait agi autrement s'il avait su ce qui se passait dans les bivacs confédérés et autour des feux auprès desquels les généraux ennemis cherchaient un refuge contre l'humidité pénétrante de cette nuit. En effet, le nouveau commandant en chef ne songeait guère à se mettre lui-même à cheval sur le Chickahominy, dans la position qui avait failli être si fatale aux fédéraux. Il ne crut pas pouvoir achever contre leur aile gauche la manœuvre interrompue par Sumner. Il faut reconnaître cependant qu'elle lui offrait des chances sérieuses. Huger avait reparu après la bataille, et les généraux Holmes et Ripley venaient d'arriver à Richmond, avec 8,000 hommes de la Caroline du Nord. Ce renfort opportun permettait peut-être de reprendre l'attaque,

avec d'autant plus d'espoir de succès que la crue de la rivière devait rendre plus difficile la position des fédéraux. Mais, en l'absence de Johnston, qui seul avait conçu le plan de la bataille, la prudence prévalut, et Smith aurait donné, cette nuit-là même, le signal de la retraite, s'il n'avait été obligé d'accorder à ses soldats quelques heures de repos, à ses officiers le temps de rallier et de reformer leurs troupes. Aussi, lorsque le jour vint éclairer les deux armées, aucun bruit ne troubla d'abord le silence qui régnait sur le champ de bataille, et ce furent enfin les fédéraux qui, le 1^{er} juin au matin, reprirent le combat. Dans la soirée, Hooker avait rejoint la route de Williamsburg, et Richardson avait rallié Sedgewick près de Fair-Oaks. Ces deux divisions, passant en première ligne, attaquèrent les confédérés, qui étaient déjà en pleine retraite. Malgré ce renfort, les troupes qui composaient l'aile gauche fédérale n'étaient pas en état de se lancer dans une région boisée et inconnue, à la suite d'un ennemi dont elles venaient d'éprouver la valeur. Il aurait fallu, pour leur permettre de le poursuivre sérieusement, que Franklin et Porter, aussi bien inspirés que le vieux Sumner l'avait été la veille, fussent venus les rejoindre sur le champ de bataille. Le général Mac Clellan, il est vrai, avait bien

recommandé à ses deux lieutenants de tenter le passage du Chickahominy en face de leurs camps ; mais la rivière avait encore augmenté depuis la veille ; l'établissement de ponts praticables à l'artillerie, difficile le 31 mai, était devenu impossible le 1^{er} juin, et ces généraux, profitant de la latitude que Mac Clellan leur laissait d'ordinaire pour interpréter ses ordres, ne firent faire aucun mouvement à leurs troupes. Ils laissèrent ainsi échapper la victoire, et leurs hésitations sauvèrent l'armée confédérée d'un désastre imminent. En effet, des témoins oculaires affirment que sa retraite ne se fit pas sans désordre, et que, si les fédéraux avaient poussé avec des forces suffisantes, même sans artillerie, les trois brigades du corps de Huger, qui, sous Pickett, Pryor et Mahone, défendaient énergiquement chaque pouce de terrain, ils auraient peut-être pu entrer avec elles jusque dans Richmond.

La lutte du 1^{er} juin, engagée ainsi seulement entre quelques milliers d'hommes de part et d'autre, n'eut que les proportions d'un grand combat. A gauche, elle fut marquée par une brillante charge de la brigade Sickles sur la chaussée du chemin de fer ; à droite, par une rencontre assez vive entre une brigade d'Irlandais au service fédéral, commandée par le

général Meagher, et celle de Pickett. Avant midi, les avant-postes fédéraux occupaient, sans coup férir, les ouvrages dont la prise avait coûté si cher à l'armée confédérée, et la laissaient, sans l'inquiéter, disparaître dans l'épaisseur du bois. Cette brillante armée, qui était sortie la veille, presque en triomphe, pour délivrer Richmond des étreintes de l'envahisseur, retraits, le soir même, dans ses cantonnements, rapportant seulement, plutôt comme témoignage de sa valeur que comme preuve de succès, quatre drapeaux, avec dix canons et douze cents prisonniers.

La bataille indécise qui, pendant deux jours, avait ensanglanté les environs de Fair-Oaks coûta environ 4,500 hommes aux confédérés et 5,727 aux fédéraux. De part et d'autre, les pertes les plus grandes avaient été faites autour de Seven-Pines; celles de Longstreet et de Hill s'élevaient à plus de 3,000, et celles de Keyes à 3,120 hommes¹. Après une telle

1. Les rapports officiels donnent, pour l'armée du Potomac, les chiffres suivants : Sumner, 183 tués, 894 blessés, 146 prisonniers; Heintzelman, 259 tués, 980 blessés, 155 prisonniers; Keyes, 448 tués, 1,753 blessés, 921 prisonniers; en tout : 890 tués, 3,627 blessés et 1,222 prisonniers. Pour l'armée de la Virginie septentrionale : Longstreet et Hill, un peu plus de 3,000; Smith 1,233 hommes hors de combat. Un ouvrage fort remarquable que le général Johnston vient de publier explique comment Mac Clellan se trompe en attribuant

lutte, les deux armées, composées de soldats encore mal rompus à la guerre, avaient également besoin de repos¹.

à ses adversaires une perte de 2,500 hommes plus forte qu'elle ne fut réellement. Dans cet ouvrage, Johnston blâme sévèrement les chefs qui lui succédèrent de n'avoir pas achevé, le 1^{er} juin, leur succès du 31 mai. Il se plaint, en outre, de n'avoir pas été informé d'avance de l'approche de Holmes et de Ripley, qu'il aurait attendus pour livrer bataille, s'il avait connu leur prochaine arrivée. Comme le rapport officiel du général Johnston adressé au gouvernement confédéré ne contient aucun de ces reproches, consignés dans un livre qui a paru après la fin de la guerre, il est permis de croire que le président Davis est principalement responsable, aux yeux du général Johnston, des fautes qu'il relève dans sa dernière publication.

1. Voyez, à l'appendice de ce volume, la Note A.

CHAPITRE III

GAINES-MILL.

Les alarmes causées par les succès de Jackson n'empêchèrent pas la bataille de Fair-Oaks d'avoir dans le Nord un grand retentissement. L'armée du Potomac était une armée essentiellement nationale, et il n'y avait pas un village dans les États libres qui ne lui eût fourni quelques jeunes gens : aussi partout s'intéressait-on plus à ses travaux qu'aux prétendus dangers de la capitale fédérale. Le gouvernement, toujours animé d'une secrète jalousie contre le général Mac Clellan, communiquait rarement au public les nouvelles qu'il recevait de lui; mais, après une pareille bataille, le silence ne lui était pas possible; et il fit imprimer la première dépêche du commandant en chef. Malheureusement celui-ci, trompé par

le rapport de Heintzelman, jetait un blâme injuste sur la division Casey. Cette dépêche fut corrigée à Washington, mais de manière à aggraver le fâcheux effet de l'erreur qu'elle contenait. On laissa subsister le blâme immérité, en supprimant les éloges que Mac Clellan accordait à Sumner. Le général en chef rétablit bientôt la vérité, et l'on sut que l'armée avait été sauvée par la ténacité de Naglee et de Bailey, par l'ardeur que Kearney avait communiquée aux brigades Jamison et Berry, et enfin par l'énergie indomptable du vieux Sumner.

M. Lincoln comprit enfin qu'il ne pouvait différer plus longtemps l'envoi des renforts dont l'armée du Potomac avait besoin pour continuer une tâche qui menaçait d'être si rude. La garnison du fort Monroë et quelques autres régiments, en tout huit ou neuf mille hommes, furent donnés au général Mac Clellan, qui les distribua entre les diverses brigades de l'armée. On lui promit de nouveau le concours de Mac Dowell, aussitôt que celui-ci aurait rallié tous les détachements qu'il avait lancés à la poursuite de Jackson. Cette promesse, non moins vaine alors que le mois précédent, devait avoir une influence plus funeste encore que le premier manque de parole sur les opérations des fédéraux contre Richmond. Crai-

gnant toujours de découvrir la capitale, le Président refusa d'envoyer par eau plus d'une division du corps de Mac Dowell. En avertissant Mac Clellan que les trois autres viendraient de Fredericksburg le rejoindre par terre, il lui demandait de se préparer de nouveau à leur donner la main sur le South-Anna, et lui fit ainsi manquer l'occasion de réparer ses retards et les fautes qu'on lui avait fait commettre. Il pouvait, en effet, profiter du trouble que la bataille de Fair-Oaks venait de jeter parmi les confédérés, pour aller chercher, sur le James-River, la nouvelle base d'opérations dont nous avons indiqué ailleurs tous les avantages. Ce mouvement, auquel, trois semaines plus tard, il fallut recourir, uniquement pour sauver l'armée, aurait donné des résultats bien différents s'il avait été exécuté alors avec un but offensif.

Pendant deux pénibles semaines, le mauvais temps prolongea le repos forcé qui avait suivi la bataille de Fair-Oaks. Le Chickahominy, dont la crue dépassa tout ce qu'avaient vu les plus anciens habitants, emporta tous les ponts, et, durant plusieurs jours, les six divisions campées sur sa rive droite ne furent approvisionnées que par le chemin de fer et le viaduc dont le frêle échafaudage tremblait au-dessus de l'inondation. Le terrain, composé alternativement de glaises

rougeâtres et de sables mouvants, n'était plus qu'un vaste marécage, et les canons, établis en batterie près des camps, s'enfonçaient peu à peu dans le sol, dont on ne pouvait plus les arracher. Chaque matin, un soleil de feu, dardant sur cette terre humide et décomposant les cadavres d'hommes et de chevaux que la pluie avait remis à découvert, élevait, avec de tièdes vapeurs, des miasmes empoisonnés. Chaque soir rassemblait des nuages épais, les éclairs brillaient, la chaleur était suffocante; et, pendant toute la nuit, il tombait une pluie abondante, qui venait accroître encore l'inondation.

Mais l'immobilité à laquelle les deux armées étaient ainsi condamnées ne ressemblait guère à un repos bienfaisant. Comme nous l'avons indiqué, les fédéraux auraient probablement obtenu, le 1^{er} juin, un succès important, s'ils avaient mis en mouvement, dès le soir du 31 ou durant la nuit, les troupes campées à Gaines-Mill, afin de se trouver, au point du jour, avec toute la partie disponible de leur armée, sur la rive droite du Chickahominy. Cette occasion était manquée; mais ils pouvaient encore changer leur base d'opérations et réunir toutes leurs forces entre le Chickahominy et le James. Le général Mac Clellan ayant renoncé à ce projet pour rester à portée de

Fredericksburg, il ne lui restait plus qu'à poursuivre le plan interrompu un moment par la bataille de Fair-Oaks. Ce plan consistait à gagner peu à peu du terrain, en enlevant un jour un bois, un autre jour une clairière, et à cheminer ainsi jusqu'au moment où, par une succession de combats plus ou moins acharnés, Richmond serait serré de si près, que l'armée ennemie l'abandonnerait ou renouvellerait, dans de moins bonnes conditions, la dangereuse expérience de Fair-Oaks. Mais le beau temps était nécessaire, même pour une opération aussi lente. Il fallait, en effet, pouvoir aisément remuer les troupes et les approvisionner ; il fallait, avant d'engager le combat, avoir dompté les eaux perfides du Chickahominy et relié ses deux rives par des ponts nombreux et toujours praticables ; il fallait enfin pouvoir amener sur le lieu de combat cette puissante artillerie, sans laquelle les chefs de l'armée du Potomac ne se souciaient pas de mener leurs soldats à l'assaut. Aussi ces quinze jours furent-ils employés, du côté des fédéraux, à réparer les routes qui reliaient leurs divers camps, à en construire de nouvelles, à tirer des borbiers les longs convois de vivres qui suffisaient à peine à la distribution des rations quotidiennes, à consolider les ponts, à en augmenter le nombre,

enfin à couvrir de vastes ouvrages tout le champ de bataille du 31 mai.

Vers le 15 juin, le terrain se trouva de nouveau praticable, et le Chickahominy, redevenu un modeste ruisseau, ne semblait pas disposé à renouveler ses funestes violences. L'armée du Potomac était enfin solidement établie, pourvue de bonnes communications et entourée de solides retranchements, qui lui permettaient de concentrer, sans danger, une grande partie de ses forces sur un point quelconque de son front. Mais ces résultats avaient été chèrement achetés. Les soldats, obligés de travailler dans la boue, sous un climat malsain, avaient cruellement souffert. Les camps, trop longtemps assis sur un sol marécageux, étaient devenus des foyers de fièvres paludéennes et typhoïdes. A la pénible monotonie des travaux de terrassement se joignaient des alertes continuelles et un service incessant d'avant-postes, qui privaient les hommes du repos nécessaire à la santé, sans les soutenir, en échange, par les stimulants qu'offre une campagne active. Enfin la fatigue et le dégoût multipliaient le nombre des déserteurs à l'intérieur, dont le crime était encouragé par un système vicieux de recrutement et surtout par l'appât des primes qu'ils espéraient toucher en allant se rengager

dans de nouveaux régiments. Aussi, malgré les renforts venus de la forteresse de Monroë, malgré l'arrivée de la division Mac Call, détachée du corps de Mac Dowell, et débarquée, le 11 et le 12, au White-House, l'effectif de l'armée était-il réduit à un peu plus de 100,000 hommes valides. Ses états de situation accusaient 30,000 absents, dont les neuf dixièmes étaient des malades évacués sur les hôpitaux ou renvoyés dans leurs foyers en congé de convalescence¹.

Les confédérés, de leur côté, avaient bien employé aussi le répit que les circonstances leur assuraient. Aux retranchements fédéraux ils avaient naturellement opposé une ligne d'ouvrages analogues. Comme le rôle de Mac Clellan était de prendre Richmond et non de défendre les marais du Chickahominy, ces retards étaient tout à l'avantage de ses adversaires et, plus il fortifiait sa position, plus en même temps la tâche qu'il avait à accomplir devenait difficile.

1. Voici quel était, à la date du 20 juin, l'état de situation de l'armée du Potomac : Présents, 115,102; — malades, détachés, aux arrêts, 12,225; — absents, 29,511; — total : 156,838. Du premier chiffre, il faut déduire les garnisons du fort Monroë et de Yorktown. Le corps de Sumner et celui de Franklin étaient ceux qui comptaient le moins de non-valeurs. Le 10 juillet, sur 38,250 absents, 34,472 l'étaient en vertu de permissions régulières, 3,778 avaient déserté à l'intérieur.

L'armée confédérée recevait aussi des renforts, et, grâce aux plans que les généraux du Sud firent adopter par le gouvernement de Richmond, le moment approchait où elle allait être en état de tenter une lutte décisive avec des chances meilleures qu'à Fair-Oaks. Le général Lee avait pris le commandement, laissé vacant par la blessure de Johnston. Ses débuts dans la guerre n'avaient pas été plus brillants que ceux de Grant, son futur adversaire, et il était peu connu personnellement des troupes qu'il allait conduire au combat. Mais ses compagnons dans l'expédition du Mexique n'avaient pas oublié les services éminents qu'il avait rendus alors, malgré son grade inférieur. Depuis les débuts de la guerre civile, les autorités de la confédération avaient pu apprécier sa sagesse et la clarté de son intelligence dans les conseils où se traitaient les affaires militaires. Ses concitoyens de Virginie respectaient en lui le représentant de l'une des premières familles de la plus aristocratique des colonies américaines. Pour tous, il était le type du soldat et de l'homme d'honneur : les regrets mêmes qu'il avait éprouvés en abandonnant le drapeau fédéral ne lui nuisaient plus aux yeux du public, car le moment de la première effervescence était passé. Une fois sur la scène, il ne la quittera plus et

il y jouera toujours, sinon le premier, du moins l'un des premiers rôles. Nous le retrouverons toujours patient, persévérant, prudent calculateur, et sachant cependant beaucoup risquer à l'heure opportune; maniant parfaitement une grande armée au milieu des plus épaisses forêts, connaissant les hommes, les choisissant bien, se les attachant par son équité, adoré de ses soldats, obtenant d'eux ce qu'aucun autre chef n'aurait pu leur demander, respecté et obéi de tous ses lieutenants, humain, d'un caractère conciliant et ne péchant, comme général, que par une déférence excessive pour l'avis de ses subordonnés, qui lui fit perdre parfois un peu de la fermeté nécessaire au milieu de la bataille. Tel était le nouvel adversaire du général Mac Clellan.

Depuis qu'il avait pris le commandement, il avait réorganisé son armée et rassemblé de nouveaux combattants de toutes les parties de la confédération. La loi de conscription, entrée en vigueur, était venue remplir ses cadres, et mêler de jeunes soldats à ceux que la guerre avait déjà formés. Le système d'éparpillement qui avait d'abord prévalu avait été abandonné, les garnisons des côtes avaient été réduites à leur minimum, ou entièrement supprimées, et la plupart des troupes qui les composaient, diri-

gées sur Richmond. Quelques régiments étaient même venus de l'Ouest; où les opérations avaient perdu de leur importance depuis que Beauregard s'était retiré dans l'intérieur, en laissant Corinth aux mains de Halleck.

Mais c'était le concours de Jackson que Lee attendait pour changer le cours de la campagne et exécuter le mouvement offensif auquel il se préparait. Il comptait sur son arrivée, comme Mac Clellan sur celle de Mac Dowell. Il est vrai que les déceptions éprouvées par le commandant de l'armée du Potomac ne lui étaient pas réservées : le retour de Jackson à Richmond devait être la brillante conclusion des opérations que celui-ci venait de conduire d'une manière si heureuse dans la vallée de Virginie. Après avoir porté le trouble dans les conseils de l'ennemi, après lui avoir donné le change et attiré dans les montagnes une partie des forces destinées à réduire Richmond, il fallait leur échapper et doubler ses voies, pour venir dégager ceux qui tenaient tête à la grande armée fédérale. Aucune précaution ne fut négligée pour assurer le succès de ce plan. Jackson, qui avait d'abord rêvé une invasion de la Pennsylvanie, accepta avec ardeur le rôle nouveau que Lee lui avait assigné et dont il comprenait l'importance.

Le combat de Port-Republic avait terminé, le 9 juin, la campagne dans la vallée de Virginie et arrêté les fédéraux dans leur poursuite. Jackson fit reposer ses troupes à Weyers-Cave, non loin du champ de bataille, et prit ostensiblement toutes les dispositions nécessaires pour recommencer un mouvement offensif sur le même terrain. Le 11, la division Whiting, forte de près de 10,000 hommes, était détachée de l'ancien corps de Smith, qui avait combattu à Fair-Oaks, et, s'embarquant sur des convois préparés avec un secret affecté, se rendait de Richmond, par la rive droite du James, à Lynchburg et à la jonction, si célèbre depuis, de Burkesville. A peu de distance de Richmond, un motif qui paraissait inexplicable fit arrêter plusieurs heures les convois en face de la prison de Belle-Isle, où se trouvaient renfermés un grand nombre de soldats fédéraux que l'on devait échanger peu de jours après. Les passants s'indignaient de la négligence des employés du chemin de fer, qui permettaient aux fédéraux de constater les puissants renforts envoyés à Jackson et révélaient ainsi à l'ennemi des mouvements de troupes aussi importants. C'était justement ce que voulait le général Lee. Le 15, Whiting quittait Lynchburg pour Charlottesville, et, le 18, il arrivait à Staunton, où il déchargeait son

matériel et semblait se préparer à descendre la vallée pour tomber sur Frémont, de concert avec Jackson ; mais, le 20, il se rembarquait rapidement dans les mêmes convois qui l'avaient amené et retournait à Charlottesville, où Jackson l'attendait avec l'armée qui avait combattu à Cross-Keys et à Port-Republic. Par les mouvements de sa cavalerie, par ses propos, par des lettres écrites avec l'intention de les laisser tomber aux mains des fédéraux, celui-ci avait confirmé les craintes que le voyage de la division Whiting avait fait concevoir à Washington. En effet, dès le 18, le général Mac Clellan annonçait au Président le départ de ces troupes, et les renseignements venus de Fredericksburg confirmaient pleinement cette information. A cette nouvelle, le général Frémont s'était replié en toute hâte sur Strasburg ; et Mac Dowell, qui avait vu enfin revenir auprès de lui la division Shields et qui avait déjà envoyé celle de Mac Call rejoindre par eau Mac Clellan, attendit en vain l'ordre de franchir les trois ou quatre journées de marche qui le séparaient de l'armée du Potomac. Le désir de former une nouvelle armée qui, sous la direction personnelle du ministre de la guerre, devait recueillir de faciles succès, avait décidé le gouvernement à le retenir sur le Rappahannock. La sécurité de Washing-

ton, que Jackson ne pouvait sérieusement menacer, n'avait été, il faut le dire, qu'un prétexte inventé pour donner à un officier aussi vaillant qu'inexpérimenté, au général Pope, devenu le favori du jour, une armée qui absorbait tous les renforts promis à Mac Clellan : le corps de Mac Dowell fut destiné à la grossir inutilement, au moment où tout l'appelait sur les bords du Chickahominy.

Pendant ce temps, une reconnaissance hardie avait révélé à Lee les points faibles de son adversaire. Le 13 au matin, une brigade de cavalerie, forte d'environ 1,200 hommes et accompagnée de quelques pièces de canon, quittait Richmond sous la direction du général Stuart. Sa destination était un profond mystère. Suivant la route de Louisa-Court-House, comme s'il allait renforcer Jackson, Stuart campait le soir au pont du chemin de fer d'Aquia-Creek, sur le South-Anna. Le 14, avant le jour, il se jetait brusquement à droite, sur Hanover-Court-House, où deux escadrons du 5^e régiment de cavalerie régulière faisaient le service d'avant-postes. Le premier escadron, surpris par l'apparition des confédérés, fut rapidement dispersé. Le second, profitant de ce que le peu de largeur du chemin obligeait les cavaliers ennemis à marcher par quatre, les chargea vigoureusement, sans s'in-

quiéter de leur immense supériorité numérique. Resserrées dans cet étroit défilé, les deux troupes se mêlèrent et combattirent à l'arme blanche. Le commandant fédéral, le capitaine Royall, tua de sa main le chef du premier escadron ennemi et tomba lui-même, un instant après, mortellement atteint. Bientôt le poids de la colonne confédérée balaya devant elle la poignée de réguliers qui avait un instant tenté de l'arrêter. Le 5^e régiment de cavalerie, qui portait avant la guerre le numéro 2, avait été longtemps commandé par le général Lee; et son neveu, le colonel Lee, qui conduisait, sous Stuart, l'un des régiments Virginiens, y avait lui-même servi également. Il se trouvait ainsi, par le triste effet de la guerre civile, appelé à tirer le sabre contre les officiers qui étaient ses camarades l'année précédente, peut-être même contre quelques-uns des soldats qu'il avait commandés dans les garnisons du Far West. Loin de sentir en leur présence un secret remords, et entraîné par la passion qui l'animait pour la cause du Sud, il réclama de son chef le privilège de se mesurer avec ses anciens compagnons d'armes. Mais il ne trouva plus d'ennemis à combattre : les deux escadrons qui seuls gardaient de ce côté le flanc de l'armée fédérale étaient dispersés, et, descendant le

long du Pamunkey, Stuart amena d'un seul temps de trot sa brigade jusqu'à Old-Church. La tâche que son chef lui avait assignée était accomplie : il avait tourné l'aile droite fédérale, reconnu, avant d'arriver à Old-Church, le cours d'un ruisseau marécageux appelé le Tolopotamoi, affluent du Pamunkey, qui aurait pu être facilement garni d'ouvrages défensifs, et tracé ainsi la route que Jackson, avec son armée, devait suivre quelques jours après.

La colonne confédérée était à vingt-quatre kilomètres de Hanover-Court-House. Il semblait naturel qu'elle revînt sur ses pas, pour gagner Richmond ; mais Stuart, qui avait tous les instincts du général de cavalerie légère, résolut de mettre à exécution un plan bien plus hardi en apparence, moins dangereux en réalité, et de faire tout le tour de l'armée fédérale, en rentrant par le sud dans Richmond, dont il était sorti par le nord. Il comptait jeter ainsi un trouble profond sur les derrières de son ennemi, et, au milieu des bruits contradictoires que répandrait cette marche audacieuse, il avait grande chance de dérouter la poursuite de ses adversaires. Aucun des officiers auxquels il s'en ouvrit n'osa l'approuver ; mais il savait que tous lui obéiraient avec courage et intelligence. Après avoir donné un moment de repos à sa

brigade, et s'être enquis avec soin de la route de Hanover-Court-House, qu'il feignait de vouloir suivre, Stuart fait sonner le boute-selle, prend silencieusement la tête de sa colonne et dirige son cheval sur New-Kent-Court-House. Les soldats suivent avec étonnement, mais sans hésiter, un chef qui leur inspire une confiance aveugle. Cependant chaque pas qu'ils font semble devoir leur fermer davantage le chemin du retour. A droite, se trouve toute l'armée du Potomac; à gauche, l'immense dépôt de White-House; devant eux, le chemin de fer et la route sur lesquels des troupes ennemies ne cessent d'aller et de venir. La petite troupe se serre, car le danger est partout : il est toutefois bien diminué pour elle par la connivence de tous les habitants. A chaque maison, on donne à Stuart les renseignements les plus précis sur les corps fédéraux qu'il faut éviter, sur les magasins que l'on peut détruire. Deux bateaux sont brûlés sur le Pamunkey; mais Stuart n'ose aller jusqu'au White-House, malgré la tentation que lui inspire une si riche proie. Il rencontre le chemin de fer à Tunstalls-Station, et, après avoir mis en fuite un petit poste fédéral, il s'embusque pour enlever le premier train qui viendra à y passer. Au bout d'un instant, un convoi chargé de malades et de blessés,

qui se dirigeait vers le White-House, arrive à toute vitesse; mais, au lieu de s'arrêter, comme d'habitude, pour faire de l'eau, le hasard veut qu'il continue sa route; et les traverses mises sur la voie pour le faire dérailler sont écartées, à droite et à gauche, par la locomotive. Les confédérés surpris se bornent à le saluer d'une décharge, qui atteint plusieurs malades et effraye les voyageurs, dont quelques-uns se jettent hors des waggons : le danger toutefois ne dure qu'un instant, et le train, disparaissant dans les bois, va porter l'alarme sur toute la ligne. Stuart, ainsi déçu, n'a pas même le temps de couper le chemin de fer; car on lui annonce que la division Mac Call, qui est en route pour rejoindre Mac Clellan, campe dans les environs, qu'elle a pris les armes et va paraître. Il s'éloigne et pousse toujours en avant, après avoir brûlé quelques convois de vivres, plusieurs camps, et nourri son monde aux dépens des cantiniers épouvantés qu'il a arrêtés sur son chemin. Mais la nuit est venue et les incendies qu'il a allumés, brillant au-dessus de la forêt, sont autant de signaux qui appellent les fédéraux sur ses traces. Heureusement pour Stuart, ses soldats connaissent les moindres sentiers du pays qu'ils traversent : ils sont chez eux. Aussi arrivent-ils sans encombre au hameau de

Talleysville, où la colonne se repose quelques heures et se rallie; puis, tournant à droite, elle marche rapidement vers le Chickahominy. Au point du jour, la cavalerie confédérée atteignait les bords de cette rivière, fort au-dessous de Bottoms-Bridge, au point appelé Forge ou Jones-Bridge. Mais le gué sur lequel elle avait compté n'était pas praticable, le pont avait été détruit, et la cavalerie fédérale, qui, sous Averill, avait été envoyée par Mac Clellan pour intercepter ces passages, n'en était plus qu'à quelques kilomètres. Encore deux heures de retard, et Stuart perdait sa seule chance de retraite : l'instant était critique. On entreprend de réparer l'ancien pont en abattant des troncs d'arbres. Tout le monde se met à l'œuvre. Une passerelle est construite, et les cavaliers la traversent à pied en faisant nager leurs chevaux à côté d'eux. Une fois maîtres de l'autre rive, les confédérés élargissent le pont volant et, à force de travail, font passer leur artillerie sur ce frêle échafaudage. Stuart a déjoué la poursuite et reprend la route de Richmond, n'ayant perdu qu'un homme tué et un caisson embourbé, dans cette aventureuse expédition.

Toute la cavalerie fédérale était sur pied pour atteindre Stuart. Aussitôt qu'il l'avait su à Tunstall,

Mac Clellan avait deviné son projet et envoyé, comme il a été dit, Averill, avec une brigade, pour l'intercepter à Jones-Bridge. Mais ses ordres, lentement transmis, ne parvinrent au reste de sa cavalerie que deux heures après le passage des confédérés. Ceux-ci atteignirent Richmond le soir même. Ils avaient commis, en réalité, peu de dégâts; mais ils avaient causé un grand émoi, ébranlé dans le Nord le crédit de Mac Clellan, et essayé, pour la première fois, ces grandes expéditions de cavalerie qui depuis jouèrent dans la guerre un rôle si nouveau et si important.

Pendant les dix jours qui suivirent cette alerte, les fédéraux se crurent toujours à la veille de livrer à l'ennemi une attaque générale; mais, chaque jour, après l'avoir décidée et s'y être préparés, ils rencontraient quelque difficulté nouvelle et imprévue qui leur en faisait différer l'exécution. Lee, sentant combien il importait de gagner du temps, afin de permettre à Jackson de venir le rejoindre, ne négligeait rien pour paraître, aux yeux de son adversaire, beaucoup plus fort qu'il ne l'était réellement. Multipliant ses avant-postes, disputant le moindre coin de terrain, provoquant constamment des escarmouches, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, il eut un plein suc-

cès. Les espions fédéraux, les nègres fugitifs et les déserteurs l'aidèrent, par leurs exagérations, à tromper Mac Clellan. Le 26 juin, celui-ci croyait que l'arrivée de Jackson porterait à 160,000 hommes les forces de Lee, et que les ouvrages élevés autour de Richmond étaient hérissés de 200 pièces de gros calibre. L'armée qui allait se trouver en face de lui, et dont Lee ne cessait, depuis trois semaines, d'augmenter le chiffre, ne comptait cependant pas plus de 100,000 hommes, et les fortifications qui entouraient la capitale confédérée se réduisaient à de légers épaulements, garnis de quelques canons seulement. Les confédérés travaillaient sans doute à les augmenter; mais ils le faisaient surtout là où ils savaient que les lorgnettes fédérales; braquées sur eux, suivaient leurs moindres progrès avec anxiété. L'occasion d'attaquer Lee, au moment où il était affaibli par l'absence de Whiting, passa ainsi, et peu à peu l'on s'habitua à l'idée que des opérations de siège pourraient avantageusement remplacer une bataille rangée. Bien des officiers, dans l'armée du Potomac, croyaient qu'en remuant beaucoup de terre et en brûlant beaucoup de poudre l'on pourrait éviter ce moment de suprême incertitude où la science et la prudence sont impuissantes à décider du sort du

combat, et où il faut un torrent de sang pour arracher la victoire des mains de l'ennemi. Cette tactique venait d'être appliquée dans l'Ouest, où elle avait abouti à l'évacuation de Corinth par les confédérés, et chacun se demandait si, lorsqu'on ferait le dernier pas, on mettrait le pied sur la crête d'un parapet défendu avec l'énergie du désespoir, ou sur les ruines d'une ville abandonnée. Aussi, tout en souhaitant un succès plus complet, se résignait-on trop facilement à cette dernière alternative ; et, le désir d'épargner à l'armée un sacrifice douloureux la faisant regarder comme probable, on était trop disposé à attendre avec patience ce dénouement.

Cependant, le 25 juin, un mouvement, de peu d'importance, il est vrai, interrompit enfin cette longue inaction : afin de conquérir les approches du plateau d'Old-Tavern, Mac Clellan, manœuvrant comme dans un siège, voulut donner de l'air à sa gauche. Il envoya, à cet effet, sur la route de Williamsburg à Richmond, la division Hooker, au delà des positions occupées par Casey le matin du 31 mai ; Hooker, après un engagement assez sanglant, venait de déloger les confédérés d'un petit bois appelé Oak-Grove, qui se trouvait à cheval sur la route, lorsqu'un ordre mal interprété l'obligea à revenir en arrière. Mais cette

erreur fut bientôt reconnue et réparée : Mac Clellan, accourant sur le terrain, prit lui-même la direction du combat et porta en avant les divisions de Kearney et de Couch avec une partie de celles de Casey et de Richardson. Hooker, ainsi soutenu, rentra dans Oak-Grove et s'y établit solidement ; il s'étendit jusque sur la lisière extrême de ce bois, d'où il commandait un vaste espace ouvert, dans lequel on apercevait quelques petits ouvrages et des tentes abandonnées. Ce combat, désigné sous le nom d'Oak-Grove, coûta aux fédéraux cinquante et un tués, quatre cent un blessés et soixante-quatre prisonniers.

Ils n'étaient plus qu'à six ou sept kilomètres de Richmond ; et cependant l'ennemi, auparavant si tenace, avait montré, dans la défense du bois, une mollesse trop grande pour n'être pas calculée. C'est qu'en effet le mouvement de l'armée du Potomac perdait toute son importance devant les grandes opérations qui se préparaient et qu'elle ne pouvait plus empêcher. Au moment où Mac Clellan se décidait enfin à tâter l'ennemi par sa gauche, un orage terrible s'amassait sur sa droite.

Ce jour-là même, 25 juin, un cavalier, seul, sans compagnons et sans suite, avait, de grand matin, traversé les rues désertes de Richmond, était des-

centu au quartier général de Lee, et avait ensuite rapidement repris la route du Nord. Quelques passants affirmaient avoir reconnu, dans ce mystérieux personnage, le célèbre Jackson; mais on ne les crut pas, car tout le monde savait qu'il guerroyait sur les rives de la Shenandoah et qu'il n'était pas homme à abandonner ses soldats devant l'ennemi. C'était bien lui cependant; mais il avait laissé à quelques lieues de là seulement son armée, dont un profond secret avait enveloppé tous les mouvements, et, après avoir reçu les ordres de son chef, il retournait au-devant de ses têtes de colonne, qui étaient près d'atteindre Ashland. Une courte conférence avait suffi au deux généraux pour arrêter tous leurs plans, et ils allaient se donner la main pour frapper un grand coup sur l'aile droite des fédéraux. C'est cette aile, en effet, qui était la plus exposée depuis que Mac Clellan avait massé la meilleure partie de ses troupes entre Richmond et le Chickahominy. Pour couvrir jusqu'au White-House la longue ligne de chemin de fer qui approvisionnait son armée, il avait été obligé de laisser au nord du Chickahominy les trois divisions Morell, Sykes et Mac Call, qui, réunies sous les ordres de Porter, formaient son aile droite. Elles faisaient face au sud, rangées parallèlement à la rivière : Mac Call occupait l'extrême

droite à Mechanicsville et au Beaverdam-Creek; Sykes et Morell, établis sur les hauteurs voisines de Gaines-Mill, appuyaient leur gauche aux marais du Chickahominy, là où ils commencent à être boisés. Sauf de légers épaulements et quelques abatis sur la rive gauche du Beaverdam, aucun ouvrage n'avait été élevé pour protéger ces positions. Le général Mac Clellan avait toujours compté les abandonner, aussitôt que le moment serait venu de transporter sur le James-River sa base d'opérations. Il n'avait jamais renoncé à ce changement de base, tant de fois projeté et toujours remis; il avait même commencé à le préparer, depuis quelques jours, en envoyant dans les eaux du James un certain nombre de navires chargés de provisions. Aussi, dans cette pensée, avait-il cru inutile de couvrir son aile droite d'ouvrages défensifs, comme ceux qui s'étendaient sur le reste de son front : il devait bientôt le regretter amèrement.

Deux passages principaux, composés chacun de deux ponts jetés l'un à côté de l'autre sur le Chickahominy, reliaient l'aile droite au reste de l'armée. Le passage inférieur était formé par le pont sur lequel Sumner avait passé le jour de la bataille de Fair-Oaks, et par un autre, construit sous la direction du colonel Alexander, dont il portait le nom. Ils don-

naient accès, sur la rive droite, à l'extrémité de la vaste clairière dite du docteur Trent, où se trouvait le quartier général. L'autre passage, situé à 2,500 mètres plus haut, et composé des ponts dits de Duane et de Woodbury, du nom de deux officiers du génie, reliait les positions occupées par la gauche de Porter à la clairière dite de Golding, qui s'étend au-dessus de la précédente, et sur la même rive du Chickahominy.

De Golding jusqu'au bord du White-Oak-Swamp, la ligne fédérale s'étendait en formant un arc de cercle dont Bottoms-Bridge était le centre. Elle était couverte, dans toute sa longueur, par des ouvrages considérables : des redoutes, placées de distance en distance, étaient rattachées entre elles par des épaulements de bois et de terre, et par de vastes abatis ; et les diverses clairières, donnant à l'artillerie, sur tout le front, un champ de tir assez étendu, ne permettaient pas à l'ennemi de s'en approcher à couvert. Le corps de Franklin occupait les positions voisines de Golding. Sumner, à sa gauche, en avant de la ferme de Courtenai, s'appuyait à Fair-Oaks. Heintzelman, à cheval sur la route de Williamsburg, s'étendait depuis le chemin de fer jusqu'au marais du White-Oak-Swamp. Keyes, placé en réserve depuis la bataille de Fair-Oaks, occupait les environs de Bottoms-Bridge et la route

qui traverse le marais près de son embouchure.

L'armée confédérée avait opposé à ces ouvrages une ligne de retranchements qui, quoique peu considérables, devaient lui permettre, le jour de la bataille, de réduire à un simple cordon de tirailleurs les défenseurs de Richmond. Renforcée par un grand nombre de soldats tirés du Sud, et même, dit-on, des armées de l'Ouest, elle avait été partagée en cinq divisions. Longstreet et A. P. Hill en commandaient deux. Malgré sa conduite le 31 mai, Huger, très-protégé à Richmond, avait conservé la sienne. Magruder, qui s'était distingué par son énergie à Yorktown, en avait une autre sous ses ordres, et la cinquième avait été donnée à D. H. Hill. Cette armée comptait près de 60,000 hommes; Jackson lui en amenait environ 30,000. Huger et Magruder étaient opposés, le premier à Heintzelman, le second à Sumner. A gauche de Magruder, A. P. Hill, dont la droite était en face de Golding, s'étendait le long de la rivière, vis-à-vis des positions de Porter, et l'une de ses brigades, sous Branch, détachée sur le haut Chickahominy, tenait un pont situé au-dessus de Meadow-Bridge. Longstreet et D. H. Hill, placés en réserve, campaient près de Richmond, sur les routes de Williamsburg et de New-Bridge.

Le 25 au soir, les têtes de colonne de Jackson arrivaient à Ashland. Mais, quelque secrète qu'eût été sa marche, le général Mac Clellan en était déjà instruit. Le 24 au matin, il avait été averti par un déserteur que Jackson avait quitté Gordonsville et l'attaquerait probablement le 28. Il ne pouvait croire cependant que celui-ci échapperait ainsi aux trois armées fédérales occupées exclusivement de sa poursuite. Mais, le lendemain, au milieu même du combat d'Oak-Grove, il apprit d'une manière certaine l'approche de Jackson : la cavalerie qui éclairait la marche de ce dernier avait paru à Hanover-Court-House. Il n'y avait plus d'illusions à se faire : les 60 ou 70,000 hommes réunis à Washington et dans la vallée de Virginie n'avaient su ni retenir l'armée de Jackson, ni la suivre ; ils ne s'étaient même pas aperçus de son départ ; et, tandis que Mac Dowell, Banks et Frémont restaient immobiles, toutes les forces confédérées se réunissaient pour écraser l'armée du Potomac. Encore quelques heures et le canon allait annoncer le commencement de la grande lutte : comme M. Lincoln l'écrivait naïvement, peu de jours après à Mac Clellan, quand même on aurait eu un million d'hommes à lui envoyer, ils seraient arrivés trop tard. Le commandant de l'armée du Potomac n'avait plus

qu'à combattre avec les ressources réunies sous sa main. Il se mit aussitôt à l'œuvre. Ceux-là seuls qui ont connu le fardeau d'une lourde responsabilité, qui ont prédit longtemps d'avance les dangers amenés par les fautes d'autrui, et qui, après les avoir signalés en vain, se trouvent brusquement obligés d'y faire face, savent ce qui se passa alors dans l'âme du chef fédéral. Mais, loin de se laisser accabler, il puisa dans cette épreuve la plus belle inspiration de toute sa carrière. Abandonner ses communications avec le York-River, pour établir une nouvelle base d'opérations sur le James aussitôt après la bataille qui était désormais imminente, tel fut le plan juste et hardi conçu par Mac Clellan pour répondre au mouvement de son adversaire, qu'il avait deviné avant même qu'il fût commencé. La présence de Jackson à Hanover-Court-House lui prouvait que Lee voulait déborder son aile droite et l'obliger à évacuer précipitamment, pour sauver ses communications avec le York-River, les ouvrages qui menaçaient Richmond. Ce mouvement de retraite sur sa droite était celui qui devait se présenter le plus naturellement à l'esprit du commandant de l'armée du Potomac dans la position qu'il occupait; mais c'était aussi celui que son adversaire s'attendait à lui voir exécuter, et il offrait ainsi des

chances sérieuses de succès aux confédérés, qui devaient avoir tout préparé pour changer, pendant cette marche de flanc, sa retraite en une déroute irréparable. En renonçant à couvrir la route du York-River, il trompait les calculs de l'ennemi : plus celui-ci s'étendait à droite, plus il lui devenait facile, à lui-même, de renouer par sa gauche de nouvelles communications avec le James. Il pouvait, cela fait, concentrer toute son armée sur la rive droite du Chickahominy, et, si les circonstances l'y obligeaient, se diriger sur le James en passant le White-Oak-Swamp, ou, si l'occasion favorable se présentait, profiter peut-être du mouvement excentrique de Lee pour marcher droit sur Richmond et y entrer avant lui. Une fois établi sur le James, il était maître de le remonter pour attaquer la capitale confédérée, ou de le passer, pour entreprendre, avec plus d'espoir de réussir, une nouvelle campagne sur la rive méridionale. Il pouvait ainsi riposter après avoir paré, et, s'il succombait sous le nombre, il déjouait au moins les combinaisons sur lesquelles son adversaire paraissait compter pour l'écraser. Il fallait, avant tout, assurer à l'armée les moyens de vivre et de se battre pendant le temps où elle se trouverait sans communications avec ses magasins. Huit jours de

vivres et une grande quantité de munitions furent réunis et placés sur les voitures des divers corps. Un troupeau de 2,500 bœufs fut formé et parqué sous les beaux ombrages qui semblent faire un jardin anglais des rives du Chickahominy. En même temps, l'on renvoyait au White-House les blessés, les malades, les éclopés, les bouches inutiles. Les grands dépôts qui s'y trouvaient étaient rembarqués à la hâte, et des navires, chargés de provisions, redescendaient déjà le York-River, avec l'ordre d'attendre de nouvelles instructions à l'entrée du James. L'exécution de ces mesures, commencée au milieu du silence de la nuit du 25 au 26, se continua, malgré le bruit et l'émotion des combats, les deux jours suivants. Dès lors, l'armée du Potomac, pouvant, toute une semaine, se suffire à elle-même, ressemblait à un navire qui, lesté et chargé, ne tient plus au rivage que par une faible amarre. Bien des tempêtes devaient l'assaillir jusqu'au moment de jeter l'ancre sur les bords du James-River. Lancer ainsi une armée de plus de cent mille volontaires dans une série d'opérations au milieu desquelles, victorieuse ou vaincue, elle allait, pendant quelque temps, voir ses communications coupées par l'ennemi, était certes l'une des résolutions les plus har-

dies qu'un général puisse prendre à la guerre : elle contrastait singulièrement avec la circonspection qui avait jusqu'alors présidé à tous les mouvements des fédéraux; mais c'était, malgré les apparences, la moins dangereuse, et ce contraste convenait bien au caractère américain, qui sait allier parfois à la prudence et à la temporisation la plus étrange témérité.

Le 26 au matin, l'armée confédérée était en mouvement. Jackson quittait Ashland avec ses trois divisions, marchant vers le sud-ouest. Il devait prendre à revers toutes les positions que les fédéraux tenteraient de défendre le long du Chickahominy. La brigade Branch, campée plus haut sur cette rivière, la descendait par la rive gauche, tandis que A. P. Hill la passait à Meadow-Bridge, pour se présenter devant les fortes positions de Mechanicsville et les attaquer de front lorsque le canon de Jackson lui annoncerait qu'elles étaient tournées par la gauche. D. H. Hill et Longstreet attendaient que le pont de Mechanicsville fût dégagé par ce mouvement, pour le traverser aussitôt, l'un après l'autre. Le premier, appuyant à gauche, donnerait la main à Jackson et réunirait ainsi, pour la bataille, en une seule armée toutes les forces confédérées. Le second prendrait position à droite

d'A. P. Hill, et suivrait le cours du Chickahominy, tandis que l'aile gauche, formée désormais par Jackson, et le centre par les deux Hill, s'avanceraient de plus en plus afin de déborder l'aile droite des fédéraux, que l'on comptait trouver déployée en avant du chemin de fer du White-House. Magruder, avec sa division et celle de Huger, comptant environ 25,000 hommes à elles deux, demeurerait chargé de couvrir Richmond et d'observer la gauche de Mac Clellan.

Les mouvements de l'armée confédérée ne s'exécutèrent pas ponctuellement. Jackson et ses principaux lieutenants ne connaissaient pas aussi bien que les défenseurs de Richmond le pays où ils allaient opérer : ils eurent de la peine à faire mouvoir leur armée dans cette contrée, couverte de bois et sillonnée de chemins tortueux, qui ressemblait si peu aux grands espaces ouverts de la vallée de Virginie. Cependant les retards inévitables qu'il éprouva n'empêchèrent pas Jackson de suivre les instructions de Lee. Après avoir communiqué par ses éclaireurs, aux environs de Meadow-Bridge, avec l'armée qui sortait de Richmond, et s'être assuré qu'il était appuyé dans le mouvement hardi qu'il entreprenait, il prit pour objectif le chemin de fer du White-House et se mit en marche,

précédé de toute la cavalerie de Stuart, en suivant une ligne aussi droite qu'il était possible : il comptait rencontrer l'ennemi au bord du ruisseau du Tolopotamoï.

Tandis que Jackson atteignait ce cours d'eau, dont il trouvait les rives désertes, Lee avait aussi ébranlé son armée. Le général A. P. Hill avait réuni sa division en face de Meadow-Bridge pour forcer le passage de ce pont aussitôt que Jackson l'aurait tourné en s'étendant à gauche au delà de Mechanicsville. S'étant avancé à l'heure convenue, il n'avait rencontré aucune résistance autour du pont même, qu'il avait occupé sans coup férir; mais un combat sérieux s'engagea, peu de temps après, entre ses troupes et celles de Mac Call, qui formait de ce côté l'extrémité de la ligne fédérale.

Mac Call n'avait laissé à Mechanicsville qu'un régiment et une batterie, et ce détachement se retira sur le reste de la division, après avoir arrêté un moment par son feu les colonnes qui gravissaient les pentes découvertes de la colline au sommet de laquelle est assis le village. C'est, en effet, sur le Beaverdam-Creek que le général fédéral attendait l'ennemi. Ce ruisseau marécageux, qui coule jusqu'au Chickahominy dans un ravin aux côtes abruptes, n'est abordable que par

deux routes : l'une au nord, qui conduit à l'église de Bethesda et au Pamunkey, l'autre au sud, qui, par le moulin dit Ellysons-Mills, mène au carrefour de Cold-Harbour. Mac Call avait placé la brigade Reynolds à la défense du premier passage et confié à Seymour la garde du second. Sa troisième brigade, commandée par Meade, était en réserve. A. P. Hill, parvenu sur les hauteurs de Mechanicsville, déployait sa division, forte de près de 14,000 hommes, en face des redoutables positions des fédéraux. Son homonyme, D. H. Hill, débouchait derrière lui, pour s'étendre ensuite à gauche, la brigade Ripley en tête. Lee en personne dirigeait les mouvements qui allaient mettre son armée en ligne. Le président Davis était sorti de Richmond pour assister au premier acte de cette grande lutte. Les confédérés savaient qu'il était facile de tourner la position des fédéraux en la débordant au nord. Si Mac Call était appuyé de ce côté, c'est-à-dire à sa droite, par des forces considérables, Jackson devait infailliblement les trouver sur sa route, et le bruit du canon avertirait bientôt son chef de cette rencontre. Du silence prolongé on pouvait donc conclure que Mac Call était isolé et que l'armée de la Shenandoah allait, sans coup férir, prendre à revers ses positions : il n'y avait, par con-

séquent, qu'à attendre la fin de ce mouvement. Mais Lee, impatienté de ne pas le voir s'accomplir aussi vite qu'il l'avait prescrit, et stimulé peut-être par la présence du Président, ne put résister au désir de lancer contre les positions fédérales les belles troupes qu'il conduisait, pour la première fois, au combat. Il est vrai que le temps était précieux, et que personne, parmi les confédérés, en voyant ces régiments si nombreux et animés d'une si grande ardeur, ne doutait du succès. La brigade Pender, de la division A. P. Hill, renforcée par celle de Ripley, tente le passage du Beaverdam à Ellysons-Mills, tandis qu'une forte démonstration est faite à gauche sur la route de Bethesda. Mais les fédéraux, complètement abrités, accueillent par un feu terrible d'infanterie et d'artillerie les assaillants, qui sont exposés à tous leurs coups, sans aucune protection. A gauche, un régiment géorgien arrive seul jusque près des lignes unionistes; mais une dernière volée le rejette en désordre sur le reste de la colonne chargée de cette démonstration. A Ellysons-Mills, Pender et Ripley, après avoir vu leurs brigades à demi détruites, sans pouvoir même joindre l'ennemi, sont obligés d'en ramener les débris de l'autre côté du ruisseau. Cependant les chefs confédé-

rés, irrités de cet échec, s'obstinent encore à aborder de front les positions des fédéraux. Toute leur ligne s'avance et s'expose au feu de l'artillerie ennemie, tandis qu'une nouvelle attaque est tentée contre les batteries qui commandent Ellysons-Mills. Vain et sanglant effort : les colonnes d'assaut sont arrêtées et refoulées, les longues lignes confédérées reçoivent en plein les obus fédéraux, et, après quatre heures de lutte, la nuit vient mettre fin au combat sans que les assaillants aient gagné un pouce de terrain. Cette imprudente attaque leur avait coûté près de trois mille hommes mis hors de combat, tandis que les fédéraux n'avaient eu que deux cent cinquante blessés et quatre-vingts tués.

La bataille du Beaverdam-Creek, où tant d'hommes avaient été sacrifiés en pure perte, était un début malheureux pour la grande opération de Lee. On cacha à l'armée le nombre des victimes, et l'on attendit des nouvelles de Jackson, dont on n'avait pas entendu une seule fois le canon durant toute la journée.

Il avait cependant exécuté la manœuvre qui lui avait été prescrite. Passant le Tolopotamoi, il avait toujours poussé en avant, en s'éloignant peu à peu du Chickahominy, mais sans faire d'autre rencontre

que celle de la cavalerie de Stoneman, et la nuit l'avait surpris près des clairières de Hundeleys-Corner, où il avait bivouqué. Pénétré de la pensée de son chef, pressé de déborder l'aile droite fédérale et de s'emparer du chemin de fer du White-House, le bruit du canon sur le Beaverdam, auquel il tournait le dos, n'avait fait que hâter sa marche. Mac Clellan, de son côté, avait appris le mouvement de Jackson, tant par les avis de Stoneman, qui, avec plusieurs régiments de cavalerie, observait sa marche depuis le matin, que par quelques paroles échappées aux prisonniers faits par Mac Call. Comme tous ceux-ci appartenaient à l'armée de Lee, il était évident que Jackson manœuvrait sur l'extrême droite fédérale et que sa venue prochaine suffirait pour faire tomber les défenses du Beaverdam-Creek. Mac Clellan s'y attendait, et il avait chargé le chef du génie de son armée, le général Barnard, de choisir une position nouvelle qui couvrirait les ponts du Chickahominy, et sur laquelle toute l'aile droite reçut ordre de se replier le 27, au point du jour.

Cette position n'était pas très-forte : les collines qui bordent le Chickahominy, abruptes du côté de la rivière, à laquelle les fédéraux étaient adossés, se perdaient en ondulations insensibles du côté où ils

attendaient l'ennemi et ne présentaient aucune ligne naturelle de défense. Entre Mechanicsville et le pont d'Alexander, où la forêt descend jusque dans les marais du Chickahominy, les collines qui dominent la rive gauche de ce cours d'eau sont généralement cultivées et leur crête seule est couronnée par des bouquets de bois isolés. Cet espace ouvert s'étend ainsi sur une longueur de huit à dix kilomètres, et sa largeur augmente graduellement, depuis deux jusqu'à plus de quatre kilomètres à la hauteur du pont d'Alexander. Au point où cette largeur est le plus grande, se trouve la maison qui donne son nom à l'important carrefour de New-Cold-Harbour. Parmi les routes qui s'y croisent, l'une va rejoindre, à Bethesda, celle de Mechanicsville au Pamunkey; une autre conduit à Mechanicsville, par les habitations de New-Cold-Harbour et du docteur Gaines; une troisième, passant à la ferme Mac Gee, à douze ou treize cents mètres de Cold-Harbour, descend vers le Chickahominy, pour en longer le cours, à travers bois, jusqu'à Dispatch-Station. La chaussée construite par le colonel Alexander, pour conduire au pont qui portait son nom, venait rejoindre cette route un peu avant le point où elle pénétrait dans la forêt marécageuse qui borde la grande clairière; et enfin de ce

même point se détachait une traverse qui le reliait directement à New-Cold-Harbour et suivait un bois long et étroit qui appartient à cette plantation.

La ligne de défense choisie par le général Barnard s'appuyait à gauche au Chickahominy, au-dessous de la maison Gaines. Cette partie aurait pu être efficacement protégée par le petit ruisseau du Powhite-Creek, qui est perpendiculaire au cours de la rivière, et sur lequel se trouvent les moulins de Gaines-Mill; mais elle avait été tracée à sept ou huit cents mètres en arrière, dans une longue pièce de bois fort peu large et d'un abord facile, qui descendait presque à la rivière. Elle faisait face à l'ouest. Le centre de la ligne, placé en retour et regardant le nord, suivait la route de New-Cold-Harbour, en s'adossant aux bois; il occupait ensuite une assez forte ondulation de terrain et traversait un champ ouvert, pour se terminer au delà du même bois, dont il coupait l'extrémité. La droite enfin, encore plus reculée, était à cheval, à la ferme Mac Gee, sur la route de Cold-Harbour à Dispatch, et s'appuyait aux marais impraticables qui bordent de ce côté la grande clairière.

Un peu avant le jour, Mac Call quitta les positions du Beaverdam, qu'il avait si bien défendues la veille. Les brigades Martindale et Griffin, de la division

Morell, qui étaient venues, la veille au soir, prendre position à côté de lui, mais n'avaient pas été engagées, restèrent pour couvrir sa retraite. Les confédérés ne tardèrent pas à les attaquer avec autant d'acharnement et aussi peu de succès que le jour précédent. Profitant d'un moment où ses adversaires se reposaient, Morell abandonna rapidement les ouvrages qu'il occupait, et vint, sans être suivi, rejoindre, à Gaines-Mill, le reste du corps de Porter.

Le 27 à midi, les 25,000 hommes qui composaient ce corps attendaient l'ennemi dans les positions que nous avons décrites. Tous leurs bagages, tout le matériel, le parc de siège et l'artillerie de réserve avaient été transportés, durant la nuit, ou dès le matin, sur l'autre rive du Chickahominy : la tâche difficile confiée à l'aile droite de l'armée du Potomac était, non de faire obstacle à l'ennemi pour qu'il ne pût s'étendre et couper le chemin de fer, mais simplement de lui interdire l'approche de la rivière. Le général McClellan n'avait, comme nous l'avons dit, d'autre but que d'empêcher son adversaire de la traverser pendant le mouvement qu'il allait être obligé de faire pour gagner le James. Mais il jugeait que, pour défendre la rive droite, il fallait attendre de pied ferme les confédérés sur la rive gauche : sans quoi, ils

auraient pu descendre rapidement jusqu'à Bottoms-Bridge ou même jusqu'à Longs-Bridge et, trouvant là des passages que les fédéraux ne pouvaient garder, venir tomber sur le flanc en apparence le moins exposé des longues colonnes qui allaient se diriger vers le James.

Porter plaça Morell dans le bois étroit qui s'étend en arrière du Powhite-Creek. Les trois brigades de cette division furent ainsi disposées : Butterfield, à gauche, dans les prairies basses voisines de la rivière; Martindale, au centre, occupant la lisière du bois de Powhite; Griffin, à droite, déployé à travers la forêt dont ce bois n'est que l'extrémité, et s'appuyant à New-Cold-Harbour. La position de ce dernier était difficile, car sa ligne n'était fortifiée par aucun accident de terrain, et l'épaisseur du feuillage qui l'entourait l'exposait à toutes les surprises de l'ennemi. La division Sykes formait le centre et la droite du corps de Porter. Les brigades étaient déployées sur deux lignes, chacune composée de deux régiments. La division Mac Call était placée en réserve : l'une de ses brigades, sous Meade, à gauche, derrière les troupes de Morell; le reste, sous Reynolds et Seymour, à l'extrême droite, observant la route de Dispatch-Station. Douze batteries, dont la moi-

tié d'artillerie régulière, soutenaient l'infanterie fédérale; mais les ondulations du terrain et la proximité des bois devaient leur faire perdre beaucoup de leur efficacité. Quelques escadrons du 5^e cavalerie régulière et deux régiments de cavalerie volontaire complétaient cette force.

Maître des passages du Beaverdam, Lee avait suivi pas à pas les fédéraux, les serrant de près, mais évitant avec soin d'engager le combat. En effet, il était loin d'avoir pénétré les desseins de son adversaire. Le croyant toujours préoccupé de ses communications avec le White-House, il s'attendait, à chaque instant, à voir Jackson rencontrer l'aile droite fédérale et voulait laisser à son lieutenant le temps de tâter l'ennemi avant d'engager la bataille. Cependant toute son armée s'était déployée, aussitôt qu'il avait été maître des passages du Beaverdam. Longstreet, par Ellysons-Mills, était venu prendre position à droite et en arrière d' A. P. Hill; D. H. Hill, appuyant à gauche, s'était engagé dans la route de Mechanicsville au Pamunkey, sur laquelle il devait rejoindre Jackson.

Vers une heure, les têtes de colonne d' A. P. Hill, qui suivait la route de Cold-Harbour, rencontrèrent, à l'entrée du bois occupé par les fédéraux, la pre-

mière ligne de la brigade Griffin, et son feu, appuyé par de nombreux canons, les arrêta tout court. En vain l'artillerie de Hill vint-elle se placer à petite portée pour appuyer l'attaque : les obus fédéraux qui balayaient le plateau la réduisirent bientôt au silence. En vain Hill ramena-t-il plusieurs fois sa division à la charge. Fatigués et peut-être découragés par le combat de la veille et les pertes stériles qu'ils y avaient faites, ses soldats ne purent entamer la ligne fédérale. Trois régiments, qui l'atteignirent un instant, furent aussitôt repoussés, et le reste se replia dans un grand désordre. L'attaque principale de Hill avait porté sur le bois de New-Cold-Harbour, entre cette habitation à gauche, et à droite le point où ce bois se rétrécit pour descendre dans la vallée. Elle avait été repoussée par la droite de la division Morell et par la brigade de gauche de Sykes, que commandait le jeune et vaillant Warren; avant la fin du premier engagement, ces troupes avaient été renforcées par les brigades Meade et Seymour.

Lee était arrivé sur le champ de bataille : la résistance inattendue que Hill venait de rencontrer prouvait qu'il avait en face de lui une partie considérable de l'armée ennemie et qu'au lieu de s'étendre pour défendre ses communications avec le White-House,

elle s'était concentrée auprès du Chickahominy. Il fallait donc que Jackson, qui se dirigeait sur la gauche de Tunstall-Station, revînt à droite pour attaquer de flanc les fédéraux dans les positions qu'ils avaient choisies et les couper complètement du York-River, ce qui était l'objet de toutes les manœuvres exécutées dans ces trois jours. Cold-Harbour fut indiqué à Jackson comme point de direction.

En attendant l'arrivée de ce puissant renfort, Lee tentait de nouveau, entre trois et quatre heures, d'enlever les positions fédérales. D'après ses ordres, Hill revenait à la charge, près de New-Cold-Harbour, et Longstreet, qui s'était déployé à la droite de celui-ci, faisait une forte diversion contre les troupes de Morell et de Mac Call, postées dans la partie étroite du bois, tandis que toute l'artillerie disponible appuyait ce mouvement. Mais Hill ne fut pas plus heureux cette fois qu'auparavant, et Longstreet vit bientôt que tout le poids du combat devait retomber sur lui. Au lieu de faire une simple démonstration, il se décida à charger, avec toute sa division, les troupes fédérales qui lui étaient opposées.

Ces troupes recevaient, au même instant, un utile renfort. Les trois divisions de Porter, comptant environ 25,000 hommes, qui avaient jusqu'alors tenu tête

aux forces, au moins égales, de Hill et de Longstreet, avaient été engagées jusqu'au dernier homme; sur les instances de leur chef, qui se sentait pressé de toutes parts, le général Mac Clellan venait d'envoyer à leur secours la division Slocum, du corps de Franklin. Elle arriva au moment où Longstreet abordait, avec une extrême vigueur, la gauche de l'armée fédérale. Celle-ci résistait avec peine. Porter, se montrant toujours en personne là où le danger était le plus grand, encourageait les soldats, et reformait leurs rangs sous une grêle de balles. Le combat était engagé avec une violence égale sur toute la ligne, depuis New-Cold-Harbour jusqu'au Chickahominy. Les brigades, les régiments, successivement appelés de la réserve pour combler les brèches faites par l'ennemi, ou pour remplacer les troupes qui avaient épuisé leurs munitions, avaient été divisés et disséminés; les soldats de Mac Call s'étaient mêlés, dans le bois, à ceux de Morell, de sorte que les généraux, n'ayant plus leurs troupes dans la main, ne pouvaient les diriger, et étaient réduits à donner aux combattants des exemples de bravoure personnelle sur le lieu même où le hasard les amenait. D'ailleurs, au milieu de la poussière et de la fumée, entre des bouquets de bois qui interceptaient le regard, toute vue

d'ensemble était impossible. C'est alors qu'arrive Slocum. Sa division est aussitôt morcelée comme les autres : Bartlett va à droite soutenir Sykes ; Newton, à gauche, entre en ligne contre Longstreet, à côté des soldats de Morell et de Mac Call. Si, en partageant ainsi sa division, Slocum s'est privé des moyens de la réunir pour un nouvel effort, il a pu du moins amener des troupes fraîches sur tous les points menacés par l'ennemi : il arrête les assaillants, et leur inflige, pour le moment, un sanglant échec. Il est près de cinq heures du soir : Lee n'a pu entamer une seule des positions qu'il attaque, depuis quatre heures, avec tant d'acharnement. Les soldats de Hill et de Longstreet sont épuisés.

Cependant Porter, voyant bien que l'ennemi ne lui accorde un moment de repos que pour revenir bientôt à la charge, réclame instamment de nouveaux renforts. Le général Mac Clellan, instruit, par les affaires de la veille, de la présence de Jackson et du passage d'une partie de l'armée confédérée sur la rive gauche du Chickahominy, savait que l'ennemi devait avoir plus de 60,000 hommes sur cette rive. Il ne leur en avait opposé jusqu'alors que 33 ou 35,000, sous Porter, à Gaines-Mill ; il lui restait encore quelques heures de jour pour achever la bataille ; il pouvait en

profiter pour amener la plus grande partie de son armée au secours de son lieutenant et opposer aux confédérés des forces au moins égales aux leurs. Mais, persuadé que Lee commandait une armée de 160,000 hommes, il croyait que près de 100,000 ennemis étaient restés en face de ses lignes depuis le White-Oak-Swamp jusqu'à Golding, et en leur présence il ne voulait pas dégarnir son aile gauche pour soutenir la droite. Ses chefs de corps, consultés par lui, l'avaient confirmé dans cette opinion, en répondant qu'ils avaient besoin de tout leur monde pour défendre leurs positions. Seul, le vieux Sumner avait offert deux brigades, qui furent envoyées sur le champ de bataille à la fin de la soirée.

Tandis qu'une lutte décisive était engagée sur la rive gauche et que toutes les forces disponibles de l'ennemi concouraient pour attaquer les 35,000 hommes formant l'aile droite de l'armée du Potomac, 70 ou 80,000 fédéraux étaient ainsi retenus, sur la rive droite, par 25,000 confédérés. Magruder, qui commandait ceux-ci, réussit, comme derrière le Warwick-Creek, à tromper son adversaire sur ses forces réelles. Il le tint constamment en alerte durant toute la journée, et, au moment où le feu faiblissait sur l'autre rive, il tenta même une vigoureuse attaque

contre la division Smith à Golding. Il fut repoussé avec perte et laissa entre les mains des fédéraux la plus grande partie d'un régiment géorgien, avec son chef, le colonel Lamar, ancien membre du Congrès. Mais il avait par là atteint son but et empêché l'envoi de nouveaux renforts à l'aile droite fédérale.

Lee cependant attendait avec impatience l'arrivée de Jackson, qui avait été retardé dans sa marche, et qui seul désormais pouvait lui assurer la victoire. Le commandant de l'armée de la Shenandoah avait rallié à Bethesda la division de D. H. Hill et approchait du champ de bataille avec une armée de 40,000 hommes, frais et pleins d'ardeur. Bientôt la fusillade, dont les salves répétées éclatent du côté de Cold-Harbour, à l'extrême gauche de la ligne confédérée, annonce qu'il a enfin rencontré l'ennemi et que la bataille va prendre une autre face. Lee accourt au bruit et, rencontrant Jackson, se concerta avec lui pour une attaque générale. Whiting et une brigade de l'ancienne division Jackson se portent à droite pour soutenir Longstreet et prennent place entre lui et les débris de la division A. P. Hill. L'attaque du bois de New-Cold-Harbour, à gauche, est confiée au reste de la division Jackson; aux environs de Cold-Harbour, se déploient Ewell d'abord, puis

D. H. Hill; la cavalerie de Stuart s'étend, plus à gauche encore, jusque dans la forêt.

Vers six heures, cette nouvelle armée reprend le combat contre les troupes de Porter, déjà épuisées par cinq heures de lutte. D. H. Hill donne le signal à l'extrême gauche et, moins d'un quart d'heure après, la bataille est engagée sur toute la ligne, depuis les bords du Chickahominy jusqu'en face de Cold-Harbour. L'artillerie fédérale se multiplie et concentre son feu partout où elle peut apercevoir les bataillons ennemis. A sa droite, près de la ferme Mac Gee, elle ne se laisse pas ébranler par les progrès de l'ennemi et mitraille presque à bout portant les soldats de D. H. Hill. Ceux-ci ne s'emparent de quelques pièces que pour les perdre un instant après. Ils ont toutefois gagné un peu de terrain de ce côté; mais, pendant ce temps, Ewell, entre Mac Gee et New-Cold-Harbour, a vu tous ses efforts échouer contre le feu bien nourri de ses adversaires. Il conduit pourtant à l'attaque des soldats éprouvés par toutes les marches et les victoires de la vallée de Virginie; mais il a trouvé en face de lui la brigade régulière, dont le point d'honneur est de ne céder jamais devant des volontaires, quel que soit leur nombre. Pour soutenir Ewell, Jackson fait successivement avancer trois brigades de son ancienne

division dans le bois de New-Cold-Harbour. Là est le point le plus faible de la ligne fédérale; car, traversant l'épaisseur de la forêt, elle est exposée aux surprises et n'a pas, comme ailleurs, l'appui de l'artillerie. La brigade Meade et celle de Taylor, de la division Slocum, se défendent avec ténacité dans cette position difficile; mais elles sont lentement refoulées par les forces supérieures qui les attaquent. Cet avantage gagné au centre par les confédérés découvre l'angle que fait le bois au point où il se rétrécit pour descendre vers le Chickahominy. La gauche fédérale s'est jusqu'alors maintenue obstinément, dans cette partie étroite, contre les assauts de Longstreet d'abord et de Whiting après lui. Ce dernier profite enfin, pour s'en emparer, du trouble jeté parmi ses adversaires par la perte du bois de New-Cold-Harbour; mais, chaque fois que ses soldats essayent de dépasser le rideau d'arbres, le feu de l'artillerie ennemie les oblige à revenir chercher protection derrière cet abri. Cependant l'infanterie fédérale, qui s'est reformée auprès de ses canons, est épuisée par une lutte aussi inégale; les munitions manquent, les renforts n'arrivent pas, et le moment approche où l'excès de la fatigue l'emportera sur l'énergie des hommes les mieux trempés. Les régiments, dont plus d'un est réduit à une poignée

d'hommes, se resserrent en groupes isolés; le combat continue, mais il est soutenu individuellement par des soldats entre lesquels tout lien hiérarchique a cessé d'exister. C'est en cet instant que Jackson amène ses dernières réserves et ordonne une attaque générale. Les lignes amincies des fédéraux sont partout ébranlées. Whiting fait avancer une de ses brigades, composée de soldats du Texas, dans l'angle rentrant formé par la masse du bois de Cold-Harbour et le bouquet d'arbres qui le prolonge vers la rivière. Le général Hood, qui devint plus tard un très-médiocre général en chef, mais qui était alors l'un des plus brillants officiers de l'armée confédérée, commande cette brigade et lui communique son ardeur martiale. En vain l'artillerie fédérale réunit tous ses feux pour l'arrêter, comme les autres, au sortir du bois. Les quatre régiments texiens avancent, sans hésiter, sous une pluie d'obus. Leur longue ligne oscille à peine en serrant les rangs, que les projectiles fédéraux éclaircissent de plus en plus. Un moment ils s'arrêtent pour faire feu, mais aussitôt Hood les entraîne en avant : ils s'élancent avec de grands cris, et approchent des canons qui les avaient si impitoyablement mitraillés. Les chevaux d'artillerie, attelés aux avant-trains, emmènent leurs conducteurs ou sont

emmenés par eux. Les soldats fédéraux qui s'étaient maintenus jusqu'alors auprès de ces pièces pour les soutenir, faiblissent enfin : n'osant encore fuir ouvertement, ils commencent à désertier le poste du danger, sous prétexte de porter jusqu'aux ambulances les blessés, dont le nombre augmente rapidement. Les plus résolus sont bientôt entraînés dans une retraite qui s'accélère de plus en plus, et les rares artilleurs qui s'étaient obstinés à demeurer jusqu'au bout à leur poste disparaissent, eux aussi, au milieu du flot de Texiens, qui les submerge en un instant et ne laisse derrière lui que des cadavres gisant à terre.

Sur l'extrême gauche fédérale, Longstreet a imité ce mouvement, et la plus grande partie de la brigade Butterfield, coupée du reste de l'armée, s'échappe, avec peine, par le pont supérieur de Duane. La cavalerie régulière, conduite par un chef d'une grande bravoure, mais plus habitué à poursuivre les Indiens qu'à manier ses escadrons devant un ennemi discipliné, s'efforce en vain de regagner une partie désormais perdue. Placé au fond de la vallée, le général Cooke, pour mener ses hommes à la charge, leur fait escalader les pentes roides et glaiseuses dont le sommet est déjà occupé par l'aile droite des confédérés : aussi ses chevaux sont-ils bientôt hors d'haleine.

Devant les lignes ennemies qui l'attendent de pied ferme, la cavalerie fédérale se disperse en fourrageurs et engage le combat à coups de pistolet, selon l'habitude qu'elle avait prise dans le Far-West. Une pareille lutte ne pouvait durer plus de quelques minutes. La moitié des cavaliers réguliers reste sur le terrain ou entre les mains de l'ennemi. Les autres reviennent jeter le désordre dans les bataillons unionistes, qui sont en pleine retraite. Les confédérés l'emportent sur toute la ligne. Deux régiments fédéraux, qui ont vaillamment soutenu le combat dans le bois de New-Cold-Harbour, lorsque tout pliait à droite et à gauche, se voient entourés, décimés et obligés de se rendre prisonniers. Ewell et D. H. Hill profitent, à leur tour, des succès remportés par la droite de l'armée. Leur artillerie réussit enfin à s'établir sur la crête si longtemps occupée par la division Sykes et écrase cette division de ses feux. Attaqué à la fois de front et menacé de flanc par l'ennemi, qui s'est emparé du bois de New-Cold-Harbour, Sykes se retire en défendant le terrain pied à pied. Mais une partie de son artillerie, dont les attelages ont été détruits, reste sur le champ de bataille. Les réguliers ne permettent pas à Hill de pousser son succès sur la route de Cold-Harbour à Dispatch, par laquelle il aurait pu

couper la retraite de l'armée. Cruellement réduits, ils sont moins sensibles aux pertes qu'ils ont faites qu'au chagrin de reculer devant des volontaires.

Cependant, à gauche et au centre, la retraite des fédéraux menace de devenir une déroute. La masse des fuyards, à laquelle se mêlent les attelages d'artillerie, et que suivent de loin des groupes de braves soldats ralliés autour de leurs chefs, est descendue rapidement dans un petit ravin au delà duquel s'élève une autre colline. Sur cette colline se réunissent les routes des deux Cold-Harbour, pour gagner de là, au fond de la vallée, le pont d'Alexander, seul passage par lequel les fédéraux peuvent encore franchir le Chickahominy. Si l'ennemi parvient à s'emparer de cette position, ses deux ailes se rejoindront pour acculer les débris de la droite de l'armée du Potomac au marais, et les écraseront avant qu'ils aient pu traverser l'étroit défilé du pont. Mais, en cet instant critique, la fortune n'usa pas de ses dernières rigueurs contre les fédéraux. Les confédérés, fatigués de l'effort qu'ils viennent de faire, s'arrêtent pour se reformer. La seule brigade de Hood a perdu plus de mille hommes dans la dernière charge. Stuart, près de Cold-Harbour, ne sait pas faire jouer à son excellente troupe le rôle qui appartient à la cavalerie le soir

d'une victoire : il se laisse arrêter par la bonne tenue des réguliers et des quelques centaines d'hommes qui portent les drapeaux de la brigade Warren.

La retraite des fédéraux, accélérée par la pente tant qu'ils descendaient vers le ravin, est, au contraire, forcément ralentie lorsqu'ils remontent de l'autre côté. Le combat a cessé subitement, on cherche à se reconnaître, on s'arrête. Vingt-deux pièces de canon sont tombées au pouvoir de l'ennemi ; mais il en reste quarante ou cinquante encore. La plupart sont remises en batterie et ouvrent de loin sur les lignes des assaillants un feu qui rend courage aux soldats unionistes. Ceux-ci écoutent de nouveau la voix de leurs chefs : Porter, Morell, Slocum, Meade, Butterfield voient grossir les groupes qui réunissent autour d'eux au hasard des hommes de tous les régiments. A droite, les fédéraux ont perdu moins de terrain et conservé plus d'ordre dans leur retraite. En cet instant, Richardson et Meagher amènent les deux brigades envoyées par Sumner. La seconde est composée uniquement d'Irlandais ; le drapeau vert, orné d'une harpe d'or, flotte au milieu d'eux. Ils arrivent en poussant de grands cris, avec l'entrain qui anime les enfants de cette vieille race guerrière lorsqu'ils marchent au combat. Leurs camarades, se voyant

secourus, répondent en poussant des hourras par lesquels ils cherchent à s'encourager eux-mêmes. Cependant l'ennemi a reformé ses rangs et s'est mis de nouveau en mouvement; mais, au lieu d'une foule en déroute, il aperçoit une troupe résolue qui semble l'attendre de pied ferme sur les pentes situées au delà du ravin : à cette vue, il hésite et la nuit, qui approche, vient mettre un terme à cette lutte sanglante.

Les pertes étaient grandes de part et d'autre. Les fédéraux, sur 35,000 hommes engagés, comptaient près de 7,000 tués ou blessés. Les assaillants avaient perdu encore plus de monde; mais ils avaient remporté une victoire signalée. Vingt-deux canons, un grand nombre de prisonniers, et la plupart des blessés abandonnés par l'ennemi sur le champ de bataille, étaient le gage matériel de cette victoire. Leurs adversaires avaient lutté avec une grande énergie, et il n'y avait aucun déshonneur pour les soldats de Porter à succomber dans un combat aussi inégal. D'ailleurs le succès des confédérés n'était pas aussi décisif qu'ils le pensaient alors. La résistance des fédéraux à Gaines-Mill, leur inaction sur l'autre rive du Chickahominy avaient fait croire à Lee et à ses généraux qu'ils venaient de vaincre la plus grande partie de l'armée du Potomac, et qu'en la rejetant sur la rivière,

ils l'avaient tournée par leurs manœuvres. Persuadés qu'ils lui avaient enlevé de vive force sa seule ligne de retraite, ils s'imaginaient déjà que Mac Clellan, enveloppé dans les marais du Chickahominy et du White-Oak-Swamp, allait capituler avec tous les siens, ou que la grande armée d'invasion, harcelée de toutes parts, affamée, épuisée, se dissoudrait devant eux comme un nuage orageux après le tonnerre.

Pendant qu'ils se préparaient à recueillir les fruits de leur victoire, les fédéraux se rassemblaient et se comptaient. Les généraux, les colonels cherchaient à rallier les fragments épars de leurs brigades, de leurs régiments. Puis, quand l'ordre fut complètement rétabli, bataillon après bataillon défila sur le pont d'Alexander, occupé par un escadron de cavalerie, qui, le soir, en avait interdit l'approche aux fuyards. Au milieu de l'obscurité, le général unioniste Reynolds avait été coupé des siens par les avant-postes ennemis. Mais, malgré quelques accidents de ce genre, la retraite fut bien conduite, et, au point du jour, il ne restait sur le terrain, occupé durant la nuit par les troupes de Porter, ni un traînard, ni un blessé, ni un canon. Les réguliers passèrent les derniers et détruisirent complètement le magnifique pont qui avait coûté tant de peines à construire.

Les fédéraux n'avaient pas réussi à empêcher les confédérés de s'emparer de la rive gauche du Chickahominy; mais ils leur en avaient fait payer si cher la possession que ceux-ci ne devaient pas être disposés à tenter immédiatement un passage de vive force pour leur disputer la rive opposée.

Tandis que l'obscurité d'une courte nuit d'été couvrait la marche triste et silencieuse des soldats fédéraux qui venaient de combattre à Gaines-Mill, un brillant feu de sapin petillait sous les grands acacias qui dominaient au sud le débouché du pont d'Alexander. C'est là qu'était assis, les jours précédents, le quartier général de l'armée. Ce camp avait été levé, comme tous les autres, car l'armée entière était prête à marcher; mais de grandes ombres vacillantes, projetées çà et là par la flamme sur le fond obscur des arbres qui l'entouraient, prouvaient que ses hôtes ne l'avaient pas encore abandonné.

En effet, le général Mac Clellan avait réuni autour de ce feu une partie de ses généraux, et prenait avec eux toutes les dispositions pour la journée du lendemain, qui semblait devoir décider de l'existence même de l'armée du Potomac. Il fut un moment question de jouer quitte ou double, sur la rive droite du Chickahominy, la partie qui venait d'être perdue de l'autre

côté. Ce fut Mac Clellan lui-même qui, oubliant sa circonspection habituelle, et rendu hardi par l'imminence du péril, songea à profiter du mouvement de l'armée ennemie contre son aile droite, pour se jeter avec tout ce qui lui restait de forces sur Richmond dégarni. Les confédérés, séparés de leur capitale par le Chickahominy, ne pourraient arriver à temps pour la secourir, et la défaite de la veille ne paraîtrait plus alors que comme le prélude d'un brillant succès. Ses lieutenants, et en particulier Heintzelman, combattirent ce dessein et n'eurent pas de peine à l'en détourner. Il faut reconnaître que c'eût été une entreprise désespérée, et la situation de l'armée, loin d'autoriser la témérité, imposait, au contraire, à son chef le devoir de sacrifier à la prudence les plus séduisantes combinaisons. La veille, pendant que Porter occupait à Gaines-Mill la plus grande partie de l'armée de Lee, on aurait pu concentrer le reste de l'armée fédérale et l'on aurait peut-être pénétré ainsi jusque dans Richmond. Mais l'heure propice était passée. La partie de l'armée qui venait de se battre à Gaines-Mill avait trop souffert pour pouvoir le lendemain reprendre le combat. Il devait donc suffire à Lee de repasser le Chickahominy, près du champ de bataille, pour venir s'opposer à ce

mouvement hardi et tomber sur le flanc des fédéraux s'ils étaient sortis de leurs retranchements. Comme toujours d'ailleurs, on s'exagérait les forces confédérées dans les conseils de Mac Clellan. Enfin ce plan, dont l'échec eût entraîné la destruction de toute l'armée, offrait-il, en cas de succès, des avantages sérieux et durables? Maître de Richmond, Mac Clellan s'y serait bientôt vu assiégé, à son tour, par les vainqueurs de Gaines-Mill : il aurait perdu ses communications par le White-House, sans pouvoir s'en assurer de nouvelles sur le James, dont la navigation au-dessus de City-Point pouvait être facilement fermée par les batteries ennemies placées sur la rive droite. Dans ces circonstances, la prise même de la capitale ennemie n'aurait fait qu'aggraver, en les retardant de quelques jours, les dangers qui menaçaient l'armée du Potomac.

La retraite fut décidée : le premier siège de Richmond était levé.

CHAPITRE IV

GLENDALE ET MALVERN.

Nous avons dit que l'armée du Potomac, en changeant sa base d'opérations quelques semaines plus tôt, aurait pu obtenir de grands résultats. Mais, si même elle avait eu toute liberté d'action pour exécuter ce mouvement, la configuration du James l'aurait obligée à s'éloigner de Richmond pour s'appuyer à la partie du fleuve que la marine pouvait atteindre sans danger. Cette manœuvre, préparée depuis plusieurs jours par Mac Clellan, n'aurait donc point passé pour une retraite, si elle n'avait été entreprise le lendemain d'une défaite sanglante.

Mais, le 27 juin au soir, elle était devenue une nécessité. Elle seule, en effet, offrait aux fédéraux les moyens d'échapper à un grand désastre. Quelques mots sur la situation des deux armées feront com-

prendre la position difficile dans laquelle ils se trouvaient, les ressources qu'ils avaient encore pour en sortir, et la rare habileté avec laquelle le général Mac Clellan sut les mettre à profit.

Le Chickahominy, après avoir coulé parallèlement au James-River et au Pamunkey, et à égale distance à peu près de ces deux fleuves, se jette dans le premier à environ cinquante kilomètres au-dessous de Richmond. Le James, dans ses nombreux détours, tantôt s'approche de ce cours d'eau, et tantôt s'en éloigne. Dans le coude appelé Turkey-Bend, qui se trouve à vingt-trois kilomètres en ligne droite de Richmond, le fleuve, large et profond, vient arroser la base d'un grand mamelon qui s'élève sur la rive gauche en longues pentes découvertes au-dessus de la forêt. De cette colline, nommée Malvern-Hill par les premiers colons anglais, il n'y a que douze kilomètres jusqu'au confluent du White-Oak-Swamp et du Chickahominy au-dessous de Bottoms-Bridge; mais la contrée qui les sépare est singulièrement difficile. Le White-Oak-Swamp, que nous avons montré couvrant la gauche fédérale et formant par sa direction un angle aigu avec le Chickahominy, était un premier obstacle que devaient rencontrer les fédéraux, s'ils se dirigeaient vers le James. Une seule route le traver-

sait : s'embranchant sur celle de Williamsburg près de Bottoms-Bridge, elle descendait directement au sud jusqu'à une distance de cinq kilomètres, franchissait les eaux du marais, qui, resserrées entre deux collines déboisées, ne formaient plus qu'un faible ruisseau, et remontait, de l'autre côté, sur les pentes cultivées appelées Fraziers-Farm. A un ou deux kilomètres plus loin, cette route se joignait à celle qui venait de New-Kent-Court-House, c'est-à-dire de l'est, et qui traversait le Chickahominy au pont dit Long-Bridge. De là elle inclinait au sud-ouest et, au bout de deux kilomètres, elle entrait dans un groupe de clairières communiquant entre elles, connues sous le nom de Glendale, dont la grande ferme de M. Nelson occupait le centre. Plus loin encore, la route prenait, avec le nom de Quaker-Road, la direction du sud ; elle atteignait, après cinq kilomètres, les pentes septentrionales du massif de Malvern-Hill, les gravissait directement et redescendait enfin obliquement de l'autre côté, pour rejoindre le coude de Turkey-Bend, au débarcadère de Haxalls-Landing. Un grand nombre de chemins, partis de Richmond, débouchaient perpendiculairement dans le Quaker-Road, comme des rayons rattachant l'arc d'un cercle à son centre. Il n'y avait au nord du White-Oak-Swamp qu'une seule de ces routes,

celle de Williamsburg, l'ancienne ligne d'attaque des fédéraux, tandis qu'au sud on en rencontrait trois principales : le Charles-City-Road, longeant la rive droite du White-Oak-Swamp, le New-Market-Road près de la rive gauche du James, le Central-Road entre les deux ; toutefois, avant d'approcher de Malvern-Hill, le New-Market-Road inclinait brusquement à gauche, coupait le Central-Road et venait se confondre avec le Charles-City-Road, pour rencontrer le Quaker-Road dans les clairières de Glendale. Autour de ces trois routes serpentaient beaucoup de chemins, moins praticables pour une armée, qui reliaient directement le New-Market et le Central-Road à Haxalls-Landing et au Quaker-Road. Leurs nombreux zigzags en faisaient de véritables labyrinthes destinés à égarer le voyageur solitaire ou les têtes de colonne d'une troupe en marche. Sauf les clairières de Fraziers-Farm et de Glendale et les pentes cultivées de Malvern-Hill, toute cette contrée n'était qu'une épaisse forêt de chênes et de tulipiers ; mais le sol en était généralement sablonneux et solide. On n'y rencontrait qu'un seul petit cours d'eau, le Western-Run, qui longeait, au nord et à l'est, les pentes de Malvern-Hill, pour se jeter dans le James en aval de cette colline.

Tous ces détails topographiques étaient ignorés du quartier général de Mac Clellan, et, chose plus extraordinaire, ils n'étaient pas mieux connus de l'état-major confédéré, qui ne s'était jamais attendu à faire campagne de ce côté. Les fédéraux n'avaient que les données les plus vagues sur le pays dans lequel leur armée allait se lancer, avec le pesant cortège qui l'accompagnait, et l'on peut dire que le général Mac Clellan, en faisant de Turkey-Bend le but de sa marche, combinait un voyage de découverte avec la retraite de son armée. Aussi fut-il obligé, pendant tout le cours de cette périlleuse expédition, de s'assurer par lui-même de la direction indiquée à chacun de ses corps et ne put-il présider en personne à tous les combats livrés sur la route, ce qui lui attira plus tard de violents et injustes reproches.

Dans la nuit du 27 au 28, le corps de Porter, après avoir passé le Chickahominy, occupait la ligne de hauteurs qui, sur la rive droite, en commande le cours. Tournées vers le nord, ces troupes faisaient face aux collines où étaient leurs adversaires de la veille. La division Slocum avait pris place à leur gauche et donnait la main à celle de Smith, qui formait avec elle le corps de Franklin, et qui était établie dans les ouvrages de Golding. Le reste de la

ligne de retranchements qui regardait Richmond était occupé par quatre divisions placées ainsi qu'il suit, en allant de droite à gauche : Richardson, qui venait d'être rallié par les deux brigades envoyées à Gaines-Mill, puis Sedgewick, tous les deux sous les ordres de Sumner; plus loin Hooker et Kearney, composant le corps de Heintzelman; à l'extrême gauche Keyes, avec les divisions Couch et Peck, gardant les passages du White-Oak-Swamp.

De l'autre côté, les vainqueurs de Gaines-Mill avaient couché sur le champ de bataille, tandis que Magruder veillait autour de Richmond, assez inquiet lorsqu'il songeait au peu de monde qu'il avait sous la main.

La retraite sur le James offrait à Mac Clellan cet avantage important de le dispenser de défendre sa ligne de communications avec le White-House, sur laquelle il était évident que les confédérés dirigeraient d'abord tous leurs efforts. Dans l'état où se trouvait son armée après la bataille, une retraite commencée à travers un pays difficile, pour couvrir le White-House, ne se serait probablement terminée que sous les murs de Yorktown. En abandonnant ses dépôts du York-River, il évitait ce danger; mais il fallait alors qu'il emportât avec lui tout ce qui était

nécessaire pour faire vivre ses troupes jusqu'au moment où il retrouverait de nouveaux approvisionnements sur le James, c'est-à-dire pendant cinq et peut-être six jours. La prévoyance du général en chef avait heureusement rassemblé d'avance toutes les ressources qu'exigeait cette entreprise. Mais, en rendant possible la marche de l'armée, ces ressources indispensables ne pouvaient manquer de l'alourdir et de la retarder. Les soldats reçurent deux ou trois jours de vivres cuits; trois autres jours furent placés sur les wagons. De plus, un troupeau de 2,500 bœufs s'acheminait, dès le 27 au soir, vers le White-Oak-Swamp. Cette longue file de bétail mugissant contrastait étrangement avec les scènes guerrières qu'elle traversait : tantôt ces milliers d'animaux, indifférents à tout ce qui les entourait, s'arrêtaient, malgré les cris des gardiens qui les escortaient à cheval, et brouaient avec obstination le gazon argenté par la lune dans son plein; tantôt, au contraire, ils se précipitaient, avec une fougue aveugle, à travers les bivacs, où tout contribuait à augmenter leur frayeur.

Trois jours de vivres pour cent mille soldats et vingt mille non-combattants, cinq jours de fourrage pour une quarantaine de mille chevaux, trois cent cinquante bouches à feu, enfin les munitions de

guerre d'une pareille armée, forment un convoi formidable. C'est ce convoi dont l'armée du Potomac devait protéger la marche jusqu'aux rives du James. Aussi, quelque urgent que fût le mouvement de l'armée elle-même, force lui était de rester immobile jusqu'à ce que cet interminable ruban se fût déroulé dans l'unique et étroite route qui lui était ouverte. Le corps de Keyes reçut seul, le 27 au soir, un ordre de marche. Placé au White-Oak-Swamp, il fut chargé de prendre l'avant-garde, en ayant soin de couvrir toujours le flanc droit du convoi. Les autres corps, cloués dans leurs positions par l'encombrement des routes, ne purent même pas mettre en mouvement leurs équipages divisionnaires avant le soir du 28, tant était longue la file des voitures de l'administration générale.

En même temps, l'œuvre de destruction, conséquence inévitable de toute retraite, s'accomplissait rapidement. Durant la nuit, aucun parti de cavalerie ennemie n'ayant encore atteint le chemin de fer, cette voie demeura intacte et l'on en profita pour renvoyer sur le York-River le plus grand nombre possible de malades, de blessés, de non-valeurs de tout genre, ainsi que beaucoup de matériel. Puis le dernier train fut chargé de poudre et d'obus et on lança la locomotive à toute vapeur dans la direction du pont

du Chickahominy, qui brûlait depuis quelques moments. Une explosion terrible annonça l'arrivée de ce dangereux chargement au milieu des flammes et la destruction simultanée du pont, des voitures et des munitions. Le télégraphe n'avait cependant pas cessé de fonctionner et rattachait encore les soldats de l'armée du Potomac à tout ce qu'ils avaient laissé de cher derrière eux. Le général Mac Clellan put ainsi rendre compte au gouvernement de Washington, dans une dernière dépêche, de la situation périlleuse de son armée. Comme il le disait dans un langage plein de tristesse et de dignité, si tant de braves soldats devaient périr en vain, la faute en était à ceux qui leur avaient si imprudemment marchandé les renforts à l'heure décisive. C'était une responsabilité que les autorités fédérales ne voulaient accepter à aucun prix. Pour s'en décharger, elles eurent recours à un coupable stratagème. Loin de dire au public la vérité sur ce qui se passait autour de Richmond, le ministre de la guerre, oubliant qu'il avait affaire à un peuple libre qui ne souffrait point qu'on la lui cachât, annonça que l'armée du Potomac entreprenait un mouvement stratégique qui devait amener la prise de Richmond. Aussi, lorsqu'après quatre jours d'attente l'on apprit qu'elle était arrivée, non

sans peine, à Turkey-Bend, l'émotion fut-elle d'autant plus grande qu'on avait ignoré ses périls et qu'on espérait un tout autre dénouement : les ennemis de Mac Clellan, au lieu de rendre justice à la manière dont il avait conçu et exécuté ce mouvement stratégique, le lui reprochèrent comme une déroute et cherchèrent à le tourner en dérision. Ce serait aller trop loin peut-être que de voir dans cette annonce d'une prochaine victoire, faite par le gouvernement fédéral à l'heure même où Mac Clellan lui rendait compte d'une situation aussi difficile, un calcul perfide, destiné à exciter l'opinion publique contre le commandant de l'armée du Potomac; mais il est certain que le gouvernement chercha à dissimuler les faits qui devaient faire retomber sur lui-même la responsabilité principale de la défaite. Il refusa constamment de donner aux journaux le texte des dépêches de Mac Clellan; et, chose bien plus grave, lorsqu'il présenta au comité institué pour contrôler la conduite de la guerre toute la série des documents officiels, il se permit de tronquer, sans indiquer d'aucune manière les omissions, le texte de sa correspondance avec le général ¹.

1. Ainsi la dépêche dont nous parlons plus haut, adressée à M. Stanton le 28 juin à minuit vingt minutes, se terminait par ces

Sur l'autre rive du Chickahominy, dès que le soleil du 28 commença à éclairer le champ de bataille si péniblement conquis la veille, Lee et ses lieutenants songèrent à recueillir les fruits de leur récente victoire. Leur armée avait cruellement souffert. Il fallut du temps pour réorganiser les corps, rassembler leurs éléments dispersés au milieu de la lutte, donner les premiers soins aux dix ou onze mille blessés qui gisaient sur les collines de Gaines-Mill, et enfin assurer la distribution des vivres et des munitions. Cependant l'armée confédérée, pleine d'ardeur malgré les grandes pertes qu'elle venait d'éprouver, pouvait, dès le milieu du jour, remettre en mouvement une partie de ses bataillons. Les instants étaient précieux : il s'agissait de prévenir Mac Clellan sur sa ligne de retraite et de transformer en une déroute la marche rétrograde que son échec de la veille allait sans doute l'obliger à entreprendre. Les soldats de Jackson n'étaient pas habitués à s'arrêter le lendemain d'une bataille. Aussi furent-ils bientôt en route. Mais Lee

mots : « Si maintenant je sauve cette armée, je vous dirai clairement que ce ne sera pas à vous que je le devrai, ni à qui que ce soit à Washington. Vous avez fait de votre mieux pour la sacrifier. » Cette phrase fut supprimée au ministère de la guerre, comme l'on peut s'en assurer en comparant deux documents officiels : le rapport de Mac Clellan (p. 132) et celui du Comité (1^{re} partie, tome I, p. 340).

n'avait pas deviné la manœuvre de son adversaire. Depuis le moment où il passa le Chickahominy pour tendre la main à Jackson, nous l'avons vu occupé avant tout du désir de déborder l'aile droite de Mac Clellan et de le séparer ainsi du York-River. Pour atteindre ce but, il avait déjà donné à l'armée de la Shenandoah la direction excentrique qui faillit l'empêcher d'arriver à temps sur le champ de bataille de Gaines-Mill. En livrant cette bataille, il se proposait de fermer définitivement à Mac Clellan la route du White-House. Aussi, après l'avoir gagnée, tous les mouvements de son armée, dans la journée du 28, eurent-ils pour unique objet d'empêcher l'armée du Potomac de se remettre en communication avec le York-River. Si Mac Clellan avait eu le dessein que lui prêtait assez naturellement son adversaire, il n'avait que deux moyens de l'exécuter : il pouvait, avec toute son armée réunie, traverser le Chickahominy entre Gaines-Mill et Bottoms-Bridge, et tenter de se frayer de vive force un passage au milieu des positions occupées par les confédérés; sinon, il fallait chercher à les gagner de vitesse en filant derrière la rivière, et la franchir, dans sa partie inférieure, pour se replier sur Williamsburg. Mais, comme on l'a vu, ces deux alternatives avaient été également écartées par

Mac Clellan, et sa sagacité lui avait inspiré une détermination dont le mérite était de n'avoir pas été prévue par ses adversaires. Aussi les généraux confédérés, après avoir exécuté avec vigueur un plan bien conçu, furent-ils trompés par leurs désirs : ils se figurèrent trop facilement que le général fédéral donnerait dans le piège où ils l'attendaient.

Une division de cavalerie, habilement dirigée par Stoneman, contribua à les induire en erreur. Celui-ci, en effet, se repliant lentement sur New-Kent-Court-House semblait couvrir les passages inférieurs du Chickahominy, ainsi que la route de Williamsburg, et il attira de la sorte de son côté une partie des forces ennemies. Tandis que Longstreet et Hill, qui avaient le plus souffert la veille, restaient sur les hauteurs de Gaines-Mill, trois des divisions de Jackson se déployaient le long du Chickahominy, comme pour en défendre la rive gauche contre les fédéraux massés de l'autre côté; et la quatrième, celle d'Ewell, fut envoyée jusqu'à Bottoms-Bridge, lorsqu'il devint évident que Mac Clellan ne songeait pas à un passage de vive force près du champ de bataille de la veille. Magruder, de son côté, demeurait en face des lignes fédérales, et constatait facilement que le nombre des troupes qui les occupaient n'avait pas diminué.

Un moment seulement, vers midi, il crut que ces positions allaient être abandonnées. La division Smith évacua quelques épaulements élevés en avant des ouvrages de Golding. Aussitôt Magruder lança contre ces ouvrages les 7^e et 8^e régiments de Géorgie, de la brigade Toombs. Mais ceux-ci, accueillis par le feu de la brigade Hancock, furent repoussés et laissèrent sur le terrain deux cents blessés et prisonniers, dont un colonel. Cette vive fusillade troubla seule un instant le silence de la longue journée du 28.

Pour les fédéraux chaque heure qui s'écoulait dans ce silence était une chance de plus d'arriver sans échec grave jusqu'au James. Aussi, au milieu du calme apparent des troupes, travaillait-on avec une ardente activité à l'expédition du convoi et à l'ouverture de la route que celui-ci devait suivre, et l'on s'étonnait au quartier général de l'inaction d'un adversaire jusque-là si vigilant et si entreprenant.

La poussière soulevée au-dessus de la forêt par la marche d'Ewell vers Bottoms-Bridge fit bientôt comprendre l'erreur de l'ennemi. Un nuage poudreux plus épais encore trahissait, il est vrai, le mouvement des convois fédéraux sur la rive opposée, mais sa vue ne détrompa pas les confédérés. Ils persistèrent à croire que Mac Clellan se dirigeait sur Williamsburg. Ce ne

fut que lorsque Stuart, qui avec sa cavalerie avait suivi Stoneman pas à pas, fut arrivé aux derniers gués du Chickahominy et n'y trouva pas même une vedette fédérale pour les garder, que Lee comprit enfin la manœuvre hardie par laquelle Mac Clellan allait lui ravir un succès qu'il croyait assuré.

Il était trop tard pour réparer sa faute. Une journée précieuse avait été inutilement perdue. La cavalerie de Stuart, qui aurait pu si efficacement harceler l'avant-garde fédérale et la précéder sur le James, soit par le White-Oak-Swamp, soit par le bas Chickahominy, s'était avancée si loin dans la péninsule qu'elle ne reparut plus de toute la campagne. Les soldats d'Ewell, qui, pendant la nuit, furent rappelés auprès du reste des troupes de Jackson, avaient été fatigués par une marche inutile, et il fallait leur accorder un repos de quelques heures au moins.

Durant toute cette même nuit, les convois de l'armée du Potomac s'acheminèrent vers le White-Oak-Swamp. Le pont situé en face de Fraziers-Farm avait été rétabli vers midi, et Keyes, avec ses deux divisions, avait campé dans les environs de la ferme Nelson à Glendale. Les officiers topographes avaient, en outre, trouvé dans le marais, au-dessus de ce pont, un autre passage, par lequel on pouvait aller directe-

ment de Savage-Station à Glendale : découverte précieuse, quoique cette route fût trop exposée de flanc à l'ennemi pour qu'on pût y aventurer le convoi. Le moment était venu d'évacuer les ouvrages qui avaient jusqu'alors dissimulé les préparatifs du mouvement. C'était l'opération la plus délicate. On aurait voulu la faire de nuit, mais la longueur du convoi ne l'avait pas permis. Heureusement, lorsque le jour parut, au lieu de répandre sur les deux armées une lumière éclatante, comme les matinées précédentes, il fut obscurci par un brouillard épais, qui, pendant plusieurs heures, déroba complètement à l'ennemi les mouvements des fédéraux. Leur retraite était commencée. Désormais, jusqu'au moment où ils verraient flotter les canonnières amies sur les eaux du James, ils allaient avoir à combattre le jour, à marcher la nuit, presque sans repos. Le convoi, semblable à un immense reptile, ne devait pas non plus s'arrêter. Quand les voitures se détournaient pour donner aux chevaux le temps de manger, d'autres voitures prenaient leur place. Cette colonne, formée de quatre ou cinq attelages de front, se mouvait assez régulièrement, au milieu de tourbillons de poussière et d'une chaleur suffocante. Les troupes marchaient sur les côtés de la route. Entre les pesants

chariots de l'administration se trouvaient les légères ambulances surchargées de blessés. Autour du convoi se traînaient un grand nombre d'autres blessés et de malades, qui avaient abandonné l'hôpital pour suivre l'armée, tombant à chaque pas et présentant un lamentable spectacle. Il avait été impossible d'emmener tous ceux qui avaient été atteints dans les récents combats, et environ 2,500 d'entre eux avaient été laissés, avec des médecins, à Savage-Station, et recommandés à l'humanité déjà éprouvée des confédérés. Près d'eux, un véritable monticule de café, de riz, de biscuit et de jambons, flambait comme une sorte d'holocauste offert au dieu de la guerre.

Les troupes qui avaient tant souffert à Gaines-Mill devaient suivre immédiatement le corps de Keyes vers le James. Le soin de couvrir la retraite était confié aux corps encore intacts de Sumner et de Heintzelman et à la division Smith. Comme, entre le White-Oak-Swamp et Turkey-Bend, l'armée allait être constamment exposée aux attaques de flanc de l'ennemi, qui ne pouvait manquer de descendre de Richmond par les trois routes que nous avons indiquées plus haut, les troupes chargées de couvrir cette marche avaient ordre de demeurer immobiles

durant le jour, et de se remettre en mouvement la nuit; elles devaient se relever ainsi successivement les unes les autres et gagner chacune une étape avant que le soleil permît à l'ennemi de renouveler le combat. Le 29 au matin, le corps de Porter et les divisions Mac Call et Slocum allèrent prendre position au delà du White-Oak-Swamp, afin de donner la main à Keyes, à Glendale, et d'occuper fortement le difficile passage du marais.

Pendant ce temps, les ouvrages où l'armée venait de passer trois longues semaines étaient silencieusement évacués. Le général Mac Clellan avait indiqué à Sumner les positions que devaient occuper les troupes formant l'arrière-garde, et il était allé surveiller la marche du reste de l'armée, car c'est par la rive droite du marais que l'ennemi pouvait lui porter les coups les plus dangereux. Avant d'atteindre le pont, l'arrière-garde avait, au contraire, ses deux flancs protégés contre toute attaque venue de Richmond : à gauche par le marais, à droite par le Chickahominy; et ces deux obstacles, se rapprochant de plus en plus, rétrécissaient, à mesure qu'elle se repliait, l'espace qu'elle avait à défendre.

Tout le gros de l'armée confédérée était donc séparé de l'ennemi par une rivière difficile à traverser et

avait un immense détour à faire pour l'atteindre sur la nouvelle ligne de retraite qu'il venait d'adopter. Huger, avec une seule division de huit à dix mille hommes, avait été chargé, depuis plusieurs jours, d'occuper la rive droite du White-Oak-Swamp. Certes il n'aurait pu avec ces faibles forces entraver la marche de Mac Clellan; mais il lui était facile de l'observer, et, dès le 28, il aurait dû s'apercevoir de la direction prise par Keyes. Il ne montra pas plus d'activité ce jour-là qu'à la bataille de Fair-Oaks. Laisant culbuter, sans les soutenir, quelques-uns de ses escadrons par la cavalerie fédérale d'Averill, il demeura immobile sur le Charles-City-Road, et les fédéraux purent marcher à leur aise, durant toute la journée du 29, sans avoir un seul coup de fusil à tirer au sud du White-Oak-Swamp. Longstreet et Hill revinrent le 29, en passant par New-Bridge, se placer derrière lui, aux environs de Richmond, prêts à opérer, selon l'occasion, sur l'une ou l'autre rive du marais. Jackson restait, avec ses quatre divisions, au nord du Chickahominy.

Enfin, vers huit heures du soir, Magruder, s'apercevant de l'abandon des ouvrages fédéraux, lança en avant la division Mac Laws, placée sous ses ordres, et la brigade Griffith, de sa propre division. Les fédéraux les attendaient de pied ferme. Le corps de

Heintzelman, à cheval sur la route de Williamsburg, occupait les ouvrages devant lesquels s'étaient arrêtés les confédérés le jour de Fair-Oaks, et s'étendait jusqu'au chemin de fer. A sa droite se déployait le corps de Sumner, bordant la lisière d'un bois, situé à deux kilomètres environ en avant de Savage-Station. Des deux divisions qui le composaient, celle de Sedgewick était placée entre Heintzelman et le chemin de fer, et celle de Richardson de l'autre côté de cette ligne. La division Smith occupait, plus à droite encore et en arrière, les hauteurs qui dominant le Chickahominy, où Porter avait campé la veille.

Vers neuf heures, les confédérés commencèrent l'attaque sur le point appelé Allens-Farm, où la droite de Sedgewick se liait à la gauche de Richardson. Ce dernier d'abord, Sedgewick ensuite, eurent à supporter tout l'effort du combat. Mais sur toute la ligne l'ennemi fut repoussé; et, voyant l'inutilité de ses assauts, il ne tarda pas à se replier. L'obscurité, au milieu de laquelle se termina cet engagement, commencé beaucoup trop tard pour amener un résultat sérieux, fut contraire aux agresseurs, qui, ne pouvant coordonner leurs mouvements, perdirent inutilement beaucoup de monde et entre autres le général Griffith.

Cependant Jackson avait reçu l'ordre de passer le Chickahominy le 29 au matin et de se jeter avec toutes ses forces sur les troupes établies de l'autre côté de la rivière, qu'il croyait jusqu'alors avoir contenues par sa seule présence. Il se mit aussitôt en devoir de reconstruire le pont d'Alexander, qui est désigné dans ses rapports sous le nom de Grapevine-Bridge. Ce pont débouchait au pied de la colline où est située la maison du docteur Trent. Les fédéraux n'occupaient plus cette position, Franklin ayant placé la division Smith plus bas, de manière à couvrir les approches de Savage-Station du côté du Chickahominy. Quant à Sumner, il avait reçu l'ordre de se replier jusqu'à ce qu'il donnât la main à la gauche de Smith. Il resta néanmoins quelque temps devant Allens-Farm, laissant ainsi sa droite tout à fait en l'air, et ouvrant un vaste espace dans la ligne fédérale en face de la maison Trent, justement au point sur lequel les têtes de colonne de Jackson ne pouvaient manquer de déboucher. Toutefois les généraux unionistes s'étaient promptement aperçus de ce danger. Franklin avait ramené Smith plus près de Savage-Station, pour resserrer la ligne fédérale. Sumner, prévenu de ce mouvement, s'était enfin décidé à se replier également sur la position dont

Savage est le centre ; et, prenant le commandement des cinq divisions qui allaient se trouver réunies dans cette position, il résolut, conformément aux ordres de Mac Clellan, de la défendre à outrance. En effet, Heintzelman, qui, avec son corps d'armée, formait la gauche fédérale, avait reçu l'ordre formel de s'arrêter à la hauteur de la station et de ne reprendre la retraite qu'à la nuit close ; mais, au lieu de se conformer à ces instructions, il mit ses deux divisions en mouvement vers le White-Oak-Swamp. Mac Clellan lui avait indiqué un chemin qui, après avoir longé quelque temps ce marais, le traversait au gué de Bracketts-Ford, au-dessus du pont sur lequel passait le reste de l'armée. Il s'y engagea dès midi et découvrit ainsi tout le flanc gauche de Sumner, qui ne fut pas averti de son départ précipité.

Les confédérés ne tardèrent pas à profiter d'une pareille faute. Ils s'avançaient par la route de Williamsburg et le long du chemin de fer, précédés d'une locomotive qui poussait un gros canon placé sur un waggon blindé. Cette étrange machine, qu'on appela le Merrimac de terre, s'arrêtait de temps en temps pour tirer un coup au hasard ; mais il ne paraît pas qu'elle ait atteint qui que ce soit. Comme nous l'avons dit, les deux divisions de Sumner étaient

déployées aux environs de Savage-Station; celle de Sedgewick se trouvait à gauche, dans la clairière comprise entre le chemin de fer et la route de Williamsburg; celle de Richardson s'était repliée de manière à former un angle droit avec la ligne de la première et faisait face au nord, le long du chemin de fer. Sumner, se croyant couvert à gauche par Heintzelman, n'avait pas occupé en force le bois qui borde la route de Williamsburg, et Franklin, de son côté, ne voyant pas paraître l'ennemi, avait envoyé en arrière la division Smith. Celle de Mac Call était postée à Bottoms-Bridge, où elle gardait le passage du Chickahominy.

Vers quatre heures de l'après-midi, les officiers du corps des signaux annoncent l'approche de l'ennemi. Smith, rappelé en toute hâte par son chef, n'a que le temps de jeter la brigade Hancock à droite de Richardson, pour prolonger sa ligne en l'appuyant contre un taillis, que l'ennemi va lui enlever, et d'envoyer en même temps celle de Brooks à l'extrême gauche. Ce général vient à propos occuper le bois qui s'étend le long de la route et renforcer les troupes de Burns, appartenant à la division Sedgewick, qui, à cheval sur cette route, soutiennent un combat inégal. En effet, Magruder, profitant de la trouée ouverte par

le départ inopiné de Heintzelman, a lancé, avec sa vigueur habituelle, sa division et celle de Mac Laws sur le point le plus faible de la ligne fédérale. Il a failli l'enfoncer, lorsque l'arrivée opportune des réserves de Sumner, qui s'était bientôt remis de sa surprise, l'ont arrêté. Brooks rétablit le combat de ce côté; mais la lutte continue avec acharnement sur toute la ligne, jusqu'après le coucher du soleil. Les confédérés, encouragés par leur victoire de Gaines-Mill, et sentant leur adversaire leur échapper, veulent, à tout prix, lui infliger un nouvel échec avant que la nuit vienne protéger sa retraite. Les lignes fédérales plient plus d'une fois sous leurs efforts redoublés; mais, chaque fois, elles se reforment promptement, et, malgré toute sa fougue et l'ardeur de ses soldats, Magruder ne peut les entamer sérieusement. Jackson, dont l'arrivée sur le champ de bataille aurait pu, comme deux jours auparavant, être fatale aux fédéraux, ne parut pas. La construction du pont le retint toute la journée, et ce ne fut qu'après le coucher du soleil que ses troupes passèrent enfin le Chickahominy. Ainsi, après n'avoir engagé que deux régiments durant toute la journée du 28, Lee ne put, le 29, amener en ligne que deux divisions au plus. Déconcertés par la manœuvre inattendue de Mac Clellan, les géné-

raux confédérés semblaient avoir perdu cet esprit d'initiative qui leur avait si bien réussi auparavant. Le brave Sumner ne voulait pas abandonner, le soir du 29, le terrain qu'il venait de défendre si vaillamment. Cependant l'intérêt de l'armée exigeait qu'elle s'allongeât le moins possible, et, à mesure que les têtes de colonne s'approchaient du James, il était nécessaire que l'arrière-garde suivît ses mouvements. Il fallut un ordre positif du général Mac Clellan pour décider Sumner à traverser le White-Oak-Swamp; enfin, le 30, à cinq heures du matin, la brigade French, passant la dernière, détruisait derrière elle le pont jeté sur le ruisseau près de Fraziers-Farm.

Les opérations de cette journée étaient pour Mac Clellan un grand succès : le premier pas de sa retraite et le plus difficile était fait, et fait heureusement. Il avait réussi à placer le White-Oak-Swamp entre son armée et le gros de ses adversaires, et à traverser cet obstacle sérieux sans perdre ni un canon, ni une voiture. Tous les efforts de l'ennemi pour entamer son arrière-garde avaient été repoussés avec perte. Sur la rive droite du marais, voici quels avaient été les mouvements des troupes, durant l'après-midi du 29. Slocum, passant le matin, était venu prendre à Glendale la position occupée auparavant par le

corps de Keyes. Celui-ci s'était mis en marche et ne devait s'arrêter que sur les rives du James, à Turkey-Bend. Porter avait dépassé Slocum, qui faisait face au nord, pour couvrir la route de Fraziers-Farm à Nelsons-Farm; et, s'établissant à l'autre extrémité des clairières de Glendale, il en gardait les approches, à l'ouest, du côté du New-Market-Road. Il avait ordre d'y rester jusqu'au soir, et de se remettre en marche, sur les traces de Keyes, aussitôt que la nuit serait venue,

Le 30, au point du jour, les abords de White-Oak-Bridge et de Fraziers-Farm étaient occupés par Franklin, avec les divisions Smith et Richardson et la brigade Naglee. A gauche se développait la division Slocum, appuyant sa droite sur le Charles-City-Road. Heintzelman, qui, la veille au soir, avait passé, sans être inquiété, le marais à Bracketts-Ford, était venu, dans la nuit, prendre, en avant de Glendale, les positions où se trouvait Porter quelques heures auparavant. Mac Call avait quitté Fraziers-Farm et ses troupes faisaient le café aux environs de Nelsons-Farm. Sumner vint bientôt l'y rejoindre avec la division Sedgewick. Keyes, suivi de près par Porter, continuait à faire l'avant-garde de l'armée, et atteignait, dans la matinée, Haxalls-Landing, sur le James. Mais tous les deux avaient été retardés dans leur marche, et ils

n'avaient pas encore rendu compte de leurs mouvements au général en chef. Celui-ci ignorait entièrement leur sort, et il présumait seulement, n'ayant pas entendu le bruit du canon, que ses deux lieutenants n'avaient eu aucun engagement sérieux. L'impossibilité de tracer d'avance avec exactitude les mouvements de ses troupes, de connaître le pays qu'elles devaient traverser et d'être informé à temps des positions qu'elles avaient occupées, rendait la tâche de Mac Clellan singulièrement difficile : les officiers topographes détachés, dès le 28, pour reconnaître les routes du James n'avaient encore ni reparu, ni envoyé un seul guide au quartier général. Heureusement, au milieu de ces incertitudes, l'on apprit que Keyes avait découvert, par hasard, une route parallèle au Quaker-Road, tout à fait abandonnée depuis nombre d'années, à demi enfouie sous les herbes, les lianes et les troncs d'arbres renversés, mais cependant facile à rouvrir. La découverte était précieuse ; car cette route, située sur la gauche du Quaker-Road pour les troupes marchant vers le James, offrait une voie sûre au convoi, dont le flanc droit allait ainsi se trouver couvert par toute l'armée. On y engagea aussitôt la longue file des voitures des ambulances et des bagages.

Dans le courant de la matinée, lorsque Keyes, puis

Porter atteignirent le James, l'armée du Potomac se trouva développée depuis le pont de White-Oak-Bridge jusqu'à Haxalls-Landing, sur une étendue de treize kilomètres. Cette ligne était trop longue pour que les fédéraux pussent partout la défendre contre une attaque vigoureuse ; cependant ils ne pouvaient pas non plus la raccourcir ; car, pour protéger le convoi, pour empêcher l'ennemi de se placer sur le flanc gauche des troupes en marche, il était nécessaire de lui interdire le passage du White-Oak-Swamp. Il fallut donc occuper fortement les trois points principaux de cette ligne. Le premier était la partie de la rive du James vers laquelle se dirigeait l'armée. A Haxalls-Landing, le fleuve borde une vaste clairière occupée par quelques cabanes, qui se trouvent au sud et, par conséquent, au delà de Malvern-Hill pour ceux qui viennent ou par le Quaker-Road, ou par le Newmarket-Road. Toutes les routes qui conduisent à cet embarcadère passent soit sur le flanc, soit au pied de la colline, qui en commande ainsi les approches. Elle domine tout le pays environnant : boisée à l'est, elle est, de tous les autres côtés, entièrement dépouillée. Un bouquet d'acacias s'élève seul autour de la vieille maison de M. Crewe, située sur le point culminant, au-dessus des pentes assez abruptes qui descendent

au James. Ces pentes sont moins escarpées à l'ouest, sur la face qui regarde Richmond, et s'adoucissent encore plus au nord, vers le Quaker-Road. A l'autre extrémité de la ligne, un point également important à défendre était celui de Fraziers-Farm, car il commande le passage du White-Oak-Swamp. La position intermédiaire était celle de Glendale. C'est là que venaient déboucher dans le Quaker-Road toutes les routes par lesquelles l'ennemi, arrivant de Richmond, devait tenter de se jeter sur le flanc de la colonne fédérale. En négligeant quelques irrégularités et une ou deux traverses sans importance, on peut représenter l'intersection de ces différentes routes à Glendale par un carré dont les quatre angles, faisant face chacun à un point cardinal, marqueraient l'entrée des quatre routes principales dans la clairière. Quatre tronçons reliant entre eux ces quatre angles formeraient les faces du carré. Les confédérés, qui avaient passé le White-Oak-Swamp sur les traces de Heintzelman, ou ceux qui en avaient longé la rive droite, allaient déboucher, par le Charles-City-Road, dans l'angle nord; ceux qui étaient descendus par le Central ou le Newmarket-Road allaient se réunir pour pénétrer ensemble dans la clairière par l'angle ouest. Les fédéraux qui venaient de White-Oak-Bridge

entraient par l'angle est, pour prendre, à l'angle sud, le Quaker-Road, qui les conduisait au bord du James.

Ces trois points étaient les seuls où la ligne, formée par les fédéraux pour couvrir leur mouvement, fût vulnérable. En effet, entre Glendale et Fraziers-Farm, le White-Oak-Swamp couvrait, du côté de Richmond, la ligne occupée par les fédéraux. Entre Glendale et Malvern-Hill, de petits marais, qu'une forêt épaisse rendait impraticables et qui formaient la source du Western-Run, s'étendaient à droite du Quaker-Road, de sorte que les chemins partis du Central ou du Newmarket-Road, ayant forcément à les éviter, venaient tous déboucher sur les pentes mêmes ou en vue de Malvern-Hill. C'est cette ligne que toutes les forces de Lee allaient attaquer le 30 juin, et que Mac Clellan était obligé de défendre assez longtemps pour permettre à son convoi d'atteindre, sans encombre, Haxalls-Landing. Cette fois, il ne pouvait plus compter sur l'inaction de l'ennemi. Lee avait eu tout le temps de concentrer son armée. Parcourant tous les points menacés, le général Mac Clellan prit rapidement ses dispositions pour le combat. Keyes quitta Haxalls pour aller occuper l'espace compris entre le James à Turkey-Bend d'une part et de l'autre Malvern-Hill. Porter, arrivé par le Quaker-Road, s'établit fortement

sur cette colline. A Fraziers-Farm, Franklin reçut l'ordre de défendre à outrance le passage du White-Oak-Swamp, que devaient certainement venir lui disputer les troupes contre lesquelles Sumner avait combattu, la veille, à Savage-Station. Enfin, l'attention de Mac Clellan ayant été appelée par le prince de Joinville, dont il écoutait volontiers les inspirations, sur le carrefour de Glendale, il comprit aussitôt toute l'importance de ce point. C'est là évidemment que Lee se préparait à frapper le coup décisif. Il fallait, pour couvrir la marche de l'armée, tenir fortement et conserver à tout prix les angles de l'ouest et du sud. Tout ce qui restait de forces disponibles fut envoyé pour défendre cette position. Les instants étaient précieux, la forêt épaisse, les routes tortueuses, enfin il était nécessaire d'épargner aux troupes fatiguées toute contre-marche inutile : elles se rangèrent donc un peu au hasard, mais finirent par former un grand arc de cercle, dont la convexité était tournée vers Richmond, et qui couvrait la majeure partie du carrefour de Glendale. Slocum était déployé à droite du Charles-City-Road, sa gauche appuyée à cette route et faisant face au nord. Kearney, qui était resté dans ses bivacs de la nuit, lui donnait la main et se déployait à gauche de cette route, un peu

en avant de celle de Newmarket, en regardant vers le nord-ouest. Mac Call était venu, vers midi, prendre place à sa gauche et en potence; il appuyait sa droite à la route de Newmarket, à cheval sur le chemin de traverse qui la relie au Quaker-Road, et attendait l'ennemi venant de l'ouest. En arrière, à gauche de Mac Call, Hooker avait déployé sa division; sa droite s'étendait jusqu'à cette traverse, qui fait un coude vers le sud; il se trouvait ainsi tourné vers le sud-ouest et était adossé à la lisière d'un bois, devant une grande clairière que coupe la route de Newmarket. Un espace de plusieurs centaines de mètres séparait la droite de Hooker de la gauche de Mac Call, mais, un peu en arrière de cette trouée, se trouvait Sumner, avec une partie de la division Sedgewick, qui était à demi masquée par les deux autres. Le reste de cette division n'avait pas encore quitté Fraziers-Farm. Les différentes parties de la ligne ainsi formée à Glendale étaient mal reliées entre elles; les généraux de division ignoraient chacun la position de leurs voisins et communiquaient difficilement entre eux au milieu de la forêt. Personne ne semble d'ailleurs avoir pris le commandement supérieur des troupes réunies auprès de cette clairière; mais elles étaient assez rapprochées pour pouvoir se soutenir mutuellement, si

le bruit du combat venait à révéler, sur un point quelconque, la présence de l'ennemi.

Toute l'armée confédérée se préparait, de son côté, à faire un suprême effort avant que Mac Clellan eût atteint le James. Jackson, avec ses quatre divisions, ne s'était arrêté qu'un moment à Savage et s'était engagé dans la route prise durant la nuit par Sumner, pour forcer le passage du White-Oak-Swamp, en face de Fraziers-Farm. Hill et Longstreet, qui étaient partis de Richmond, marchaient sur le Newmarket et le Central-Road, et avaient envoyé quelques détachements sur le Charles-City-Road. Ils devaient donc déboucher directement sur Glendale. Magruder, revenu en arrière après son échec de Savage-Station, avait rallié Huger et, les suivant de près avec ses forces réunies, devait former, dans l'attaque générale, droite confédérée. La légion de Wise et d'autres troupes établies jusqu'alors sur la rive droite du James passaient ce fleuve à Drewrys-Bluff et avaient ordre de se placer à l'extrême droite, pour tenter de prévenir les fédéraux dans l'occupation de Malvern-Hill.

Dès onze heures du matin, Jackson avait atteint le passage du White-Oak-Swamp; mais il y trouvait Franklin solidement établi. Celui-ci, disposant de huit ou neuf batteries, couvrait le passage des feux de

ses canons. Son infanterie, renforcée en ce moment par une partie de la division Sedgewick, et composée ainsi de neuf brigades, était rangée un peu en arrière. Les forces de Jackson étaient très-supérieures en nombre à celles des fédéraux. Il amenait avec lui les quatre grandes divisions et les dix-huit ou vingt batteries qu'il commandait depuis le 26. Mais les abords du White-Oak-Bridge, resserrés, des deux côtés, entre des bois marécageux, ne lui permettaient pas de profiter de cette supériorité et de mettre à la fois tout son monde en ligne, et, malgré son audace, malgré l'intérêt qu'il avait à agir promptement, il n'osa engager ses soldats dans ce redoutable défilé. Sept batteries confédérées vinrent se ranger au-dessus du passage, pour éteindre le feu des pièces fédérales avant que l'infanterie l'abordât de vive force. Les fédéraux semblèrent d'abord avoir le dessous. Les deux batteries de Hazzard et de Mott, qui se trouvaient en première ligne, furent réduites au silence, presque tous leurs canons ayant été brisés par les projectiles ennemis. Mais le combat fut aussitôt repris par des pièces rayées de 10 ; se tenant, grâce à leur calibre, un peu plus en arrière et presque hors de portée de l'artillerie confédérée, elles lui firent éprouver, à leur tour, des pertes considérables. Durant ce

temps, les bataillons d'infanterie des deux partis restaient sous les armes, prêts les uns à commencer l'attaque, les autres à la repousser, et également exposés à tous les projectiles ennemis, qui faisaient dans leurs rangs de cruels ravages. Malgré tous leurs efforts, les confédérés ne purent dominer le feu de l'artillerie de Franklin ; la canonnade se prolongea ainsi toute la journée, et la nuit arriva sans que Jackson eût même tenté de forcer le passage. De part et d'autre, les pertes avaient été sérieuses.

Le combat de Fraziers-Farm était, pour les fédéraux, un succès important. Franklin avait réussi à tenir en échec toute la journée près de la moitié de l'armée confédérée. En se résignant à allonger sa ligne d'une manière qui pouvait paraître excessive, plutôt que d'abandonner le passage du White-Oak-Swamp, Mac Clellan avait empêché Lee de réunir ses deux ailes séparées par ce marais. Il avait ainsi paralysé les quatre divisions de Jackson, dans un moment où leur présence sur un autre champ de bataille aurait pu être décisive.

En effet, le même jour, une lutte terrible et sanglante s'engageait à peu de kilomètres de là, autour du carrefour de Glendale.

Vers deux heures de l'après-midi, quelques détache-

ments confédérés, venant par le Charles-City-Road, avaient attaqué Slocum, mais avaient été aisément repoussés. Ils précédaient les troupes de Longstreet et d'A. P. Hill, formant en tout 18 à 20,000 hommes, qui se trouvaient alors sous les ordres de ce dernier. Un peu avant trois heures, ces deux corps débouchèrent par le Newmarket-Road sur les clairières de Glendale, le premier arrivant à droite, et le second à gauche de la route, et ils tombèrent directement sur la division Mac Call, qui, placée au centre, occupait la partie la plus saillante du front des fédéraux. Mac Call avait rangé ses troupes sur deux lignes, Meade à droite, Seymour à gauche, et la brigade Reynolds en réserve; cinq batteries couvraient son front. Après avoir préparé l'attaque par une pluie d'obus, les colonnes confédérées abordèrent vigoureusement leurs adversaires. La petite division Mac Call était réduite à 6,000 hommes par ses pertes des journées précédentes, et, depuis quatre jours, elle avait plus combattu et plus marché qu'aucune autre dans l'armée du Potomac; cependant elle repoussa complètement le premier choc : Seymour et Meade, assaillis, l'un après l'autre, par l'ennemi, qui cherchait le point faible de la ligne, se défendaient énergiquement, et ils firent même plusieurs centaines de prisonniers.

Mais, à chaque nouvelle attaque, les confédérés amènent des troupes fraîches : les Pennsylvaniens de Mac Call sont épuisés. Hill a trouvé enfin la brèche ouverte entre cette division et celle de Hooker et en profite pour chercher à les tourner l'une et l'autre. A gauche, dans la ligne fédérale, Hooker, fortement attaqué, est obligé de porter toutes ses réserves et un régiment détaché du corps de Sumner au secours de Grover, qui commande sa première brigade. Plus à droite, une nouvelle charge des confédérés est dirigée contre la brigade Seymour, formant l'aile gauche de Mac Call, et contre deux batteries allemandes, empruntées à la réserve d'artillerie, qui la couvraient. Les canonniers sont mis en déroute; une grande partie de cette brigade se trouve ainsi prise entre deux feux : elle se débande et les fuyards sont rejetés sur Hooker. Celui-ci les laisse passer dans ses rangs et accueille par un feu meurtrier les confédérés qui les poursuivaient. Les soldats de Longstreet n'avaient pu conserver leurs rangs, au milieu de la charge, et arrivaient eux-mêmes en désordre. Ils sont arrêtés tout court, et deux régiments de Hooker, le 1^{er} et le 69^e Massachusetts, reprenant l'offensive, les poussent à la baïonnette sur les deux autres brigades de Mac

Call, qui sont demeurées fermes à leur poste et les accueillent par un feu bien nourri. Pendant ce temps, Sedgewick a reçu des renforts : les deux brigades détachées le matin pour soutenir Franklin à Fraziers-Farm ont été renvoyées par celui-ci, dès qu'il s'est vu assez fort pour défendre le passage sans elles. Ces troupes encore fraîches arrivent à Glendale et viennent remplir l'espace vide que la brigade Seymour, presque entièrement désorganisée, a laissé dans la ligne fédérale. Le combat est rétabli, quoiqu'un peu de terrain ait été perdu. L'ennemi cependant renouvelle constamment ses attaques. Il abandonne la ligne occupée par Hooker et Sedgewick pour porter ses coups principaux sur la droite de Mac Call et sur la gauche de Kearney, à l'autre extrémité des positions fédérales. Kearney est soutenu par la brigade Taylor, de la division Slocum, qu'il a longtemps commandée lui-même. A la vue de leur ancien chef, les quatre régiments du New-Jersey qui la composent redoublent d'ardeur, et ce renfort opportun lui permet de maintenir sa position. Mais la droite de Mac Call, formée par la brigade Meade, est de nouveau engagée dans une lutte inégale et meurtrière. Elle a déjà repoussé plusieurs attaques lorsque, vers six heures, le 55^e et le 60^e Virginie abordent résolûment la batterie

régulière de Randall, postée à côté de Meade et qui, jusqu'à présent, a défié tous les assauts. Les Virginiens, portant le fusil d'une main, et massés en forme de coin, s'élancent au pas de course à travers l'espace ouvert, de six cents mètres, qui les sépare des canons fédéraux. Rien ne peut les arrêter : la mitraille et la fusillade les déciment sans les ébranler. Ils arrivent enfin, les artilleurs sont tués, les pièces prises, la brigade Meade obligée de reculer. Elle continue cependant la lutte avec une rare obstination : à sept heures, une nouvelle charge enlève au centre de la ligne de Mac Call la batterie de Cooper. Mais le 9^e Pennsylvanie fait un retour offensif et, après un engagement acharné, reprend les canons. L'ennemi abandonne en même temps ceux de Randall, qu'il n'a pu emmener.

Le soleil va se coucher, la lutte se ralentit. Les deux magnifiques divisions de Longstreet et de Hill se sont prodiguées, il ne reste plus un homme en réserve. Magruder, qui, depuis longtemps, devrait être sur le champ de bataille, n'a pas encore paru. Le canon de Jackson tonne toujours dans la direction du White-Oak-Swamp, mais il n'a pas avancé depuis le matin : mauvais signe pour les confédérés. On ne peut avoir de ses nouvelles ; car, pour l'atteindre, il faut contourner le marais et repas-

ser par les faubourgs de Richmond, route de quarante à cinquante kilomètres de longueur. L'armée confédérée, coupée en deux par cet obstacle, est réduite à l'impuissance. Les fédéraux n'ont engagé, à Glendale, que 15 ou 18,000 hommes contre les 20,000 qui les attaquent; mais le reste des divisions Hooker, Sedgewick et Slocum est à portée de les soutenir, et, vers la fin du combat, les confédérés ont bien vu qu'ils avaient affaire à des troupes qui se sentaient appuyées. Ils renoncent à l'attaque, et même, croyant ces troupes plus nombreuses qu'elles ne le sont réellement, ils quittent, pour se dégager, la plus grande partie du terrain qu'ils viennent de conquérir. Le général Lee était sur le champ de bataille et il avait amené avec lui le président Davis, car l'on espérait à Richmond que cette journée du 30 achèverait la destruction de l'armée du Potomac. Combien, en voyant deux de ces divisions s'épuiser seules en vains efforts sur le point vital de la ligne ennemie, Lee dut-il regretter d'avoir perdu la journée du 28, d'avoir fait perdre encore à Jackson toute celle du 29 en le retenant inutilement devant les ponts détruits du Chickahominy, et de l'avoir enfin engagé, le 30, avec quatre divisions, entre deux marais, devant un défilé dont quelques canons

avaient réussi à lui interdire le passage ! Sa méprise sur le véritable dessein de Mac Clellan avait compromis les résultats les plus brillants de sa victoire de Gaines-Mill. Loin de réparer cette erreur, il l'avait aggravée lorsque, apprenant la marche des fédéraux vers le James, il avait dirigé la moitié de son armée sur l'impasse de Fraziers-Farm. L'on ne peut expliquer cette faute, chez un général aussi habile, que par l'ignorance où il était de la nature du terrain occupé par son adversaire. En effet, si, laissant à Magruder seul la tâche de suivre Sumner, il avait, dès le 29, ramené Jackson sur Richmond, il aurait pu, le 30, mettre en ligne les trois quarts de son armée entre le White-Oak-Swamp et le James.

Sur les rives de ce fleuve, un engagement secondaire avait eu lieu pendant que se livraient le combat de Fraziers-Farm et la bataille de Glendale. La légion de Wise descendait le James pour devancer, s'il était possible, les fédéraux à Turkey-Bend. Elle devait, pour cela, contourner le pied de Malvern-Hill. Avant d'avoir atteint ce point, elle se heurta au corps de Porter, qui, nous l'avons dit, était posté sur les pentes de la colline, et s'étendait jusque dans les terrains bas et boisés qui la séparent du James. Les confédérés l'attaquèrent de ce côté, mais avec la mollesse de

troupes qui ne s'attendaient pas à rencontrer l'ennemi, et, malgré la protection qu'ils trouvèrent dans d'épais taillis, ils furent aisément repoussés par la brigade Warren. Ils engagèrent, en même temps, un combat d'artillerie avec les batteries de Porter établies sur la colline, et jetèrent un moment le trouble dans la marche du convoi fédéral. Quelques canonnières, sous les ordres du commodore Rodgers, attendaient l'armée à Haxalls-Landing; l'une d'elles, le Galena, venait justement de recevoir à son bord le général Mac Clellan, qui voulait remonter le fleuve en reconnaissance, lorsque l'attaque de Wise commença. Aussitôt Rodgers lança quelques obus Parrott de cent dans la direction où il supposait que se trouvaient les réserves ennemies. Ces projectiles, tirés au hasard, ne pouvaient faire grand mal à des troupes dispersées au milieu de la forêt; mais le bruit étrange qui annonçait leur approche, le fracas des arbres qu'ils brisaient sur leur passage, enfin la violence de leur explosion, firent une profonde impression sur les confédérés. Les fédéraux, au contraire, qui de loin entendaient la voix sourde et puissante des canons de la marine, la saluaient comme celle d'un auxiliaire impatientement attendu.

Il était temps pour eux d'atteindre enfin les rives

du James. Durant toute la journée du 30, malgré l'opportune découverte, signalée plus haut, d'une nouvelle route, le convoi avait marché avec beaucoup de difficulté et de lenteur; le bruit du canon, résonnant sur tant de points de la ligne, avait plus d'une fois répandu de folles alarmes parmi les conducteurs de cette longue colonne. Le grand parc de réserve et de siège, les batteries détachées des divers corps, que Mac Clellan avait appelés à Malvern-Hill pour fortifier cette position, avaient la plus grande peine à avancer. Toutes les fermes, toutes les huttes étaient transformées en hôpitaux, où s'entassaient les victimes des batailles de Savage, de Fraziers-Farm et de Glendale. Les chirurgiens suffisaient à peine à leur donner les premiers soins, et la plupart des blessés avaient la triste certitude d'être abandonnés le soir aux mains de l'ennemi. La chaleur étouffante d'un été virginien, la privation de sommeil, les longues étapes, les combats sans cesse renouvelés, les émotions et les incertitudes de tout genre, triomphaient des constitutions les plus robustes et énervaient ceux que la terrible fièvre des marais épargnait encore. Les marches de nuit avaient aussi contribué singulièrement à diminuer l'effectif des corps et à élever le nombre des traînants. Beaucoup de soldats

se perdaient dans l'obscurité, et, ne pouvant au jour retrouver leur corps, rejoignaient la colonne des invalides, qui s'étendait sur toute la longueur du convoi. Souvent sans sacs, mais toujours armés et bien pourvus de munitions, ils s'en allaient, par groupes de trois à vingt, et, se trouvant affranchis de toute autorité hiérarchique, ils reprenaient bientôt l'indépendance naturelle à leur caractère. Les malades, les éclopés, les fourbus, augmentaient dans une proportion effrayante. Enfin, grande cause encore de privations pour le soldat, les distributions n'avaient pu se faire très-régulièrement au milieu de ces engagements incessants. A mesure que cette foule, composée de tant d'éléments divers, apercevait de loin, à travers la verdure, les eaux du James, dont la surface unie étincelait sous un soleil de feu, une seule pensée s'emparait d'elle, une même ardeur rendait des forces à ces hommes épuisés. Ils couraient vers le fleuve, pour s'y rafraîchir, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas le jouet de quelque mirage trompeur, pour contempler de plus près, pour toucher, s'ils avaient pu, ces canonnières dont le secours devait marquer la fin de leurs dangers et de leurs souffrances, pour saluer enfin le pavillon national, qui, se balançant mollement

sous la brise, reflétait dans les eaux son azur constellé. A voir leur empressement, on eût dit que le James était pour eux ce fleuve de l'Oubli, auquel, nous dit le poète, les ombres viennent demander en foule un remède souverain contre toutes leurs peines.

Cependant la vue de leurs camarades sous les armes, l'honneur militaire, les exhortations des officiers détachés pour les réorganiser, rendaient bientôt des forces aux plus découragés, et l'on voyait, en peu de temps, s'improviser des compagnies, des bataillons qui, retrouvant une nouvelle ardeur, venaient se mettre en ligne derrière les soldats aguerris de Porter.

En fin de compte, la journée du 30 avait assuré aux fédéraux tous les avantages que celle du 29 leur avait promis. Placés, pour ainsi dire, dos à dos et pouvant se soutenir mutuellement, leur arrière-garde, d'un côté, et, de l'autre, leur centre, avaient repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Franklin, appuyant sa gauche à des marais impraticables, contenait, avec 18,000 hommes, une armée de plus de 36,000, commandée par le redoutable Jackson, tandis que Slocum, étendant sa droite jusqu'à ces mêmes marais, occupait l'extrémité de l'autre ligne, qui, à Glen-

dale, couvrait les routes suivies par toute l'armée. Ces deux lignes formaient ainsi un angle aigu dont le sommet, engagé dans la rive méridionale du White-Oak-Swamp, était protégé par cet obstacle insurmontable et séparait entièrement les deux ailes des assaillants. Si Jackson avait réussi à dépasser Fraziers-Farm, il prenait à revers les fédéraux combattant à Glendale et les écrasait entre deux feux. Si Hill, d'autre part, avait pu pénétrer jusqu'au Quaker-Road, il coupait en deux l'armée fédérale et assurait la destruction d'une moitié de cette armée.

Aussi la bataille de Glendale fut-elle remarquable par son acharnement, entre toutes celles qui ont ensanglanté les forêts américaines. Rien de plus grave que la partie qui se joua dans cette clairière, encore inconnue la veille aux deux états-majors. Si le succès n'avait dû être compté que par le nombre des trophées, quoique les confédérés en eussent laissé quelques-uns aux mains de leurs adversaires, tout l'avantage aurait été de leur côté. Ils avaient fait beaucoup plus de prisonniers qu'ils n'en avaient perdu : le soir, leurs avant-postes avaient ramassé le général Mac Call, qui s'était égaré dans les bois. Ils avaient pris huit ou dix canons aux fédéraux, tandis que ceux-ci n'emportaient que quatre drapeaux, aux-

quels il fallait ajouter deux pièces d'artillerie, que Wise avait laissées à Malvern entre les mains de Porter. Mais les fédéraux pouvaient s'estimer heureux de n'avoir pas payé plus cher les résultats qu'ils avaient obtenus par leur ténacité dans cette bataille; leur retraite était désormais assurée, et l'on pouvait considérer comme accomplie la délicate opération du changement de base. En effet, le 30, dès quatre heures de l'après-midi, les dernières voitures avaient atteint Malvern-Hill : avant le coucher du soleil, le convoi campait tout entier dans la vaste clairière de Haxalls, replié sur lui-même et protégé contre toute attaque par la position de Malvern-Hill, tandis que les nombreux canons de campagne et de siège qui avaient marché avec lui gravissaient péniblement cette hauteur, qu'ils allaient rendre inexpugnable.

Toutes les ambulances étaient en sûreté; une centaine de voitures à peine manquaient seules à l'appel; à ce chiffre insignifiant il convient d'ajouter un canon abandonné dans une fondrière, quatre ou cinq perdus par Mac Call à Glendale et autant de pièces démontées, que Franklin fut obligé de laisser à Fraziers-Farm. Ainsi 4,000 voitures, 4 ou 500 ambulances, 350 pièces de campagne, 50 pièces de siège et 2,500 bœufs avaient suivi une seule route, un

simple chemin des bois, constamment occupé par des troupes en marche ou obstrué par l'infanterie ou la cavalerie, au milieu du bruit de la bataille qui éclatait à la fois en avant, en arrière et sur le flanc, et avaient parcouru, en quarante-huit heures, une longueur de plus de trente kilomètres. Le général Mac Clellan pouvait regarder une pareille marche comme un succès presque inespéré et la manière dont elle fut conduite fit le plus grand honneur aux services administratifs de l'armée fédérale.

Cependant, si cette armée était heureusement sortie d'une situation périlleuse, elle ne pouvait demeurer dans les positions qu'elle occupait depuis Fraziers-Farm jusqu'à Haxalls-Landing. Non-seulement il fallait qu'elle se concentrât pour pouvoir se défendre, se nourrir et se reposer, mais la configuration du cours du James l'obligeait même à quitter Haxalls-Landing, pour aller chercher plus bas un meilleur point de ravitaillement. En effet, au-dessus de son confluent avec l'Appomatox à City-Point, le James-River se resserre de telle sorte que les navires remontant à Haxalls auraient été sans cesse exposés au feu des batteries élevées par l'ennemi sur la rive droite du fleuve : aussi le commodore Rodgers avait-il indiqué à Mac Clellan, dès leur première entrevue,

le point de Harrisons-Landing comme le plus favorable pour établir les dépôts de l'armée. C'est là, par conséquent, qu'elle devait terminer sa marche, car elle ne pouvait songer à demeurer sur le White-Oak-Swamp ou même à Malvern, en s'approvisionnant par terre depuis Harrisons-Landing : elle aurait été affamée en peu de jours.

Malvern-Hill d'abord, Harrisons-Landing ensuite, étaient donc les deux étapes naturellement indiquées à l'armée du Potomac. Le général Mac Clellan ne comptait pas défendre Fraziers-Farm et Glendale, et il attendait les rapports des généraux qui venaient de combattre dans ces positions pour leur envoyer l'ordre de se replier. Cependant une retraite immédiate était tellement nécessaire, que ceux-ci prirent sur eux de l'exécuter. Franklin, le plus éloigné, commença son mouvement vers dix heures du soir, après en avoir donné avis au quartier général. Ses voisins n'en furent avertis que par le général Seymour, qui, en rôdant à la recherche de sa brigade, dont il avait été séparé lors de sa déroute à Glendale, rencontra par hasard les têtes de colonne de Franklin. Il n'y avait plus le temps de demander des instructions au quartier général à Malvern-Hill. La retraite de Franklin ouvrait la porte à Jackson.

Heintzelman, Sumner et Mac Call se disposèrent aussitôt à rapprocher leurs troupes des bords du James. Ils ne faisaient que prévenir les ordres que Mac Clellan se préparait à leur envoyer. Le général en chef n'avait pas le droit de blâmer chez ses lieutenants ce grand empressement à se replier; car l'ignorance dans laquelle il resta, jusqu'au soir, de leur situation, et qui fut cause du retard dans l'envoi des ordres de retraite, ne pouvait être imputée qu'à l'organisation fort imparfaite des états-majors fédéraux. La nécessité de pourvoir aux mouvements ultérieurs de ses troupes justifiait son séjour sur les canonniers de Rodgers; mais son absence momentanée avait été remarquée par des soldats qui avaient besoin d'être encouragés au milieu d'une lutte sanglante et par des lieutenants déjà trop enclins à la critique. En n'attendant pas ses tardives instructions, ses chefs de corps rendirent plus facile une retraite qui était inévitable. La marche de nuit s'accomplit dans le meilleur ordre, et, avant le point du jour, l'armée fédérale était concentrée aux abords de Malvern-Hill.

Cette colline offrait une admirable position. Son sommet, sur une longueur de 2,500 mètres et une largeur de 1,200, formait un plateau uni et ouvert : s'élevant doucement du nord au sud jusqu'à la crête

de l'escarpement qui dominait le James, il offrait aux troupes de grandes facilités de manœuvre; depuis le nord-est jusqu'au sud, au pied des pentes déboisées qui la terminaient, sa base était enveloppée par le Western-Run et des taillis épais; à l'ouest serpentait un des affluents de ce ruisseau, entouré aussi de forêts marécageuses et assez difficile à traverser pour l'artillerie. Les abords de Malvern-Hill n'étaient faciles qu'entre ces deux cours d'eau. De ce côté, au-dessous du mamelon principal, les pentes se prolongeaient doucement à travers un pays ouvert; le Quaker-Road, après avoir rallié une traverse venue du Newmarket-Road, profitait de ces pentes pour monter à Malvern-Hill, laissant à gauche un petit bois et la maison West, puis se bifurquait avant d'arriver au sommet. La branche de l'ouest suivait la crête occidentale, atteignait la maison Crewe et descendait de là sur les pentes abruptes qui regardent le sud, pour passer le Western-Run à Turkey-Bridge; enfin, non loin de ce pont, elle rejoignait la route directe de Richmond à Haxalls, qui prolonge celle de Newmarket et serre les rives du James. La branche de l'est longeait le bord oriental de Malvern-Hill, et, après avoir passé la maison Binford, descendait dans les bois qui ombragent le Western-Run, pour

venir enfin se confondre avec l'autre branche à Haxalls.

Les dernières troupes fédérales atteignaient Malvern le 1^{er} juillet, à dix heures du matin. Avant de s'embarquer pour faire une reconnaissance à bord du Galena, Mac Clellan les plaça lui-même sur ce terrain, qu'il avait étudié depuis la veille, en donnant à leur ligne la forme d'un vaste demi-cercle, qui s'étendait depuis la maison Crewe jusqu'à celle de Binford, par le bois voisin de West. Refusant son extrême droite, il l'avait déployée à l'est le long du Western-Run jusque devant Haxalls, tandis que l'extrême gauche était efficacement protégée par l'embouchure impraticable de ce ruisseau et par les canonnières embossées dans le James. L'armée gardait ainsi tous les abords de Malvern, ramenant ses deux ailes presque sur les rives du fleuve. Elle était rangée dans l'ordre suivant, en énumérant de gauche à droite : Sykes, à l'extrême gauche, gardait les approches de la route directe de Richmond à Haxalls, ayant une brigade au pied de Malvern, près de Turkey-Bridge, et les deux autres sur les pentes de la colline; Morell était à sa droite, posté en avant de la maison Crewe : ils formaient ensemble le corps de Porter. Mac Clellan avait placé immédiatement

après la division Couch, qui avait été détachée de ce corps ; elle était déployée, à mi-côte, entre le sommet de Malvern-Hill et les bois qui en bordent le pied, appuyant sa droite à un ravin profond et boisé. Ce ravin, qui remontait presque à la hauteur de la maison West, marquait la limite de la colline proprement dite de Malvern et séparait la gauche du centre fédéral. Le corps de Heintzelman formait ce centre, s'étendant depuis le ravin jusqu'au bois de West, dont il occupait la lisière ; il était à cheval sur le Quaker-Road, Kearney se trouvant à gauche, et Hooker à droite. Entre Hooker et la maison Binford, la ligne était continuée par le corps de Sumner, Sedgewick d'abord et Richardson à sa droite. Plus loin, le cours du Western-Run était gardé par les divisions Smith et Slocum, composant le corps de Franklin. Enfin le pont de Carters-Mill sur ce ruisseau, ainsi que les approches de Haxalls, où convergeaient un grand nombre de routes, étaient confiés à Keyes avec la division Peck, qui se trouvait ainsi faire face à l'est et tourner le dos à celle de Sykes. Tout indiquait que l'effort des confédérés se porterait sur la gauche fédérale. Ils ne pouvaient, en effet, aborder l'armée du Potomac que par deux routes, celle de Richmond à Haxalls et le Quaker-Road, qui

les amenaient, heureusement pour les fédéraux, sur la partie la plus facile à défendre des positions que ceux-ci occupaient. C'est aussi ce côté que Mac Clellan s'appliqua surtout à fortifier. La division des réserves pennsylvaniennes, qui avait été commandée par Mac Call jusqu'à la bataille de Glendale, où il avait été pris, fut placée derrière Porter. Quoique cette petite troupe eût été cruellement décimée, elle était encore prête à combattre avec vaillance. Le général en chef donna, en outre, à son aile gauche un puissant renfort d'artillerie. Pour la première fois depuis que la campagne était commencée, le terrain se prêtait admirablement à l'usage de cette arme; et la prévoyance avec laquelle Mac Clellan avait formé une réserve de plus de cent canons, les soins dont il l'avait constamment entourée et l'énergie qu'il avait déployée pour la conserver intacte au milieu de la retraite, malgré sa pesanteur et les périls de tout genre auxquels elle était exposée, allaient enfin être largement récompensés dans cette soirée du 1^{er} juillet. Sous la direction d'un officier du plus haut mérite, le colonel Hunt, les batteries de réserve furent massées sur la gauche et le centre des fédéraux. Elles furent placées partout où s'offrait une position favorable, et plus de soixante pièces étaient prêtes à couvrir de leurs feux

convergens n'importe quel point de la ligne de Porter. Enfin, les gros canons de siège étant arrivés à Haxalls, grâce au zèle incessant du colonel Tyler, qui n'en avait abandonné qu'un seul durant la retraite, une dizaine de ces pièces furent hissées jusqu'auprès de la maison Crewe, d'où elles pouvaient, en tirant par-dessus les lignes amies, atteindre les assaillants s'ils s'aventuraient sur les pentes de Malvern-Hill.

Il était évident que les confédérés tenteraient une dernière attaque contre l'armée du Potomac. Le 30 au soir, leur situation était bien moins avantageuse que trois jours auparavant. L'armée, qu'ils croyaient, après la bataille de Gaines-Mill, tenir enserrée dans un réseau de fer; leur avait échappé avec tout son matériel, ne laissant entre leurs mains que des blessés, quelques milliers de prisonniers et des canons brisés. Tous leurs efforts pour l'entamer avaient été vains, et elle venait enfin de trouver sur le James une position d'où elle pouvait, à la première occasion, entreprendre des opérations bien plus dangereuses pour Richmond que celles qui venaient d'être empêchées au prix de tant d'efforts. D'autre part, l'armée confédérée était à bout de forces. Des marches et des contremarches exagérées, interrompues seulement par de fréquents et sanglants combats, l'avaient fort amoin-

drie, et le nombre d'hommes qu'elle pouvait mettre en ligne, le 1^{er} juillet, devant Malvern-Hill était bien inférieur au chiffre avec lequel elle avait commencé son mouvement six jours auparavant. Elle avait rempli les bois de blessés, de malades et de traînants. Enfin les deux corps de Longstreet et d'A. P. Hill avaient tellement souffert à Glendale, qu'un jour de repos leur était indispensable, et il avait fallu les faire relever pendant la nuit par ceux de Huger et de Magruder.

Cependant la retraite des fédéraux avait enfin permis à Lee de relier les deux parties de son armée. Quoique cette concentration fût bien tardive, il ne pouvait manquer d'en profiter pour assaillir son adversaire, non moins fatigué que lui, avant que celui-ci eût le temps de s'établir dans une position retranchée. Au point du jour, Jackson passait le White-Oak-Swamp et atteignait bientôt le champ de bataille de Glendale. Il reçut l'ordre de continuer à suivre l'ennemi par le Quaker-Road, tandis que Magruder et Huger devaient défilé sur sa droite, par des sentiers des bois, pour gagner la route de Haxalls et venir attaquer l'aile gauche de Mac Clellan. Longstreet et Hill, destinés à servir de réserve, marchaient derrière Jackson et vinrent occuper, sur sa gauche, une posi-

tion, assez éloignée du lieu du combat, qu'ils ne quittèrent pas de toute la journée. Jackson, avant de passer le Western-Run au gué du Quaker-Road et de déboucher devant les premières pentes de Malvern, laissa dans les bois, près de Willis-Church, son ancienne division et deux brigades d'Ewell, et s'avança avec le reste, la troisième brigade d'Ewell au centre, la division Whiting à gauche, et D. H. Hill à droite. Celui-ci, se déployant entre la route et l'affluent du Western-Run, longeait ce ruisseau en s'étendant en partie dans les bois qui le bordent. Arrivé au point où il est rejoint par le ravin qui séparait le centre de la gauche de Mac Clellan, le général confédéré envoya au delà du ravin la brigade Anderson, qui déboucha ainsi sur la droite de la division Couch, formée par la brigade Howe. Il était trois heures. Tandis que l'artillerie de Whiting et d'Ewell canonait le centre fédéral, Anderson, appuyé par le feu de deux batteries, attaqua vigoureusement les fédéraux ; mais ce fut en vain. Howe avait attendu les confédérés à petite distance. Accueillis par un feu meurtrier, ils s'arrêtèrent, et une charge du 102^e Pennsylvanie acheva de les repousser d'un côté, pendant que, de l'autre, le 36^e New-York enlevait les drapeaux du 14^e Alabama. Les gardes Lafayette, commandés par le lieutenant-

colonel Thouret, soutinrent aussi la réputation déjà acquise à Williamsburg et à Fair-Oaks, et Couch profita de ce succès pour rectifier sa ligne en l'avancant de huit cents mètres environ. L'attaque des confédérés ne fut pas renouvelée : Lee avait envoyé à ses généraux l'ordre d'attendre, pour reprendre l'offensive, que toute l'armée fût en ligne. La brigade Armistead, de la division Huger, devait, en s'ébranlant avec de grands cris, donner le signal d'un assaut général contre les positions ennemies.

Cependant la marche de Magruder et de Huger était ralentie par les bois et les marais qu'il leur fallait traverser avant d'atteindre les positions qui leur étaient assignées. Leur artillerie surtout pouvait à peine avancer. Par une négligence inconcevable de l'état-major confédéré, aucune carte de cette contrée n'existait dans l'armée : comme nous l'avons déjà dit, personne n'avait prévu que le flot de la guerre se porterait de ce côté. La colonne marchait donc un peu à l'aventure. Enfin deux brigades de Huger débouchèrent des bois sur la droite d'Anderson. La troisième, celle d'Armistead, qui aurait dû commencer l'attaque, suivit Magruder. Celui-ci, poussant ses têtes de colonne aussi vite que le permettait l'épaisseur des taillis qu'il fallait éclairer à droite et à gau-

che de son chemin, arrivait, vers quatre heures, en face des positions de Porter et mettait aussitôt en batterie les canons de Purcell, les seuls qui eussent pu le suivre. Mais, à peine les artilleurs confédérés se sont-ils montrés, que la puissante artillerie de Porter les écrase de ses feux. Malgré leur obstination, leurs pièces sont rapidement démontées ou réduites au silence. Une autre batterie, appelée le Letcher-Artillery, qui arrive à leur secours, voit aussi, au bout de peu de temps, la plupart de ses canonnières tués ou blessés. Magruder, qu'aucun obstacle n'effraye, croit pouvoir la dégager en faisant charger par ses soldats quelques pièces fédérales, les plus voisines de son point d'attaque. Il confie cette tâche à un régiment, qui monte bravement à l'assaut et s'approche jusqu'à cent cinquante mètres des canons ennemis; mais ceux-ci répondent par une telle pluie de mitraille que les confédérés reculent en désordre, laissant le terrain jonché de morts et de blessés. Une seconde et une troisième attaque, faites également par un seul régiment à la fois, ont le même résultat. Les soldats de Porter appuient par leur mousqueterie le tir de l'artillerie. Aucun ordre précis, aucune direction d'ensemble ne règlent les mouvements de l'armée confédérée. Stuart, emporté d'abord vers le White-House par l'appât du

butin, puis jusque dans la péninsule par le vain espoir d'atteindre Stoneman, n'a pas encore rejoint Lee, et l'on peut dire qu'avec lui les yeux de l'armée confédérée sont absents. Whiting à gauche, D. H. Hill au centre, Magruder et Huger à droite, ne se soutiennent pas mutuellement, ne communiquent même pas entre eux, et ne reçoivent pas de Lee les instructions qui leur permettraient d'agir de concert. Après avoir donné à ses différents corps, pour signal de l'attaque, une indication tout à fait insuffisante, le commandant en chef de l'armée confédérée semble avoir cessé de présider aux mouvements de ces corps, qui sont comme perdus au milieu de la forêt. Les fédéraux, au contraire, du haut de Malvern-Hill, embrassent d'un coup d'œil tous ces mouvements, et leur position centrale leur permet toujours de masser rapidement des hommes et des canons sur le point le plus menacé. Leur vue s'étend même si loin que Mac Clellan aperçoit les colonnes de Longstreet et d'A. P. Hill qui vont prendre position en arrière à gauche de Jackson; et, craignant pour son flanc droit, moins bien défendu par la nature, il y retient assez longtemps des forces considérables. On a vu que Magruder, n'ayant pas tout son monde en ligne, n'avait pas voulu engager à fond le combat;

mais il avait fait des pertes inutiles, en aventurant d'abord quelques batteries, puis trois régiments l'un après l'autre. Ce vaillant soldat avait été exaspéré par les reproches qui lui avaient été adressés la veille pour n'être pas arrivé à temps à Glendale : aussi avait-il juré, dit-on, de conduire ses soldats droit à l'ennemi la première fois qu'il le rencontrerait, et c'est à ce motif qu'il faut attribuer ces sanglantes attaques, si imprudemment renouvelées.

Cependant le bruit du combat qui se livrait sur l'extrême droite des confédérés ne parvenait pas au reste de leur ligne : il était arrêté par l'épaisseur de la forêt et sans doute aussi par le vent, devenu subitement contraire, messenger incertain sur lequel Lee avait trop compté. Comme nous l'avons dit, la brigade Armistead, qui devait donner le signal de l'attaque, ayant suivi Magruder au lieu de marcher avec le reste de la division Huger, se trouva placée dans une partie de la ligne où elle ne pouvait plus remplir le rôle important qui lui avait été assigné. Mais, vers six heures, D. H. Hill, qui attendait avec impatience le signal convenu, crut enfin l'avoir entendu. Il reconnut distinctement le bruit d'une vive fusillade mêlée de hurras et n'en demanda pas davantage pour ébranler sa division. Il est probable qu'il fut trompé

par l'écho lointain de l'une des dernières charges partielles tentées par Magruder, la première ayant eu lieu une heure auparavant. Toute communication manquait à un tel point entre les divers généraux que Hill ignora, non-seulement durant toute la bataille, mais même quelques jours après, lorsqu'il écrivit son rapport, que Magruder avait réellement attaqué l'ennemi avant lui et soutenu un combat beaucoup plus long que le sien. Au moment où, croyant toute l'armée engagée, il mettait en mouvement sa division, ses voisins de droite et de gauche, n'ayant rien entendu, demeuraient immobiles à leur tour; et, une fois que le combat fut commencé, ils semblent n'avoir reçu aucun ordre pour le soutenir. Si nous n'avancions cette assertion qu'avec quelque réserve, c'est que les rapports confédérés, depuis celui du général en chef jusqu'à ceux des simples colonels, sont si vagues, si confus et si contradictoires en ce qui concerne les heures, qu'il est presque impossible d'en conclure d'une façon précise quelle fut la part de chacun dans la responsabilité de l'échec. Quoi qu'il en soit, Hill s'avança seul contre les positions fédérales. A la suite de la première attaque d'Anderson, il avait appuyé vers sa droite, Lee ayant indiqué la gauche ennemie comme le point sur lequel devaient se concentrer

tous les efforts de son armée. Il avait donc devant lui la droite de Morell, la division Couch renforcée par la brigade Caldwell, qui avait été provisoirement retirée à Richardson, et enfin la gauche de Kearney. Les bois qui bordent le pied de Malvern-Hill avaient jusqu'alors couvert les confédérés; mais, aussitôt qu'ils en eurent dépassé la lisière, ils furent accueillis à la fois par le feu de toutes les batteries, les unes postées sur la crête de la colline, et les autres étagées, à mi-côte, près de l'infanterie fédérale. Celle-ci joignit sa fusillade à leurs décharges lorsque la première ligne de Hill fut arrivée à portée de ses coups, et la rejeta en désordre sur ses réserves. Tandis qu'elle se reforme, de nouveaux bataillons montent, à leur tour, à l'attaque. Les souvenirs de Cold-Harbour doublent l'énergie des soldats de Hill. Ils tentent de percer la ligne, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Ils ont commencé par aborder la gauche de Kearney et la droite de Couch, formée par les brigades Caldwell et Howe; ils se jettent ensuite sur la gauche de la même division Couch. Mais là aussi ils sont repoussés, après avoir presque atteint les positions des fédéraux. De part et d'autre, on lutte avec acharnement, et il semble un moment que les confédérés vont pénétrer enfin au milieu même de leurs adversaires et

de la formidable artillerie qui les écrasait tout à l'heure. Mais Sumner, qui commande à droite, voyant qu'aucune attaque ne se dessine de ce côté, détache successivement les brigades Sickles et Meagher pour porter secours à Couch. Pendant ce temps, Whiting à gauche, Huger à droite, laissent les soldats de Hill s'épuiser, sans les soutenir. Ni Lee, ni Jackson ne leur ont envoyé le moindre ordre, et le bruit de la bataille qui se livre auprès d'eux n'a pas suffi pour les faire marcher à l'ennemi. Toutefois Jackson sent enfin la nécessité de renforcer Hill et de l'aider dans l'attaque désespérée qu'il vient d'entreprendre. Dirigeant lui-même le combat de ce côté, et ordonnant en personne ces assauts toujours aussi sanglants, toujours aussi vains, il appelle, en toute hâte, de Willis-Church, ses réserves composées de son ancienne division et de celle d'Ewell. Mais ces troupes sont loin; et, malgré leur diligence, elles ne peuvent arriver qu'après le coucher du soleil. A sept heures, Hill reformait dans les bois les débris de sa troupe. Il n'avait plus les moyens de tenter une nouvelle attaque : sa ténacité et le courage de ses soldats n'avaient réussi qu'à lui faire subir des pertes cruelles.

Il se plaignit amèrement d'avoir été sacrifié et abandonné par ses voisins; pourtant il n'avait pas

été aussi isolé qu'il le croyait, car, plus à droite, Magruder engageait, en même temps que lui et dans des circonstances aussi défavorables, une lutte qui devait avoir une issue non moins funeste. Reconnaissant l'inutilité de ses premières attaques, il a cessé le combat, attendant l'arrivée de son artillerie, qu'il a laissée en arrière dans sa marche, quelques heures auparavant, et à laquelle il envoie l'ordre de tout sacrifier pour le rejoindre à temps. Il compte sur le feu d'une trentaine de pièces rayées, pour faire taire les batteries qui couvrent la ligne de Porter et pour pouvoir l'aborder à la baïonnette. Cependant il est près de six heures, le jour baisse et l'artillerie n'arrive pas. Peut-être aussi le bouillant Magruder a-t-il entendu, à son tour, le bruit lointain du combat engagé alors par Hill. Sans attendre plus longtemps ses canons, il ordonne à sa belle division d'attaquer les formidables positions occupées par les fédéraux. Il lui montre, pour but de ses efforts, la maison Crewe, autour de laquelle est concentrée une grande partie de l'artillerie de réserve de Mac Clellan. C'est, en effet, la clef de toute la position. Avant d'atteindre les lignes fédérales qui la couvrent, les assaillants ont à traverser six cents mètres d'une pente assez raide et qui n'offre pas le moindre abri. A peine la

première brigade de Magruder a-t-elle paru, qu'elle est exposée à un feu terrible d'artillerie. Les confédérés s'avancent toujours; mais l'infanterie fédérale, qui les a attendus de fort près sans tirer, les accueille par une décharge meurtrière, et, profitant, pour prendre l'offensive, du trouble porté dans leurs rangs, elle les rejette sur les pentes qu'ils ont eu tant de peine à gravir. Magruder, ne se tenant pas pour battu, engage successivement toutes ses brigades, et Huger sort enfin de sa longue inaction pour prendre part à ce combat. Mais les généraux confédérés, en divisant leurs efforts, ont perdu toute chance de succès. Une charge en masse d'une ou de deux divisions entières aurait seule pu compenser leur infériorité en artillerie, et, tout en sacrifiant moins de monde qu'ils n'en perdirent en détail, ils auraient peut-être réussi de la sorte à joindre et à envelopper les batteries fédérales. Dès qu'il a reconnu la tactique de son adversaire, Porter ménage ses forces. Son infanterie et son artillerie consomment une quantité énorme de munitions, mais n'éprouvent que des pertes insignifiantes, car l'ennemi n'a jamais pu se maintenir assez près d'elles pour engager une fusillade en règle. Toutes les fois qu'une colonne d'attaque s'arrête pour faire feu, elle ne tarde pas à être rejetée en

arrière. Quand un de ses régiments ou une de ses batteries ont épuisé leurs munitions, Porter les remplace par d'autres et les envoie en seconde ligne remplir leurs gibernes ou leurs caissons : il soutient ainsi le combat, en n'exposant qu'une partie de ses troupes, et en gardant le reste massé pour le cas où l'ennemi tenterait, avec toutes ses forces, un assaut décisif.

Il est déjà près de sept heures : Magruder, Huger et D. H. Hill, c'est-à-dire toute la droite confédérée, sont venus successivement prendre part à la lutte. Mais Whiting demeure immobile et se borne à échanger de loin des coups de canon avec l'ennemi; Ewell et l'ancienne division Jackson n'arriveront pas à temps; Magruder ne verra pas paraître son artillerie; enfin Longstreet et A. P. Hill ne sont pas appelés. Là même où la lutte est dans toute sa violence, Lee n'a pas réussi, comme on le voit, à en diriger l'ensemble : les attaques sont faites par chaque général individuellement, sans aucun concert avec ses voisins. Aussi ont-elles toutes la même issue. Plus d'une fois il semble que les lignes fédérales vont être abordées et rompues, tant est grande l'impétuosité des assaillants : toujours, au dernier moment, ils sont arrêtés et obligés de redescendre ces fatales pentes,

déjà couvertes des corps de leurs camarades. Les derniers rayons du soleil couchant, dorant la cime des arbres et les côteaux enfumés de Malvern, éclairaient cette scène sanglante. Au centre, D. H. Hill a abandonné la partie; mais Magruder, ne pouvant se résigner à ce cruel échec, s'obstine à prolonger le combat. Vers neuf heures seulement, la canonnade s'éteint peu à peu sur toute la ligne, et le silence de la nuit succède enfin, sans partage, au bruit du combat.

Les confédérés venaient cette fois d'éprouver une défaite qui n'était adoucie par aucune compensation. Le grand effort qu'ils avaient tenté pour réparer les erreurs commises dans les jours précédents avait échoué d'une manière éclatante. Leurs divisions, épuisées et diminuées par six jours de marches et de combats, avaient été conduites sans ordre et sans ensemble à l'attaque de positions formidables, et elles avaient cruellement expié la confiance de leurs généraux, confiance qui, depuis la victoire de Gaines-Mill, était devenue de la présomption. Leurs pertes étaient énormes et hors de toute proportion avec celles qu'elles avaient fait subir à leurs adversaires. Un sacrifice aussi inutile les troublait et les décourageait. Le corps de Magruder était

en partie détruit; ceux de D. H. Hill et de Huger avaient cruellement souffert; ceux de Longstreet et d'A. P. Hill n'étaient pas encore remis de la bataille de Glendale. Les troupes de Whiting, d'Ewell et de Jackson auraient été sans doute en état de reprendre la lutte le lendemain; mais cette lutte était virtuellement terminée. C'était un de ces faits qui s'imposent aux volontés les plus énergiques. L'armée confédérée avait été convaincue jusqu'alors que la capitulation de Mac Clellan et de toutes ses troupes serait le résultat inévitable de la campagne; le soldat, ne pouvant juger l'ensemble des mouvements des fédéraux, n'avait vu que des succès dans toutes ses rencontres avec lui, et croyait avoir remporté d'aussi grands avantages à Fraziers-Farm et à Glendale qu'à Gaines-Mill : aussi, lorsque, le soir du 1^{er} juillet, il se vit repoussé, sur tous les points, par ces hommes qu'il supposait en pleine fuite, le découragement remplaça l'assurance qui, jusque-là, lui avait donné tant de force. Les hommes valides se comptèrent et ils comptèrent les absents : tués, blessés, malades ou trainards. Ceux-ci formaient un chiffre effrayant. Si, en ce moment, Lee avait voulu ramener son armée à la charge, il n'aurait pas été suivi. Il fallait se contenter des résultats obtenus, résultats d'ailleurs

assez importants pour satisfaire les esprits sérieux qui ne s'étaient pas bercés d'illusions. Lee pouvait montrer, comme gages matériels de son succès, cinquante pièces de canon, la plupart brisées, il est vrai, que ses soldats avaient enlevées à la baïonnette ou ramassées sur le champ de bataille, un certain nombre de voitures, beaucoup de fusils, d'accoutrements de toute sorte, des vivres, des tentes, des munitions, enfin six mille prisonniers, dont la moitié étaient blessés et parmi lesquels se trouvaient plusieurs généraux. Les résultats, au point de vue stratégique, étaient bien plus considérables encore. Mac Clellan, qui, on peut le dire, assiégeait Richmond, avait été violemment interrompu dans ce siège, vaincu en rase campagne, et obligé d'entreprendre une retraite périlleuse, pour chercher une nouvelle base d'opérations, à une distance bien plus grande du but de ses efforts. Il avait subi des pertes considérables; car le matériel que l'ennemi lui avait enlevé n'était rien auprès de ce qu'il avait été obligé de détruire lui-même; les blessés qui avaient suivi l'armée étaient plus nombreux encore que ceux qui étaient restés en arrière : personne n'avait encore fait le compte des morts, qu'on pouvait estimer à plusieurs milliers. Enfin la pensée que la cam-

pagne entreprise avec tant de persévérance avait abouti à un échec, pesait sur tous les courages, depuis le général en chef jusqu'au simple soldat.

Cependant les fédéraux avaient trouvé, sur les bords du James, la victoire qui leur avait été refusée auprès du Chickahominy. Si la première partie de cette courte et sanglante campagne avait été marquée par la bataille de Gaines-Mill, la seconde l'était par celle de Malvern-Hill. L'ennemi ne pouvait donc pas les obliger à reculer davantage. Mais les motifs qui avaient décidé Mac Clellan à choisir pour son armée une position au-dessous de City-Point subsistaient : le voisinage de la rive droite aurait toujours rendu Malvern-Hill difficile à approvisionner. Le général en chef maintint donc l'ordre, donné avant la bataille, d'évacuer cette position dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet. Le lieu qu'il avait désigné pour y établir l'armée près de sa nouvelle base était Harrisons-Landing, ancienne propriété du président Harrison, située à douze kilomètres plus bas en ligne droite. Tandis que le convoi, qui s'était remis en marche dès le 30 au soir, gagnait par des routes parfois ouvertes à la hache la plantation Harrison et couvrait bientôt tous les abords des quais improvisés sur le fleuve, le gros de l'armée se repliait lentement par Haxalls. Porter

partit le dernier, couvrant sa marche par un régiment de cavalerie et la brigade régulière; il n'atteignit ce point que dans la matinée du 2. A Haxalls, il dépassa la division Peck, qui, après avoir préparé la route de Harrison, forma l'arrière-garde de toute l'armée sous la direction supérieure du général Keyes, qui avait sous ses ordres, pour soutenir cette marche, plusieurs régiments de cavalerie. Une pluie torrentielle avait succédé aux chaleurs des jours précédents, et, si elle était un obstacle à la poursuite que les confédérés auraient pu vouloir tenter, elle entravait aussi le mouvement des voitures. Cependant celles-ci défilèrent toutes, sans encombre, sur deux routes, avant que l'ennemi fût venu les inquiéter, et, lorsqu'il parut, il ne trouva plus rien à ramasser sur la piste des fédéraux. Il n'osa pas les attaquer; et Stuart, qui suivit Keyes avec plusieurs batteries à cheval, se contenta de lui envoyer quelques coups de canon parfaitement inoffensifs.

L'armée du Potomac devait trouver à Harrison un repos qui lui était absolument nécessaire. La retraite de Malvern-Hill s'était faite sans difficultés; mais, justement peut-être parce que la présence de l'ennemi ne les stimulait plus, les soldats succombaient plus vite à l'épuisement physique. Cette

dernière marche de nuit, succédant à tant d'autres fatigues, dépassait la mesure des forces de la plupart d'entre eux; lorsque les colonnes, de plus en plus allongées et amincies, arrivaient au campement qui leur avait été assigné, la nature reprenait ses droits sur chacun, et le besoin de repos l'emportait sur toute autre pensée. Par bonheur, peu de troupes suffisaient pour couvrir cette position, naturellement très-forte. L'armée était massée entre le James et un cours d'eau profond et marécageux, appelé le Herring-Creek. Les abords de la péninsule ainsi formée par le fleuve et le ruisseau furent rapidement protégés par des abatis considérables et des ouvrages de campagne. Bientôt une flotte de transports vint jeter l'ancre en face de l'armée, et, peu d'heures après, les wagons allaient porter des vivres à toutes les divisions de l'armée. Le service du quartermaster, dirigé par le colonel Ingalls, avait admirablement fonctionné. L'armée fut bientôt reposée et organisée; la vue de quelques renforts envoyés du fort Monroë avait fait le meilleur effet sur l'esprit des soldats, et leur imagination en grossissait le nombre. Les traînards avaient tous regagné leurs corps. On put alors se compter. L'armée du Potomac, réunie devant Richmond, avait, le 20 juin, un effectif de 104,724 hommes

valides et de 11,289 hommes malades ou incapables de service pour une cause quelconque. En arrivant à Harrisons-Landing, il n'y avait guère dans les rangs qu'une cinquantaine de mille hommes; mais, dès le 4 juillet, lorsque les chefs de corps firent leurs rapports, il se trouva que les pertes nettes de l'armée, depuis le 26 juin, s'élevaient à 15,249 hommes, dont 1,582 tués, 7,709 blessés et 5,958 perdus. Ces derniers comprenaient, outre les prisonniers, tous les soldats, abandonnés sur le champ de bataille, dont on n'avait pu constater la mort ou la blessure; on peut enfin, sans exagération, ajouter à ces chiffres celui de 6,000 malades ou éclopés qui entrèrent à l'hôpital par suite des fatigues extrêmes des jours précédents. Mac Clellan se trouva donc avoir environ 84,000 hommes valides sous les armes, sans compter ceux qui venaient de le rejoindre.

Les pertes que fit, dans les sept jours, l'armée de Lee s'élevèrent à 20,000 hommes, auxquels il convient aussi d'en ajouter au moins 5,000, enlevés par les mêmes causes que chez ses adversaires au service actif: elle se trouvait donc diminuée de 25,000 hommes. C'était plus d'un quart de son effectif au 26 juin¹.

1. Voyez les tableaux d'effectifs dans la note B, à l'Appendice du volume.

Un entr'acte devait succéder à une si grande lutte. Tandis que Mac Clellan se fortifiait à Harrison, Lee, enchaîné comme lui par la difficulté de faire subsister son armée, était obligé de se replier jusqu'aux environs de Richmond. De part et d'autre, on se recueillait, en attendant le moment favorable pour reprendre la lutte. Pour ceux qui ne se laissaient ni troubler par de folles alarmes, ni aveugler par des passions de parti, la situation de Mac Clellan était loin d'être mauvaise. Les pertes matérielles qu'il avait faites pouvaient être facilement réparées. Le grand péril de l'armée avait excité dans le Nord une émotion extraordinaire, qui se traduisait par de nombreux enrôlements; le gouvernement sentait enfin qu'il ne pouvait plus lui marchander les renforts; les soldats avaient été aguerris par les épreuves, et leur chef avait déployé des qualités qui justifiaient la confiance qu'il leur inspirait. Établi sur le James, Mac Clellan pouvait porter à Richmond, soit en remontant l'une ou l'autre rive du James, soit en mettant la main sur Petersburg, des coups infiniment plus redoutables que lorsqu'il était à cheval sur le Chickahominy, loin de toute voie fluviale.

Telle était la position des deux armées, vers le 7 juillet. Ce jour-là, le bateau à vapeur arrivant du

fort Monroë déposa à Harrisons-Landing un passager dont la tenue, aussi simple que les manières, n'attira pas d'abord l'attention, mais en qui l'on reconnut bientôt le président Lincoln. Il venait s'entendre avec le commandant de l'armée du Potomac sur les mesures à prendre dans ces graves circonstances.

Mais, avant de commencer le récit de la nouvelle campagne qui se préparait en Virginie, il nous faut revenir en arrière pour raconter les événements dont la vallée du Mississippi avait été le théâtre pendant le printemps de 1862.

LIVRE DEUXIÈME



LA GUERRE NAVALE

CHAPITRE PREMIER

NOUVELLE-ORLÉANS.

La Nouvelle-Orléans était la plus importante de toutes les cités de la confédération, tant par sa population, qui s'élevait à 170,000 âmes, que par sa position sur le cours inférieur du Mississippi. Elle ne possédait dans ses murs qu'un nombre insignifiant d'esclaves, treize mille environ, mais elle était le principal entrepôt de toutes les riches plantations de coton et de canne à sucre qui s'élevaient sur les deux rives du Mississippi et qui étaient exclusivement exploitées par le travail des nègres. Aussi ses habitants, profondément divisés par l'origine et la langue, avaient-ils toujours été unanimes pour soutenir la cause esclavagiste depuis qu'elle jouait le premier

rôle dans les affaires politiques de la République ; et ils n'avaient pas été des moins ardents à lever en 1861 l'étendard de la sécession. Un bon nombre d'entre eux avaient combattu vaillamment sur le champ de bataille du Bull-Run. Si la confédération pouvait un jour se faire reconnaître et jouir d'une existence tranquille et indépendante ; si, réalisant le rêve de la vaste association connue sous le nom de Chevaliers du Cercle d'or, elle pouvait envelopper le golfe du Mexique en s'annexant Cuba d'un côté, et le Mexique de l'autre, la *Reine du Mississipi* était assurée de devenir la capitale de cette nouvelle puissance. Tant que la guerre durait, elle était un point stratégique de première importance. Si les fédéraux parvenaient à s'en emparer, ils se trouvaient établis au centre de l'un des plus riches des États rebelles, ils enlevaient à leurs adversaires un port dont le blocus exigeait un grand nombre de navires et obtenaient une base d'opérations solide pour attaquer à revers les armées chargées de défendre le cours supérieur du Mississipi. Aussi, dès le début de la guerre, songèrent-ils à s'en rendre maîtres. Nous avons dit qu'au mois de décembre 1861, le général Phelps, avec quelques bataillons du Massachusetts, avait débarqué sur l'îlot sablonneux de Ship-Island, situé à l'entrée de la baie dite le lac Borgne.

Cette baie, s'étendant jusque près de la Nouvelle-Orléans, la station de Ship-Island, fort mauvaise d'ailleurs, battue par les vents, dangereuse pour les navires et malsaine pour les hommes, offrait un point de ravitaillement indispensable pour la flotte et les troupes qui allaient attaquer la capitale de la Louisiane. Phelps avait trouvé sur cet flot un grand ouvrage, commencé avant la guerre, que les confédérés avaient évacué dans le mois de septembre, et que les soldats fédéraux avaient achevé à leur place.

Pendant que le gouvernement fédéral organisait l'expédition qui avait pour objet la prise de la Nouvelle-Orléans, il maintenait strictement, malgré la mauvaise saison, le blocus de la côte du golfe du Mexique et il le resserrait en prenant graduellement pied sur la côte elle-même. Quelques mots suffiront pour indiquer les petits faits de guerre qui précéderent, dans les quatre premiers mois de 1862, le début de cette grande expédition.

Le premier fut l'occupation de Cedar-Keys. Ce groupe d'îles est situé sur la côte occidentale de la Floride, à peu de distance de la terre ferme et en face de la tête d'une ligne de chemin de fer qui, traversant obliquement la péninsule du sud-ouest au nord-est, va rejoindre à Fernandina la côte de l'Atlantique.

Le vapeur de guerre le *Hatteras*, qui s'y présenta le 10 janvier, s'empara, sans coup férir, de ce poste, où l'on trouva plusieurs canons, quatre goëlettes et quatre ou cinq petits navires; les fédéraux firent une quinzaine de prisonniers et détruisirent la station du chemin de fer. Six semaines après, le 24 février, quelques matelots, montés dans une chaloupe, tentèrent de s'emparer d'un autre navire qu'ils avaient aperçu sur la côte : ils ne purent l'emmener, mais réussirent à le détruire.

Le principal fleuve qui se jette dans le golfe du Mexique, à l'est de la baie de Mobile, est l'Appalachicola, formé par la réunion des eaux du Flint-River et du Chattahootchee. A son embouchure l'on rencontre des atterrissements qui font décrire à la côte une courbe convexe entourée d'îles et de bancs de sable. Ce fleuve navigable offrait la meilleure voie pour amener à la côte les produits des États de Géorgie et d'Alabama, que les blockade-runners venaient prendre dans la petite ville d'Appalachicola, située sur la baie de même nom. Pour interrompre ce commerce, deux baleinières furent détachées, le 23 mars, du stationnaire fédéral *le Mercedita*, qui bloquait l'entrée de la baie, et dirigées sur la ville. Les autorités confédérées et la petite garnison avaient fui à leur appro-

che; mais les marins ne se trouvèrent pas assez forts pour débarquer. Ils revinrent dix jours après, le 3 avril, dans huit chaloupes ou baleinières, occupèrent temporairement la ville, et ne retournèrent à bord du *Mercedita* et du *Sagamore* qu'après avoir détruit tous les bâtiments qui pouvaient servir au commerce de contrebande.

Plus à l'ouest, la division navale chargée du blocus du Mississippi visitait aussi de temps en temps la côte ennemie : c'était au moment où Farragut commençait ses opérations, et il importait de tenir les confédérés en éveil sur toute la longue ligne qu'ils avaient à défendre. Pendant que les troupes de Butler attendaient tristement sur les sables de Ship-Island le moment où elles pourraient pénétrer dans les passes qui conduisent à la riche cité de la Nouvelle-Orléans, il arriva que des soldats, un jour d'équinoxe où la tempête soufflait et où la mer brisait plus violemment encore que de coutume, ramassèrent sur la plage une petite fille de trois ans, arrachée par les vagues à un navire confédéré en perdition à l'entrée du lac Borgne. Des soins empressés l'ayant fait revenir à elle, elle put dire le nom de ses parents, et, dans une pensée d'humanité, le major Strong, chef d'état-major de Butler, se chargea de la porter, sous pavillon parlementaire, à

Biloxi, petite ville fréquentée autrefois, à cause de ses bains de mer, par la société de la Nouvelle-Orléans, et située en face de Ship-Island. Mais, à son retour, il fut traîtreusement assailli dans une embuscade et faillit être tué ou pris avec les marins qui l'avaient escorté. Les deux avisos *le Jackson* et *le New-London* furent chargés de punir cette odieuse agression : ils étaient accompagnés d'un transport ayant à son bord le 9^e régiment du Connecticut. Ces navires, qui, peu de jours auparavant, le 23 mars, avaient déjà échangé quelques coups de canon avec deux petits vapeurs ennemis, parurent, le 2 avril au soir, devant Biloxi : les troupes furent débarquées, la ville occupée, et les autorités furent heureuses d'en être quittes au prix d'humbles excuses. Le lendemain, les trois navires fédéraux pénétraient, à peu de distance de là, dans le chenal de Pass-Christian, mettaient en fuite les deux vapeurs ennemis, débarquaient quelques troupes pour détruire des dépôts confédérés, et, après les avoir rembarquées, retournaient à Ship-Island. Enfin, le jour même où, comme on le verra tout à l'heure, Farragut s'emparait de la Nouvelle-Orléans, le 27 avril, un détachement fédéral prenait possession, sur la côte occidentale du delta du Mississipi, d'un petit ouvrage abandonné, appelé le fort Livingston, où des miliciens de la

Louisiane avaient l'habitude de venir déployer leur drapeau, pendant peu d'heures, une fois par semaine.

Quelques bâtiments confédérés, en cherchant à forcer le blocus, tombèrent, à la même époque, au pouvoir de la marine fédérale stationnée dans le golfe du Mexique.

Nous citerons le brick *le Wilder*, qui se jeta à la côte près de Mobile, le 20 janvier, pour échapper aux croiseurs unionistes, et fut relevé et emmené par eux sous un feu très-vif du rivage. La prise la plus importante fut celle du vapeur *le Florida*, beau navire qui faisait la contrebande du coton entre la côte de la Floride et la Havane. Le 4 avril, une chaloupe fédérale, envoyée pour reconnaître la baie de Saint-Andrews, à l'ouest de l'embouchure de l'Appalachicola, surprit une petite goëlette, employée comme blockade-runner, qui s'y était réfugiée un mois auparavant. Il se trouva que le capitaine même de ce navire, lorsqu'il fut pris, fit profession de fidélité à la cause unioniste et proposa aux fédéraux de les aider à s'emparer du Florida, dont il leur révéla la présence au fond de la baie, près de l'embouchure du Bear-Creek. Les marins armés se cachèrent sur la goëlette, qui vint, sans que personne soupçonnât la ruse, accoster le Florida. En un clin d'œil, les fédéraux

sautent à bord et prennent possession du navire ennemi. Là encore ils trouvent des hommes prêts à les aider. Comme presque toujours, les machinistes étaient pour l'Union au fond du cœur, et ils consentirent volontiers à continuer leur service. Après un voyage périlleux de plusieurs jours, après avoir échoué trois fois, et avoir perdu plusieurs hommes par le feu de l'ennemi caché sur la rive, le brave contre-maître Lewis ramena le Florida à la baie de Saint-Joseph. Une tentative presque aussi hardie fut faite, le 5 avril, par une chaloupe et une baleinière fédérales, à l'autre extrémité du golfe du Mexique, pour s'emparer de la goëlette *le Columbia*, réfugiée dans la passe de San-Luis au Texas, à l'ouest de Galveston. Mais, après s'en être un moment rendus maîtres, les marins unionistes furent obligés d'abandonner leur prise, qu'ils brûlèrent en la quittant.

Cependant le projet d'expédition contre la Nouvelle-Orléans, arrêté à la fin de 1861, puis abandonné à l'époque où une guerre avec l'Angleterre semblait imminente, avait été repris dès que la question des prisonniers du Trent avait été résolue pacifiquement. Le général Butler avait été chargé de lever les troupes nécessaires à cette expédition, et, afin de le placer au-dessus des autorités locales, dont il pouvait contrarier

les opérations de recrutement, un district militaire fut créé tout exprès pour lui dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Il se mit activement à l'œuvre, et réunit bientôt une dizaine de mille hommes. Mais la partie navale était la plus importante dans cette expédition. Elle fut confiée au capitaine Farragut, officier d'une grande expérience et qui était resté fidèle à son drapeau, quoiqu'il fût né dans le Tennessee. Il reçut le commandement de l'escadre du golfe du Mexique, et s'embarqua, le 2 février, à Hampton-Roads, sur la belle corvette *le Hartford*, qu'il devait conduire dans bien des combats. Le secret sur le but de l'entreprise avait été parfaitement gardé. Les navires que le gouvernement rassemblait de tous côtés pour cette expédition avaient reçu des ordres cachetés, leur indiquant, comme point de ralliement, la station de Key-West ou les bouches du Mississippi.

Butler se mettait en route trois semaines plus tard. Après avoir reçu, le 23 février, les instructions du Président et du général Mac Clellan, il quittait la baie de la Chesapeake avec une flotte de transport sur laquelle étaient embarquées les troupes qu'il avait levées dans le Nord et trois régiments détachés de Baltimore. Il devait en rallier deux autres à Key-West et un au fort Pickens. La traversée fut longue et

pénible, et ce n'est qu'après un mois de voyage qu'il débarqua à Ship-Island, où il se trouva à la tête de 13,700 hommes.

Farragut l'attendait depuis longtemps et avait profité de ce délai pour organiser ses forces et les préparer à l'entreprise difficile qui leur était confiée. Son escadre se composait de la frégate *le Colorado* (48 canons), de la corvette *le Brooklyn* (24 canons), qui bloquait déjà depuis quelque temps le Mississippi, du sloop *l'Iroquois* (9 canons), rappelé des Antilles ; des navires suivants, récemment équipés dans les arsenaux du Nord : le *Hartford* (24 canons), que nous venons de nommer, *le Richmond* (26 canons), *le Pensacola* (24 canons), *le Mississippi* (12 canons), *l'Oneida* (9 canons), la corvette à voiles *le Portsmouth* (17 canons), et des dix canonnières : *le Varuna* (12 canons), *le Cayuga* (6 canons), *le Winona*, *le Katadin*, *l'Itasca*, *le Kineo*, *le Wissahickon*, *le Pinola*, *le Kennebeck*, *le Sciota*, de 4 canons chacune : ces canonnières étaient toutes des navires de commerce d'un faible échantillon, que la marine avait achetés et transformés, pour la circonstance, en bâtiments de guerre. On donnait, en outre, à Farragut des machines de guerre d'un genre nouveau, que nous verrons jouer un rôle important dans les combats dont le Mississippi sera le théâtre :

c'étaient vingt bricks à voiles, portant chacun un mortier, qui avaient été équipés à l'arsenal de Brooklyn. Ces bâtiments, d'un faible tirant d'eau, jaugeaient de deux à trois cents tonneaux; une charpente massive en occupait tout le centre, depuis la cale jusqu'au pont, et soutenait une solide plate-forme, au milieu de laquelle se trouvait une plaque tournante portant le mortier. Celui-ci pesait huit tonnes et demie et lançait une bombe de quinze pouces de diamètre. Un certain nombre de remorqueurs étaient attachés au service de cette flottille, que commandait un officier énergique et intelligent, le capitaine David Porter. La flotte de Farragut comptait en tout quarante-six bâtiments, portant trois cents canons ou mortiers; mais elle n'avait pas un seul navire blindé.

C'était au moment où l'avantage immense des navires de ce genre venait d'être démontré par les combats de Hampton-Roads que Farragut allait conduire ses bâtiments de bois sous le feu convergent des forts de la Nouvelle-Orléans. Aussi les habitants de cette ville vivaient-ils dans la plus grande sécurité. Ils prédisaient aux fédéraux le sort de l'expédition anglaise qu'Andrew Jackson avait si bien battue sous leurs murs en 1815. La position de la Nouvelle-Orléans semblait justifier ces espérances. Nous avons déjà

décrit, dans le volume précédent, la contrée basse et marécageuse qui s'étend au sud de cette ville, la forme particulière du lit du Mississippi, qui, pareil au Nil et aux fleuves de la Hollande, coule sur un dos d'âne sans cesse exhaussé par ses propres alluvions, et les levées naturelles qui l'encaissent au loin dans la mer et qui, donnant à son embouchure l'aspect d'une suite de promontoires, trompèrent les premiers explorateurs du golfe du Mexique. Les eaux du fleuve ont, dans tout le delta, une grande profondeur : on n'y rencontre aucun de ces bancs de sable qui rendent si dangereux son cours supérieur. Mais, au-dessous de la Tête-des-Passes, au point où chaque branche verse ses eaux dans la mer, il s'est formé, comme à l'embouchure de tous les grands fleuves, des barres difficiles, où il n'y a que trois ou quatre brasses d'eau. La Nouvelle-Orléans est située sur la rive gauche, à cent soixante kilomètres au-dessus de ces embouchures ; mais elle est séparée par quelques kilomètres seulement de la baie du lac Borgne, où se jettent, par de nombreux canaux ou *bayous*, pour employer le terme local, les eaux que les levées du fleuve laissent échapper. On ne peut cependant attaquer la ville de ce côté, parce que le lac Borgne n'a pas de profondeur, et qu'entre ses rives et la levée sur laquelle est assise

La Nouvelle-Orléans s'étendent de vastes et impraticables marécages. Quelques ouvrages, de peu d'importance, suffisaient largement à couvrir la ville derrière ces marais. Les forts Jackson et Saint-Philippe, qui, comme nous l'avons dit, défendaient le cours inférieur du fleuve et commandaient les véritables approches de la grande cité du Sud, sont situés à soixante kilomètres environ au-dessus des passes du Mississippi. Le fort Saint-Philippe, sur la rive gauche, a été fondé par les Espagnols, et avait été récemment reconstruit par un officier du génie fédéral, le capitaine Barnard, placé depuis, comme nous l'avons dit, à la tête de son arme dans l'état-major de Mac Clellan. Le fort Jackson, qui avait reçu le nom du défenseur de la Nouvelle-Orléans, se trouvait en face, près de l'emplacement de l'ancien fort Bourbon. Le ministère de la guerre à Washington avait naturellement des plans détaillés de tous ces ouvrages; et Barnard avait fourni un mémoire sur celui qu'il avait reconstruit et que ses camarades étaient chargés de prendre.

Les autorités confédérées se croyaient invulnérables de ce côté : aussi ne songeaient-elles à protéger la Nouvelle-Orléans que contre un ennemi descendant le Mississippi; c'est à Columbus, à l'île

n° 10, au fort Pillow, qu'elles prétendaient défendre la capitale du golfe du Mexique. Lorsqu'en octobre 1864 le général Lowell remplaça Twiggs dans le commandement de la Louisiane, il se trouvait absolument sans ressources: Les régiments levés dans le pays étaient allés guerroyer ailleurs, les arsenaux étaient vides, les forts à peine armés, les navires de guerre en construction sur le fleuve encore inachevés: l'argent, les hommes, le matériel manquaient également. Les armées de Virginie et du Kentucky avaient tout absorbé. Pendant l'hiver, à force d'activité, Lowell avait, en grande partie, remédié à ce dénûment. Une double enceinte, suffisamment armée, protégeait la ville du côté de la terre, deux poudreries travaillaient jour et nuit; la garnison comptait, outre la milice, 8,000 hommes de troupes bien organisées. Mais les échecs de leurs armées dans le nord-ouest alarmaient de plus en plus les autorités de Richmond. Dans le mois de mars, Lowell fut obligé d'envoyer 5,000 hommes à Columbus, et peu à peu on lui enleva tous ceux de ses soldats qui étaient enrôlés au service de la confédération: il ne lui resta que 3,000 volontaires levés par le gouverneur de la Louisiane, engagés pour trois mois seulement, mal équipés et sans instruction. On lui demanda aussi des canons et des

munitions. Enfin des conflits d'autorité et le manque d'argent retardaient l'achèvement des deux bâtiments sur lesquels il comptait pour défendre le Mississippi contre les flottes fédérales. C'étaient *le Louisiana* et *le Mississippi*, l'un et l'autre de 1,500 tonneaux, fortement blindés, armés d'un éperon, munis d'une puissante machine à vapeur, et portant chacun vingt canons. Le gouvernement de Richmond avait décidé que ces navires, et quatorze bateaux de rivière, plus ou moins complètement blindés, iraient, dès qu'ils seraient achevés, combattre Foote sur le haut Mississippi; mais le danger que courait la Nouvelle-Orléans était si menaçant, que Lowell obtint, à force d'instances, la permission de les conserver, ainsi que six d'entre les canonnières : les huit autres lui furent enlevées. Cependant, à la fin de mars, la flottille confédérée se trouvait en état d'aider puissamment les forts Jackson et Saint-Philippe, si ceux-ci étaient attaqués par les fédéraux. Elle se composait du *Louisiana*, qui était enfin terminé, du bélier *le Manassas*, qui avait déjà causé, l'année précédente, une si vive alarme aux navires fédéraux et qu'un ordre de Beauregard avait renvoyé à la Nouvelle-Orléans; des six bateaux de rivière : *le Warrior*, *le Stonewall Jackson*, *le Resolute*, *le Defiance*, *le Governor Moor* et *le General*

Quitman, protégés, pour la plupart, par des plaques de tôle et des ballots de coton et portant chacun un éperon, et enfin de cinq autres bâtiments du même genre, équipés par les soins du gouverneur de la Louisiane. Mais les autorités de Richmond, ne comprenant pas la nécessité d'un commandement unique, s'étaient obstinées à placer cette flottille sous les ordres d'officiers indépendants de l'armée de terre. Le commodore Whipple, résidant à la Nouvelle-Orléans et, sous lui, le capitaine Mitchell, avaient le commandement exclusif des navires chargés de défendre les passes. Pendant toute la durée du siège, Mitchell ne voulut pas se concerter avec les défenseurs des forts, refusa d'écouter les avis de Lowell, les demandes de Duncan, et, par son inaction au milieu du bombardement, il s'exposa, de la part de ses camarades, aux plus justes critiques.

Les confédérés, à la nouvelle de l'approche de la flotte de Farragut, n'avaient pas jugé toutefois que ces navires fussent une protection suffisante pour la Nouvelle-Orléans et ils avaient voulu fermer l'entrée du Mississippi comme les Russes avaient fermé celle du port de Sébastopol. Mais la grande profondeur du fleuve, qui est de quinze à vingt-cinq brasses, ne permettait pas de couler des navires dans son lit, car

leurs mâts eux-mêmes auraient disparu sous les eaux. Lowell voulut suppléer à ce genre d'obstacle par un barrage flottant. Une énorme chaîne, apportée de Pensacola, fut tendue, de bord à bord, à la hauteur du fort Jackson, en un point où le Mississipi n'a que six cent soixante mètres de large. De gros troncs de cyprès, de dix mètres de long, et disposés dans le sens du courant, à peu de distance l'un de l'autre, portaient cette chaîne, et le tout était fortement amarré sur sept ancres placées en amont. Malheureusement pour les confédérés, cet obstacle formidable n'obstruait que trop bien le cours du fleuve. Lorsqu'au printemps ses eaux commencèrent à monter, inondant les deux rives et enveloppant d'une barrière impraticable à l'infanterie toutes les approches des forts, elles apportèrent les nombreux débris arrachés par le Mississipi aux forêts qui bordent son cours supérieur et qu'il charrie tous les ans jusqu'à la mer. Le barrage les arrêtant, les troncs accumulés formèrent bientôt une masse flottante qui s'élevait jusqu'au fort Saint-Philippe, et un jour vint naturellement où le poids de cette masse brisa l'obstacle qui la retenait. C'était à la fin de février. Au moyen des contributions des habitants de la Nouvelle-Orléans, car le trésor confédéré était sans ressources, Lowell se mit

aussitôt à l'œuvre pour réparer ce désastre. Onze coques de bricks furent amarrées dans le fleuve et reliées par une chaîne légère, qui, tantôt relevée, tantôt immergée, laissait passer tous les corps flottants, tandis que le grément de ces bâtiments, abattu dans l'espace qui les séparait, devait embarrasser les hélices des navires qui s'en approcheraient. Une portion seulement de l'ancien barrage fut conservée sur la rive droite; enfin un étroit passage fut ménagé pour les vaisseaux confédérés qui voudraient gagner la haute mer. Cet obstacle était encore assez puissant pour arrêter quelque temps la flotte fédérale et la tenir ainsi exposée au feu convergent de plus de cent canons placés sur les deux rives.

En effet, les deux grands forts et les batteries qui en dépendaient étaient armés de cent cinquante pièces. Le fort Saint-Philippe, établi sur l'angle saillant d'un coude du fleuve, l'enfilait dans deux directions. Le fort Jackson, situé un peu plus bas, était plus considérable : c'était un pentagone régulier, ayant cent cinquante mètres de courtine, et commandant tous les environs, à l'exception d'une partie de la levée de la rive droite, qui, à deux kilomètres plus en aval, était masquée par une épaisse forêt. Il était armé de soixante-quinze canons; mais quelques-unes de ses

meilleures pièces lui furent retirées et envoyées à l'île n° 10 par ordre des autorités de Richmond. Il avait d'assez grands abris blindés; une partie de son artillerie était dans les casernes; sa garnison, qui aurait dû être de 2,500 hommes, n'en comptait guère que 1,500. Ces deux forts possédaient néanmoins un nombre suffisant d'artilleurs exercés, pour servir, avec deux relais complets, les quatre-vingts pièces qui avaient vue sur le fleuve. Une batterie de terre, construite en face du fort Jackson, protégeait le point où la chaîne s'amarrait à la rive gauche; mais, au dernier moment, deux gros canons rayés, qui venaient d'y être placés avec une peine inouïe, furent enlevés pour être mis à bord du Louisiana, où ils ne tirèrent pas un seul coup.

Depuis que le blocus avait interrompu la navigation au-dessous de la Nouvelle-Orléans, les bouches du fleuve s'étaient envasées, ajoutant ainsi une défense naturelle à toutes celles que nous venons de décrire. Aussi, lorsqu'en mars Farragut voulut entrer dans le Mississippi, eut-il la plus grande peine à faire passer ses corvettes sur la barre. La frégate le Colorado, qui tirait vingt-deux pieds, fut obligée de rester en dehors et la plus grande partie de son équipage fut répartie sur les autres navires. Ce ne fut que le

8 avril que, les corvettes le Mississippi et le Pensacola ayant enfin franchi l'obstacle, Farragut vit toute sa flotte réunie dans les eaux du grand fleuve. Dès le 28 mars, les positions ennemies avaient été reconnues, et le bord du bois qui couvre la rive droite au-dessous du fort Jackson fut choisi comme le meilleur poste pour les bateaux-mortiers. Retardée par le manque de charbon, la flotte se mit enfin en marche le 17 avril, tandis que Butler, arrivé de Ship-Island avec 9,000 hommes, attendait à l'embouchure l'issue de la lutte, pour débarquer ses troupes sur un terrain où elles pussent prendre pied. Tout le delta du Mississippi n'était, à cette époque, qu'un vaste et impraticable marais, et ces troupes ne pouvaient avoir d'autre tâche que de recueillir les fruits des avantages obtenus par la marine. Mais la crue du fleuve, qui paralysait les soldats fédéraux, leur rendait aussi bien des services. La petite armée de Lowell, inondée dans ses campements, était exposée à toute sorte de souffrances, de privations, et les forts eux-mêmes étaient menacés par l'eau qui rongait les terres friables sur lesquelles ils s'élevaient. Enfin, le 11 avril, le barrage avait été de nouveau fortement ébranlé, quoiqu'il en restât assez pour opposer aux fédéraux un obstacle difficile à franchir.

Le 18 avril, les bateaux-mortiers, qui devaient ouvrir le feu, jetaient l'ancre à 2,000 mètres du fort Jackson, le long du bois dont nous avons parlé, sans que l'ennemi les eût découverts; pour les mieux cacher, leurs mâts et leurs cordages furent enveloppés de branches vertes, tandis que l'on enduisait leur coque du limon rougeâtre du Mississippi. Six d'entre eux occupèrent, contre la berge gauche, une place plus exposée, mais d'où leur tir était plus sûr. Quelques canonnières les accompagnaient. Les distances avaient été exactement calculées : aussi, dès le 18 au matin, les vingt mortiers purent-ils concentrer leur feu sur le fort Jackson. Les effets de ce terrible bombardement ne tardèrent pas à se faire sentir ; toutefois ils n'empêchèrent pas le fort de répondre avec vigueur. Il obligea même bientôt les six bateaux-mortiers qui n'étaient pas masqués par le bois à changer de place pour éviter d'être coulés; mais il ne put jamais découvrir exactement la position occupée par les autres. Enfin, vers cinq heures du soir, tous les édifices de bois qui couvraient une partie de la place d'armes du fort s'enflammèrent : cet accident interrompit le service des pièces confédérées, et la garnison eut la plus grande peine à éteindre l'incendie. Au coucher du soleil, Porter,

après avoir lancé 1,500 bombes, cessa le feu. Pendant la nuit, les canonnières fédérales qui étaient de garde réussirent à écarter plusieurs brûlots lancés par l'ennemi.

A partir du 19, le tir des mortiers fut continué sans relâche, jour et nuit, chacune des trois divisions dont se composait la flottille faisant ce service pendant quatre heures. N'ayant pu réussir à bien régler les fusées de ses bombes, Porter se décida à ne pas les couper; au lieu d'éclater en l'air, ces projectiles s'enfonçaient à cinq ou six mètres dans la terre molle du fort, et leur explosion, peu dangereuse pour ses défenseurs, en ébranlait profondément les constructions. Le 20 au soir, Farragut donna à son capitaine de pavillon, le brave Bell, l'un des meilleurs officiers de la marine américaine, la dangereuse mission d'aller, avec deux canonnières, le *Pinola* et l'*Itasca*, ouvrir une brèche dans le barrage construit par les ennemis. Pendant cette expédition, les mortiers redoublèrent leur feu pour les contraindre à se réfugier dans leurs casemates. Profitant de leur trouble, le lieutenant Caldwell aborde l'une des coques amarrées dans le fleuve, détache les chaînes qui y étaient fixées et y laisse un sac de poudre avec une fusée munie d'un appareil électrique. Les défenseurs des forts n'avaient

pas tardé à apercevoir les deux canonnières, et celles-ci, en se retirant, furent couvertes d'une pluie d'obus. Le fil qui devait faire sauter le sac de poudre se brisa, mais une des chaînes étant détachée laissait deux passages praticables à la flotte fédérale. Toutefois, dans l'espoir de réduire complètement au silence le fort Jackson, Porter continua le bombardement jusqu'au 23 au soir. Ses munitions étaient presque épuisées et le feu de l'ennemi ne s'était pas sensiblement ralenti : une seule pièce du fort Saint-Philippe, la meilleure, il est vrai, et quatre du fort Jackson avaient été démontées. En revanche, un des bateaux-mortiers avait été coulé par un boulet, qui l'avait traversé de part en part; les fédéraux n'avaient d'ailleurs perdu que fort peu de monde, et leurs bateaux avaient parfaitement résisté aux secousses produites par le tir des pièces énormes qu'ils portaient.

Mais ils désespéraient de venir à bout des forts par un simple bombardement. Ils ne se doutaient pas des ravages que leurs projectiles avaient faits dans le fort Jackson. Il était tombé dans l'enceinte plus de huit mille bombes, au dire des confédérés : aussi les casemates, malgré les sacs à terre dont on les avait couvertes, étaient à demi ruinées et menaçaient de

s'écrouler ; le magasin à poudre n'était plus en sûreté : toutes les maçonneries étaient ébranlées. Enfin, chose plus grave encore, les bombes, en éclatant dans la digue qui retient le fleuve, l'avaient crevée en plusieurs places, et les eaux, fort hautes alors, avaient inondé une grande partie de l'ouvrage, rendant les abris blindés presque inhabitables et les communications entre les diverses batteries très-difficiles. Si le terrain n'avait pas été aussi mou, et si les bombes ne s'y étaient pas enfoncées très-profondément, le fort aurait été détruit au bout de deux ou trois jours. Le général Duncan et ses deux lieutenants, les colonels Higgins et Mac Intosh, soutenaient cependant par leur exemple le courage de leurs soldats. Les cinq ou six pièces de gros calibre qui seules pouvaient porter jusqu'à la station occupée par les navires fédéraux étaient toujours en action ; toutes les nuits, des brûlots descendaient le fleuve. Rien ne faisait donc prévoir la fin de la lutte : pour la terminer, Farragut se décida à risquer un coup d'audace et à forcer les passes sous le feu de l'artillerie ennemie.

Ce n'était pas, au reste, une tentative inventée dans un moment d'embarras, mais bien un plan longuement mûri par cet esprit à la fois calculateur et hardi. Réunissant les deux plus grandes qualités de l'homme

de guerre, concevant ses desseins avec calme, envisageant tous les dangers qu'ils pouvaient présenter, et les exécutant sans aucune hésitation, Farragut avait promis au gouvernement de Washington de prendre la Nouvelle-Orléans. Il avait annoncé, avant de s'embarquer, que, s'il le fallait, il irait avec ses navires de bois se présenter devant les forts ennemis, qu'au lieu de les combattre à distance, il s'en approcherait à bout portant pour remplir de mitraille les embrasures de leurs casemates, et qu'en sacrifiant un ou deux de ces navires, il assurerait le passage du reste de la flotte. C'est cette manœuvre qu'il allait tenter et qui, renouvelée par lui plusieurs fois pendant la guerre, avec une égale audace et un même succès, devait le placer au premier rang parmi les marins de notre époque. Il eut peut-être, dans d'autres occasions, à engager des luttes plus périlleuses que celle à laquelle il se préparait le 23 avril 1862; mais il allait, ce jour-là, faire le premier essai d'une méthode nouvelle; et, ainsi que l'amiral, quelques années plus tard, nous le disait lui-même dans son langage pittoresque, « c'était comme l'œuf cassé par Christophe Colomb : il fallait imaginer ce que personne n'avait fait avant lui dans de pareilles circonstances ». Il fallait surtout savoir exécuter une manœuvre aussi té-

méraire dans un moment où, de toutes parts, on proclamait l'immense supériorité des forts sur les navires de bois. Heureusement Farragut était secondé par des officiers résolus, auxquels, pour les encourager, il ne craignait pas de dire « qu'ils allaient avoir à rencontrer leur adversaire dans le genre de combat le plus défavorable pour la marine ».

Une reconnaissance s'étant assurée que le passage était toujours libre entre deux des coques amarrées par l'ennemi, Farragut, le 24 avril, à deux heures du matin, faisait le signal de lever l'ancre. Il avait donné verbalement à tous ses officiers les instructions les plus minutieuses, tout en leur laissant une grande liberté dans leurs préparatifs de combat. L'esprit inventif des Américains en avait profité. Quelques commandants avaient peint en blanc leur pont afin de mieux se reconnaître dans l'obscurité, et il paraît qu'ils s'en trouvèrent fort bien; d'autres avaient enduit leur coque de limon; tous avaient improvisé des blindages pour protéger les parties vitales de leurs navires, les uns en pendant des paquets de cordes sur leurs flancs, les autres en entassant à l'intérieur des sacs de charbon ou des hamacs.

A trois heures et demie du matin, la flotte se mettait en mouvement sur deux colonnes. Celle de droite était

sous les ordres du capitaine Bailey, commandant en second, qui avait son pennon sur la canonnière le Cayuga. Il était suivi par les deux corvettes, le Pensacola et le Mississippi, et par les cinq canonnières, l'Oneida, le Varuna, le Katahdin, le Kineo et le Wisahickon. La colonne de gauche était composée des trois corvettes, le Hartford, le Brooklyn et le Richmond, sous la direction immédiate de Farragut, et des six canonnières, le Sciota, l'Iroquois, le Kennebeck, le Pinola, l'Itasca et le Winona, dont il avait confié le commandement au capitaine Bell. Les deux colonnes devaient marcher de manière à se protéger réciproquement : les bâtiments de celle de droite avaient amarré tous leurs gros canons à tribord pour tirer sur le fort Saint-Philippe, ceux de la colonne gauche à bâbord pour combattre le fort Jackson. Les corvettes devaient ralentir leur marche pendant ce combat, pour attirer le feu de l'adversaire, tandis que les navires d'un plus faible échantillon, sortant le plus promptement possible de l'espace dangereux, attaqueraient la flottille ennemie.

La nuit était sombre : les marins confédérés, toujours négligents malgré les avis de Duncan, n'avaient ni bateaux en sentinelle pour surveiller le fleuve, ni feux sur l'eau pour diriger le tir des

batteries de terre. Cependant les défenseurs du fort Jackson ne tardèrent pas à apercevoir les navires fédéraux, qui, naviguant avec difficulté dans un chenal qu'ils ne connaissaient pas et contre un courant violent, n'avançaient que fort lentement et faisaient à peine quatre milles à l'heure. Au feu de Jackson se joint bientôt celui de Saint-Philippe, qui enfile le fleuve et la flotte fédérale, sans obtenir d'elle un seul coup en retour. Les mortiers s'étaient chargés de répondre pour elle et tiraient sans relâche, tandis que les canonnières attachées à leur service et le bateau à voiles le Portsmouth étaient remontés jusqu'à bonne portée du fort Jackson et le couvraient d'obus.

Farragut et Bailey trouvent chacun leur passage au milieu des coques qui devaient les arrêter : les feux tardivement allumés par les confédérés pour éclairer le combat leur servent de guides; les deux colonnes les suivent et déchargent aussitôt leur artillerie contre les deux forts. Le fleuve est bientôt couvert d'un épais manteau de fumée, qui augmente encore l'obscurité de la nuit et la difficulté des manœuvres. Les dernières canonnières des deux colonnes perdent de vue celles qui les précèdent; le Kennebeck à droite, le Winona à gauche, donnent dans les chaînes tendues entre les coques des bricks. Le premier coule une des

coques, mais perd un temps précieux à se dégager. En même temps, l'Itasca, qui précédait le Winona, reçoit un boulet qui crève sa chaudière et le désempare : les deux navires s'abordent. L'Itasca est emporté par le courant, le Winona isolé, après avoir cherché en vain sa route, est obligé de redescendre le fleuve, avec le Kennebeck, sous le feu concentré de toute l'artillerie ennemie. Le reste de la flotte, sur ces entrefaites, a dépassé le fort Jackson, en répondant de son mieux aux salves des batteries confédérées. Criblés par les projectiles de Porter, épuisés par six jours de bombardement, servant des canons presque tous en mauvais état, dans des casemates ruinées, les soldats du brave Higgins n'avaient pas les moyens d'arrêter les navires fédéraux, qui leur échappèrent avec des avaries insignifiantes. Au milieu de l'obscurité, un hasard heureux aurait seul pu leur faire couler l'un de ces navires au passage.

Mais le fort Saint-Philippe, que le bombardement n'avait guère endommagé, était plus redoutable. Bailey, avec le Cayuga, l'avait déjà dépassé, après avoir tiré à mitraille dans les embrasures, selon les recommandations du commodore ; mais il avait payé cher son audace, car son navire n'avait pas reçu moins de quarante-deux boulets. Le Pensacola et le Mis-

missipi avaient engagé, à leur tour, le combat. Farragut arrive à leur aide, mais il est attaqué à la fois par le Manassas et par un brûlot : en cherchant à les éviter, le Hartford échoue et le brûlot lui communique ses flammes. Par bonheur, elles sont bientôt éteintes : le vaisseau amiral se dégage, et, tandis que le Manassas disparaît dans l'ombre, il ouvre, à petite portée, sur les batteries du fort Saint-Philippe un feu si bien nourri que presque tous les canonnières confédérés abandonnent leurs pièces. Le Brooklyn le suivait, mais avait été retardé par le barrage, et il n'avait pu se frayer un chemin qu'en coulant, au risque de se briser lui-même, l'une des coques amarées dans le fleuve. Cette corvette rencontre, à son tour, le Manassas. Le bélier confédéré tire sur elle son unique canon, à trois mètres de distance : heureusement pour le Brooklyn, le boulet se loge dans les sacs à terre disposés autour de sa machine et ne cause aucun dommage à celle-ci. Le Manassas veut alors aborder son adversaire, mais il n'a pas assez d'espace pour prendre de l'élan, et son effort se brise contre les chaînes tendues sur les flancs du navire fédéral. Celui-ci avait pris la place du Hartford devant le fort Jackson, lorsqu'un autre ennemi, une des canonnières confédérées, vient l'attaquer : une

seule bordée, tirée à cinquante mètres, suffit pour désemparer ce nouvel adversaire, qui prend feu et dont l'incendie illumine un moment le théâtre de ce combat acharné.

Pendant que chaque navire dirigeait son tir sur l'éclair des pièces ennemies, les canonnières unionistes avaient dépassé les forts, et, l'artillerie confédérée ayant été à peu près réduite au silence, les corvettes, de leur côté, avaient également remonté le fleuve. Aussi, au moment où le point du jour commençait à permettre de distinguer les combattants, quatorze navires fédéraux se trouvaient-ils au-dessus des forts. Les autres étaient désemparés, mais aucun n'avait péri. La partie la plus difficile de l'entreprise de Farragut avait été accomplie en moins d'une heure ; la bataille cependant n'était pas encore gagnée. Par une chance heureuse pour les fédéraux, le Louisiana, arrivé le 20 au fort Jackson, avait éprouvé une avarie à ses machines, et Mitchell ne voulut pas engager ce navire ni même le placer de manière à soutenir les batteries des forts : il rendit ainsi inutiles les artilleurs, les canons de gros calibre et les munitions qu'il avait reçus pour armer son bâtiment. En dépassant les forts, Farragut avait laissé derrière lui la puissante machine sur laquelle ses ennemis fondaient

tant d'espérances ; mais ceux-ci avaient encore à lui opposer le Manassas et une dizaine de navires de bois. Ces bâtiments, évidemment surpris par son attaque, avaient perdu la meilleure occasion de le combattre pendant qu'il canonisait les batteries de terre ; mais ils allaient chercher à réparer bravement leur erreur. La plupart d'entre eux étaient à l'ancre un peu au-dessus du fort Saint-Philippe : aussi Bailey, qui ouvrait la marche avec le Cayuga, les vit-il s'élancer sur lui pour l'écraser. Avant même que tous les vapeurs qui le suivaient aient achevé de dépasser ce fort, le Cayuga est attaqué par trois ennemis ; il leur tient tête avec succès : l'un reçoit, à trente pas, un obus de onze pouces, qui l'oblige de se jeter à la côte, où il est abandonné et brûlé ; un autre est désarmé, et, au moment où le troisième s'approche, deux canonnières fédérales arrivent au secours de Bailey. C'est l'Oneida, qui vient déjà d'aborder et de couler un navire ennemi, et le Varuna, qui passe bientôt en tête de la colonne assaillante. Mais ce dernier bâtiment s'aventure trop loin et, à quelques kilomètres au-dessus de Saint-Philippe, il se voit, à son tour, attaqué de toutes parts. Le Morgan, commandé par un ancien officier fédéral passé aux confédérés, ravage son pont par un coup d'enfilade. Pendant que le Varuna

riposte et désempare ce premier adversaire; un autre confédéré, le Stonewall-Jackson, le prend par le flanc et lui donne deux coups d'éperon qui lui font une énorme voie d'eau. Le Varuna n'a que le temps de se diriger sur la rive pour s'arrêter dans la vase et ne pas couler, avec tout son équipage, dans l'eau profonde. Cependant l'Oneida vient lui porter secours : il oblige les deux navires confédérés à gagner aussi la côte et recueille l'équipage de la canonnière naufragée.

Le reste de la flotte, arrivé sur ces entrefaites, achevait de disperser ou de détruire les bâtiments légers qui portaient le pavillon confédéré, lorsque parut le Manassas, qui, suivant de loin, remontait le fleuve pour secourir ces derniers. Aussitôt Farragut ordonne à la corvette le Mississippi d'aller le combattre. Avant que ces deux navires aient pu se rencontrer, le Manassas a déjà reçu le feu de deux ou trois canonnières. Le Mississippi descend, à toute vapeur, sur lui; mais, au moment d'être abordé, l'agile confédéré évite le coup, frappe lui-même de côté le Mississippi, et, reconnaissant l'impossibilité de continuer la lutte, va vite se jeter sur la berge. Les fédéraux essayèrent en vain de le prendre et de le dégager : le feu du fort Saint-Philippe les en empêcha; ils le criblèrent alors eux-mêmes d'obus, qui l'incendièrent. Bientôt le

courant le releva et l'entraîna. Abandonné et enveloppé de fumée, le Manassas descendit lentement le cours du fleuve et, dépassant les forts qu'il n'avait pu défendre, arriva enfin devant la flottille de Porter, à laquelle sa vue causa d'abord une vive alarme. Elle ne tarda pas cependant à s'apercevoir que cet ennemi tant redouté n'était plus qu'un corps sans âme, et, tandis que les fédéraux s'apprêtaient à l'aborder, on le vit s'enfoncer avec le petillement d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau, et plonger pour ne plus reparaître.

Le combat était terminé pour le moment. Pendant cette nuit où leur sort venait d'être décidé, les habitants de la Nouvelle-Orléans avaient reposé tranquilles et confiants. Ils s'étaient bien vite habitués au bombardement, dont l'écho lointain arrivait parfois jusqu'à eux, et s'étaient facilement persuadé que jamais l'ennemi ne dépasserait les deux forts. Ce fut donc avec une indicible émotion qu'ils apprirent, le 24 au matin, que la flotte fédérale avait forcé le passage et que rien ne pouvait plus l'empêcher de s'emboîser devant les quais mêmes de la capitale. Quoique le bruit plus distinct du canon, prouvant que Farragut s'était rapproché, confirmât cette nouvelle, on ne pouvait croire encore à un désastre aussi grand

et aussi imprévu; mais les plus incrédules furent convaincus lorsqu'ils virent les autorités elles-mêmes livrer aux flammes les chantiers de la marine. La scène de confusion et de désolation dont cet incendie fut le signal n'est nulle part mieux décrite que dans le livre de l'historien confédéré Pollard, qu'on ne peut soupçonner de l'avoir exagérée. Ceux qui, la veille encore, travaillaient avec ardeur à l'achèvement du Mississippi et des autres navires destinés à défendre la ville, s'empresment maintenant de les détruire : ils y mettent le feu et les poussent violemment dans le fleuve, qui les engloutit, avec des munitions de toute sorte. Le génie de destruction est contagieux : les blockade-runners, qui n'avaient pu sortir depuis l'occupation des passes par Farragut, mais que rien n'empêchait de remonter le fleuve, sont impitoyablement brûlés à leur tour. D'énormes ballots de coton, que ces navires devaient emporter en Europe, étaient encore empilés sur les quais : une partie est jetée à l'eau, le reste forme bientôt un terrible brasier. La population va chercher tous ceux qui se trouvent dans les dépôts en ville, afin de les détruire également. Elle suivait en cela les prescriptions du gouvernement confédéré, qui, comptant sur la disette de coton pour obliger l'Europe à intervenir en sa faveur, avait spécialement recommandé

de n'en rien laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Le fleuve est couvert de débris embrasés, qu'il porte au-devant de Farragut, comme pour lui révéler plus promptement l'étendue de son succès. A mesure que le jour s'avance, l'émotion redouble dans la ville : l'atmosphère est chargée d'une épaisse fumée ; au pétitement des flammes, au bruit des explosions, se mêle le son du tocsin répété par les cloches de toutes les églises. Bientôt les habitants de la Nouvelle-Orléans aperçoivent des groupes de cavaliers, venant par la levée du Mississipi ; on reconnaît le général Lowell et quelques officiers qui, après avoir assisté au combat nocturne, ont réussi, non sans peine, à dépasser la flotte ennemie : on les entoure, on les presse de questions. Ils racontent le combat, le courage des canoniers et des marins, la destruction complète de la flotte. Mais où est Farragut et que va-t-on faire ? Farragut approche, et tenter de défendre la ville contre lui ne servirait qu'à attirer sur elle toutes les horreurs d'un bombardement. Lowell a laissé quelques troupes plus bas pour entraver la marche des fédéraux et servir contre eux les douze canons des batteries dites les Chalmettes, élevées sur les deux rives du fleuve afin d'appuyer l'enceinte qu'il avait construite. Il songe, un instant, à tenter un coup de désespoir et à atta-

quer à l'abordage les navires ennemis, au moment où ils se présenteront devant la ville; mais, lorsqu'il demande mille hommes de bonne volonté pour cette entreprise, une centaine à peine se présente : il n'a pas en tout plus de trois mille soldats autour de lui. Aussi, renonçant à une lutte impossible, prend-il le parti d'évacuer la ville, pour se retirer, avec sa petite garnison, au camp Moor, situé à cent kilomètres dans l'intérieur, sur le chemin de fer de Jackson. Cette détermination, qui lui fut cruellement reprochée, était sage et nécessaire : s'il avait tenté de défendre la Nouvelle-Orléans, non-seulement il aurait exposé cette ville à d'affreux ravages, mais il aurait donné à Farragut l'occasion de remporter un succès encore plus décisif, et les flottes fédérales auraient probablement alors pu profiter de ce succès pour s'emparer de tout le cours du Mississippi. La Nouvelle-Orléans, par sa position, était un véritable piège pour les troupes chargées de la défendre contre un assillant maître du fleuve. Au nord de la ville s'étend le grand lac Pontchartrain, bordé de jardins et de villas, qui, en un endroit appelé Kenner, en amont de la cité, se rapproche du Mississippi au point de n'en être séparé que par une langue de terre d'un kilomètre de large. Cette langue relie seule au continent la presqu'île

irrégulière qui forme le côté gauche du delta et sur laquelle se trouve la Nouvelle-Orléans. En effet, le lac Pontchartrain se décharge dans le lac Borgne par deux canaux profonds, les Rigolets et le bayou du Chef-Menteur : la crue des eaux avait emporté tous les obstacles placés dans ces canaux, que défendaient seulement deux ouvrages insignifiants. Elle ouvrait ainsi aux petites canonnières fédérales le lac Pontchartrain et leur donnait les moyens d'y naviguer : toute retraite était donc interdite de ce côté aux confédérés. Enfin, d'autre part, cette même crue, en élevant le niveau du Mississippi au ras de ses digues, permettait aux navires fédéraux de s'embosser devant l'isthme de Kenner et d'en commander entièrement le passage. S'il était resté à la Nouvelle-Orléans, Lowell, au bout de peu de jours, aurait donc été obligé de capituler avec tout son monde. Son coup d'œil, sa prudence le sauvèrent de ce désastre inévitable, et sa prompte retraite assura aux confédérés la possession de Vicksburg. A peine sa résolution fut-elle prise, qu'il fit évacuer tout ce qu'on pouvait encore sauver de son matériel : le chemin de fer seul lui restait, car, au milieu de la panique, les vapeurs qui auraient pu l'aider avaient été brûlés ou emmenés. Ses artilleurs formaient un corps exercé. Aussitôt

que l'évacuation fut achevée, il les envoya, avec une brigade composée de ses meilleures troupes, à Vicksburg. Ce sont eux que Farragut trouva, trois semaines après, dans cette position si importante, et qui, en la défendant pendant un mois contre lui, donnèrent à Van Dorn le temps de venir la mettre à l'abri de ses coups.

Cependant la nouvelle du départ des troupes s'est répandue avant même que Lowell ait pris ses premières dispositions de retraite. Elle porte la confusion à son comble : la population entière s'agite dans les rues; quelques-uns proposent de brûler la ville, pour l'empêcher de tomber aux mains des fédéraux. Une pareille proposition n'a aucun succès; mais, sous prétexte de priver l'ennemi des ressources que lui offriraient les riches entrepôts de la cité, des milliers de vagabonds les mettent au pillage. La nuit vient bientôt favoriser leurs déprédations, nuit cruelle pour cette malheureuse ville, exposée également aux excès de ses propres habitants et aux attaques d'un ennemi vainqueur.

Celui-ci approchait en effet de plus en plus. Après le dernier combat livré aux canonnières confédérées, Bailey avait remonté, avec le Cayuga, jusqu'à la Quarantaine, et, rencontrant là le régiment Chalmette

sous le colonel Trymansky, il avait lancé quelques obus dans son camp : les soldats confédérés, qui avaient perdu tout courage, capitulèrent sans faire la moindre résistance. La possession de la Quarantaine assurait à Farragut une communication directe avec la mer par un bayou dérivé du Mississippi et praticable à de petits bateaux. Il donna aussitôt avis à Butler d'en profiter et de remonter ce bayou pour débarquer ses troupes au-dessus des forts, afin de les investir entièrement. Laissant ensuite quelques canonnières pour observer les navires ennemis qu'il n'avait pu détruire, et particulièrement le Louisiana, il avait repris sa marche victorieuse. Le 25, vers onze heures du matin, il dépassait le coude d'où l'on découvre, pour la première fois, la grande cité commerçante qui se développe en croissant sur la rive gauche du fleuve. Peu après, il engageait le combat avec les batteries des Chalmettes.

Quelques bordées suffirent pour les réduire au silence, et bientôt après toute la flotte fédérale, marchant sur une seule colonne, jette l'ancre devant la ville, chaque navire s'embossant de manière à enfiler l'une des rues longues et droites qui descendent vers le fleuve en traversant toute la cité. Il n'y avait pas un soldat dans la ville; mais Lowell ne l'avait pas encore

quittée, il était resté de sa personne pour hâter le départ du matériel. Lorsque le capitaine Bailey vint demander la soumission de la Nouvelle-Orléans, le général confédéré remit tous ses pouvoirs au maire. Celui-ci, sachant que Farragut n'avait pas de troupes de débarquement, ne songea qu'à traîner les choses en longueur, afin de donner à Lowell le temps d'achever l'évacuation, et il entama à cet effet avec le commodore fédéral une correspondance dont l'emphase contraste avec la simplicité et la modération des réponses de ce dernier. Pendant cinq jours, on vit se prolonger cette situation singulière : d'une part, une grande ville sans défense, et devant elle, d'autre part, une flotte formidable ayant tous les moyens de la détruire, mais pas ceux de l'occuper. L'humanité de Farragut ne lui permet pas d'employer ses canons pour faire reconnaître son autorité, et le maire, s'abritant derrière une population désarmée, profite de la longanimité du vainqueur pour le braver et maintenir sur les édifices publics le pavillon de l'État de la Louisiane. Il réussit ainsi à occuper si bien l'attention de Farragut que cet officier, d'ordinaire si vigilant, négligea de couper, à l'isthme de Kenner, les communications entre la Nouvelle-Orléans et l'armée; et Lowell, établi au camp Moor, resta en

rappports avec la ville, offrant même aux habitants de revenir au milieu d'eux, s'ils voulaient, pour résister, s'exposer à un bombardement. Cependant, s'il put sauver son matériel, sa petite armée se trouva bien réduite en nombre; car les volontaires levés à la Nouvelle-Orléans refusèrent de servir plus longtemps sous ses ordres, et, profitant de ce que la route leur était encore ouverte, ils retournèrent en masse chez eux. Cet esprit d'insubordination éclatait de même, non-seulement dans les deux forts Jackson et Saint-Philippe, comme nous allons le dire, mais aussi dans toutes les petites garnisons de la Louisiane occidentale, qui avaient été rappelées par Lowell, et qui, au lieu de lui obéir, s'étaient débandées aussitôt l'ordre reçu. Telles étaient les conséquences inévitables de la doctrine sécessioniste : poussée à l'extrême, elle se retournait contre la cause qui en avait d'abord profité.

Enfin la nouvelle de la capitulation des forts, qui dissipait la dernière espérance des confédérés et rendait les troupes de Butler disponibles, vint mettre un terme à cet étrange état des choses. Le 24 au matin, dès qu'il avait vu la flotte de Farragut au-dessus des forts, Porter avait sommé ceux-ci de se rendre et, sur leur refus, avait repris le bombardement, dirigeant

particulièrement son feu contre le navire le Louisiana, qui, nous l'avons dit, n'avait pris aucune part au combat et avait échappé ainsi aux coups de Farragut. Pendant ce temps, des bâtiments légers occupaient tous les canaux par lesquels les défenseurs des forts auraient pu chercher à communiquer avec la Nouvelle-Orléans, et Butler, débarquant ses troupes près de la Quarantaine, les investissait complètement. Le général Duncan espérait néanmoins pouvoir résister encore quelque temps : si le fort Jackson était en ruines, Saint-Philippe était encore en assez bon état. Quatre hommes seulement avaient été atteints dans le second et quarante-deux dans le premier ; parmi ces derniers, malgré les huit mille bombes tombées dans l'enceinte du fort, on ne comptait que neuf blessures mortelles : c'étaient donc près de mille projectiles consommés pour chaque homme tué. Mais les défenseurs des deux forts étaient épuisés, isolés, exposés à un bombardement qui allait devenir fort meurtrier, et enfin découragés par la perspective d'une reddition inévitable. La plupart d'entre eux, Européens ou même Américains du Nord, étaient étrangers à la ville qu'ils avaient été chargés de protéger, à la cause au service de laquelle ils avaient été enrôlés presque de force. Pendant la lutte, ils avaient fait bra-

vement leur devoir; mais, dès que Farragut eut passé les forts, ils ne voulurent pas se sacrifier inutilement. Enfin, le 27 avril, ils se réunissent en masse, commencent à enclouer les canons, à jeter à l'eau les munitions, et reçoivent à coups de fusil les chefs qui tentent de les ramener au devoir. Une seule compagnie, composée de planteurs, reste fidèle au drapeau confédéré. La révolte qui éclate au fort Jackson menace de s'étendre à Saint-Philippe : des signaux sont déjà échangés entre les soldats, et, malgré les efforts de Duncan, la garnison du premier fort se met en marche pour l'abandonner. Toute résistance était devenue impossible. Le lendemain 28, Duncan et Porter signaient une capitulation, où ce dernier se plaisait à rendre hommage à la bravoure et à la loyauté de son adversaire. Mais les pourparlers faillirent être interrompus par un acte aussi brutal qu'inattendu. Le capitaine confédéré Mitchell, auquel ses camarades des forts reprochaient de les avoir trop mollement défendus, était indépendant des autorités militaires, et ne se considérait pas comme compris dans la capitulation. Lorsque la flottille de Porter s'approcha pour en assurer la conclusion, il eut soin de ne laisser aucun pavillon sur le Louisiana, amarré au-dessus de Saint-Philippe; mais, un instant après, profi-

tant du moment où tous les navires fédéraux étaient rassemblés à peu de distance, il mit le feu à son bâtiment et le lança sur eux comme un brûlot. Heureusement le Louisiana sauta trop tôt, à la hauteur du fort Saint-Philippe, dont il faillit tuer le commandant : son explosion fut terrible et, si elle avait eu lieu quelques minutes plus tard, elle aurait certainement détruit le Harriet-Lane, où Porter et Duncan étaient réunis pour régler les détails de la convention.

Pendant que le général Phelps occupait les forts, Butler, avec le reste de ses troupes, remontait vers la Nouvelle-Orléans. La voie était libre désormais, et rien ne s'opposait plus au ravitaillement de la flotte. Les forts Pike et Macombe, situés à l'entrée du lac Pontchartrain, avaient été abandonnés, et les vapeurs confédérés qui se trouvaient sur le lac, détruits par leurs équipages avant même d'avoir vu un seul ennemi. Les dernières défenses de la Nouvelle-Orléans étaient donc abattues.

Aussi, le 29, Farragut, qui avait jusqu'alors prudemment évité tout ce qui pouvait amener un conflit avec la population, envoya enfin un détachement de marins, pour élever le drapeau fédéral sur l'un des édifices publics. Mais à peine ces marins se furent-ils retirés que le drapeau, détaché par un

homme nommé Munford, fut traîné dans les rues et foulé aux pieds. Le 1^{er} mai, les transports fédéraux arrivaient aux quais, Farragut laissait à Butler le soin d'occuper et de gouverner la Nouvelle-Orléans, et, quelques heures après, les troupes fédérales prenaient possession de cette ville.

Farragut avait retrouvé sa liberté d'action. Il en profita sans délai pour remonter le fleuve. Près de Carrolton, à dix kilomètres au-dessus de la Nouvelle-Orléans, se trouvait, outre des ouvrages considérables, un barrage flottant, prêt à être tendu, dans la prévision que la flottille de Foote descendrait jusque-là le Mississippi. C'est, en effet, nous l'avons dit, l'attaque par le nord que les confédérés craignaient le plus et en vue de laquelle ils s'étaient particulièrement préparés.

Dès le 9 mai, l'Iroquois se présentait devant Bâton-Rouge. La capitale officielle de la Louisiane ne se défendit pas, et un poste de marins prit possession de l'arsenal ; le 12, le même navire paraissait devant Natchez, où il ne rencontrait pas plus de résistance. La flotte le suivait, en assurant ces faciles conquêtes. Tandis que Porter ramenait à Ship-Island ses mortiers, dont on ne croyait plus avoir besoin sur le Mississippi, le général Williams, avec quelques troupes embarquées sur des transports, suivait Farragut et mettait

garnison dans les lieux qu'il importait de défendre. La conquête du bas Mississipi marchait rapidement, et les fédéraux se flattaient déjà de l'espoir de rouvrir la navigation entière du fleuve, depuis Saint-Louis jusqu'à la Nouvelle-Orléans, non-seulement aux navires de guerre, mais aux mille bâtiments de commerce qui le sillonnaient avant la guerre. Ils croyaient aussi que, maîtres de l'une des contrées qui produisaient autrefois le plus de coton, ils y feraient promptement revivre cette culture, et qu'en ouvrant l'entrepôt où le monde entier avait l'habitude de s'approvisionner, ils feraient taire tous ceux qui, en Europe, prenaient la ruine de l'industrie cotonnière pour prétexte de leurs réclamations en faveur de la cause confédérée.

Ces illusions devaient être promptement dissipées. Vicksburg arrêtait, le 18 mai, l'Oneida; et, bientôt après, Farragut, arrivant avec toute sa flotte et apercevant les batteries étagées qui commandaient tout le cours du fleuve, allait être obligé de reconnaître qu'il ne pourrait, sans de grands efforts, venir à bout de ce nouvel obstacle. Aussi la possession même de la Nouvelle-Orléans et d'une grande partie de la Louisiane, fort importante au point de vue stratégique, n'eut-elle pas les résultats politiques et commerciaux que les vainqueurs en attendaient.

Les fédéraux, qui n'osaient alors attaquer l'esclavage et se bornaient à combattre le gouvernement confédéré, respectaient toutes les institutions qui existaient avant la rébellion, croyant ainsi faciliter à leurs ennemis le retour sous le drapeau commun ; mais ils ne réussirent jamais à ranimer la culture des grandes plantations qui avaient fait la richesse de la Louisiane et à rendre une véritable activité au commerce du coton à la Nouvelle-Orléans. D'une part, l'hostilité passionnée de la population armait sans cesse des guérillas, qui devenaient bientôt de vulgaires pillards et entravaient, par leurs déprédations, tout commerce, toute industrie ; d'autre part, quoique légalement encore protégé par le gouvernement fédéral, l'esclavage ne pouvait plus subsister à côté du drapeau de l'Union. Les chefs de la rébellion avaient eu soin de le proclamer, les planteurs le sentaient, les esclaves eux-mêmes commençaient à s'en apercevoir. Cet emploi sans pitié des noirs, qui seul donnait autrefois les grandes récoltes de coton, était devenu impossible. Ne faut-il pas voir l'arrêt d'une justice supérieure dans le concours de circonstances qui empêcha les fédéraux de relever cet odieux système de travail, cause véritable de la guerre, et amena les hommes du Sud à se faire eux-

mêmes les instruments les plus actifs de sa ruine ?

Nous avons laissé Butler entrant à la Nouvelle-Orléans, et nous voudrions pouvoir le quitter tout de suite, pour reprendre le récit des campagnes des armées de l'Ouest, interrompu depuis la bataille de Shiloh ; mais il nous est impossible de passer entièrement sous silence le proconsulat de l'avocat du Massachusetts dans la grande ville du Sud. Son gouvernement n'a jamais été jugé impartialement, et il ne pouvait l'être. La passion politique préparait d'avance des accusateurs et des défenseurs également intolérants au mandataire du gouvernement fédéral. Mais le choix de l'homme auquel ce mandat était confié aggravait singulièrement les difficultés de la tâche. Au milieu des dures nécessités de la guerre, un tel choix est, selon le caractère et la réputation de l'homme, un honneur ou une insulte pour les vaincus. Le gouvernement de Washington n'avait alors, il est vrai, aucun général illustre à envoyer pour régir les habitants de la Nouvelle-Orléans ; mais il eût valu mille fois mieux confier l'autorité suprême dans cette grande cité à un vrai soldat, à quelque militaire étranger à la politique, incapable de se prêter aux intrigues et à la spéculation, qu'à l'ancien allié politique de Jefferson Davis, au légiste en uniforme qui avait

paru sur la levée du Mississippi au moment où la flotte de Farragut s'éloignait à la recherche de l'ennemi.

Pour une ville conquise, rebelle ou ennemie comme l'on voudra, la Nouvelle-Orléans fut d'abord traitée avec douceur : aucune contribution de guerre ne lui fut imposée. Les troupes fédérales, accueillies à leur débarquement par les huées et les cris d'une foule énorme, montrèrent la plus grande modération ; les propriétés particulières furent toutes respectées ; bien plus, le gouvernement municipal que la ville possédait avant d'être prise fut reconnu et accepté par les vainqueurs. Le maire, M. Monroë, qui n'avait fait aucun secret de son profond dévouement à la cause confédérée, resta le représentant officiel de la cité, comme il l'était lorsqu'il en organisait la défense de concert avec Lowell. M. Lincoln avait recommandé à ses généraux de rétablir purement et simplement l'autorité suprême de l'Union et des lois fédérales, sans se mêler des affaires intérieures des villes et des comtés autrement que pour faire respecter ces lois. On put espérer d'abord que ce programme, à la fois si sage et si difficile à appliquer, réussirait à la Nouvelle-Orléans. Après quelques jours d'une vive émotion, cette ville avait vu sortir toutes les troupes fédérales campées sur ses places : il ne

restait qu'une garde suffisante pour maintenir l'ordre matériel, qui du reste ne fut jamais troublé. Le conseil municipal avait repris la direction régulière des affaires. Un journal ayant refusé d'imprimer la première proclamation de Butler, celui-ci se borna à lui envoyer quelques anciens protes enrôlés dans son armée, qui composèrent d'office ce morceau; et le journal, malgré cet acte de résistance, ne fut suspendu qu'un seul jour.

Mais il aurait fallu un autre homme que le général Butler, une population moins passionnée dans ses démonstrations que celle de la Nouvelle-Orléans, pour adoucir d'une manière durable ces rapports, des deux parts si pénibles, que la guerre établit entre le vainqueur et le vaincu. Imprudemment provoquées, les autorités militaires ne pouvaient manquer d'abuser du pouvoir absolu qu'elles possédaient et qui leur offrait les plus dangereuses tentations. Aux insultes sottement prodiguées à ses officiers dans les rues de la Nouvelle-Orléans, Butler répondit par un ordre du jour à la fois odieux, absurde et maladroit. Les officiers fédéraux auraient regardé comme une injure personnelle l'ordre n° 28, s'ils lui avaient attribué la signification qui excita chez leurs adversaires une légitime indignation, et le public des États du Nord

répliqua à ceux-ci en traitant leur interprétation de pure calomnie. Mais le gouvernement de Washington, loin d'affaiblir son autorité morale, l'aurait accrue, même parmi ses ennemis, s'il avait prévenu toute polémique, sur un sujet qui ne supporte pas l'équivoque, en révoquant les pouvoirs qu'il avait confiés à un homme aussi peu capable de peser la valeur de ses paroles.

Il ne le fit pas, et les difficultés qu'il rencontra à la Nouvelle-Orléans augmentèrent de jour en jour. Comment aurait-on pu empêcher cette population, profondément hostile, de faire parvenir aux armées confédérées des encouragements de toute sorte, et des renseignements précieux sur les préparatifs militaires qui se faisaient sous ses yeux? Une grande vigilance était nécessaire; la violence était une faiblesse inutile. Le maire fut destitué, c'était inévitable. Il fut emprisonné, ainsi qu'un des principaux habitants de la ville, M. Pierre Soulé. Serviteurs passionnés de la confédération, il est possible qu'ils aient joué un double jeu coupable, après avoir accepté de fait le rétablissement de l'autorité fédérale : les lois de la guerre légitimaient leur éloignement; leur emprisonnement n'a jamais été justifié.

Mais Butler alla plus loin : il eut le triste courage

de relever pour une fois l'échafaud politique, ce funeste aliment des discordes civiles. La mort de Munford fait seule tache sur la page la plus belle peut-être de l'histoire des États-Unis, celle où il est écrit que ni après la victoire, ni dans le cours même de cette terrible guerre, tandis que les citoyens donnaient leur vie par milliers pour défendre l'Union, aucun autre crime politique, pour nous servir de l'expression consacrée, n'a été expié par le sang du coupable. Munford était cet homme qui, le 27 avril, avait abattu le drapeau fédéral élevé, par quelques matelots du Pensacola, sur l'hôtel de la Monnaie avant que la Nouvelle-Orléans eût été régulièrement occupée. Cet acte était insensé, car il pouvait attirer sur une ville innocente tout le feu de l'escadre fédérale, et, si un des marins de Farragut avait aperçu Munford traînant dans la boue le pavillon national, il aurait bien fait de le tuer sur place. Toutefois c'était un acte d'hostilité et non de trahison. Aussi ne l'avait-on pas d'abord recherché pour ce fait; mais, comme il était devenu le chef de la partie la plus turbulente de la populace et l'instigateur de toutes les avanies faites aux fédéraux, on le poursuivit, au bout de six semaines, sous ce prétexte. Jugé et condamné par un conseil de guerre, il fut pendu le 7 juin, et devint ainsi

un martyr aux yeux de tous les partisans du Sud.

A l'hostilité persistante des habitants de la Nouvelle-Orléans, les fédéraux répondirent en traitant de plus en plus cette ville comme une cité conquise : l'autorité despotique du grand prévôt pesa sur elle de tout son poids. Un grand nombre de propriétaires servaient dans les rangs confédérés : leurs maisons furent saisies ; ceux qui, sans quitter la ville, se distinguaient par leurs sympathies pour la cause du Sud furent exposés à toute sorte de vexations. Bientôt la spéculation vint rendre plus odieuses ces tristes mesures : les lois de confiscation, sur lesquelles nous reviendrons dans le prochain volume, furent appliquées d'une manière dont on ne trouve pas d'autre exemple dans l'histoire de cette guerre. Les propriétés saisies furent vendues, à vil prix, à des aventuriers protégés par le général en chef. On assure même que son propre frère fut le principal agent de toutes les honteuses affaires qui prirent alors la place du commerce légitime. Ce commerce, en effet, dès que la provision de coton rassemblée dans la ville avant son occupation fut épuisée, se réduisit à l'alimentation des habitants, qui ne pouvaient rien trouver dans l'étroit espace dont la guerre leur laissait la jouissance, pas même les vivres nécessaires à leur consommation journalière,

et il s'ensuivit que les exportations furent absolument nulles. De là une grande détresse, que la crise financière vint encore aggraver : les emprunts contractés par les gouvernements de Richmond et de la Louisiane depuis la sécession ne pouvaient être reconnus par les fédéraux, et la valeur des titres qui les représentaient devint aussitôt presque nulle. Cependant la nécessité ne permit pas à Butler de comprendre dans la proscription le papier-monnaie confédéré, qui circulait seul alors; et, par une anomalie aussi étrange qu'inévitable, ce symbole de la rébellion fut pendant longtemps toléré et reçu dans les caisses fédérales.

Butler n'était pas entièrement responsable de ces malheurs, et, pour être juste, il faut ajouter, après avoir énuméré ses actes arbitraires, que, dans son administration, il fit preuve, à certains égards, non pas seulement d'énergie, mais aussi d'intelligence. La tranquillité de la ville ne fut jamais troublée, et la police sanitaire y fut faite avec une méthode inconnue jusqu'alors dans cette grande cité : les nègres désœuvrés furent employés, aux frais du gouvernement fédéral, à rectifier les égouts, à dessécher les marais les plus voisins de la ville, si bien qu'au grand étonnement des habitants, qui s'attendaient à voir

leur vieil ennemi, la fièvre jaune, venir, avec l'été, les visiter et ravager la garnison fédérale, ce terrible fléau ne parut pas, et, par une sorte de compensation pour d'autres maux, épargna la Nouvelle-Orléans pendant toute la durée de la guerre.

CHAPITRE II

MEMPHIS.

On vient de voir comment la vaillance de Farragut et de ses marins avait assuré aux fédéraux la possession des bouches du Mississippi et d'une nouvelle base d'opérations dans la vallée du grand fleuve. Les unionistes avaient fait par là un pas important vers la conquête de cette grande artère, qui coupait en deux les territoires esclavagistes. Leur prochaine étape était marquée sur le cours supérieur du fleuve. En effet, jusqu'à ce qu'elle soit définitivement assurée à l'Union, l'ouverture du Mississippi sera le but principal de toutes les campagnes terrestres et fluviales que nous allons voir, durant quinze mois encore, se succéder dans l'Ouest, avec des chances bien diverses.

Nous avons quitté fédéraux et confédérés au lende-

main de la bataille de Shiloh. Beauregard a ramené ses soldats à Corinth; Grant est resté sur le champ de bataille, près de Pittsburg-Landing. Des deux parts, on a besoin de réparer ses pertes, et l'on se hâte de concentrer toutes les forces disponibles sur ces deux points, autour desquels va se décider la possession du Mississippi et peut-être tout le sort de la guerre.

A peine revenu à Corinth, dès le 10 ou le 12 avril, Beauregard avait reçu les renforts considérables que Johnston n'avait pas voulu attendre pour livrer la bataille où il avait perdu la vie. Sterling Price et Van Dorn, abandonnant l'Arkansas, et passant le Mississippi à Helena, lui amenaient l'armée qui avait combattu à Pea-Ridge. Puis, ses adversaires lui laissant un précieux répit, toute la puissance administrative du gouvernement confédéré fut mise en œuvre pour renforcer son armée par de nouvelles recrues. Les États de l'Alabama, du Mississippi et de la Louisiane étant envahis, leurs milices avaient été mobilisées et dirigées sur Corinth : il est vrai que ces soldats grossissaient plutôt qu'ils ne fortifiaient l'armée de Beauregard. Enfin, vers les 2 et 3 mai, celui-ci voyait arriver Lowell, avec la majeure partie de la garnison de la Nouvelle-Orléans : ce général racheta l'humiliation

de sa récente défaite par la promptitude avec laquelle il rejoignit l'armée confédérée de l'Ouest.

Cette armée, depuis qu'elle avait perdu le Kentucky et la plus grande partie du Tennessee, avait pour tâche principale de conserver la possession de deux grandes artères perpendiculaires, qui se rencontrent à Memphis, et qui étaient de la plus haute importance pour les États du Sud : le cours du Mississippi jusqu'à Vicksburg et la section du chemin de fer de Charleston qui s'étend jusqu'à Chattanooga. Heureusement pour eux, des deux voies, le fleuve était à la fois la principale et la plus facile à défendre.

Si le chemin de fer seul était perdu, rien n'empêchait de remplacer la ligne directe par la voie détournée de Vicksburg, Mobile et Montgomery. Il fallait s'y préparer ; car, depuis Corinth jusqu'à Chattanooga, cette ligne directe, à peu près parallèle au cours du Tennessee, et placée tantôt sur une de ses rives, tantôt sur l'autre, décrivait un grand arc de cercle qui prêtait constamment le flanc à l'ennemi. Peut-être eût-on pu la protéger en s'établissant fortement sur les rives du Tennessee, là où elle commence à longer le fleuve, à Eastport, par exemple : la navigation du Tennessee, seule voie par laquelle les fédéraux pouvaient atteindre le chemin de fer, aurait été ainsi

fermée aux canonnières ennemies. Mais, d'une part, le souvenir de Donelson inspirait aux confédérés une crainte exagérée de ces canonnières et leur fit négliger beaucoup trop la défense de leurs fleuves ; d'autre part, pour couvrir ainsi leur droite, il leur eût fallu exposer leur gauche et laisser à leurs adversaires, désormais inexpugnables à Pittsburg-Landing, la possibilité d'en sortir pour s'emparer de Grand-Junction, investir Memphis, et couper ainsi le chemin de fer dans une partie encore plus vitale de son parcours. Corinth était le seul point d'où l'on pût observer également tous les mouvements de l'armée fédérale, soit qu'elle voulût remonter le Tennessee, soit qu'elle tentât de frapper un coup sur Memphis.

L'occupation du chemin de fer par l'ennemi ne constituait pas d'ailleurs un danger sérieux pour les confédérés, parce qu'à l'est de Corinth aucune ligne ferrée ne se dirige vers le sud. Il y a là, comme nous l'avons indiqué dans un précédent chapitre, une zone, privée également de voies de fer et de fleuves navigables, qui, s'étendant depuis Corinth jusqu'à Chattanooga, couvrait efficacement la confédération entre ces deux points extrêmes. C'est sur l'un ou l'autre que les fédéraux, maîtres du Tennessee, devaient porter

leurs efforts, et la nécessité de conquérir avant tout la vallée du Mississippi leur imposait d'abord la campagne contre Corinth.

La défense de cette position était aisée. La zone infranchissable aux armées la protégeait suffisamment à l'est, et elle communiquait directement avec le sud par le chemin de fer de Mobile, sans dépendre de celui de Chattanooga. A l'ouest, le Mississippi devenait, en aval de Memphis, bien plus difficile à attaquer pour les fédéraux. En effet, on se souvient que leurs succès dans le Kentucky et le Tennessee avaient été dus aux facilités que trois fleuves parallèles offraient à l'invasion. En remontant le Tennessee, Grant avait pu prendre à revers le fort Donelson, et la chute des défenses du Cumberland et du Tennessee avait entraîné celle de tous les ouvrages élevés sur le Mississippi. Mais au-dessous de Memphis les fédéraux ne pouvaient plus tourner et prendre entre deux feux les ouvrages élevés sur le grand fleuve. Il fallait désormais les aborder de front et braver hardiment les batteries élevées sur l'une et sur l'autre rive, sans pouvoir les occuper toutes les deux avec des forces suffisantes.

Un mois s'était écoulé depuis la bataille de Shiloh, et Beauregard avait employé ce temps à élever autour

de Corinth un vaste camp retranché, capable de soutenir un siège en règle. Les quelques maisons qui composent ce modeste village, près de l'intersection des deux grandes lignes de Memphis à Charleston et de Mobile à l'Ohio, sont situées dans un terrain bas, glaiseux et humide. Mais, à quelques centaines de mètres à l'est et au nord, le sol se relève et forme une forte ondulation. Au delà de cette ondulation coulent deux ruisseaux parallèles qui finissent par se réunir et portent alors le nom de Philips-Creek. Entourés de marécages presque infranchissables, ils couvrent Corinth à l'est et au sud, et vont se jeter, au sud-ouest, dans le Tuscumbia-River, l'un des affluents du Tongbigbee. Au nord, une vaste clairière sépare le pli de terrain, dont nous avons parlé, de la colline de College-Hill, qui domine tous les environs. Des hauteurs pareilles à celles qui séparent le Philips-Creek de Corinth bordent la rive opposée; sur la plus élevée est situé, exactement à l'est de la jonction, le hameau de Farmington. C'est sur la colline la plus rapprochée de Corinth que Beauregard avait établi sa principale ligne de défense. Un épaulement, presque continu, de terre et de bois, suivant dans la forêt tous les accidents de terrain, et fortifié par des abatis, reliait entre elles de grandes redoutes commandant les

points dominants et les divers chemins qui aboutissent à Corinth. La clairière du nord avait été considérablement agrandie. Les approches du camp retranché étaient couvertes par les positions de College-Hill et de Farmington, où Beauregard avait établi des ouvrages avancés. Tout le pays aux environs de Corinth, qui se trouve presque au partage des eaux du Tennessee et de celles du golfe du Mexique, était coupé de marais, couvert de bois, et traversé seulement par des routes étroites, aisément défoncées : la tâche imposée aux fédéraux était donc difficile. Aussi les confédérés étaient pleins de confiance, et les pompeuses proclamations que Beauregard leur adressait répondaient bien à leurs sentiments. Les diverses troupes placées sous ses ordres avaient conservé leur ancienne organisation. L'armée du Mississippi, composée des corps de Bragg, de Polk, de Hardee et de la réserve de Breckenridge, avait pour chef le premier de ces généraux ; Van Dorn commandait l'armée du Trans-Mississippi. Grâce aux recrues et aux milices incorporées dans ces corps, leur effectif total s'élevait à 65,000 hommes.

La bataille de Shiloh avait fait sentir à Halleck la nécessité de concentrer toutes ses forces pour attaquer l'armée de Beauregard. Sa présence sur le

théâtre des opérations, rendue déjà nécessaire par la position indépendante de Grant et de Buell, était désormais indispensable. Il partit, le 9 avril, de Saint-Louis pour Pittsburg-Landing. Avant son arrivée, Grant avait fait un premier pas dans la voie que son supérieur allait suivre, et avait envoyé Sherman, dont les talents militaires se révélaient dans les moindres détails comme dans les plus grandes occasions, pour couper le chemin de fer de Chattanooga à l'est de Corinth. Remontant le Tennessee, avec les canonnières, jusqu'à Eastport, Sherman gagna de là le chemin de fer et détruisit, à l'est d'Iuka, le pont du Big-Bear-Creek. Les confédérés perdirent ainsi, pour ne plus jamais la ressaisir, cette importante ligne de communication. Cependant la jonction de Van Dorn avec Beauregard commandait un mouvement semblable de la part des troupes fédérales, occupées jusqu'alors sur la rive droite du Mississippi. Tandis que Curtis s'avançait dans l'Arkansas, désormais dégarni, Pope recevait l'ordre d'amener à Corinth les troupes qui venaient d'opérer contre l'île n° 10.

On se souvient que cette île fortifiée avait capitulé avec sa garnison, le 8 avril, au moment où Beauregard ramenait son armée de Shiloh à Corinth. Aussitôt après, Pope s'était mis en devoir de descendre le

Mississippi, afin de profiter de son succès pour s'emparer de la plus grande longueur possible du fleuve. Le 14 avril, son armée, embarquée sur des transports et escortée par les canonnières, arrivait devant le fort Pillow; il avait ainsi gagné cent cinquante kilomètres en ligne droite, et près de deux cent cinquante en suivant les détours du Mississippi. Le fort Pillow, qui acquit une si funèbre célébrité par le massacre de sa garnison nègre, en 1864, était situé sur la rive gauche, à quelques kilomètres seulement au-dessus de Memphis, couvrant à la fois cette ville importante et l'aile gauche des confédérés. Construit sur une falaise élevée, il offrait une position avantageuse pour arrêter les canonnières fédérales. Aussi essayèrent-elles en vain de le bombarder. Pope débarqua ses troupes pour investir la place. Mais l'opération menaçait de traîner en longueur, et Halleck lui ordonna de venir le rejoindre. Laisant deux régiments pour aider la flotte à protéger la partie du fleuve déjà conquise contre tout retour offensif de l'ennemi, il embarqua son armée sur les transports, remonta successivement le Mississippi, l'Ohio et le Tennessee, et débarqua enfin, le 21 avril, à Pittsburg-Landing.

Une seule division de l'armée de l'Ohio, comman-

dée par Mitchell, n'avait pas pris part à cette concentration. Elle avait pour tâche de couvrir l'extrême gauche de Halleck et de profiter de la réunion des forces ennemies à Corinth pour s'avancer le plus possible dans la vaste contrée arrosée par le Tennessee depuis sa source jusqu'aux environs d'Eastport, que les confédérés avaient alors tout à fait dégarnie. Mitchell devait continuer la destruction du chemin de fer de Memphis à Charleston là où il ne pouvait le conserver, et occuper la partie de cette ligne qui suit la rive droite du Tennessee, à une certaine distance du fleuve, entre les ponts de Stevenson et de Decatur. Quittant la capitale du Tennessee en même temps que le reste de l'armée de l'Ohio, mais appuyant au sud-est, il atteignit Murfreesborough et y resta jusqu'au 4 avril pour rétablir le premier tronçon du chemin de fer de Nashville à Chattanooga, que les confédérés avaient entièrement détruit. L'étape suivante fut à Shelbyville, et bientôt les trains partis de Nashville purent venir l'approvisionner jusque-là. Laissant alors en ce point ses dépôts, il partit, le 7 avril, à marches forcées, passa le 8 à Fayetteville, et, malgré l'absence complète de bonnes routes, il arrivait, le 11, à Huntsville, station du chemin de fer de Memphis à Charleston, située à l'est de De-

catur. La surprise des confédérés fut complète : Mitchell prit leurs dépôts, plusieurs trains avec cent cinquante soldats et dix-sept locomotives ; enfin, chose plus importante encore, il ne leur laissa pas le temps de détruire la voie.

Sans perdre un instant, car pour recueillir les fruits de cette surprise les minutes sont précieuses, il lance à l'est et à l'ouest des trains chargés de soldats, qui déposent des détachements auprès des ponts, des stations et de tous les points qu'il faut défendre. Un matériel considérable est recueilli en route et, avant la fin du jour, cette faible division avait conquis, sans coup férir, cent soixante kilomètres de chemin de fer entre Stevenson et Tusculumbia. Ce tronçon était désormais à l'abri de toutes les tentatives des guérillas ; le grand pont jeté sur le Tennessee avait même été sauvé. En s'étendant ainsi à l'ouest, Mitchell avait presque atteint la partie de cette même ligne que Sherman venait de détruire peu de jours auparavant. Du côté de l'est, ses avant-postes, après avoir pris possession, à Stevenson, de la jonction des chemins de fer de Memphis et de Nashville et s'être emparés de cinq locomotives, avaient poussé jusqu'aux bords du Tennessee et aux environs de Chattanooga. Mais il ne devait ces faciles conquêtes qu'au trouble extrême

que la bataille de Shiloh venait de jeter dans l'armée confédérée, et elles étaient trop étendues pour qu'il pût les défendre longtemps. En effet, à peine rentré à Corinth, Beauregard s'empessa d'envoyer des partis de cavalerie pour lui disputer la possession du chemin de fer, et, Halleck n'ayant pas cru pouvoir le renforcer, il fut obligé d'abandonner tout le tronçon situé sur la rive gauche du Tennessee. Le 24 avril, il évacua Tuscumbia et Decatur, et, le 26, il brûla le pont situé près de cette ville. Protégé de ce côté par les eaux du fleuve, il munit Huntsville d'une bonne garnison et porta ses forces au nord-est pour s'emparer de Chattanooga, considéré déjà comme une position fort importante; il se proposait en même temps de protéger ses communications, qui se faisaient au moyen du chemin de fer de Nashville à Chattanooga, et que des partis ennemis menaçaient entre Shelbyville et Stevenson, point où cette ligne se soude sur celle de Memphis à Charleston. Le 30 avril, il se rendait maître à Bridgeport, près de Stevenson, du pont par lequel les deux voies, désormais unies, repassent sur la rive gauche du Tennessee. C'était une position excellente pour commencer une campagne offensive, et quelques renforts détachés de la grande armée qui se trouvait à Pittsburg-Landing lui

auraient peut-être permis de frapper des coups décisifs. A la tête de la cavalerie que Halleck tenait immobile devant Corinth, il aurait pu passer le Tennessee au point le plus méridional de son cours, à Gunters-Landing, et gagner Gadsden, entrepôt considérable, situé à soixante-cinq kilomètres seulement de là, sur les rives du Coosa, grand fleuve qui descend au golfe du Mexique. Il aurait même pu pousser jusqu'à cent trente kilomètres, pour atteindre Rome, qui possédait l'une des principales fonderies de canons de la Confédération; enfin, à quelques kilomètres plus loin, il aurait rencontré la grande artère du chemin de fer de Chattanooga à Atlanta, qu'il aurait pu désemparer pour longtemps. Mais Mitchell, privé de tout renfort, fut réduit à défendre une partie de la contrée qu'il avait conquise avec tant d'audace et de bonheur : cette tâche l'occupa durant tout le siège de Corinth, et imposa de rudes fatigues à ses troupes, obligées de se multiplier sur une ligne trop étendue pour leur nombre. Le 13 mai, le général Negley occupait à droite Rodgersville, sur la route de Huntsville à Florence : dans les premiers jours de juin, il était envoyé à l'extrême gauche, pour menacer Chattanooga et donner la chasse aux partis de cavalerie con-

fédérée, dont les incursions se multipliaient de ce côté.

Parmi les expéditions entreprises à cette époque par les soldats de Mitchell, il en faut citer une qui, malgré son tragique dénouement, montre ce que pouvaient tenter en Amérique quelques hommes audacieux : elle donnera au lecteur une idée du genre de guerre particulier qui servait d'intermède aux campagnes régulières des grandes armées. Un nommé Andrews, employé dans le service secret de Buell, et vingt-deux soldats enrôlés par lui, se rendirent, sous des déguisements divers, à Chattanooga et de là aux environs de Marietta en Géorgie, qui leur avait été assigné comme point de rendez-vous, et qui était alors en plein pays ennemi. Une fois rassemblés, ils montent dans un train chargé de troupes confédérées et de munitions. Pendant le voyage, ce train, selon l'usage, s'arrête auprès d'une auberge isolée, près de la voie ; tout le monde descend, le machiniste et le chauffeur vont tranquillement déjeuner. Andrews en profite pour sauter sur la locomotive, ses hommes la détachent, avec trois wagons, du reste du train, et partent à toute vitesse, au milieu de la stupéfaction de leurs compagnons de voyage. Dans les stations où ils s'arrêtent, ils répondent tranquillement qu'ils portent de la poudre à l'armée de

Beauregard. Enfin ils commencent l'œuvre de destruction qu'ils avaient projetée : ils coupent les fils télégraphiques, arrachent les rails derrière eux et se préparent à incendier les ponts qu'ils rencontrent sur leur route jusqu'à Chattanooga. Ils espèrent arriver dans cette ville avant la nouvelle de leur expédition, la traverser rapidement et rejoindre Mitchell à Huntsville. Mais il leur faut éviter les trains marchant en sens contraire au leur. Un de ces trains, qu'ils viennent de croiser en échangeant avec lui les explications les plus satisfaisantes, arrive à un remblai élevé où Andrews a coupé la voie et tout préparé pour le faire dérailler. Le conducteur aperçoit à temps le piège, et rebrousse chemin à l'instant, pour atteindre ceux qui l'ont dressé. Les fédéraux, à son approche, détalent en jetant derrière eux tout ce qui peut embarrasser la voie. Ils gagnent d'abord un peu d'avance, et les rares habitants des *log-huts*, ou cabanes, voisines du chemin de fer, assistent, sans la comprendre, à cette chasse étrange. Mais, à court de combustible, ils perdent bientôt du terrain ; ils ne peuvent s'arrêter assez longtemps pour arracher les rails ; ils ont beau surchauffer la machine, ils vont être atteints ; l'huile leur manque, les coussinets qui portent les essieux sont fondus par la friction : la partie est perdue, ils s'arrê-

tent et se jettent dans les bois, où ils espèrent se cacher. Le télégraphe cependant annonce partout leur présence, la population entière se met à leur poursuite. On organise une battue en règle dans ces vastes forêts, et Andrews est pris avec tous ses hommes. La plupart d'entre eux furent enfermés dans d'étroites cages de fer et montrés à Knoxville, pour intimider le parti unioniste, après quoi on en pendit quinze; les huit autres furent épargnés et eurent la chance de survivre pour raconter leurs étranges aventures.

L'arrivée de Pope avait porté à 90,000 hommes effectifs¹ les forces réunies en ce lieu sous les ordres de Halleck. Elles étaient divisées en trois grands corps. L'ancienne armée de Grant, dite du Tennessee, et composée des divisions Hurlbut, Sherman, Smith et Davies, était sous les ordres du général Thomas, qui, dès le début de la guerre, s'était distingué à Mill-Springs. Buell commandait l'armée de l'Ohio, qu'il avait amenée si à propos sur le champ de bataille de Shiloh, et qui comprenait les divisions Mac Cook, Wood, Nelson et Crittenden. L'armée du

1. Badeau lui donne 120,000 hommes; mais il est probable qu'il compte dans ce chiffre les non-valeurs.

Mississippi, qui arrivait avec Pope du Missouri et à laquelle Curtis avait envoyé quelques renforts de l'Arkansas, comptait les cinq petites divisions Stanley, Hamilton, Palmer, Paine et Plummer : un officier distingué, le général Granger, commandait sa cavalerie. Enfin la réserve était composée des divisions de Wallace et de Mac Clernand, et commandée par ce dernier. Grant avait été privé de toute direction effective, pour être nommé commandant en second de l'armée entière. Soit qu'il doutât de sa capacité, soit qu'il voulût, au contraire, en cas de revers, se décharger d'une partie de la responsabilité sur cet homme laborieux et modeste, Halleck avait donné là à Grant une position fausse et bizarre : conservant nominale-ment une certaine autorité sur ses anciens lieutenants, revêtu du titre de commandant du district militaire du Tennessee, il était, en réalité, réduit, par la jalousie de son chef, au rôle de commis de bureau, résumant les rapports et signant les congés des soldats malades.

C'est avec cette armée considérable que le 1^{er} mai, trois semaines après la bataille de Shiloh, Halleck se mit enfin en marche pour aller chercher Beauregard à Corinth. La veille, la division Wallace, détachée dans la direction du nord-ouest, avait coupé, à Purdy, la

ligne du chemin de fer de Mobile à l'Ohio. Elle avait ainsi isolé Corinth de la péninsule comprise entre le Tennessee et le Mississippi, dans laquelle les confédérés, sans y avoir des forces régulières, conservaient de nombreuses relations et d'où ils pouvaient tirer certaines ressources.

Le 1^{er} mai, le bourg de Monterey était occupé par les fédéraux, et Beauregard averti se préparait à les recevoir. Il les attendait cette fois dans ses ouvrages, et ne fit même aucun effort sérieux pour en défendre les approches. Si l'armée confédérée était alors plus nombreuse qu'à Shiloh, on sentait que l'âme ardente de Sidney Johnston n'était plus là pour l'animer. Au chef de partisans Texiens, au commandant de l'expédition d'Utah, avait succédé l'esprit méthodique de l'officier du génie.

En effet, dès le début, Beauregard permit à Halleck de s'emparer, presque sans coup férir, de la position importante de Farmington. Elle était occupée par Marmaduke, avec une force d'environ 4,500 hommes. Soit qu'il n'attendît pas sitôt l'ennemi, soit qu'il n'attachât pas une grande importance à ce poste, le général confédéré n'avait pas renforcé son lieutenant, et celui-ci se retira le 3 mai, après une défense insignifiante. Maître de Farmington, où il laissa une brigade,

Pope, qui formait l'avant-garde unioniste, put couper le chemin de fer à l'est de Corinth. Il s'établit lui-même en arrière de ce poste, tandis que le reste de l'armée, se déployant à sa droite, prenait position en face de Beauregard, le long du Philips-Creek. Buell, au centre, était arrivé par deux routes, et Grant, à l'aile droite, avait conduit les trois colonnes composées de ses anciennes troupes, que commandaient alors Thomas et Mac Clernand. Si ce mouvement avait pu être fait avec promptitude, si une partie au moins de cette nombreuse armée avait profité de la molle défense de Farmington pour resserrer les confédérés dans leurs lignes et tourner par la droite le ravin du Philips-Creek, un temps précieux eût été gagné, et Beauregard n'aurait plus eu le choix qu'entre un combat inégal et une retraite immédiate. On lui laissa le loisir de reprendre l'offensive, et il en profita, le 9 mai, pour tenter un coup de main sur Farmington. La veille, une partie de l'armée de Van Dorn s'était rapprochée des avant-postes fédéraux, en passant le Philips-Creek; elle devait les aborder de front, tandis que Price, s'étendant plus à droite, chercherait à envelopper la petite garnison de Farmington. Celle-ci, placée sous les ordres du général Palmer, se composait de la brigade

Payne, d'un régiment de cavalerie et d'une batterie d'artillerie. Van Dorn commença l'attaque, à neuf heures du matin, avec dix ou douze régiments et cinq batteries¹. Palmer résista de son mieux ; mais, Halleck ayant absolument défendu d'engager une bataille générale, Pope n'osa le secourir et resta simple spectateur de ses efforts. Après cinq heures de combat, les fédéraux furent obligés de se replier sur les positions où les attendaient leurs camarades, indignés de l'inaction qui leur était imposée : ils avaient fait des pertes considérables dans cette vaine échauffourée, que la cavalerie avait inutilement tenté de réparer par une charge malheureuse. Mais Price, de son côté, avait manqué au rendez-vous, et, lorsqu'il arriva pour prendre de flanc les fédéraux qu'il devait envelopper, ceux-ci avaient disparu, et il trouva Van Dorn déjà maître de Farmington.

Dès le lendemain, cette position fut abandonnée par les confédérés, qui ne crurent pas pouvoir s'y établir. C'était la preuve évidente qu'il aurait fallu, soit

¹ Les fédéraux affirment qu'il avait 20,000 hommes, les confédérés disent 2,000 ; mais les états des pertes prouvent qu'il y eut des hommes tués dans dix régiments et cinq batteries, ce qui fait un total de 5 à 6,000 hommes environ engagés : les forces mises en mouvement, tant par Van Dorn que par Price, peuvent bien s'être élevées jusqu'au chiffre de 20,000 hommes.

renforcer ses défenseurs et s'y maintenir à tout prix, soit l'abandonner sans combat; mais le souvenir de la terrible surprise de Shiloh empêchait le général fédéral de profiter des enseignements que lui offrait la récente campagne de Mac Clellan en Virginie, et, par crainte de courir quelques risques, il se préparait un désappointement analogue à celui qui suivit l'évacuation de Yorktown. Il avait résolu de n'avancer ses divisions que pas à pas, derrière des ouvrages et des épaulements dont le zigzag se développait lentement dans l'épaisseur de la forêt. Il prétendait ainsi manœuvrer contre son adversaire sans jamais s'exposer lui-même, et obliger Beauregard, tout en l'assiégeant, à venir l'attaquer dans ses propres retranchements. C'était lui faire la partie belle et lui laisser une grande liberté d'action. En vain Grant pressa-t-il Halleck de passer le Philips-Creek à l'extrême droite de sa ligne, où il n'avait aucun ennemi devant lui, pour enlever les ouvrages situés entre le chemin de fer de l'Ohio et ce ruisseau : une trouée, faite sur ce point, aurait permis de tourner tout le reste de la ligne confédérée. Mais les conseils du vainqueur de Donelson ne furent pas écoutés. Heureusement pour les fédéraux, les positions avancées de l'armée de Thomas à droite étaient confiées à Sher-

man. Quoique les combats, les marches et les maladies eussent réduit sa division à deux mille hommes présents sous les drapeaux, ce général entreprenant n'attendait qu'une occasion pour resserrer l'ennemi dans ses retranchements, et pour rompre, par un succès quelconque, la monotonie des travaux imposés à ses soldats.

Cette occasion se présenta, ou plutôt il la fit naître, le 17 mai. Jusque-là les fédéraux étaient demeurés sur la rive gauche du Bridge-Creek, ruisseau qui coule à l'est, parallèlement au Philips-Creek, dans lequel il se jette au-dessous de Corinth. Une forte ondulation les divise, partagée elle-même en plusieurs mamelons. Sur l'un d'entre eux la forêt était éclaircie et on rencontrait, à deux mille mètres en avant des ouvrages de Corinth, à trois mille des parallèles fédérales, une ferme composée de plusieurs bâtiments, appelée Russells-House. Une route, venant des positions occupées par le centre de Thomas, traversait le Bridge-Creek; à sept cent cinquante mètres plus loin elle atteignait le mamelon, et à deux cent quatre-vingts mètres au delà de Russells-House elle se confondait enfin avec une autre route qui arrivait du nord. Une brigade confédérée occupait Russells-House, et ses avant-postes bordaient la rive droite du Bridge-Creek.

Sherman résolut de s'emparer de cette position : la brigade de M. L. Smith et une batterie furent chargées de l'attaquer de front par la route du centre, tandis que le général Denver, avec deux régiments et une batterie, devait tourner la gauche de l'ennemi par l'autre route. Deux autres régiments furent envoyés par la division Hurlbut, pour appuyer ce mouvement à gauche de Sherman.

Ces divers détachements s'ébranlaient le 17, à trois heures de l'après-midi. Poussant les avant-postes ennemis devant lui, Smith atteignit le mamelon de Russells-House, où il trouva une résistance énergique. Ses quatre canons purent enfin gravir la pente du mamelon et couvrir la ferme de projectiles ; ainsi attaqués et menacés sur leur gauche, les confédérés se retirèrent, laissant douze morts sur le terrain. Denver et Smith se rencontrèrent au carrefour, où ils laissèrent leurs avant-postes. Cet engagement était la contre-partie de celui de Farmington ; mais les fédéraux n'abandonnèrent pas complètement, comme l'avaient fait les confédérés, la position fort importante qu'ils avaient conquise. Les instructions de Halleck ne permettant pas d'avancer toute la ligne pour se rapprocher de cette position, Sherman ne laissa qu'un avant-poste à la ferme et établit deux régi-

ments dans des retranchements improvisés à l'extrémité orientale de la clairière.

Cependant Beauregard ne songeait pas à livrer la bataille, à laquelle les fédéraux se préparaient toujours : il ne tenait qu'à faire traîner la campagne en longueur et à retarder le plus longtemps possible le moment où la perte de Corinth, désormais peu importante par elle-même, entraînerait celle de Memphis, qui pouvait être funeste à sa cause. Une occasion imprévue ou la nouvelle de la défaite de Mac Clellan dans l'est auraient seules pu lui permettre de reprendre l'offensive. Ses soldats souffraient beaucoup de la rareté de l'eau et de sa mauvaise qualité, malgré les puits artésiens qu'il avait forés ; et, d'après ses rapports, leur nombre était réduit à 47,000 présents sous les drapeaux. Aussi, tout en travaillant activement et ostensiblement à multiplier ses ouvrages, se préparait-il, de longue main, à les évacuer. Dès le 9 mai, ses généraux avaient reçu des instructions à cet effet. La lenteur des fédéraux lui permit de différer pendant quelques jours ; enfin, le 26 mai, il donna tous les ordres nécessaires pour cette évacuation ¹.

1. Dans son rapport officiel, Beauregard, après avoir énuméré les raisons très-légitimes qui le décidèrent, ajoute un autre motif bien

Deux lignes de chemin de fer étaient entre les mains de Beauregard, celle de Memphis à l'ouest et celle de Meridian au sud. En se retirant sur la première, il couvrait la ville importante à laquelle cette ligne aboutit; mais il lui aurait été impossible de la défendre longtemps; car, maître du Mississippi, Halleck avait les moyens de concentrer rapidement autour de cette place plus de forces que devant Corinth. Par ce mouvement à l'ouest, Beauregard s'exposait, en outre, à perdre ses communications avec les armées qui défendaient le reste de la confédération depuis Chattanooga jusqu'à Richmond. Il résolut donc de s'enfoncer dans l'intérieur, loin de toute voie fluviale, en suivant directement au sud le chemin de fer de Meridian et de Mobile. Le bourg de Baldwin, situé sur ce chemin de fer, et celui de Greentown, qui en est voisin, furent indiqués aux chefs des divers corps comme points de concentration.

Dès le 26, on commença à évacuer le matériel, les gros canons, les dépôts de vivres et de munitions, le bagage et jusqu'aux appareils pour forer les puits artésiens. Des instructions minutieuses furent don-

singulier : c'est que l'ennemi avait deux fois refusé la bataille qu'il lui avait offerte en dehors de ses retranchements.

nées pour tromper la vigilance des fédéraux. Les avant-postes redoublèrent d'activité; chaque fois qu'un train arrivait pour emporter du matériel, les troupes répondaient au sifflet de la locomotive par de bruyantes acclamations, pour faire croire qu'il apportait de nombreux renforts.

Les fédéraux eurent quelques soupçons de ces préparatifs; mais, au lieu de presser Beauregard de manière à l'attacher de force à la défense de ses retranchements ou de transformer son évacuation en déroute, Halleck se borna à des démonstrations insignifiantes. Comme Mac Clellan en Virginie, il ne voulait rien entreprendre sans l'appui de ses pièces de siège, et, comme devant Yorktown, celles-ci furent prêtes à ouvrir le feu le jour même où il ne se trouva plus personne pour leur répondre.

Le 27 au soir, il ordonna à Sherman d'enlever une maison occupée par l'ennemi, sur la route de Russells-House à Corinth, et située au sommet d'une pente douce, à l'extrémité méridionale d'une grande clairière. Cette clairière était bornée au sud par la crête du mamelon, que couronnait un taillis, à l'est par des bois moins épais; à l'ouest, elle descendait jusqu'aux fourrés marécageux et impénétrables du Philips-Creek; les fédéraux en occu-

paient, depuis dix jours, la lisière au nord. L'attaque devait être faite de front par une brigade de Sherman, celle de Denver, tandis qu'une autre, sous M. L. Smith, tournerait la position ennemie par les bois à l'est, c'est-à-dire à gauche : la troisième restait à la garde des camps. Deux autres brigades furent mises sous les ordres de Sherman ; Hurlbut envoya celle de Veatch pour appuyer à gauche le mouvement de Smith, et Mac Clellan, qui campait en arrière au nord, détacha de la division Judah la brigade Logan : celle-ci descendit le chemin de fer de Mobile à l'Ohio ; puis, tournant à gauche, et passant le Philips-Creek près de sa source, elle vint donner la main à la droite de Denver. Le 28 au matin, après une courte canonnade, Denver et Veatch délogeaient la brigade confédérée postée autour de la maison : le combat fut peu sanglant. Sherman avança toute sa ligne, étendant jusqu'au chemin de fer de l'Ohio son extrême droite, qui eut facilement raison de la résistance de l'ennemi. Peu de temps après, celui-ci tenta, sur toute la ligne, un retour offensif ; mais il fut aisément repoussé, et Sherman se retrancha aussitôt dans ses nouvelles positions. Cependant Pope, qui occupait l'extrême gauche, s'avancait, de son côté, en refoulant les tirailleurs confédérés jus-

qu'à un kilomètre de leurs ouvrages. Il tentait, en même temps, de couper la principale artère qui alimentait l'armée de Beauregard, le tronçon méridional du chemin de fer de Mobile à l'Ohio : le 27 au soir, le colonel Elliot, chargé de cette tâche, partait avec neuf cents cavaliers¹, et, faisant un grand détour, il atteignit, le 28, le village d'Iuka, où il bivouaqua. Appuyant à droite le 29, il rencontra dans la nuit, près de Booneville, le chemin de fer de Mobile à l'Ohio et attendit dans les bois que le jour parût. Le 30, à deux heures du matin, apprenant que le bourg de Baldwin était fortifié et bien défendu, il se rabattit sur celui de Booneville et s'en empara. A cette heure-là même, Beauregard évacuait silencieusement les ouvrages de Corinth ; la destruction de la voie par laquelle il se retirait aurait pu lui causer les plus graves embarras si elle avait été accomplie un peu plus tôt. Mais, lorsque Elliot arriva à Booneville, qui est situé à trente-deux kilomètres environ de Corinth, tous les trains avaient déjà dépassé ce point, à l'exception d'un seul, que les fédé-

1. C'étaient deux régiments, le 2^e Iowa et le 2^e Michigan, commandés par deux officiers destinés l'un et l'autre à un rapide avancement : le lieutenant-colonel Hatch et le colonel Philip Sheridan, qui est aujourd'hui lieutenant général.

raux prirent et brûlèrent. Ils y trouvèrent toutefois un dépôt considérable de malades et de blessés que l'on n'avait pu transporter plus loin. Beauregard, qui avait eu vent de leurs mouvements, faisait parcourir et surveiller le chemin de fer par un train chargé d'infanterie. Mais Elliot l'évita, tint en respect quelques détachements de cavalerie, et réussit à couper la voie; puis il se remit en marche pour rejoindre Pope, qu'il rencontra le lendemain.

Durant ce temps, Corinth était abandonné. Une partie du matériel de l'armée confédérée avait été dirigée sur Memphis par le chemin de fer de Charleston, et la destruction prématurée du pont du Hatchie-River, sur cette ligne, fit perdre cinq trains de vivres et de munitions. Les soldats de Beauregard se dirigèrent sur plusieurs colonnes vers le sud, en suivant des routes parallèles au chemin de fer de Meridian. Le 30, au point du jour, les feux des camps brûlaient encore, mais la cavalerie confédérée occupait seule les ouvrages de Corinth. Les sentinelles avancées, soit oubli, soit calcul, ne furent pas relevées, et, lorsque les explosions successives des mines préparées par Beauregard pour détruire les ouvrages, les ponts et les puits artésiens, attirèrent enfin l'attention des fédéraux, ils

n'avaient déjà plus personne devant eux. Un simple détail montrera à quel point Halleck s'abusait sur la situation de ses adversaires : au moment même où ils lui glissaient entre les mains, il adressait une dépêche à ses chefs de corps pour leur recommander de se préparer à recevoir une attaque générale de l'ennemi, « tout semblant indiquer, disait-il, que celui-ci massait ses troupes contre la gauche fédérale. » Sherman, de son côté, se préparait à essayer le tir de quelques batteries de gros calibre établies la veille, lorsque son chef, averti enfin de ce qui se passait, lui permit de tâter l'ennemi.

Quelques heures après, les soldats de Pope et de Sherman se donnaient la main au milieu des camps déserts de Beauregard. Mais la possession de Corinth ne suffisait pas à les dédommager de leurs pénibles travaux et d'une trop longue attente : ils avaient, à bon droit, espéré que Halleck profiterait de sa grande supériorité numérique pour terminer cette campagne par une victoire décisive, qui leur ouvrirait à la fois le cours du Mississippi et celui du Tennessee. Cette déception, suivant de si près celle qu'avait causée l'évacuation de Yorktown, fut vivement ressentie dans le Nord. Beauregard eut le double mérite de différer cette retraite autant qu'il fut possible, puis

de la conduire habilement lorsqu'elle devint nécessaire. La perte d'une aussi importante position n'en était pas moins un grave échec pour les confédérés : elle entraînait celle de Memphis, de tout le tronçon du chemin de fer qui relie ces deux points, et elle devait assurer aux fédéraux une nouvelle et solide base d'opérations. D'ailleurs Halleck pouvait imiter l'armée du Potomac, qui, le lendemain même de l'évacuation de Yorktown, avait su atteindre ses adversaires à Williamsburg. Mais il n'envoya à la poursuite des confédérés que des partis de cavalerie, qui s'arrêtèrent au bord du Tuscumbia-River, à quelques kilomètres de Corinth. Beauregard laissa ses avant-postes sur ce cours d'eau jusqu'au 2 juin, pour rallier tous les traînards, tandis qu'il rassemblait ses divers corps aux environs de Baldwin, à cinquante kilomètres seulement de Corinth : il y resta jusqu'au 7.

Pope, renforcé d'une division de Buell, se mit enfin en marche pour le chercher dans cette nouvelle position. Après quelques difficultés, il traversa le Tuscumbia et les marais qui bordent cette rivière; mais il tomba malade, et fut obligé de remettre le commandement à Rosecranz pour rentrer à son camp. Pendant qu'il s'y trouvait, la nouvelle se répandit tout

à coup qu'il avait remporté un succès important : en effet, le 4 juin, le général Halleck, dans une dépêche adressée au ministre de la guerre, qui fut aussitôt communiquée à tous les journaux, annonçait que Pope, à la tête de 40,000 hommes, était à cinquante kilomètres de Corinth, poussant vigoureusement l'ennemi devant lui, et qu'il avait déjà ramassé 10,000 prisonniers ou déserteurs et 15,000 fusils. La joie du public des États du Nord fut de courte durée ; car cette nouvelle fut bientôt formellement démentie, tant par les lettres reçues de l'armée fédérale que par les déclarations des généraux confédérés. Halleck se tut, Pope imita son silence malgré les attaques dont il fut l'objet. Cependant, chose incroyable si elle n'était absolument certaine, cette étrange dépêche avait été entièrement fabriquée par Halleck. Obligé d'exposer bientôt les fautes commises par Pope dans le commandement de l'armée de Virginie, nous sommes heureux de pouvoir ici le justifier d'une accusation imméritée et de faire connaître un trait qui honore son caractère. Malade sous sa tente, à six kilomètres seulement du quartier général de Halleck, il avait transmis à celui-ci, par le télégraphe, le compte rendu des mouvements de ses subordonnés et finissait en disant que les bois étaient

pleins de traînards, dix mille peut-être, et qu'on arriverait à les ramasser. Transformant cet espoir en réalité, Halleck s'était empressé de rédiger la dépêche dont nous avons parlé et de déclarer, en la terminant, que « les résultats obtenus étaient tout ce qu'il avait pu souhaiter ». Pendant toute la durée de la guerre, Pope ne laissa pas échapper un mot amer, pas une plainte contre son supérieur, qui avait ainsi abusé de son nom. Il attendit la pacification du Sud pour lui demander une explication, que celui-ci refusa sous les prétextes les plus futiles. Leur correspondance, déposée par Pope entre les mains du comité d'enquête sur la conduite de la guerre, et publiée par celui-ci en 1866¹, ne peut laisser aucun doute, dans l'esprit d'un lecteur impartial, sur la manière dont Halleck compromit son subordonné pour l'abandonner ensuite, et elle fait le plus grand honneur au patriotisme et au désintéressement de ce dernier.

C'est le 7 juin seulement que Pope reprit le commandement de ses troupes, qui, le 3 et le 4, pendant son absence, avaient rencontré les tirailleurs ennemis entre Booneville et Baldwin. Faisant une feinte par

1. *Report of the committee on the conduct of the war* : supplément, tome II, p. 76.

la chaussée sur laquelle se trouve ce dernier village pour menacer la droite des confédérés, il se prépara à attaquer sérieusement, le 8, leur aile gauche au sud de Blackland ; mais Halleck intervint et lui prescrivit encore cette fois de rester sur la défensive. Beauregard en profita naturellement pour se retirer. La cavalerie fédérale ne le suivit pas au delà de Guntown et, tandis que ses diverses colonnes se réunissaient, le 9, aux environs de Tupelo, Pope recevait l'ordre d'établir ses troupes dans des campements commodes jusqu'à ce qu'il lui vînt de nouvelles instructions. Ne trouvant pas d'eau potable, là où on les avait arrêtés, les fédéraux furent bientôt obligés de se replier sur Corinth, et, le 12, Pope campait à six kilomètres seulement de cette place, sur les rives du Clear-Creek.

Ainsi se termina la campagne de Corinth, qui ne fut, à proprement parler, que la suite de celle de Shiloh. Halleck se borna à recueillir fort lentement, quoiqu'il disposât de forces énormes, les avantages assurés aux fédéraux, dans les sanglantes journées des 7 et 8 avril, par la ténacité de Grant et l'arrivée opportune de Buell. Ce fut la seule fois qu'il exerça le commandement en personne ; un mois après, en effet, il était appelé à Washington pour prendre la direction supérieure de la guerre. Son adversaire,

Beauregard, quitta aussi l'armée qu'il venait de commander; mais ce fut sous le coup d'une disgrâce. Son armée une fois établie à Tupelo, il avait été se reposer au village thermal de Bladen-Springs, en laissant, par intérim, le commandement à Bragg, et Jefferson Davis profita de son absence pour le destituer. Les actes de ce général ne répondaient pas sans doute aux assertions présomptueuses de ses proclamations. La réputation anticipée qu'on avait faite, dans un moment d'enthousiasme, au vainqueur du fort Sumter l'avait écrasé, comme il arrive presque toujours aux hommes dont on vante le génie avant de les avoir éprouvés; mais il avait montré des qualités solides et sérieuses et il inspirait confiance à ses soldats. Cependant l'intervention même du congrès confédéré ne fit qu'affermir dans sa résolution l'inflexible président Davis. Il plaça définitivement à la tête de l'armée du Mississippi le général Braxton Bragg, auquel le liait, depuis Buena-Vista, une étroite amitié.

Comme nous l'avons dit, la perte de Corinth par les confédérés devait entraîner celle de Memphis; car ces deux points étaient comme deux bastions se flanquant réciproquement et ne pouvant se défendre l'un sans l'autre.

On a vu que, le 21 avril, Pope, appelé à Pittsburg-Landing, avait laissé en observation devant le fort Pillow deux régiments et la flottille fédérale que Foote y avait amenée. Foote, épuisé par ses blessures, avait quitté le commandement qu'il exerçait avec tant de courage et de talent. Il avait été remplacé par le capitaine Davis, qui, en attendant l'issue du siège de Corinth, se contentait de lancer, de temps en temps, des bombes dans le fort. Ses bateaux-mortiers étaient gardés par sept canonnières, bateaux de rivière plus ou moins bien blindés, et qui, pour la plupart, avaient déjà fait leurs preuves devant les forts Henry et Donelson. Le 10 mai, la flottille était amarrée près des deux rives du fleuve, à huit kilomètres au-dessus du fort Pillow, quand, vers six heures du matin, elle vit s'avancer rapidement huit vapeurs portant le pavillon confédéré. C'étaient aussi des bateaux de rivière, grossièrement blindés et armés de cette espèce d'éperon qui avait été mise à la mode par les succès du Merrimac. Le capitaine Montgomery, qui les commandait, venait offrir la bataille à la flottille fédérale, espérant pouvoir la disperser et débloquer le fort. Il avait des bâtiments tirant plus d'eau, moins bien protégés, et pourvus d'une moins forte artillerie que son adversaire; mais, en revanche,

il avait pour lui le courant, qui devait emporter sous les canons du fort Pillow tout vaisseau ennemi qui aurait été désemparé. Il attaqua d'abord un bateau-mortier, mais le steamer fédéral le *Cincinnati* vint bientôt le dégager et attirer sur lui-même tout l'effort des navires confédérés. Plusieurs d'entre eux cherchent en vain à le couler. Un combat s'engage à coups de pistolet d'un pont à l'autre; les fédéraux lancent sur leurs adversaires des jets de vapeur et d'eau bouillante, tirés de la chaudière au moyen de tuyaux appelés batteries de vapeur. Le *Mound-City* vient bientôt au secours du *Cincinnati*; du côté des confédérés, le *General Bragg* et le *Van Dorn* soutiennent le combat. Le reste des deux flottes hostiles arrivait pour se mêler à la lutte, quand le commandant confédéré, alléguant que ses adversaires s'étaient placés sur des bas-fonds où il ne pouvait les aller chercher, donna le signal de la retraite. Son but n'était pas atteint, et deux de ses bâtiments avaient beaucoup souffert; mais, du côté des fédéraux, le *Cincinnati* et le *Mound-City* avaient aussi été fortement endommagés.

Beauregard avait successivement rappelé à lui toutes les petites garnisons échelonnées sur le Mississippi, si bien qu'à la fin de mai celle du fort Pillow était réduite à quelques centaines d'hommes. Au

moment de quitter Corinth, il lui ordonna d'évacuer son poste. Le 5 juin au matin, les fédéraux trouvèrent le fort Pillow abandonné : c'était un ouvrage considérable, contenant de vastes abris blindés; on y recueillit une vingtaine de canons démontés.

La porte de Memphis était ouverte. Les navires fédéraux descendirent, en toute hâte, le fleuve, pour s'emparer de cette ville. Le fort Randolph, situé à vingt kilomètres au-dessous de Pillow, était également désert, et, le 5 au soir, la flottille jetait l'ancre, pour la nuit, aux îles n^{os} 43 et 44, à deux ou trois kilomètres seulement au-dessus de Memphis.

Cette flottille se composait, outre les bateaux-mortiers et les transports qui ne pouvaient servir au combat, des cinq canonnières : *le Benton*, *le Louisville*, *le Carondelet*, *le Cairo* et *le Saint-Louis*, et de quatre rams ou béliers, *le Queen-of-the-West*, *le Monarch*, *le Switzerland* et *le Lancaster n^o 3*. Ces derniers navires n'étaient pas sous les ordres du commodore Davis : construits par le ministère de la guerre, sous la direction d'un officier aussi énergique qu'intelligent, le colonel Ellet, ils avaient été placés sous son commandement exclusif. Cette position indépendante donnait lieu à de nombreux conflits avec la marine, que le caractère difficile d'Ellet ne faisait qu'aggraver.

Mais, à l'heure du combat, l'on était toujours sûr de le trouver au premier rang, prêt à se charger de la tâche la plus dangereuse. Ces béliers étaient bien supérieurs aux canonnières : munis d'une seule roue à la poupe, fortement construits et couverts de plaques de tôle, ils avaient une marche rapide et gouvernaient aisément.

Le 6 juin, au point du jour, Montgomery levait l'ancre avec ses huit vapeurs : le Van Dorn, le General Bragg, *le Little-Rebel*, *le General-Lowell*, *le General-Beauregard*, *le General-Price*, *le Sumter* et *le Jeff-Thompson*, portant chacun deux canons. Il avait résolu de tout risquer plutôt que d'abandonner Memphis sans combat. C'était, en effet, la seule ville importante située sur les bords du Mississipi entre Cairo et la Nouvelle-Orléans. Sa population, qui, en 1860, s'élevait à 23,000 âmes, avait embrassé la cause esclavagiste avec une ardeur extrême. Aussi, à la nouvelle de l'approche des fédéraux et de l'appareillage de la flottille confédérée, s'était-elle portée en masse sur les falaises qui dominant le champ clos, formé par les eaux du grand fleuve, où allait se livrer la bataille d'où son sort dépendait.

Un soleil brillant éclairait cette scène émouvante. Les deux flottilles s'avançaient l'une contre l'autre.

Bientôt, trouvant que les canonnières marchent trop lentement, Ellet les dépasse avec ses béliers; mais l'un d'eux, le *Switzerland*, se met à la côte, brise son gouvernail, et demeure désemparé pour le reste de la journée; un autre, le *Lancaster*, mal commandé, se tient à l'écart. C'est donc avec deux navires seulement qu'Ellet engage le combat de près, tandis que les canonnières ouvrent le feu tout en marchant. Il conduit le *Queen-of-the-West* contre le *General-Lowell*, et, profitant d'une fausse manœuvre de celui-ci, il l'aborde et le fait couler à pic au milieu du fleuve. Mais, au moment où le bélier fédéral se débarrassait des épaves de son adversaire en perdition, il est lui-même atteint et fort avarié par un navire confédéré. Ellet est blessé; il finit toutefois par dégager son bâtiment. L'arrivée du *Monarch* a attiré l'effort des confédérés, et il est assailli par deux de leurs canonnières, le *Beauregard* et le *Price*; il les évite par un mouvement opportun, et le *Beauregard* va donner en plein dans le tambour du *Price*, qui, pour ne pas couler, est obligé de se laisser porter à la côte. Cette première rencontre a décidé de l'issue de la bataille; mais la flottille de Montgomery a beau se retirer, elle ne peut plus échapper à ses adversaires. Emportés par le courant, les combattants passent pêle-mêle sous

les yeux des habitants de Memphis et continuent la lutte au-dessous de la ville. Les confédérés se défendent avec énergie. Un seul navire a quitté la partie, c'est le Van-Dorn, qui porte environ cinq cents quintaux de poudre, véritable trésor qu'il est urgent de mettre en sûreté. Le feu des canonnières fédérales fait beaucoup de mal aux autres, dont les chaudières sont insuffisamment protégées ; les béliers d'Ellet arrivent toujours à propos pour les achever. Bientôt le Beauregard, entièrement désemparé, coule près de la côte ; le Little-Rebel, qui portait le pavillon de Montgomery, et le Sumter gagnent la rive de l'Arkansas, où leurs équipages s'empressent de débarquer. Le Jeff-Thompson, abandonné de même, prend feu et saute en l'air ; enfin le Bragg coule avant d'avoir pu quitter les eaux profondes. La flottille confédérée était anéantie : elle avait perdu sept navires sur huit. Les fédéraux devaient en grande partie ce succès à Ellet et à ses deux béliers, le Monarch et le Queen-of-the-West, qui avaient seuls combattu de près et fait de leurs éperons un terrible usage. Pas un homme n'avait été blessé à bord des canonnières.

Le combat avait fini à sept heures et demie du matin, à seize kilomètres au-dessous de Memphis. Les habitants étaient rentrés chez eux, silencieux et

atterrés. Dans la journée, la ville fut occupée, et les autorités militaires fédérales s'entendirent avec le maire pour maintenir l'ordre matériel et faire respecter les propriétés particulières. Quoique l'esprit de parti ait pu en dire alors, leur domination fut très-douce. Lorsque les soldats fédéraux, comme c'était leur droit et leur devoir, enlevèrent le pavillon confédéré qui flottait sur la place, une foule considérable s'assembla pour les insulter et pousser des cris en l'honneur de Jefferson Davis : personne ne fut molesté à ce sujet.

La prise de Corinth et de Memphis marquait une nouvelle étape dans la conquête du cours du Mississippi. Assaillis à la fois par le sud et par le nord, les confédérés ne possédaient plus que la section du fleuve comprise entre Memphis et Bâton-Rouge, et on verra dans le chapitre suivant qu'il y eut un moment où il sembla que cette dernière partie même allait leur échapper. Cependant ils réussirent à la conserver encore longtemps, grâce à leur énergie ; et leurs adversaires furent obligés d'en acheter la conquête par quatorze mois de travaux et de combats.

CHAPITRE III

PULASKI.

Nous avons laissé les fédéraux maîtres de Corinth et de Memphis, l'armée de Beauregard disparaissant dans les profondeurs des forêts semi-tropicales où le Tongbigbee prend sa source, et les navires de Montgomery engloutis dans les eaux du Mississipi.

Le rôle des flottes fédérales était tout tracé : Farragut, en remontant le fleuve, Davis, en le descendant, devaient chercher à se donner la main et à briser tous les obstacles qui en fermaient encore le cours.

Qu'allait faire, pendant ce temps, la grande armée campée à Corinth ? Elle avait laissé échapper Beauregard au moment où elle se croyait sûre de l'écraser ; mais elle pouvait encore frapper, soit à l'est, soit à

l'ouest, des coups décisifs, les confédérés ne se trouvant nulle part en nombre suffisant pour l'arrêter longtemps.

A l'est, Mitchell avait frayé la voie de Chattanooga et s'était approché de la trouée qui s'ouvre au sud-est de cette ville, devant laquelle il se versa plus tard tant de sang dans les journées de Chickamauga et de Missionary-Ridge. Il était maître des passages du Tennessee, et les fédéraux, établis à Corinth, pouvaient atteindre Chattanooga bien plus promptement que leurs adversaires campés à Tupelo. Ils auraient probablement conquis du même coup tout le cours supérieur du fleuve qui arrose cette ville.

A l'ouest, on pouvait balayer les deux rives du Mississippi, faire tomber tous les ouvrages confédérés qui les défendaient et peut-être empêcher l'ennemi d'élever les formidables citadelles de Vicksburg et de Port-Hudson, dont la prise devait plus tard coûter si cher.

Le Tennessee baissait rapidement et allait bientôt devenir impraticable aux navires qui alimentaient l'armée ; mais la sécheresse rendait les routes excellentes pour les charrois. Tout conseillait donc une action prompte et vigoureuse. Mais Halleck divisa son armée et, malgré les ressources

dont il disposait, il se laissa partout devancer par ses adversaires.

Le chemin de fer de Columbus fut, avec beaucoup de peine, remis en état, de manière à relier directement Corinth avec ce dépôt situé sur le Mississipi. Sherman fut chargé d'ouvrir les communications avec Memphis en rétablissant la section occidentale de la ligne de Charleston. L'armée de l'Ohio quitta Corinth dès le 10 juin, et Buell eut ordre de la conduire dans la direction de Chattanooga, où Mitchell commençait à être vivement pressé ; mais ce mouvement fut exécuté avec une extrême lenteur.

Sherman, à la tête de sa division et de celle de Hurlbut, marcha vers Memphis, en détachant des troupes jusqu'à Holly-Springs pour couvrir son flanc gauche. La reconstruction du chemin de fer de Mobile, complètement détruit par l'ennemi, était un travail considérable. Commencée le 9 juin, elle ne put être terminée que le 26.

Les confédérés avaient mis ce retard à profit. Le nouveau général en chef, Braxton Bragg, avait hardiment divisé son armée et abandonné les positions de Tupelo, où Halleck le croyait encore établi. Il avait résolu de couvrir à la fois les deux points que nous avons déjà indiqués comme étant d'une grande im-

portance pour l'avenir de la guerre, Chattanooga et Vicksburg.

Il se dirigea vers le premier, avec toute l'ancienne armée de Johnston, composée des corps de Hardee et de Polk, aussi rapidement que le permettaient les communications si difficiles dans cette partie des États du Sud. Il eut le mérite et la bonne fortune d'arriver avant Buell à Chattanooga. Il était temps, car, peu de jours auparavant, le 7 juin, le général fédéral Negley, avec sa seule brigade et quelques canons, avait failli s'emparer par surprise de cette ville. Bragg trouvait plusieurs avantages à transporter la guerre dans les environs de Chattanooga. En effet, maître de cette position, il pouvait menacer, soit le Tennessee, soit le Kentucky, Nashville ou Louisville, et enlever aux fédéraux, en les prenant à revers, toutes leurs conquêtes des derniers mois. Il se rapprochait aussi de la Virginie, il pouvait, au besoin, donner la main à Lee et à Jackson, et, en tout cas, il les dispensait de faire des détachements pour se couvrir de ce côté. Les troupes dispersées dans le Tennessee oriental avaient été réunies à Knoxville sous les ordres de Kirby Smith; la garnison du Cumberland-Gap elle-même avait évacué ce poste important, pour se joindre à lui. Le corps d'armée ainsi formé fut appelé par

Bragg à Chattanooga. Grâce à ce renfort et aux nombreuses recrues que lui fournit alors la nouvelle loi de conscription, il vit le chiffre de son armée s'élever à 45,000 hommes; mais il fallait instruire les recrues avant de leur faire prendre la campagne. Aussi, satisfait d'avoir devancé ses adversaires et occupé le point dont la conservation lui tenait tant au cœur, le général confédéré attendait-il l'issue de la grande lutte engagée autour de Richmond entre Lee et Mac Clellan.

Buell, de son côté, ne semblait pas songer à l'attaquer. Après avoir réorganisé son armée et mis un terme aux actes de pillage dont se rendaient coupables les soldats de Mitchell, trop dispersés pour être bien surveillés, il étendit son armée sur une longue ligne, courant du sud-ouest au nord-est, de Huntsville, par Battle-Creek, à Mac-Minnsville, et sur laquelle le chemin de fer pouvait facilement l'approvisionner. Immobile dans ces positions, il ne tenta rien, ni pour disputer à Bragg la possession de Chattanooga, ni pour intercepter ses communications avec Knoxville. Ce fut une grave négligence, car, en opérant vigoureusement contre la première de ces deux villes, il aurait prévenu le mouvement tournant par lequel son adversaire l'obligea, peu de temps

après, à se retirer jusque sur les bords de l'Ohio, et, en menaçant Kirby Smith dans le Tennessee oriental, il aurait fait une diversion également utile au point de vue politique et militaire. La population de ce district, fermement unioniste, appelait en effet de tous ses vœux l'arrivée des habits bleus et subissait en frémissant l'oppression des confédérés. Le chemin de fer, qui traverse Knoxville, reliait les armées de l'Est à celles de l'Ouest : sa perte eût augmenté la distance qui les séparait.

L'inaction de Buell enhardit enfin ses adversaires, et Bragg commença à reprendre l'offensive en lançant de hardis partisans sur ses flancs et sur sa base d'opérations. Mais nous parlerons des expéditions de Forrest et de Morgan dans le prochain volume, en même temps que de la campagne dont elles furent l'heureux prélude : il nous faut, pour le moment, laisser Bragg et Buell en présence, afin de nous reporter sur les rives du Mississippi.

Farragut, nous l'avons dit, l'avait remonté rapidement, et il avait vu toutes les villes qu'il arrose se soumettre, sans coup férir, jusqu'à Vicksburg, dont les fortifications avaient arrêté ses navires le 18 mai 1862. Située à peu près à égale distance de Memphis et de la Nouvelle-Orléans, cette petite

ville s'élève sur un point où la rive gauche du fleuve domine son cours et forme une de ces espèces de falaises de terre appelées *bluffs*. Elle est reliée au grand chemin de fer de Memphis à la Nouvelle-Orléans, le *Mississippi-Central*, par un embranchement qui rejoint cette ligne à Jackson, capitale de l'État. Mais son importance toute particulière vient de ce que, de la rive opposée, part une voie ferrée qui s'enfonce dans l'État de l'Arkansas. Vicksburg était donc le lien entre la partie occidentale de la confédération et les autres États esclavagistes. Quoique ce dernier tronçon, pompeusement appelé le chemin de fer de Vicksburg au Texas, ne dépassât point la petite ville de Monroe, il facilitait beaucoup l'importation des produits agricoles des États de l'Ouest, devenue dès cette époque une question capitale pour le reste de la confédération.

Avant la prise de Memphis et de Bâton-Rouge, deux grandes voies fluviales amenaient ces produits dans les eaux du Mississippi, qu'ils descendaient ou remontaient ensuite jusqu'au dépôt central de Vicksburg. C'étaient l'Arkansas, qui, réuni au White-River, se jette dans le grand fleuve entre Memphis et Vicksburg, et le Red-River, qui le rejoint entre cette dernière ville et la Nouvelle-Orléans. Mais, en juin

1862, les canonnières fédérales avaient réduit la navigation de ces fleuves à un simple commerce de contrebande. Après le combat de Memphis, Davis, ayant rallié tous les navires qu'il avait laissés en amont, envoya quatre vapeurs, le *Mound-City*, le *Saint-Louis*, le *Lexington* et le *Conestoga*, avec plusieurs transports, reconnaître les eaux de l'Arkansas et du White-River. La flotte fédérale remonta ce dernier fleuve jusqu'à 130 kilomètres au-dessus de son embouchure, et, le 16 juin, elle attaqua deux batteries confédérées établies en un lieu appelé Saint-Charles. Le combat, engagé à six cents mètres, fut très-vif; enfin la faible cuirasse du *Mound-City* fut percée par un boulet qui creva la chaudière et fit d'affreux ravages dans ce navire. En un instant, l'eau et la vapeur bouillante se répandirent partout, brûlant et étouffant tous ceux qui se trouvaient dans l'entre-pont; une grande partie de l'équipage terrifié sauta dans le fleuve, mais seulement pour y trouver un autre genre de mort, car ceux qui surnageaient furent presque tous frappés par les balles ennemies. Cinquante-neuf cadavres gisaient dans ce malheureux navire, quarante-neuf hommes avaient disparu, quarante et un étaient blessés : sur cent soixante-quinze, vingt-six seulement échappèrent au désastre. Les autres canonnières prirent cepen-

dant la place du Mound-City, qui avait été emporté à la dérive par le courant, et bientôt une compagnie de débarquement, tournant les batteries confédérées, s'empara de ces ouvrages avec la plupart de leurs défenseurs.

Vers la même époque, la division navale du colonel Ellet se présentait au-dessus de Vicksburg. Cette place séparait donc seule les flottes fédérales parties de Cairo et de la Nouvelle-Orléans, et se trouvait ainsi bloquée par elles en amont et en aval. Mais sa position lui permettait de braver les attaques, de quelque côté qu'elles vinssent. A 632 kilomètres au-dessus de la Nouvelle-Orléans, le Mississippi, dans ses nombreuses sinuosités, après avoir coulé du sud-ouest au nord-est, revient brusquement dans une direction exactement opposée : il forme ainsi, à droite, une langue de terre basse et marécageuse, qui n'a guère que 1,200 mètres de large, et il serre, à gauche, l'extrémité d'une chaîne de collines qui s'enfonce dans l'intérieur de l'État du Mississippi. Vicksburg est situé sur les falaises ou bluffs qui terminent ces collines. Les batteries confédérées s'élevaient les unes au pied, les autres au sommet de ces bluffs : les premières battaient la surface des eaux voisines de la place ; les autres commandaient, non-seulement toute la pénin-

sule, mais aussi la partie du fleuve située au delà. Enfin un courant de trois milles à l'heure et un thalweg changeant constamment augmentaient encore les difficultés qui s'opposaient aux attaques des flottes fédérales. Farragut avait bientôt reconnu qu'il ne pouvait tenter de s'emparer de cette position avec les ressources dont il disposait à la fin de mai. Nous avons dit qu'au moment où Bragg prit la route de Chattanooga, Van Dorn, investi de nouveau d'un commandement indépendant, fut chargé, avec ses troupes et celles de Price, de défendre les deux rives du Mississipi. Il se porta aussitôt lui-même à Vicksburg avec la division Breckenridge, perfectionna et multiplia les défenses de la place et y réunit une puissante artillerie.

Les fédéraux, de leur côté, ne se préparaient qu'avec une extrême lenteur à prendre l'offensive. Halleck avait si bien morcelé son armée qu'il n'avait pas même quelques milliers d'hommes disponibles pour les placer, comme troupes de débarquement, sur la flotte de Davis. Quoique Farragut eût des ressources infiniment plus restreintes, c'était donc sur lui seul qu'allait retomber toute la tâche de l'attaque de Vicksburg. Après la prise de la Nouvelle-Orléans, la division des bateaux-mortiers de Porter était retournée à Pensacola : il la rappela. Tous les navires

dont il pouvait disposer remontèrent le fleuve, et les transports débarquèrent, au-dessous de Vicksburg, un petit corps de troupes détaché par Butler de la garnison de la Nouvelle-Orléans et placé sous les ordres du général Williams. La difficulté de manœuvrer les bateaux-mortiers et les transports, ainsi que d'approvisionner la flotte, retarda jusqu'au 27 juin le moment où Farragut vit enfin toutes ses forces réunies en aval de Vicksburg.

Sa flotte se composait des cinq corvettes le Hartford, portant le pavillon du commodore, l'Iroquois, l'Oneida, le Richmond et le Brooklyn; des six canonnières, le Kennebec, le Katahdin, le Wissahickon, le Sciota, le Winona, le Pinola, formant la première division; des six canonnières, *l'Octorara, le Westfield, le Clifton, le Jackson, le Harriet-Lane, et l'Owasco*, formant, avec seize bateaux-mortiers, la seconde division sous David Porter : elle portait la division d'infanterie Williams, forte d'environ 3,000 hommes. Celle-ci était évidemment trop faible pour tenter quoi que ce fût contre les ouvrages de Vicksburg, dont la garnison s'élevait à huit ou dix mille hommes : elle ne pouvait que protéger contre une surprise les dépôts de la flotte.

Le 27 au soir, tout était prêt pour l'attaque. Tandis que la seconde division devait couvrir de projectiles

les ouvrages confédérés, la première avait pour tâche de forcer les passes. Renouvelant la manœuvre hardie qui lui avait si bien réussi à la Nouvelle-Orléans, Farragut comptait obliger par son feu les canonnières ennemis à déserrer un moment leurs pièces et en profiter pour dépasser leurs batteries avec ses meilleurs navires. En cela son succès fut complet. Les premiers coups de canon se faisaient entendre le 28 juin avant trois heures du matin. Les mortiers de Porter, qui avaient étudié leur tir depuis deux jours, s'étaient embossés à 2,500 mètres et soutenaient le feu avec une très-grande précision ; les canonnières de la seconde division engageaient le combat de plus près. La première division s'était déjà mise en mouvement et l'Iroquois, qui ouvrait la marche, s'était approché, à petite portée, des batteries ennemies, avant que celles-ci l'eussent aperçu.

La fumée du combat ne tarde pas à obscurcir les premières lueurs du jour. Tandis que l'Iroquois passe sain et sauf sous le feu des batteries qui s'élèvent en étages, depuis le bord de l'eau jusqu'au sommet des bluffs, Farragut, sur le Hartford, a ralenti sa marche pour rallier le reste de sa division et réduire au silence l'artillerie ennemie. Les navires fédéraux lancent, en passant, dans les batteries à fleur d'eau, des shrap-

nells qui en écartent les canonnières ennemis. Mais, aussitôt après, ceux-ci reparaissent et reprennent le combat : ils poursuivent de leurs coups la flotte unioniste jusque dans la partie du fleuve qui coule au delà de la langue de terre, et dont le retour l'oblige à passer, une seconde fois, à portée de leurs pièces. A six heures du matin, l'Iroquois, l'Oneida, le Richmond, le Sciota, le Winona, le Wissahickon et le Hartford jetaient l'ancre au-dessus de Vicksburg. Le Brooklyn, qui avait dû suivre le bateau-amiral, retenu d'abord par des embarras dans la navigation, s'était laissé attarder, et était revenu en arrière, après une inutile canonnade ; il avait été suivi par le Katahdin, et le Kennebec. Les pertes fédérales ne s'élevaient qu'à trente ou quarante tués et blessés ; aucun navire n'avait été sérieusement atteint.

Farragut trouva au-dessus de Vicksburg Ellet avec sa division navale. Comme il l'écrivait au ministre, il avait démontré de nouveau qu'on pouvait braver les batteries élevées sur le fleuve, et il était prêt à recommencer aussi souvent qu'on le voudrait. Mais, s'il avait isolé, en les dépassant, les forts de la Nouvelle-Orléans, il ne pouvait, cette fois, compter sur le même résultat. Pour attaquer sérieusement Vicksburg, il fallait une armée ; et, lorsque Farragut réclama le concours de

Walleck, ce général lui répondit, le 3 juillet, qu'il ne pouvait détacher aucune partie de ses troupes pour cette opération. La marine demeura donc presque seule chargée de continuer la lutte sur le Misissipi.

Les confédérés se préparaient à la soutenir, non-seulement en entravant la navigation par des batteries élevées sur ses rives, mais en attaquant à armes égales les navires fédéraux. Pour réparer le désastre de Memphis, qui avait fait disparaître leur pavillon des eaux du grand fleuve, ils travaillaient activement à achever un nouveau bélier appelé *l'Arkansas*. Le Yazoo-River est un affluent important de la rive gauche, qui se jette dans le Mississipi, un peu au-dessus de Vicksburg, après avoir longé le pied des collines dont nous avons parlé plus haut. Lorsque Davis avait paru devant Vicksburg, l'Arkansas était en construction auprès de cette ville; il fut aussitôt remorqué, dans le Yazoo-River, jusqu'à Yazoo-City, à quatre-vingts kilomètres au-dessus de l'embouchure de cette rivière; une estacade fut construite pour le protéger contre les canonnières unionistes, et les confédérés continuèrent à l'équiper aussi secrètement qu'il était possible. Cependant les officiers fédéraux n'ignoraient pas son existence. Le 15 juillet, ayant appris la veille, par des déserteurs, qu'il était enfin terminé et avait

quitté Yazoo-City, Davis envoya trois canonnières, *le Tyler*, le *Queen-of-the-West* et le *Carondelet*, qui tiraient moins d'eau que les navires de Farragut, pour faire une reconnaissance dans le Yazoo. Elles n'eurent pas à aller bien loin pour rencontrer l'adversaire qu'elles cherchaient. L'*Arkansas*, construit à peu près sur le modèle du *Merrimac*, mais beaucoup plus petit, avait les flancs blindés et en forme de toit et était armé de neuf canons ; il avait descendu la rivière et passé la nuit dans une espèce de lac appelé *Old-River*, formé par un ancien bras du *Mississippi* qui communique avec le Yazoo près de son embouchure. A peine a-t-il aperçu les navires fédéraux qu'il s'élança sur eux ; ceux-ci ne l'attendent pas un instant et fuient à toute vapeur en échangeant de loin quelques coups de canon avec l'ennemi. Le *Carondelet* est bientôt obligé de se réfugier sur des bancs de sable, où son faible tirant d'eau le met à l'abri des attaques de son adversaire. Celui-ci continue la chasse, et soudain la flotte fédérale, qui était à l'ancre entre l'embouchure du Yazoo et *Vicksburg*, voit déboucher dans le fleuve les deux canonnières serrées de près par l'*Arkansas*. Cette apparition est pour elle une complète surprise. Obligée de ménager son charbon, qui était devenu très-rare, elle avait depuis longtemps éteint

ses feux, et, ne se trouvant pas sous vapeur, elle ne peut manœuvrer pour le combat. Cependant l'Arkansas, dont les flancs peu élevés sur l'eau ne sont surmontés que d'une cheminée et d'un large pavillon confédéré, descend lentement le fleuve; bientôt tout le feu de la flotte est concentré sur lui: il riposte, et un nuage de fumée ne tarde pas à l'envelopper. Quand ce voile se déchire, on aperçoit le confédéré continuant sa marche en dépit d'une pluie de projectiles; et, avant que les navires fédéraux aient pu mettre leurs machines en mouvement pour lui barrer le passage, il est déjà amarré aux quais de Vicksburg, sous la protection des batteries amies. Ce coup d'audace avait coûté à son équipage dix tués et quinze blessés. Les fédéraux avaient beaucoup plus souffert, le Carondelet ayant à lui seul trente et le Tyler vingt-quatre hommes mis hors de combat. La situation de la flotte fédérale qui se trouvait au-dessous de Vicksburg était critique. En effet, il n'y avait qu'une corvette, le Brooklyn, et quelques canonnières pour protéger les bateaux-mortiers, incapables de se mouvoir par eux-mêmes, les nombreux transports et tous les dépôts des fédéraux. L'Arkansas avait si bien résisté aux projectiles ennemis qu'il semblait que cette riche proie fût à sa merci; et rien

ne l'aurait ensuite empêché de descendre jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais, pendant que ces bâtiments se mettaient en état de défense et que David Porter brûlait l'un de ses bateaux-mortiers, qu'on n'avait pu éloigner, Farragut prenait, sans hésiter, une résolution hardie. Il donnait l'ordre à sa flotte de redescendre le fleuve en passant sous le feu de Vicksburg, pour fermer le bas Mississippi aux dangereux visiteurs qui venaient de la braver. La nuit arriva avant que ses vaisseaux fussent en mouvement. On ne pouvait pourtant pas attendre plus longtemps. Les navires fédéraux défilèrent devant les ouvrages ennemis en éclairant leur marche par la lueur de leur artillerie. Ils reçurent quelques boulets, mais aucun d'eux ne fut arrêté; et, avant le point du jour, toute la flotte de Farragut était de nouveau réunie au-dessous de Vicksburg, prête à barrer le passage à l'Arkansas. Celui-ci, n'ayant pas une machine assez forte pour évoluer au milieu du courant qui règne dans cette partie du fleuve, n'osa pas l'attaquer.

Le 22 juillet, les fédéraux firent un nouvel effort pour se débarrasser de cet incommode voisin. L'Essex, l'un des navires d'Ellet, commandé par W. D. Porter ¹,

1. Il ne faut pas confondre W. D. Porter avec D. David Porter, des bateaux-mortiers, aujourd'hui vice-amiral.

fut chargé de cette tâche. A quatre heures du matin, il descend le fleuve et, sans répondre au feu des batteries confédérées, se dirige, à toute vapeur, sur l'Arkansas, qui était à l'ancre tout près de la rive, et le frappe violemment de son éperon ; mais le coup porte de côté, et l'Essex va s'échouer sur la berge. Pendant qu'il se dégage, il décharge ses canons, à bout portant, sur son ennemi immobile et lui fait éprouver de grands dégâts. Mais les confédérés concentrent, à leur tour, toute leur artillerie sur l'Essex ; leurs fantassins ouvrent, avec leurs carabines, un feu plus meurtrier encore, et l'obligent à s'éloigner. Après avoir attendu en vain que les deux flottes viennent le soutenir, Porter descend lentement le fleuve et rallie les navires de Farragut, n'ayant eu son armure percée que par deux boulets.

Les avaries de l'Arkansas furent réparées, et les fédéraux furent obligés de reconnaître qu'avec les ressources dont ils disposaient ils ne pourraient venir à bout de Vicksburg, dont les fortifications s'accroissaient tous les jours. Ils avaient tenté en vain de les éviter en taillant un canal dans l'étroite langue de terre que les eaux du Mississippi contournent pour passer devant la ville : le niveau du fleuve, sous l'influence des chaleurs de l'été, baissait avec plus de rapidité

qu'ils n'en pouvaient mettre à creuser le canal. Ces chaleurs décimaient les soldats de Williams, employés à ce travail, aussi rude qu'ingrat. Les équipages de la flotte étaient eux-mêmes réduits cruellement par la fièvre. Les confédérés, du reste, menaçaient de plus en plus les communications des deux escadres avec leurs bases d'opérations, Memphis et la Nouvelle-Orléans. Price rassemblait ses troupes au-dessus de Vicksburg, comme s'il voulait retourner dans l'Arkansas. Les désastres des fédéraux en Virginie obligeaient à une grande prudence. Davis et Farragut résolurent d'abandonner, pour le moment, toute opération offensive. Le premier remonta le Mississippi jusqu'à Helena, petite ville située sur la rive droite, à cinq cents kilomètres plus haut. Comme, dans toute cette partie du fleuve, il ne se rencontre pas une seule falaise sur laquelle on puisse établir une de ces batteries dont le feu plongeant était seul redoutable pour les canonnières, Davis était sûr de pouvoir, toutes les fois qu'il le voudrait, redescendre jusqu'auprès de Vicksburg.

Le tirant d'eau des corvettes de Farragut aurait suffi pour l'obliger à les rapprocher de l'embouchure du Mississippi, dans un moment où l'étiage était au plus bas. Le 28 juillet, il jetait l'ancre devant les

levées de la Nouvelle-Orléans, ayant laissé W. D. Porter, avec l'Essex et le Sumter, au-dessous de Vicksburg, et les deux canonnières le Katahdin et le Kineo à Bâton-Rouge. Les troupes de Williams avaient été débarquées dans cette ville, qui se trouvait être ainsi la dernière étape des fédéraux au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

Encouragé par cette double retraite, Van Dorn envoya Breckenridge, avec environ six mille hommes et onze canons, pour chercher à reprendre Bâton-Rouge. En s'emparant de la capitale officielle de la Louisiane, les confédérés auraient obtenu un double avantage. L'effet moral eût été considérable, et la prise de cette place leur aurait assuré la possession de la partie du fleuve qui reçoit les eaux du Red-River, voie de communication nécessaire, comme nous l'avons dit, pour leurs approvisionnements. L'Arkansas, qui avait reçu un nouveau blindage de fer et de coton, devait rallier deux canonnières, *le Webb* et *le Music*, qui se trouvaient dans le Red-River, et attaquer Bâton-Rouge en même temps que la division Breckenridge. Les fédéraux avaient à leur opposer, sur l'eau deux canonnières et le *ram* l'Essex, et sur terre quatre mille hommes, affaiblis par la maladie, avec dix-huit canons. Ils n'avaient pas eu le

loisir de se retrancher sérieusement, lorsque, le 5 août, à une heure du matin, l'avant-garde de Breckenridge engagea le combat. Les troupes de Williams formaient un demi-cercle en dehors de la ville, qui est située sur la rive gauche, et s'appuyaient au fleuve au-dessus et au-dessous. Son aile droite, qui se trouvait par conséquent en aval, était flanquée par les deux canonnières; l'aile gauche par l'Essex.

C'est sur ce dernier point que se porte tout l'effort de Breckenridge : il fait bientôt plier les fédéraux. Le brave Williams tombe frappé au cœur en cherchant à rallier ses hommes. Mais le succès des confédérés ne dure qu'un moment : le feu de l'Essex, qui enfile leurs lignes, jette le trouble parmi eux. L'Arkansas, qui doit détruire la flottille fédérale, prendre à revers les troupes de Williams, leur couper la retraite et les obliger à déposer les armes, l'invulnérable Arkansas ne paraît pas. Les fédéraux se remettent de leur désordre, et leur artillerie écrase les assaillants de ses feux. Breckenridge s'arrête pour attendre l'Arkansas, ignorant l'accident arrivé à ce navire, et enfin, vers dix heures du matin, il se retire, ayant perdu près de cinq cents hommes dans cette attaque inutile.

Cependant l'Arkansas, grossièrement construit,

avait vu ses deux machines se briser successivement à quelques kilomètres seulement au-dessus de Baton-Rouge, et il avait fallu l'échouer pour qu'il ne fût pas emporté par le courant, et ne tombât point au pouvoir des navires fédéraux. Ceux-ci, aussitôt que le combat sur terre eut cessé, se mirent à sa recherche. Bientôt l'Essex aperçut son ancien adversaire, qui attendait en vain que les deux canonnières, ses acolytes, vinssent le remorquer. La lutte était impossible. Au premier boulet lancé par l'Essex, le commandant de l'Arkansas débarqua son équipage, et, mettant le feu à son navire, le poussa au fil de l'eau. Ce fut un spectacle étrange que celui de ce bâtiment qu'aucune main humaine ne dirigeait, descendant lentement le cours du grand fleuve, enveloppé par la fumée du brasier intérieur qui le consumait et portant encore le pavillon qui allait, dans un instant, disparaître avec lui dans les eaux. La chaleur mit bientôt le feu aux canons, dont les boulets allèrent se perdre dans les deux berges ; un moment après, le navire sauta, et ses débris s'engloutirent dans le fleuve.

C'était une perte sérieuse pour les confédérés. Mais ils ne tardèrent pas à se dédommager de leur double échec en s'établissant dans le village de Port-Hudson,

position redoutable, que les fédéraux avaient négligé d'occuper. Van Dorn comprit qu'au lieu de sacrifier ses hommes en cherchant à prendre Bâton-Rouge, il obtiendrait le même résultat en fortifiant, au-dessous de l'embouchure du Red-River, un point quelconque, qui pourrait, comme Vicksburg, arrêter les canonnières fédérales. Port-Hudson était propre à ce rôle et devint bientôt une citadelle importante. Dès lors, les confédérés furent de nouveau seuls maîtres de toute la partie du fleuve qui est comprise entre Vicksburg et Port-Hudson, car ces deux places se flanquaient mutuellement ; la grande voie d'approvisionnements du Red-River se rouvrit pour eux, et les deux parties de la Confédération, un instant séparées, se trouvèrent solidement reliées. Le Mississippi, dont, en juin 1862, les fédéraux auraient probablement pu s'emparer, leur échappa ainsi, grâce à l'absence des troupes que Halleck n'avait pas su destiner à propos à cette importante opération. Vicksburg et Port-Hudson deviennent, à partir de ce jour, deux bastions devant lesquels nous allons voir se briser, pendant un an, tous les efforts des flottes et des armées fédérales, cherchant en vain à se donner la main.

Mais, avant de retourner en Virginie, où s'accom-

plissent des événements dont l'influence se fera sentir jusque dans le Far-West, il nous faut revenir en arrière pour raconter les opérations, à la fois militaires et navales, dont une partie de la côte des États confédérés avait été le théâtre dans les premiers mois de l'année 1862.

Nous avons suivi ces opérations sur la côte de la Caroline du Nord et dans le golfe du Mexique jusqu'au printemps, époque où elles cessent entièrement, par suite, d'une part, de la destination nouvelle donnée à l'armée de Burnside, qui abandonna l'Albemarle-Sound pour les rives du James, et, d'autre part, de la retraite vers l'intérieur de toutes les forces confédérées qui se trouvaient sur la côte de la Louisiane. Il nous reste à parler des opérations combinées de la flotte, dite le South-Atlantic Squadron, et de l'armée de T. W. Sherman, sur la côte de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride, dans les six premiers mois de 1862.

On a vu, dans le volume précédent, le combat livré, le 1^{er} janvier, sur les rives du Coosaw, qui avait assuré aux fédéraux la possession de tout le groupe des îles de Santa-Helena. Pendant ce mois, leurs canonnières furent employées à parcourir et surveiller les vastes baies dont ils s'étaient emparés : North-

Edisto, Santa-Helena-Sound et South-Edisto, qui en est une branche, le Coosaw, le Broad-River, Warsaw et Ossabaw-Sound. Les parages de North-Edisto, à cause du voisinage de Charleston, exigeaient une attention particulière. Des reconnaissances furent également dirigées dans les canaux intérieurs qui relient la rivière de Savannah aux bras de mer voisins, afin de compléter celles que nous avons mentionnées plus haut et qui avaient révélé l'existence d'une communication navigable entre la rivière et le Warsaw-Sound, au moyen de laquelle on pouvait éviter les feux du fort Pulaski. Dans les premiers jours de janvier, un explorateur hardi avait découvert un autre passage sur la rive gauche du Savannah, qui, après mille sinuosités entre des îles marécageuses, débouchait au nord, dans la baie de Dawfuskie, près de l'île de Hilton-Head. Le commodore Dupont résolut de lancer dans ces labyrinthes des forces suffisantes pour s'en emparer, si ces passages se trouvaient être praticables pour ses navires. L'expédition sur la rive gauche, quoique préparée avec beaucoup de soin et de secret, fut éventée par l'ennemi peu de temps avant le jour fixé pour son départ. Le chenal par lequel elle devait déboucher dans la rivière de Savannah est si étroit et si difficile, qu'on ne pouvait songer à l'enlever

de vive force : quelques tirailleurs embusqués sur la berge auraient suffi pour le défendre. Cependant Rodgers s'aventura fort loin dans le canal appelé Wrights-River et atteignit un point d'où il pouvait lancer ses projectiles jusque dans les eaux mêmes de la rivière de Savannah.

Mais Dupont, reconnaissant qu'il n'atteindrait pas, de ce côté, le but qu'il s'était proposé, reporta toute son attention sur la rive droite. Là les fédéraux occupaient déjà l'île de Tybee, dont ils comptaient, aussitôt que la saison le permettrait, faire la base de leurs opérations contre le fort Pulaski. L'expédition du mois de décembre avait trouvé le chenal qui relie la rivière à Warsaw-Sound fortement barricadé et défendu par plusieurs ouvrages. Le capitaine Davis, avec six canonnières et trois transports, sur lesquels était embarquée la brigade, Benham, fut chargé d'explorer un autre chenal, qui s'ouvrait plus haut. Il s'avança fort loin, passa en vue du fort Pulaski, dont les défenseurs surpris n'eurent pas le temps de tourner leurs canons contre lui, et arriva devant des estacades qui l'arrêtèrent à une petite portée de canon du point où le chenal qu'il suivait débouche dans le fleuve. Un régiment chargé de la garde de ces estacades les

avait abandonnées; mais cinq canonnières confédérées parurent bientôt et ouvrirent, à grande distance, le feu contre les bâtiments unionistes. C'était la flottille de Tatnall, qui, voyant les fédéraux s'efforcer d'investir le fort Pulaski, se hâta de l'approvisionner : elle remorquait de vastes allées chargées de vivres. Pendant qu'elle était engagée avec les navires de Davis sur la rive droite, Rodgers, qui, dans Wrights-River, se trouvait justement à la même hauteur près de la rive gauche, prit part au combat et envoya ses obus au milieu de la flottille ennemie. Deux des bâtiments qui la composaient battirent en retraite. Les trois autres continuèrent leur route sans éprouver aucune avarie, laissèrent les allées à Pulaski, et revinrent échanger encore quelques projectiles avec les fédéraux. Mais la marée, en baissant, avait donné aux berges une hauteur qui arrêtait tous les coups, et cette inutile canonnade se termina sans effusion de sang, Davis, s'étant assuré qu'il faudrait des forces plus considérables que celles dont il disposait pour franchir la passe et l'occuper d'une manière permanente, se retira. Il fut décidé que l'on attaquerait de front les défenses de Savannah et qu'on ouvrirait l'entrée de la rivière en réduisant le plus tôt possible le fort Pulaski.

Pendant les préparatifs de cette attaque, la garde des îles déjà occupées, la reconnaissance et la conquête de nouveaux postes par la marine, donnaient lieu à des affaires généralement peu sanglantes, que nous nous bornerons à énumérer ici dans leur ordre chronologique.

Les îles d'Edisto étaient devenues le refuge de tous les nègres des environs, qui accouraient des plantations de terre ferme abandonnées par les blancs. Ceux-ci revenaient de temps en temps leur donner la chasse, et, le 7 février, ils échangèrent quelques coups de fusil avec la canonnière fédérale *le Crusader*.

Grâce à la possession de toutes les îles de la Caroline du Sud, les fédéraux maintenaient sur la côte de cet État un strict blocus. Quoiqu'il devînt de plus en plus difficile à forcer, il se faisait cependant encore, à travers les nombreux canaux intérieurs qui séparent les îles de la terre ferme, un commerce assez considérable de vivres destinés à approvisionner, non-seulement les armées confédérées, mais aussi les habitants des villes de Savannah et de Charleston. Les fédéraux s'efforçaient d'interrompre ce commerce, et, le 13 février, ils s'emparèrent, dans Bulls-Bay, de trois navires chargés de riz.

Cependant ils poursuivaient lentement les opérations d'investissement qui devaient précéder le siège de Pulaski. L'île de Tybee, déjà désignée pour l'établissement des batteries de brèche, était occupée depuis le mois de décembre. Des troupes furent débarquées sur les îles situées à gauche du chenal du Savannah-River, et l'on éleva une batterie sur un promontoire appelé Venus-Point, dont le sol était moins détrempé que les terrains environnants. Cette batterie fut promptement armée, et, comme elle se trouvait en amont du fort Pulaski, elle rendit très-difficiles les communications des défenseurs du fort avec la ville de Savannah. La nécessité de couvrir cette position obligea le capitaine Rodgers à s'établir, d'une manière permanente, dans le Wrights-River. Il ne pouvait faire pénétrer ses navires dans le Savannah, car la communication n'étant praticable que peu d'heures par jour, à marée haute, ils se seraient trouvés bloqués dans un fleuve ennemi, dont les rives pouvaient abriter des périls cachés; mais il les engagea dans les passes voisines de Venus-Point et les plaça en travers de ces canaux. De cette manière, leur artillerie commandait complètement le fleuve : lorsque la marée baissait, les canonnières s'enfonçaient graduellement dans la vase, et formaient ainsi des

citadelles immobiles. Le commodore Tatnall vint les attaquer, le 14 février, dans cette position difficile ; mais les fédéraux, appuyés par quatre batteries de campagne, récemment débarquées sur l'île, le forcèrent à battre en retraite.

D'autres dangers menaçaient les unionistes. Ils avaient placé de légères estacades au point où le Wrights-River se sépare du Savannah, afin d'arrêter les brûlots que l'ennemi pouvait lancer contre eux ; mais ils ne purent l'empêcher de semer des torpilles dans le cours même du fleuve. C'est la première fois que nous rencontrons ces puissants engins de défense, empruntés aux Russes, et qui devaient bientôt jouer dans la guerre un rôle si important. Munis d'un appareil détonant et amarrés sur une ancre, ils flottaient à la surface : aussi furent-ils promptement découverts par les chaloupes fédérales qui exploraient le Savannah-River, et qui les repêchèrent sans éprouver aucun dommage ; mais la crainte de rencontrer quelques-unes de ces torpilles entre deux eaux fut sans doute le motif qui empêcha Dupont de remonter le fleuve avec ses canonnières.

Pendant qu'il se fortifiait à Venus-Point, le mois de février s'écoula sans autre incident qu'un coup de main insignifiant fait par quelques marins sur une

batterie confédérée établie à Bears-Bluff, près de North-Edisto-Channel.

Mais Dupont préparait une expédition qui devait lui assurer la possession des points les plus importants de la côte de la Floride, et que nous trouvons à l'œuvre dès les premiers jours de mars.

La côte de l'Atlantique, au sud des bouches du Savannah jusqu'au point où commence la péninsule de Floride, a la même configuration qu'au nord jusqu'à Charleston. Entre le continent et la haute mer, s'étend une chaîne d'îles assez larges, et découpées par d'innombrables canaux : l'énorme masse d'eau que les fleuves de Géorgie versent dans l'Atlantique a creusé dans cette chaîne des baies grandes et profondes, qui séparent les îles en divers groupes. Ces groupes et ces estuaires sont les suivants, en commençant l'énumération à partir de la rivière de Savannah : l'île de Tybee, la baie, puis les îles de Warsaw, la baie, puis les îles d'Ossabaw, la baie, puis les îles de Saint-Catharine, la baie, puis les îles de Sapelo, les bouches de l'Altamaha, les îles, puis la baie de Saint-Simon, l'île de Jekyll, la baie de Saint-Andrews, l'île de Cumberland, la baie de Saint-Mary, l'île d'Amelia, sur laquelle se trouve la petite ville de Fernandina, tête du chemin de fer de Cedar-Keys, et enfin la baie

de Nassau. Sur la côte de Floride on ne rencontre plus que des rivières peu importantes, car la largeur de la péninsule limite leur cours, et son sol est d'ailleurs tellement bas que les eaux n'y trouvent pas d'écoulement vers la mer. Aux îles fertiles, formées par alluvions, de la côte de Géorgie, succèdent alors de longues dunes de sable, produites par les atterrissements de l'Atlantique, tantôt séparées de la terre ferme, tantôt unies au continent et coupées par quelques brèches. Les principales d'entre ces ouvertures sont, en suivant du nord au sud : le Saint-Johns-River, situé un peu au sud de la baie de Nassau, au fond de laquelle se trouve le bourg de Jacksonville, le port de Saint-Augustine sur lequel est la ville du même nom, puis Mosquito-Inlet ou la passe des Moustiques, près de laquelle est assise la petite ville de New-Smyrna, et enfin les deux passes, assez voisines l'une de l'autre, appelées Indian-River et Gilberts-Bar, qui limitent l'île de Hutchinson. Plus au sud encore, l'influence du climat tropical se révèle peu à peu sur cette côte inhospitalière par les bancs de corail qui s'élèvent au milieu des dunes de sable ; puis celles-ci disparaissent graduellement, les atterrissements formés en arrière de la chaîne de corail s'abaissent de plus en plus, et cette chaîne se termine enfin par une longue suite

d'îlots et de rochers qui se prolongent fort avant en pleine mer, dans la direction de la Havane.

Dupont appareilla le 28 février pour s'emparer des points principaux de cette côte. Le Wabash, qui portait son pavillon, était suivi de dix-huit canonnières, un côtre et un transport armés en guerre, et de six transports portant la brigade du général Wright. Le général Sherman accompagnait l'expédition. Le 2 mars, la flotte jetait l'ancre dans la baie de Saint-Andrews : elle devait de là attaquer les passes de la baie de Saint-Mary, défendues par un ouvrage important, le fort Clinch, construit près de Fernandina, à la même époque et sur le même modèle que le fort Pulaski. Mais, à la nouvelle de l'approche des fédéraux, les troupes confédérées avaient abandonné cette partie de la côte, l'île de Cumberland, Fernandina et même le fort Clinch, dont l'épaisse maçonnerie aurait pu cependant permettre à sa garnison de quinze cents hommes de soutenir un long siège. Dupont n'eut qu'à envoyer à Saint-Mary, par les canaux intérieurs, quelques bâtiments légers, qui s'emparèrent sans coup férir de la ville et du fort. Cette opération fut marquée par un incident, unique peut-être, jusqu'ici, dans son genre. Le chemin de fer de Fernandina à Cedar-Keys, après avoir longé pendant quelque temps, sur l'île d'Amelia,

la nappe d'eau qui la sépare du continent, traverse cette nappe sur un grand pont de pilotis. Au moment où la canonnière *l'Ottawa* pénétra dans cette lagune, elle aperçut sur la rive un train qui emportait la garnison de Fernandina avec ses approvisionnements. Elle se lança à sa poursuite et lui donna la chasse pendant qu'il traversait le pont de pilotis. Elle lui envoya de nombreux obus, mais ne put le gagner de vitesse et lui couper la retraite. Un bateau à vapeur chargé de matériel et treize canons tombèrent seuls aux mains des fédéraux.

Ce facile succès en entraîna d'autres. Le signal de l'évacuation donné au fort Clinch fut imité sur toute la côte de Géorgie entre les baies d'Ossabaw et de Saint-Mary. Toute la population blanche, saisie d'une terreur panique, qu'entretenaient avec soin les chefs confédérés, suivit la retraite des troupes et abandonna les plantations et les villages de la côte pour se retirer dans l'intérieur ou chercher un abri dans les bois. Dès qu'il fut maître de Fernandina, Dupont divisa sa flotte, pour faire voir le pavillon fédéral à la fois sur tous les points importants qu'il pouvait aborder. Une canonnière prit possession de la petite ville de Saint-Mary et remonta, sur une longueur de quatre-vingts kilomètres, la rivière de même nom, dont l'estuaire

forme la baie déjà mentionnée plus haut. Quelques hommes de son équipage furent blessés par le feu des tirailleurs ennemis embusqués sur les berges. Le capitaine Godon fut chargé d'explorer vers le nord, avec trois canonnières, les bras de mer qui séparent la terre ferme de la chaîne d'îles qui borde la côte. Le 9 mars, il avait atteint la baie de Saint-Simon. Deux grands ouvrages de campagne, situés sur les extrémités voisines des îles de Jykill et de Saint-Simon, commandaient, du côté de la mer, l'entrée de cette baie. Godon les trouva abandonnés; la petite ville de Brunswick elle-même, située au fond de la baie, était presque déserte; mais, deux jours après, une chaloupe fédérale qui allait chercher des vivres fut attaquée par des ennemis cachés dans les bois voisins et perdit ainsi plusieurs hommes. De Brunswick, la flottille fédérale continua sa marche et, passant entre l'île de Saint-Simon et la terre ferme, pénétra dans le vaste estuaire de l'Altamaha; Godon remonta ce beau fleuve jusqu'à la petite ville de Darien, où il ne trouva que peu d'habitants; mais un de ses navires ayant brisé sa machine et les autres tirant trop d'eau, il n'osa s'aventurer plus avant dans l'intérieur et revint dans la baie de Saint-Simon, position centrale d'où il dominait facilement toute la côte de Géorgie.

Pendant ce temps, Dupont avait étendu ses conquêtes au sud dans la Floride : deux divisions légères se dirigeaient, l'une, sous les ordres du lieutenant Stevens, vers le grand chenal appelé le Saint-Johns-River, l'autre, commandée par Dupont en personne, sur la baie de Saint-Augustine. La première, composée de six vapeurs légers, après s'être montrée dans la baie de Nassau, pénétra dans le Saint-Johns-River le 9 mars. Dupont la laissa à l'entrée de cette baie difficile, emmenant la seconde division, qui comprenait, avec la corvette le Wabash, ses plus grosses canonnières, et, le 11, il paraissait dans la baie de Saint-Augustine. La garnison confédérée s'était enfuie en toute hâte, mais les habitants de cette petite ville ne l'avaient pas abandonnée : ils remirent eux-mêmes aux mains de Dupont le fort Marion, ouvrage permanent et maçonné, construit jadis, comme le fort Clinch, par le gouvernement fédéral, et que les milices peu aguerries de la Floride ne songèrent pas un instant à défendre. Dupont en prit possession, le 12 mars, et y trouva cinq canons.

Le même jour, Stevens occupait, sans plus de difficulté, le gros bourg de Jacksonville. Il avait été retenu jusqu'au 11 devant la barre, que trois de ses canonnières eurent beaucoup de peine à passer. Le

12 au matin, il remontait le Saint-Johns-River, par lequel les eaux de la mer pénètrent jusqu'au centre de la péninsule de Floride. Les autorités confédérées avaient fui en mettant le feu à des chantiers immenses et à de belles scieries, dont les propriétaires étaient pour la plupart des gens du Nord ; mais les habitants ne témoignèrent pas aux marins fédéraux la même hostilité que ceux de la Géorgie : la doctrine des *states-rights* n'avait pas pénétré dans cette ancienne colonie espagnole, l'esclavage ne s'y était pas développé, et les troupes de débarquement prirent possession de Jacksonville au milieu d'une population parfaitement indifférente. Enfin, par l'occupation des passes de Mosquito-Inlet, Dupont acheva de fermer la côte confédérée au commerce de la contrebande de guerre qui se faisait avec la colonie anglaise des Bahamas. Il se montra lui-même dans ces passes, avec plusieurs navires ; mais un détachement de marins fédéraux, monté sur quelques chaloupes, s'étant avancé trop profondément dans l'intérieur, tomba, à son retour, le 22 mars, dans une embuscade, où périrent les commandants des deux navires qui avaient organisé cette imprudente expédition.

Peu de temps après, une mesure funeste, quoiqu'elle ne diminuât en rien l'efficacité du blocus,

vint refroidir les sympathies que la vue de l'ancien drapeau national pouvait encore éveiller sur cette côte. Après quatre semaines d'occupation, Jacksonville fut évacué le 8 avril. La prise de possession de cette ville avait été une erreur. Les troupes du général Sherman et les canonnières de Dupont n'auraient dû avoir pour tâche que de fermer toutes les issues aux contrebandiers qui tentaient de forcer le blocus maritime. On voulut les employer à ramener dans le sein de l'Union des districts entiers, dont les habitants étaient prêts à accepter le drapeau du plus fort, quel qu'il fût. Par là, on compromit tous ceux qui témoignèrent de l'intérêt aux fédéraux : il en fut particulièrement ainsi à Jacksonville, dont un certain nombre d'habitants influents s'étaient montrés dévoués à la cause unioniste. Ils furent obligés de s'embarquer avec les troupes fédérales, abandonnant tous leurs intérêts pour aller végéter à Port-Royal ou à New-York dans un exil inutile ; et la nouvelle se répandit promptement sur toute la côte que le même sort était réservé à tous ceux qui auraient bien accueilli le pavillon étoilé.

Cependant les préparatifs d'attaque contre le fort Pulaski allaient bientôt être terminés : les batteries de Venus-Point étaient renforcées ; les travaux sur

l'île de Tybee avançaient rapidement; les garnisons de ces deux points avaient été augmentées. Les confédérés sentirent le besoin de concentrer leurs forces pour la défense de Savannah. Le fort Jackson, construit, dès les premiers jours de la guerre, entre la ville et Pulaski, sur la rive droite du fleuve, avait été agrandi : un autre ouvrage fut élevé un peu plus haut. Tous les deux furent puissamment armés, tandis que les confédérés abandonnaient, comme trop éloignées, les batteries qu'ils avaient établies, quelques semaines auparavant, sur l'île de Skidaway pour commander l'un des canaux qui relie le Savannah-River à Warsaw-Sound. Les chaloupes fédérales visitèrent et détruisirent ces ouvrages le 24 mars. Toutes les approches de Savannah par le fleuve avaient été fermées au moyen d'estacades et de coques de navires défoncées. Les canonnières de Tatnall se tenaient au-dessus de ces obstacles, et, depuis le 22 février, on ne communiquait plus avec la garnison de Pulaski que par des bateaux légers qui descendaient la nuit pour lui apporter des provisions, au risque de se faire couler en passant devant les batteries fédérales situées au-dessus du fort. Celle de Venus-Point, dont nous avons déjà parlé, élevée avec la plus grande peine au milieu d'un véritable marécage, avait

été armée le 11 février. Pour commander encore plus sûrement le passage, le général Viele qui, avec sa brigade, était chargé des travaux sur la rive gauche du fleuve, réussit à construire un petit ouvrage sur une île de vase appelée Birds-Island et y plaça quelques canons.

Mais c'est dans l'île de Tybee, au sud-est de Pulaski, que se faisaient les grands travaux nécessaires pour préparer le bombardement du fort. Afin de bien faire comprendre ce siège et son importance au point de vue des progrès de l'artillerie, il faut décrire, en quelques mots, la position de l'ouvrage qu'il s'agissait d'attaquer.

L'estuaire de la rivière de Savannah est bordé au sud par l'île de Tybee, au nord par les îles de Long-Island, Venus et Dawfuskie : au sud la côte s'avance plus loin qu'au nord et forme le promontoire bas et sablonneux de Tybee, sur lequel la mer brise presque constamment, et où s'élève le phare qui, avant la guerre, éclairait l'entrée du fleuve. A la hauteur de l'extrémité de la côte nord se trouvent, au milieu du cours du Savannah, plusieurs bancs de sable, formés sans doute par la rencontre et le choc des eaux douces et des vagues de l'Atlantique, et sur lesquels le temps a déposé une épaisse couche de vase à demi

liquide. Le plus grand de ces îlots, et le plus voisin de la rive droite, appelé Cockspur-Island, avait été choisi par les ingénieurs américains pour y placer le fort Pulaski. Les fondations de ce fort avaient été assises sur des pilotis enfoncés, à travers la vase, jusqu'à une grande profondeur dans le sable. Il avait la forme d'un pentagone rectangulaire, ayant le sommet tourné à l'est vers la haute mer : un fossé, large de plus de vingt mètres, plein d'eau et de boue, l'entourait sur quatre faces ; l'entrée, à l'ouest, était protégée par une petite demi-lune. Le fort était construit en épaisse maçonnerie de briques, s'élevant de huit mètres au-dessus du niveau du sol environnant. Les quatre faces exposées contenaient un étage de batteries casematées et étaient couronnées par des pièces en barbette ; à la base étaient adossées les casernes et dans l'angle nord-ouest de la cour se trouvait le magasin à poudre. Autour du fort, on avait entouré d'un mur un espace de quelques hectares, afin de le mettre à l'abri des grandes marées ; le reste de l'îlot était fréquemment submergé, et l'on ne pouvait y débarquer qu'en deux points, situés l'un au nord et l'autre au sud.

Le capitaine du génie fédéral Gillmore, envoyé en reconnaissance dès le mois de décembre, avait pro-

posé d'établir sur l'île de Tybee des batteries pour bombarder le fort. C'était le seul point d'où l'on pût l'atteindre avec quelques chances de succès ; mais ce succès était bien incertain, car le fleuve et les marais qui le bordent ne permettaient pas de s'approcher à plus de 1,600 mètres de la muraille, et cette épaisse maçonnerie semblait pouvoir défier, à une telle distance, toute l'artillerie des assiégeants. Si le fort Sumter avait succombé, neuf mois auparavant, sous le feu des canons de Beauregard, c'est qu'il n'était pas préparé à soutenir un siège : les confédérés ne l'avaient pas sérieusement endommagé et sa petite garnison n'avait été obligée de capituler que par suite du manque de vivres et de l'incendie des baraques de bois qu'il contenait. Les défenseurs de Pulaski n'avaient pas à craindre de pareils accidents, et le projet de faire brèche à 1,600 mètres était chose tout à fait nouvelle à cette époque, où les canons rayés de gros calibre ne s'étaient pas encore mesurés contre les fortifications permanentes. Aussi les confédérés, pleins de confiance dans leurs épaisses murailles, laissèrent-ils le colonel Rosa, avec un régiment fédéral, le 46^e New-York, s'établir tranquillement sur l'île de Tybee.

Les nouveaux débarqués se mirent vaillamment à

l'ouvrage. L'île est bordée, au nord et à l'est, c'est-à-dire sur la plage de la haute mer, par une sorte de banquette de sable : cette dune en miniature présente un sol sec et solide, mais n'a que quelques centaines de mètres de large, au delà desquels se trouvent des marais où la vase a trois et quatre mètres de profondeur. C'est sur la partie de cette banquette qui fait face au nord que Gillmore comptait établir ses batteries, depuis 3,200 jusqu'à 1,600 mètres du fort ; mais, après avoir débarqué près du phare le matériel destiné à les construire et à les armer, il fallait, pour le protéger contre le feu de l'ennemi, l'apporter à travers le marais. L'emplacement des batteries les plus éloignées du débarcadère en était séparé par un espace de quatre kilomètres. On fut obligé, non-seulement de traîner sur toute cette distance les gabions, les fascines, les pièces de plate-forme, les affûts, enfin les canons et les mortiers qui devaient armer les batteries, mais encore de construire auparavant un passage praticable à tous ces fardeaux à travers le marais, dont le sol avait à peu près la consistance et l'élasticité de la gélatine. Cet ouvrage préparatoire consumma une énorme quantité de troncs d'arbres et de broussailles. Lorsqu'il fut achevé, les soldats fédéraux eurent à accomplir une autre tâche non moins difficile. Toutes

les nuits, après avoir travaillé au débarquement sur une plage dangereuse, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils s'attelaient à de pesantes charrettes, portant quelque partie de l'armement, les arrachaient des sables profonds de la plage et s'engageaient sur une étroite chaussée, longue de plus de 1,600 mètres. On voyait parfois deux cent cinquante hommes ébranlant péniblement un de ces lourds équipages, tantôt éclairés par la lumière incertaine de la lune qui donnait à la surface lisse de la boue une trompeuse apparence de solidité, tantôt courbés sous les rafales de vent qui faisaient mugir la mer sur la plage et leur fouettaient la figure d'une écume salée.

Ce travail se poursuivit pendant que la flotte parcourait, comme nous l'avons dit, tous les points principaux de la côte. L'obligation de faire tout le débarquement à marée haute et par un temps calme, et de ne construire les batteries, de n'y amener le matériel qu'à la faveur de l'obscurité, en retardaient beaucoup l'achèvement. Cependant le 46^e New-York, le premier débarqué, avait été bientôt renforcé; le colonel Terry, celui qui devait s'illustrer plus tard par la prise du fort Fisher, l'avait rejoint à la tête du 7^e Connecticut, de quelques autres compagnies de volontaires et d'un détachement de sapeurs du génie. Gillmore, nommé

général de brigade, stimulait par son exemple et sa confiance l'ardeur de chacun.

Vers cette époque, l'importance des opérations dont cette côte était le théâtre décida le Président à en faire un département indépendant : il le confia au général Hunter, officier de mérite, froid, résolu, qui passait pour avoir beaucoup de sens et d'expérience, et que nous avons déjà vu à l'œuvre dans le Missouri. Le général Benham alla à Tybee prendre le commandement des troupes qui s'y trouvaient et de toutes celles qui étaient établies au sud du Savannah-River ; le général Viele, placé sous ses ordres, conserva la direction spéciale des opérations entreprises sur la rive gauche du fleuve.

A peine nommé, Hunter arriva à Tybee. On était aux premiers jours d'avril ; les travaux étaient presque achevés : ils le furent entièrement le 8. Onze batteries, composées de sable, de gabions et de boue desséchée, s'élevaient sur la plage et faisaient face, les plus voisines du fort au nord-est, les autres presque à l'est. Un canal, appelé le Lazaretto-Creek, qui débouche dans le fleuve près du point où se trouvaient les premières, les couvrait contre toute attaque tentée par les confédérés en descendant la rive droite. Mais ceux-ci auraient pu chercher à les bouleverser en dirigeant

contre elles le feu des gros canons du fort Pulaski : quoiqu'elles fussent aussi bien dissimulées qu'il était possible, on ne saurait croire que la petite garnison et son vaillant commandant, le colonel Olmstead, ne les aient pas aperçues. Il est donc probable qu'il tenait à ménager ses munitions et qu'il regardait les 1,600 mètres qui le séparaient des assaillants comme une garantie de sécurité absolue.

Bien des gens parmi les fédéraux partageaient cette opinion, et, quoique Gillmore comptât surtout, pour obtenir des effets vraiment destructeurs, sur ses pièces rayées, qu'il avait placées le plus près possible du fort, il avait cru nécessaire d'appuyer leur feu par celui de nombreux mortiers et de quelques-uns de ces grands obusiers lisses, construits pour la marine, qu'on appelait *columbiads*. Voici l'armement de ses batteries, en commençant, à l'est, par la plus éloignée du fort : la première à 3,200 mètres, trois mortiers de treize pouces de diamètre ; la seconde à 3,000 mètres, trois mortiers de treize pouces ; la troisième à 2,900 mètres, trois columbiads de dix pouces ; la quatrième à 2,850 mètres, trois columbiads de huit pouces ; la cinquième à 2,600 mètres, un mortier de treize pouces ; la sixième à 2,500 mètres, trois mortiers de dix pouces ; la septième à 2,250 mè-

tres, deux mortiers de treize pouces; la huitième à 1,600 mètres, trois columbiads de dix pouces et une de huit; la neuvième à 1,550 mètres, cinq Parrotts de trente livres, et un James de vingt-quatre; la dixième, nommée batterie Mac Clellan, à 1,550 mètres, deux James de quarante-deux et deux de trente-deux; la onzième à 1,600 mètres, quatre mortiers de dix pouces. L'artillerie de siège comprenait donc neuf mortiers de treize pouces, sept de dix, six columbiads de dix pouces, quatre de huit, deux James de quarante-deux livres, deux de trente-deux, un de vingt-quatre et cinq Parrotts de trente, soit vingt-six pièces à âme lisse et dix rayées; parmi ces dix, il n'y avait que les quatre premières qui fussent d'un calibre vraiment puissant. Les trois dernières batteries, placées côte à côte, étaient reliées par une tranchée; chacune avait des magasins et des abris blindés.

Le 10 avril, au point du jour, on vit un petit bateau, portant le pavillon parlementaire, se détacher de la côte près du phare, se diriger vers le fort, puis bientôt en revenir. A peine fut-il de retour, que Hunter donna le signal du bombardement: la garnison avait repoussé ses sommations. Tout était prêt dans les batteries fédérales, chacun était à son poste. Les gros mortiers, qui étaient les plus

éloignés, tiraient, avec une charge de quatorze livres, des bombes contenant sept livres de poudre et dont la parabole était décrite en vingt-deux secondes. Les columbiads des batteries éloignées étaient inclinées à un angle de vingt degrés, de manière à donner un feu courbe ; elles étaient chargées de dix-sept livres de poudre et la fusée des obus était graduée à vingt secondes. Ces pièces devaient atteindre l'intérieur du fort. Les autres canons, placés dans les 8^e, 9^e et 10^e batteries, avaient pour tâche d'ouvrir la brèche et de démonter l'artillerie ennemie. Les columbiads de dix pouces, énormes pièces de fonte, décrites ailleurs, avaient à lancer des boulets pleins avec la charge de vingt livres : le puissant effort d'une telle charge, appliqué à un projectile aussi pesant, assurait à celui-ci une trajectoire fort tendue et permettait de frapper les murailles de plein fouet, l'élévation de la pièce n'étant que de cinq degrés. Les canons James de la batterie Mac Clellan devaient aussi tirer des boulets pleins, sous un angle de quatre degrés, mais avec des charges de huit et de six livres seulement ; les autres pièces rayées, d'un calibre plus faible, essayer de jeter des obus, sous un angle de quarante degrés, sur la batterie en barbette du fort. Le point désigné

pour être battu en brèche était la partie de la face sud-est la plus voisine de l'angle sud ; car une ouverture pratiquée en ce point aurait permis aux projectiles fédéraux d'atteindre, dans la cour, le magasin à poudre.

Le bombardement dura toute la journée du 10. Le tir des pièces fédérales, servies avec beaucoup de zèle par les mêmes troupes qui les avaient mises en batterie, fut bien nourri et assez précis : lorsqu'il cessa, à la nuit, après avoir duré neuf heures et demie, plus de trois mille projectiles étaient tombés sur le fort. Les mortiers, amenés avec tant de peine, avaient donné des résultats peu satisfaisants : leur tir fut capricieux et les bombes qui frappèrent le fort y produisirent peu d'effet. Quatre grosses columbiads avaient brisé leurs tourillons sous l'effort des charges énormes qu'elles avaient eu à supporter. Mais les autres et les canons de la batterie Mac Clellan s'étaient parfaitement comportés : un commencement de brèche paraissait à l'angle qui avait été désigné à leurs coups ; deux pièces en barbette et trois dans les casemates avaient été réduites au silence.

Les confédérés avaient riposté avec ardeur pendant toute la journée : s'ils n'avaient atteint personne, ils ne comptaient pas non plus jusque-là, de leur côté, un

seul blessé. Aussi étaient-ils pleins de confiance, et ils employèrent la nuit à déplacer leur artillerie pour la concentrer sur les batteries de Tybee, qu'ils espéraient pouvoir écraser le lendemain. Le général Viele avait bien essayé de détourner leur attention en faisant tirer sur le fort les pièces placées à Venus-Point ; mais la distance était trop considérable, et les batteries qu'il avait construites plus près sur Long-Island et Turtle-Island n'avaient pu être armées, car il fallait y arriver par eau, au risque de se faire couler par l'artillerie ennemie. Ce ne fut que le 10 que les fédéraux purent y amener quelques canons à la faveur du bombardement.

Le 11 au matin, le vent soufflait avec assez de force pour faire dévier les projectiles, et les officiers fédéraux, en reprenant le feu vers sept heures, se demandaient avec anxiété quel en serait le résultat. Mais bientôt les canons James révélèrent leur puissance et leur justesse : la brèche commença à s'élargir autour d'une embrasure ; à dix heures, la voûte était découverte, et les deux embrasures voisines se lézardaient. Les gros boulets ronds des columbiads vinrent à propos ébranler la maçonnerie, qui avait été rongée par les projectiles coniques ; tout le mur qui masquait la casemate

devant les trois embrasures s'écroula à midi, en formant, depuis le fossé, une rampe presque praticable. Pendant que ces projectiles achevaient de détruire la maçonnerie, les obus coniques traversaient les casemates ouvertes et allaient frapper les environs du magasin à poudre, dont les fédéraux connaissaient parfaitement la position. Le blindage de bois dont on l'avait recouvert ne suffisait pas pour protéger les 20,000 kilogrammes de poudre qu'il contenait encore, et il pouvait sauter d'un moment à l'autre. En prolongeant la défense, la garnison s'exposait donc inutilement à une inévitable destruction, car déjà les fédéraux étudiaient la brèche pour voir si elle était praticable, ils préparaient leurs chaloupes; le fossé allait être comblé; rien ne pouvait alors empêcher les assaillants de débarquer sur l'île, et d'entrer en masse par une brèche trop large pour le petit nombre de ses défenseurs. Aussi le colonel Olmstead, qui avait bravement fait son devoir, hissa-t-il à deux heures le drapeau blanc. Il y avait jour pour jour, et même heure pour heure, un an que Beauregard avait tiré le premier coup de canon contre le fort Sumter.

La garnison confédérée, qui se rendit prisonnière, se composait de vingt-trois officiers et de trois

cent soixante soldats du 1^{er} Géorgie; elle avait eu trois hommes blessés. Un seul avait été atteint et tué du côté des fédéraux. Gillmore déploya le soir même le pavillon fédéral sur les murailles que son artillerie venait d'ébranler. La prise d'un fort et des quarante-sept pièces qui l'armaient n'étaient pas le résultat le plus considérable obtenu par cet officier distingué. En prouvant que l'artillerie rayée, de calibre moyen, pouvait ouvrir aisément la brèche dans les plus épaisses maçonneries, à 1,600 mètres, il avait fait faire un grand pas à l'art des sièges. Les pièces Parrott avaient eu, comme toujours, un tir irrégulier; celui des canons James, au contraire, avait été excellent.

Lorsque la nouvelle de la prise du fort arriva à Savannah, où depuis deux jours on écoutait la voix du canon avec une vive anxiété, l'inquiétude fut grande; mais les estacades, appuyées par la flottille et par deux forts qu'on avait eu le temps de bien armer, étaient un obstacle fort capable d'arrêter la flotte fédérale. Elle n'essaya pas de le forcer et se contenta de la possession des eaux inférieures du fleuve. Le principal avantage qu'elle retira de la prise de Pulaski fut de n'avoir plus à bloquer l'entrée de la rivière de Savannah, que le fort, promptement réparé, ferma désormais entiè-

rement aux vapeurs contrebandiers d'outre-mer.

Malgré l'échec qu'ils venaient de subir, les confédérés étaient bien décidés à ne pas laisser leurs adversaires approcher de Savannah et pénétrer dans l'intérieur des terres. Ils gardaient soigneusement tous les points par lesquels les troupes fédérales établies dans l'île de Tybee auraient pu chercher à prendre pied sur le continent. Ainsi, le 17 avril, le 8^e Michigan, ayant été envoyé en reconnaissance dans le canal de Wilmington, se trouva aussitôt en présence d'un ennemi prêt au combat. Il fut à peine débarqué par les chaloupes du vapeur qui l'avait amené, qu'il se vit assailli par le 13^e Géorgie, qui le bouscula au premier choc. Heureusement pour eux, les fédéraux, mollement pressés, purent se rallier et même repousser les assaillants, et ils se hâtèrent de se rembarquer, après avoir eu dix hommes tués et trente-cinq blessés.

Cependant la tâche de la flotte et des petits détachements répandus sur la côte se bornait désormais à une sorte de police destinée à empêcher l'ennemi de reprendre pied à pied la ceinture d'îles et de canaux qu'il avait si facilement livrée aux fédéraux et qui le séparait maintenant tout à fait de la mer. De là un

grand nombre de petites expéditions, de reconnaissances, sans lien entre elles, n'ayant d'autre but que d'explorer un nouveau chenal, d'entraver l'établissement d'une batterie, de tirer vengeance d'une embuscade, ou d'enlever quelque bateau de commerce naviguant encore sur ces eaux intérieures. Nous devons nous borner à énumérer brièvement quelques-unes de ces petites opérations.

La canonnière *le Crusader* était chargée spécialement de surveiller le fond de la baie de North-Edisto. Le 19 avril, le commandant Rhind débarquait, avec quelques soldats, près de la plantation Seabrook, pour chercher des tirailleurs ennemis qui l'avaient plusieurs fois incommodé : il les rencontra et les mit en fuite, après un léger combat, qui lui coûta trois blessés. Le 29 avril, il remontait le Dawhoo-River, pour détruire une batterie de deux pièces établie par l'ennemi sur cette rivière. Après avoir essuyé, sans dommage, le feu de ces deux pièces, il débarqua, les trouva abandonnées et les mit hors de service. Une batterie de campagne l'attendait avec des tirailleurs cachés dans les bois à un tournant du fleuve, un peu plus bas : le commandant fédéral avait prévu cette embuscade et franchit le point dangereux sans perdre un seul homme.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité de la ligne de côtes occupée par Dupont, deux canonnières cherchaient à réparer le mauvais effet produit par l'évacuation de Jacksonville, en paraissant tous les trois ou quatre jours devant cette ville : elles remontèrent même plusieurs fois, à la fin d'avril, le Saint-Johns-River et s'avancèrent jusqu'à Pikolata, à la hauteur de Saint-Augustine.

Chacune des stations navales établies dans les principales baies de la côte entreprit, à son tour, des expéditions analogues à celles dont le North-Edisto-Sound et l'entrée du Saint-Johns-River avaient été le point de départ. Un brick étranger ayant forcé le blocus pour pénétrer dans le Sapelo-Sound, deux des canonnières qui gardaient ce point, *le Wamsutta*, et *le Potomska*, allèrent le chercher dans la rivière de Riceboro : elles la remontèrent sur une longueur de cinquante kilomètres ; mais, après avoir franchi cette distance, elles apprirent enfin, près du bourg de Dorchester, que ce navire avait été brûlé. En redescendant, deux marins fédéraux furent tués sur le pont du *Wamsutta* par les tirailleurs ennemis.

Aucune opération n'avait été tentée du côté de Charleston, dont on savait les abords trop bien défendus pour pouvoir être enlevés et occupés par de

simples détachements. Aussi la division navale chargée de surveiller les eaux de la Caroline du Sud se bornait-elle à bloquer le plus strictement possible l'entrée de ce grand port, que la trop fameuse flotte de pierres n'avait nullement obstruée, comme nous l'avons déjà dit. La monotonie de cette tâche fut interrompue, le 13 mai, par un incident remarquable, qui montra quels secours les fédéraux pouvaient attendre de la partie, malheureusement bien peu nombreuse, de la population de couleur qui n'avait pas été complètement abrutie par l'esclavage agricole. *Le Planter* était un petit vapeur armé de deux canons, qui se trouvait dans le port de Charleston, et dont le général Ripley, chargé des défenses de la baie, se servait, tant pour ses inspections que pour le transport des soldats et du matériel. Il était commandé par un officier blanc, mais le pilote, nommé Robert Small, le mécanicien et le chauffeur étaient des esclaves mulâtres. Le 13 au matin, le bâtiment venait de recevoir quatre pièces de gros calibre, destinées aux ouvrages extérieurs : il était sous vapeur, à quai; les blancs étaient, pour une raison ou pour une autre, tous descendus à terre. Le pilote Small s'en aperçoit et une pensée audacieuse traverse aussitôt l'esprit de cet esclave,

dont son maître avait cru pouvoir asservir et employer à son profit, non-seulement le corps, mais aussi l'intelligence. Il donne subitement le signal du départ; on lui obéit, comme on avait l'habitude de le faire. Il y avait avec lui à bord sept hommes, cinq femmes et trois enfants, tous de couleur. Il ne se trouva naturellement personne parmi eux pour s'opposer à un dessein que l'absence des blancs permettait de deviner facilement; et l'habitude de voir le Planter aller et venir dans la rade fit que les autorités du port ne conçurent aucun soupçon. Sous la direction de Small, il passa ainsi devant tous les forts, portant le pavillon confédéré et celui de la Caroline du Sud, et échangeant avec les vigies les saluts et les signaux d'usage. Lorsque celles-ci s'aperçurent qu'il était hors du port et qu'il avait remplacé l'enseigne de guerre par un pavillon blanc, il était trop tard, et, avant que ses anciens maîtres eussent compris le coup audacieux qu'il venait d'accomplir, Small était au milieu de la flotte fédérale, tout étonnée de recevoir, des mains de ce nègre courageux et intelligent, le présent inattendu d'un bateau à vapeur tout armé.

Les services de ce nouveau pilote furent bientôt utilisés sur la côte de la Caroline du Sud, qu'il con-

naissait parfaitement. Ils étaient d'autant plus importants que Hunter et Dupont comptaient profiter de la belle saison pour entreprendre le siège de Charleston ; la prise de Pulaski les y encourageait, et, comme ils ne rencontraient nulle part, sur le reste de la côte, de sérieuse résistance, il leur était facile de réunir un nombre d'hommes suffisant pour cette opération. Mais il fallait auparavant, d'une part, s'emparer de quelques îles aux environs de Charleston pour y établir des troupes, et, d'autre part, resserrer le blocus sur une partie de la côte située entre cette ville et la Caroline du Nord, qui avait été jusqu'alors moins strictement surveillée par la flotte fédérale.

Le 20 mai, trois canonnières, détachées de la division qui bloquait Charleston, pénétrèrent dans la baie du Stono-River, au sud de cette ville, sous la direction de Robert Small, détruisirent à Legareville un ancien fort, que les confédérés avaient relevé puis abandonné, et firent quelques prisonniers. Le principal résultat de l'expédition fut de donner aux fédéraux, dans cette baie, un mouillage sûr pour leur flotte et un point de débarquement facile pour les troupes qui devaient opérer contre Charleston. Le général Hunter résolut de profiter de ces avantages pour tenter contre les forts qui commandent les

passes de Charleston la manœuvre qui avait si bien réussi contre Pulaski. La baie de Charleston est séparée de la rivière de Stono, au sud, par un groupe d'îles qui ont beaucoup d'analogie avec celles de Tybee et sont, comme elles, enveloppées de canaux qui établissent des communications secondaires entre les deux baies. Les principales sont Morris et Folly, qui bordent la mer, et qui joueront un rôle important dans l'histoire du siège de Charleston : et, derrière celles-ci, entourée d'une large ceinture de marais, James-Island, couverte de villages et de cultures. Les fédéraux espéraient, en s'emparant de cette île et des canaux qui l'enserrent, pouvoir arriver jusque dans la baie qui sert de port au berceau de la sécession, sans passer sous le feu de Sumter, de Moultrie et des forts que le général Ripley avait élevés, depuis un an, devant l'entrée principale de cette baie.

Le 29 mai, la grande canonnière *le Pawnee* entra dans le Stono-River, malgré les difficultés de la barre, sur laquelle elle toucha plus de vingt fois, et tout fut préparé sur l'extrémité méridionale de James-Island pour recevoir les troupes avec lesquelles le général Hunter comptait commencer le siège de ces forts. Elles ne tardèrent pas à arriver par petits détachements, venus, les uns du groupe des îles de Santa-

Helena, où était toujours cantonné le gros des forces de Hunter, les autres soit de Tybee, dont la garnison était devenue inutile depuis la prise de Pulaski, soit de plusieurs petites stations du sud. Cette concentration n'était pas sans inconvénients, car elle dégarnissait bien des points qu'il eût été sage de conserver : les confédérés reprirent plusieurs des plantations qu'ils avaient abandonnées et exercèrent les plus cruelles représailles contre les nègres fugitifs qui s'y étaient rassemblés sous l'égide du drapeau fédéral. Mais tout était subordonné aux nécessités de l'expédition dont on attendait un aussi grand résultat que la prise de Charleston. Les confédérés, qui avaient évacué le voisinage des eaux profondes de Stono-River, par crainte des grandes canonnières ennemies, avaient reporté leurs défenses un peu en arrière, de façon à enfermer les fédéraux dans les terrains bas et humides qui formaient l'extrémité méridionale de James-Island. Cette ligne s'appuyait à droite au cours supérieur du Stono, à gauche au canal de Secession-Creek, près du village de Secessionville, et se composait de plusieurs batteries fortement armées. Le général Evans s'y établit avec trois ou quatre mille hommes et poussa ses avant-postes jusqu'à quelques pas des camps de l'armée fédérale.

Celle-ci, débarquée peu à peu, se trouvait au complet vers le 10 juin : forte d'environ sept à huit mille hommes, elle comprenait les deux divisions des généraux Wright et Stevens et la brigade indépendante du colonel Williams, le tout sous les ordres du général Benham. Hunter vint passer quelques jours au milieu de ces troupes ; mais il jugea bientôt que la tâche d'isoler les forts situés sur Morris-Island, en gagnant la baie de Charleston, ne serait pas aussi aisée que l'investissement de Pulaski. La prudence commandait aux fédéraux de rester dans leurs positions jusqu'à ce qu'avec l'aide de la flotte ils pussent s'étendre sur les îles qui bordent la mer, et commencer contre les forts des travaux de siège réguliers.

Mais à peine Hunter était-il retourné à Port-Royal que Benham, trompé par de faux rapports et entraîné par une ardeur irréfléchie, résolut d'enlever de vive force les retranchements qui se trouvaient en face de lui, afin d'occuper la contrée sèche et bien cultivée qui s'étendait au delà. Il choisit pour point d'attaque les ouvrages de Secessionville, sans doute à cause de l'appui qu'il espérait trouver dans l'artillerie des canonnières. C'était prendre le taureau par les cornes.

Les maisons de plaisance qui forment le hameau de Secessionville sont situées près du canal de Seces-

sion-Creek qui relie la baie de Charleston à celle de Stono, et assises à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance au milieu de vastes marais. Enveloppée à l'est par le Secession-Creek, cette presqu'île l'est à l'ouest par un ruisseau, appelé le Saint-Johns-Creek, qui, coulant au nord-ouest, va se perdre dans les mêmes marais. Elle se rattache à la partie solide de James-Island par une arête qui s'élève à quelques mètres au-dessus des terrains bas qui l'entourent et s'étend en ligne droite, sur une longueur de près de deux kilomètres, dans la direction du Stono-River. Les confédérés s'étaient établis sur cet isthme, un peu en avant de Secessionville, en un point où il n'a pas plus de deux cents mètres de large. Une forte redoute, appelée batterie Lamar, ayant un profil de trois mètres et un fossé large de deux, s'élevait sur l'arête et la commandait à une grande distance; elle était armée d'une pièce de gros calibre et avait des plates-formes pour plusieurs pièces de campagne; deux épaulements, formant courtine, descendaient à droite et à gauche et s'appuyaient aux fourrés qui bordent les marais des deux côtés. En arrière de cette ligne se trouvaient d'autres épaulements et des trous de loup qui avaient vue sur l'intérieur de la redoute. En avant, celle-ci était couverte par de grands abatis;

mais un peu plus loin la péninsule était coupée par deux haies transversales, avec banquettes et double fossé, qui pouvaient offrir quelque abri aux assaillants. Le terrain, autrefois consacré à la culture du coton, était raviné par de profonds sillons transversaux. Le colonel Lamar occupait cette position avec un ou deux régiments. Le reste des troupes d'Evans avait été placé par le général Pemberton, chargé en chef de la défense de Charleston, sur la crête d'un léger pli de terrain qui, prenant naissance derrière le Saint-Johns-Creek, s'étendait à travers toute l'île et dominait le pays jusqu'aux camps fédéraux, situés à sept ou huit kilomètres de Secessionville.

Benham crut pouvoir les surprendre dans ces positions et mit ses troupes en mouvement le 16 juin, à deux heures du matin. La division Stevens, forte de 3,400 hommes, devait donner l'assaut à la batterie Lamar pendant que quelques canonnières, remontant le Secession-Creek, les auraient pris à revers. La division Wright et la brigade Williams avaient pour mission de couvrir le flanc gauche des assaillants contre tout mouvement offensif du reste de la ligne ennemie.

Les troupes étaient en marche à l'heure indiquée, le 8^e Michigan formant la tête de colonne de la divi-

sion Stevens. Quoique les confédérés eussent eu vent de ce mouvement et que, prévoyant l'attaque, Evans eût envoyé aux défenseurs de Secessionville des renforts qui portèrent leur nombre à trois mille, ceux-ci se laissèrent complètement surprendre et leurs grand'gardes furent enlevées sans résistance. Les troupes unionistes, jeunes et inexpérimentées, se comportèrent comme des vétérans dans cette première attaque, peut-être à cause de leur ignorance même du danger qu'elle offrait. Elles s'avancèrent à la baïonnette sans tirer un coup de fusil et avaient déjà dépassé la dernière haie, située à quatre cents mètres de l'ouvrage, avant que ses défenseurs les eussent aperçus. Le colonel Lamar avait à peine rassemblé quelques hommes et tiré une seule fois sa pièce de siège que les assaillants étaient déjà dans le fossé. Un combat à bout portant et des plus sanglants s'engagea sur le parapet même; il est cinq heures du matin, la journée est chaude, brumeuse et humide; une épaisse fumée enveloppe bientôt les combattants. Les plus hardis des fédéraux ont pénétré dans les retranchements et y ont planté le drapeau du 8^e Michigan; mais ils n'ont pu s'emparer de la redoute, dont l'artillerie, chargée de mitraille, balaye le sommet de l'arête et ouvre des brèches dans les rangs des régi-

ments que Stevens envoie à leur secours ; ces renforts se divisent et ne peuvent atteindre les ouvrages ennemis qu'en longeant les marais. Les canonnières ne se sont pas assez avancées pour enfler les ouvrages confédérés et les bombardent inutilement de loin. Les troupes postées dans la seconde ligne ont ouvert sur les fédéraux un feu meurtrier ; ceux-ci sont rejetés dans le fossé, et, après une demi-heure de lutte, ils sont obligés de se replier pour chercher un abri derrière la première haie.

L'attaque était manquée. Cependant Stevens n'abandonna pas la partie : il fit demander du secours à Benham, qui était resté avec la colonne de Wright, et n'avait rencontré aucun ennemi. Ce général lui envoie la brigade Williams, qui, passant le Saint-Johns-Creek, vient se poster dans le prolongement occidental des retranchements confédérés, et ouvre sur ses défenseurs un feu d'enfilade, pendant que la seule pièce intacte dont dispose Stevens continue à canonner la redoute. Le vaillant Lamar a été grièvement blessé, un grand nombre d'hommes sont tombés à côté de lui : sa position devient critique, lorsque deux régiments envoyés par Evans pour couvrir sa droite rencontrent Williams, l'arrêtent dans son mouvement tournant, et en même temps les

pièces de campagne des confédérés, se plaçant en potence, le criblent d'obus. Benham, ne croyant pas pouvoir enlever de vive force une position aussi bien défendue, donne enfin le signal de la retraite.

C'était la première fois que la petite armée qui opérait depuis sept mois sur la côte se mesurait d'une manière sérieuse avec ses adversaires : cette épreuve lui coûta cher. Les pertes s'élevaient à près de six cents hommes, dont plus de soixante officiers : elles frappaient principalement deux ou trois régiments qui avaient été décimés, en moins d'une demi-heure, dans la première attaque : le 8^e Michigan avait perdu les deux cinquièmes de son effectif. Cette rencontre fit plus d'honneur au courage des soldats des deux partis qu'aux dispositions prises par leurs chefs. L'un avait lancé ses troupes, dans un espace qui se retrécissait sans cesse, contre des ouvrages devant lesquels elles ne pouvaient même se déployer, et qu'il eût dû chercher à tourner par sa gauche ; l'autre s'était laissé entièrement surprendre. Les confédérés perdirent deux cent sept hommes dans cette affaire.

Les fédéraux, rentrés tristement dans leur camp, reçurent bientôt l'ordre de se rembarquer et furent

de nouveau dispersés. Tout projet d'attaque contre Charleston fut abandonné, et la marine resta seule chargée de garder le Stono-River, en vue d'opérations qui furent différées jusqu'à l'année suivante.

Aucun fait de guerre intéressant ne se produisit sur cette côte depuis le combat de Secessionville jusqu'aux premiers jours de juillet, époque à laquelle il nous faut interrompre cette partie de notre récit.

Le 7 avril, la canonnière *l'Onward* avait pénétré dans les eaux de Bulls-Bay et s'y était établie pour fermer ce mouillage au commerce de contrebande ; elle avait trouvé un ouvrage abandonné sur l'île de Bull-Island, qui occupe le fond de la baie.

Le 21 juin, la canonnière le *Crusader*, pilotée par Robert Small, détruisit, au fond de la baie de North-Edisto, une batterie située sur les hauteurs de Simons-Bluff, que les confédérés quittèrent après avoir tiré quelques coups de fusil.

Les opérations navales au nord de Charleston furent également de peu d'importance.

Le 21 mai, la canonnière *l'Albatross* était entrée dans le profond estuaire, nommé Winyaw-Bay, qui s'ouvre entre Charleston et le cap Fear, et au fond duquel est la petite ville de Georgetown. Cette ville était

devenue l'un des points de débarquement des *blockade-runners*; mais elle n'opposa aucune résistance aux fédéraux. Ils parurent devant le quai, sans débarquer, parcoururent la baie et les rivières qui s'y jettent, ramassèrent quatre-vingts nègres fugitifs, et détruisirent quelques ouvrages où, pour les intimider, les confédérés avaient placé des canons de bois; l'Albatross resta dans la baie pour la bloquer plus efficacement.

Pendant les six mois dont nous nous sommes occupés dans ce chapitre, la flotte captura beaucoup de bâtiments, presque tous anglais, qu'il serait trop long d'énumérer ici; et la cherté de plus en plus grande de tout ce qui était importé d'Europe dans les États du Sud prouva que le blocus était enfin strictement maintenu.

Au milieu de ces opérations survint un incident politique qui causa dans le Nord plus d'émotion que la plupart des engagements insignifiants que nous venons de raconter. Nous voulons parler de la proclamation de Hunter abolissant l'esclavage dans les trois États soumis nominalement à sa juridiction, proclamation censurée par la chambre des représentants et désavouée par le président Lincoln. Mais nous nous bornerons ici à en indiquer la date, nous réservant

d'en parler dans un autre volume, lorsque nous passerons en revue tous les événements politiques qui marquèrent l'année 1862 et que nous exposerons les progrès faits, durant cette année, par la cause abolitionniste.

LIVRE TROISIÈME



LE MARYLAND

CHAPITRE PREMIER

CEDAR-MOUNTAIN.

Il faut que nous revenions au théâtre de la guerre en Virginie. On se souvient que nous avons laissé l'armée du Potomac se reposant, à Harrisons-Landing, de la bataille de sept jours, et Lee ramenant la sienne aux environs de Richmond. Un mois s'est écoulé depuis que M. Lincoln, débarquant sur les rives du James, est venu se concerter avec le général Mac Clellan sur les plans de la future campagne : nous sommes au 8 août. C'est à peine si, durant cette période, quelques escarmouches ont troublé le silence et l'inaction qui ont succédé aux grandes marches, aux luttes désespérées dont le mois de juin avait été témoin. Cependant tout indique qu'une nouvelle crise approche. Une armée fédérale d'environ 50,000 hom-

mes, appelée l'armée de Virginie, est concentrée sur le versant oriental du Blue-Ridge, entre les deux branches du Rappahannock. Jackson se prépare à l'attaquer, à la tête de trois divisions. Plus au sud, Lee occupe toujours Richmond avec le reste de son armée. Enfin, à Harrisons-Landing, le va-et-vient des transports qui embarquent du matériel, de la cavalerie et des blessés, les préparatifs de départ qui se font ostensiblement dans les camps, annoncent un prochain mouvement de l'armée du Potomac. Elle va, en effet, se mettre en marche, mais ce sera pour tourner le dos à l'ennemi. Obéissant à des ordres supérieurs, son chef sera obligé, malgré ses protestations, de la ramener au fort Monroë : il va abandonner la position qu'il a conquise sur le James au prix de tant de sacrifices et que l'ennemi victorieux n'a pu lui arracher. Quelques mots suffiront pour expliquer cet étrange dénouement.

Nous avons vu comment les ambitions personnelles, les jalousies et les vaines alarmes qui s'étaient coalisées, au moment de l'embarquement de l'armée du Potomac, pour exercer sur l'esprit de M. Lincoln une si funeste influence, avaient, depuis lors, continué à entraver Mac Clellán. Après avoir retenu Mac Dowell pour défendre Washington, le Président, et son

ministre de la guerre, qui était aussi novice que lui en pareille matière, avaient entrepris de diriger une campagne du fond de leur cabinet. On en connaît le résultat. Les trois petites armées indépendantes de Mac Dowell, de Banks et de Frémont, formées aux dépens des renforts destinés à l'armée du Potomac, avaient été battues en détail. Tandis que Jackson s'esquivait pour accourir à Gaines-Mill, les généraux unionistes n'étaient occupés qu'à réorganiser leurs troupes, épuisées par des marches forcées et des contre-marches inutiles : Mac Dowell revenait, mais trop tard, à ses positions de Fredericksburg sur le Rappahannock ; Banks se concentrait près de Luray ; Frémont restait dans la Virginie occidentale, où il était retourné aussitôt après la malheureuse expédition de Cross-Keys. Cependant le Président, homme modeste et de bon sens, avait bien vite reconnu l'erreur qu'il avait commise en voulant diriger de Washington les mouvements complexes de plusieurs armées ; mais, au lieu d'assurer l'unité de direction en rendant au général Mac Clellan l'autorité suprême sur toutes les troupes destinées à opérer contre Richmond, il fit venir de l'ouest le général Pope et réunit sous ses ordres les corps de Mac Dowell, de Banks et de Frémont. Ce dernier, refusant de servir sous un

officier qui lui était inférieur en grade, remit à Sigel le commandement de ses troupes. C'était le 26 juin, jour du combat de Mechanicsville. Peu de temps après, M. Lincoln rétablissait la fonction de commandant en chef de toutes les armées fédérales, dont il avait dépouillé Mac Clellan au moment de son entrée en campagne ; mais, ne voulant pas la rendre à ce dernier, il en investissait le général Halleck. Les brillants succès des armées de l'Ouest avaient frappé toutes les imaginations : on les croyait dus à la supériorité de ces armées sur celles de l'Est, et, en prenant leurs généraux, on pensait qu'ils apporteraient avec eux la victoire. Mais le Président fut bien mal inspiré lorsque, dans ces armées, qui compaient parmi leurs chefs un Grant, un Sherman, un Mac Pherson, un Sheridan, son choix se porta, pour le commandement en chef, sur les généraux Halleck et Pope. Ce dernier débuta par un ordre du jour où il exposait ses idées personnelles sur la stratégie dans un langage blessant, non-seulement pour ses prédécesseurs, mais pour les soldats mêmes auxquels il s'adressait. « Je désire, leur disait-il, que vous chassiez de votre esprit certaines phrases que je suis fâché de trouver fort en vogue parmi vous. J'entends constamment parler de fortes positions à prendre et

à occuper, de lignes de retraite et de bases d'approvisionnement. Abandonnons de pareilles idées. » Pope l'annonçait lui-même, sa tâche n'était plus de couvrir Washington, pendant que l'armée du Potomac aurait le rôle offensif contre Richmond. Il devait reprendre le plan de campagne opposé par M. Lincoln à celui du débarquement dans la péninsule de Virginie, et, suivant la voie de terre, il comptait entrer à Richmond avant le général Mac Clellan, pour démontrer à celui-ci combien il s'était trompé en marchant par Yorktown et Williamsburg. Les troupes fédérales destinées à opérer contre la capitale confédérée étaient donc divisées en deux armées, l'une de quatre-vingt-dix, l'autre de cinquante mille hommes, ne pouvant se donner la main, et séparées l'une de l'autre par tout le gros des forces ennemies. Il fallait mettre un terme à une situation aussi dangereuse. Halleck le sentait bien ; mais, au lieu de revenir au plan de Mac Clellan, de réduire à la plus stricte défensive et de ramener sur le Potomac les troupes chargées de couvrir Washington, afin d'assurer à l'armée du Potomac renforcée une entière liberté de mouvements, il joignit sa voix à toutes celles qui demandaient déjà au Président de sacrifier les positions conquises près de Richmond au plan de

campagne que le nouveau général allait avoir à exécuter. Le comité nommé par le Congrès pour faire un rapport sur la conduite de la guerre, non content d'exercer son contrôle sur les faits accomplis, prétendait toujours intervenir dans la direction des affaires militaires. Pope sut flatter ses passions en attaquant Mac Clellan, et son amour-propre en lui exposant des plans de campagne que lui-même se garda bien d'exécuter lorsque l'occasion s'en présenta¹.

Il gagna ainsi l'appui du comité. M. Lincoln fut

1. Voici le langage qu'il tenait (*Report of the committee on the conduct of the war*. Tome. I, p. 276 et suivantes) : « Je me propose de défendre Washington, non pas en me tenant sur la défensive, ni en me fortifiant devant l'ennemi, mais en me plaçant sur ses flancs et en l'attaquant jour et nuit, aussitôt qu'il aura passé le Rappahannock, jusqu'à ce que ses forces ou les miennes soient détruites. Avec mes troupes ainsi placées, quoique je n'aie que 43,000 hommes, je n'aurais aucune crainte de voir l'ennemi atteindre Washington, quand même il aurait 80,000 hommes. » — « En me plaçant sur les flancs de l'ennemi, s'il n'a que 40 ou 50,000 hommes, je puis le battre. S'il a 70 ou 80,000 hommes, j'attaquerai ses flancs et je le forcerai, pour se débarrasser de moi, à me suivre dans les montagnes, ce qui, je pense, serait justement ce que vous désireriez. » — « Je doute que l'ennemi puisse venir même jusqu'à Fredericksburg. » — *Question de M. Chandler* : « Si vous aviez eu l'armée qui était ici le 1^{er} mars, forte de plus de 200,000 hommes, supposez-vous que quelque chose vous aurait empêché de marcher d'ici jusqu'à la Nouvelle-Orléans? » — *Réponse* : « Je ne le crois pas. »

assailli par ceux qui, au nom de l'intérêt public, le pressaient de réunir les deux armées de Virginie et du Potomac en ramenant cette dernière sur la ligne du Rappahannock. Le Président résista longtemps. En effet, lors de son entrevue avec Mac Clellan à Harrisons-Landing, celui-ci lui avait montré l'importance de cette position, et il était revenu décidé à laisser enfin les coudées franches au chef de l'armée du Potomac. Mais le général Halleck avait réclamé pour lui seul, comme commandant en chef, la direction absolue de toutes les armées en campagne, et M. Lincoln, sentant sa propre incompetence, s'était soumis à cette nouvelle autorité. Toutes les dispositions pour mettre l'armée du Potomac en état de reprendre l'offensive furent aussitôt changées. Burnside avait amené au fort Monroë 7,000 hommes de Newberne; 4,000 autres, enlevés à Hunter, étaient venus de Beaufort le rejoindre à Hampton-Roads : ce renfort important fut retenu et débarqué provisoirement sur les sables de Newport-News ; aucun secours ne fut même envoyé dans les eaux du James pour réparer les pertes ordinaires que la maladie fait subir à toute grande armée ; et Mac Clellan, réduit à un commandement subalterne, resta, comme le dernier de ses soldats, dans l'ignorance du rôle qu'on réser-

vait à ses troupes. Il semble même que le général Halleck ait pris à tâche de lui faire sentir l'infériorité de sa nouvelle position en lui adressant les plus durs reproches aussitôt qu'il ne suivait pas à la lettre des ordres, souvent inexécutables. Un exemple montrera à quel point ce parti pris d'hostilité était funeste au bien du service. C'était au moment où l'armée du Potomac allait commencer sa retraite. Il était de la dernière importance qu'elle arrivât à temps à Aquia-Creek pour soutenir Pope contre l'effort de Lee. Halleck pressait le départ; mais les navires manquaient pour la transporter, le télégraphe n'allait pas jusqu'à Harrisons-Landing, et l'expédition des affaires souffrait beaucoup de cette interruption. Mac Clellan, voulant régler et assurer l'embarquement de ses troupes, descendit un jour le James, et vint à la tête de la ligne télégraphique pour se mettre en communication directe avec Halleck. Sur son appel, celui-ci se contenta d'entrer dans le bureau de Washington pour écrire une dépêche de quatre lignes, et s'en alla aussitôt sans attendre la réponse, laissant à l'employé le soin d'avertir de ce brusque départ Mac Clellan, qui retourna à son quartier général sans avoir pu obtenir l'audience télégraphique pour laquelle il avait fait un voyage de 240 kilomètres. L'impatience commençait

à gagner les soldats plus encore que leur chef. L'armée du Potomac, remise de ses fatigues, comptait environ 90,000 hommes en état de marcher. Sa seule présence sur les bords du James condamnait à l'inaction toutes les troupes de Lee, qui, avec un pareil voisinage, ne pouvait songer à découvrir sa capitale pour aller écraser Pope sur le Rapidan. Cependant on ne pouvait laisser cette armée plus longtemps immobile sur les rives malsaines du grand fleuve virginnien. Il fallait ou la retirer, ou lui donner les moyens de marcher en avant. Halleck vint enfin, le 25 juillet, traiter cette question avec Mac Clellan. Celui-ci, avec une sagacité qui devait recevoir plus tard une éclatante confirmation, montra à Halleck sur la carte la position de Petersburg¹, et lui proposa de s'en emparer, en passant sur la rive sud du James. Une fois maître de ce point, il coupait les communications de Richmond avec le Sud et faisait tomber la capitale, sans avoir à l'attaquer de front. Il traçait ainsi le plan que Grant suivit exactement dans la dernière campagne de la guerre; et, lorsque Halleck, selon son propre récit, le repoussa comme dangereux et impraticable, il ne prévoyait guère le démenti éclatant

1. *Report of the committee on the conduct of the war.* Tome I, *Memorandum de Halleck*, p. 454.

tant que les événements lui donneraient deux ans après. Le commandant en chef annonça cependant à Mac Clellan que le Président l'autorisait à attaquer directement Richmond, s'il se contentait pour cette opération d'un renfort de 20,000 hommes ; sinon, l'armée devait quitter la péninsule pour donner la main à Pope. Après quelques hésitations, Mac Clellan se déclara prêt à entreprendre l'attaque dans ces conditions, et, tandis que Burnside retournait auprès de ses troupes pour les lui amener, il se prépara activement à reprendre l'offensive¹. Cependant, au milieu de ce travail, il ne pouvait s'empêcher de regretter la parcimonie avec laquelle on mesurait les forces mises à sa disposition pour cette grande entreprise, et il était trop sincère pour cacher ces regrets à ses supérieurs. Le 26, écrivant à Halleck pour lui rendre compte des moyens de défense réunis par l'ennemi, il terminait ainsi : « Ne pourrait-on pas retirer quinze ou vingt mille hommes de l'Ouest, pour me renforcer temporairement ? Ils seraient rendus le jour de la prise de Richmond. Veuillez peser cette considération : je suis sûr qu'elle le mérite. » Pas un mot de cette dépêche ne pouvait

1. *Report of the committee on the conduct of the war*. Tome I, *Memorandum de Halleck*, p. 455, et *Déposition de Burnside*, p. 638.

laisser croire que Mac Clellan revenait sur sa détermination d'attaquer Richmond avec les seules forces qui lui avaient été promises ; mais le général Halleck en prit prétexte pour changer encore une fois tous les plans de campagne et obtenir enfin du Président que l'armée du Potomac serait rappelée à Aquia-Creek. Cette décision fut cachée à Mac Clellan. Le 30 juillet, on lui donnait l'ordre d'évacuer ses blessés et ses malades sur le fort Monroë, afin qu'il pût se mouvoir librement ; mais, en même temps, on semblait lui indiquer que le plan d'attaque contre Richmond était toujours approuvé, car on lui prescrivait de pousser de ce côté des reconnaissances et de s'assurer de la force de l'ennemi : on semblait même croire que celui-ci avait évacué sa capitale. Au même moment, Burnside recevait l'avis de ne pas bouger de Hampton-Roads, et, peu de jours après, on le dirigeait sur Aquia-Creek.

Pour se conformer aux instructions de Halleck, Mac Clellan, se croyant au début d'une nouvelle campagne, chargea Hooker de reprendre possession de Malvern-Hill ; quelques troupes du génie devaient simultanément s'emparer d'un promontoire de la rive sud du James, appelé Coggins-Point, d'où la veille, D. H. Hill, avec une quarantaine de canons, avait dirigé sur les transports et même sur les camps fédéraux

un feu très-vif, quoique peu meurtrier. Coggins-Point fut occupé et fortement retranché : on s'assura ainsi d'une position qui dégageait de toute entrave la navigation du James, et qui, de plus, offrait une excellente tête de pont pour toutes les entreprises ou diversions que l'on pourrait tenter au sud du fleuve. Hooker, de son côté, était parti dans la nuit du 2 au 3 août, avec sa division et la brigade de cavalerie de Pleasonton ; mais il s'était perdu dans les bois et avait été obligé de rentrer au camp. Le lendemain 4, renforcé par la division Sedgewick, il se remit en marche et, au point du jour, il chassa de Malvern-Hill une batterie et deux régiments ennemis, auxquels il enleva une centaine de prisonniers. La cavalerie fédérale poussa jusqu'au White-Oak-Swamp-Bridge, où elle ramassa une trentaine de cavaliers confédérés. Mais, au moment même où Mac Clellan frappait ainsi aux portes de Richmond, où tout semblait présager un heureux début à sa nouvelle campagne, il recevait l'ordre fatal qui avait été résolu depuis plusieurs jours dans les conseils de Washington. Il avait enfin mis Halleck en demeure de lui dire si tous les malades et les convalescents devaient être évacués, ou si ces derniers resteraient à Harrisons pour de là rejoindre leurs corps. Pressé par cette question, le nouveau

commandant en chef avait lâché le mot décisif et informé Mac Clellan que son armée allait être ramenée à Aquia-Creek. C'est en vain que celui-ci protesta, au nom de l'intérêt national, contre cette mesure désastreuse; en vain fit-il observer que son armée, fortement établie sur un fleuve, n'était qu'à vingt-quatre kilomètres de Richmond, et que le mouvement proposé aurait pour résultat de lui faire faire une marche de cent douze kilomètres, suivie d'un embarquement difficile, puis d'une navigation se terminant par un débarquement non moins pénible, et qu'elle se trouverait enfin à cent-vingt kilomètres de la capitale ennemie, au milieu d'une contrée dépourvue de communications fluviales. Ces sages avis furent inutiles : Halleck exigea l'exécution immédiate de ses ordres, plus funestes, on peut le dire, pour la cause fédérale que la plus grande des défaites que nous aurons à raconter. Dès lors Mac Clellan ne songea plus qu'à organiser le transport de son immense matériel avec les moyens insuffisants mis à sa disposition. Hooker fut rappelé de Malvern-Hill, aussitôt qu'il fut hors de doute que l'ennemi ne troublerait pas sa marche. Il fut décidé que l'armée se retirerait par terre de Harrison au fort Monroë. Une partie de l'artillerie et de la cavalerie, embarquées à la hâte, furent expédiées

directement à Aquia-Creek, où Burnside les avait précédées. Tels étaient les préparatifs qui occupaient les troupes fédérales à la date du 8 août. Depuis quatre jours, Mac Clellan en pressait l'achèvement avec autant de zèle que s'il eût approuvé l'ordre auquel il obéissait ; mais aucun pouvoir humain ne pouvait prévenir les lenteurs de cette délicate opération, et l'on calculait qu'il faudrait trois semaines au moins pour que toute l'armée du Potomac fût débarquée et en état de se remettre en campagne.

Pendant que la destination de cette armée donnait lieu à tant d'incertitudes, Pope réorganisait et concentrait la sienne. Il savait que Jackson, en quittant, au milieu de juin, la vallée de Virginie, avait annoncé qu'il y reparaitrait au bout d'un mois, et les habitants attendaient son retour avec une foi aveugle. Tout indiquait d'ailleurs que le général confédéré ne manquerait pas au rendez-vous. Pope prit ses mesures pour lui fermer l'entrée de la vallée.

Nous avons déjà eu l'occasion de décrire cette partie de la Virginie, ainsi que le pays qui s'étend plus à l'est depuis les arêtes du Blue-Ridge jusqu'à la Chesapeake. Le principal cours d'eau de cette dernière contrée est le Rappahannock, qui coule à peu près à égale distance entre Richmond et Washington, et

coupe à angle droit les routes qui relient ces deux villes. Il est formé de deux branches, toutes les deux nées au pied du Blue-Ridge, et appelées, celle du nord le Rappahannock, celle du sud le Rapidan, qui se réunissent à seize kilomètres au-dessus de Fredericksburg, point où le fleuve devient navigable. La porte de la vallée pour les confédérés était Charlottesville, comme Front-Royal l'était pour les fédéraux. C'est là qu'en suivant un chemin de fer dont ils étaient maîtres, ils pouvaient atteindre les routes qui, par Port-Republic et Harrisonburg, descendent parallèlement à la Shenandoah. La ligne ferrée de Richmond à Charlottesville remonte au nord jusqu'à Gordonsville, où elle rejoint celle qui vient directement d'Alexandria et de Manassas-Junction ; elle traverse successivement les deux branches du Rappahannock et, entre les deux, le bourg de Culpepper-Court-House. Si Charlottesville est la porte de la vallée, Gordonsville en est donc la clef. C'est ce point que Pope résolut de menacer, afin de ne pas permettre à Jackson de descendre de nouveau le cours de la Shenandoah. Il trouvait les troupes qu'il avait à commander singulièrement dispersées par les fausses manœuvres de la campagne précédente. Banks et Sigel étaient dans la vallée : ce dernier à Middletown,

l'autre plus bas. Dans les premiers jours de juillet, ils reçurent ordre de passer la Shenandoah à Front-Royal, puis le Blue-Ridge à Luray-Gap ; et, tandis que Sigel, restant à Sperryville, gardait le défilé de Thorntons-Gap, Banks allait prendre position, à douze kilomètres plus loin, sur la route de Culpepper. Enfin Ricketts quittait Manassas-Junction pour occuper à Waterloo-Bridge le point où la route de Warrenton à Culpepper passe le Rappahannock.

Pope avait sous ses ordres environ 45,000 hommes effectifs et présents sous les drapeaux, ainsi répartis : 1^{er} corps : Sigel, 11,500 ; 2^e corps : Banks, 8,000 ; 3^e corps : Mac Dowell, 18,500 ; brigade Sturgis, 2,000 ; cavalerie, 5,000¹. Il n'avait pas un ennemi en face de lui, aussi voulut-il profiter de cette situation pour gagner du terrain et tenter de couper à Gordonsville les voies de communication des confédérés. Banks fit occuper par la brigade Crawford le bourg de Culpepper, et sa cavalerie se montra sur les rives du Rapidan. Le 14, Pope lui envoya de Washington l'ordre de faire une pointe jusqu'à Gordonsville et de ne revenir qu'après avoir détruit le chemin de fer. Mais le général Hatch, chargé de cette mission, ajouta à sa

1. Voyez, à l'Appendice de ce volume, la note C.

colonne d'infanterie un si lourd convoi d'artillerie et de voitures, que sa marche en fut considérablement retardée. Le 17, lorsqu'il atteignit Madison-Court-House, il apprit que Jackson était, depuis la veille, à Gordonsville, et il se replia sans avoir rien fait.

Ces opérations préliminaires avaient été dirigées par Pope du fond de ses bureaux à Washington. Il vint enfin, le 29 juillet, prendre le commandement de son armée, après avoir profité de son séjour dans la capitale fédérale pour faire accepter par le Président son plan de campagne. Il était de ceux qui avaient le plus sévèrement blâmé la marche de Mac Clellan vers le James après la bataille de Gaines-Mill et réclamé ensuite avec le plus d'instance le rappel de l'armée du Potomac sur les rives du Rappahannock. Il emportait, en partant, la promesse que cette mesure allait être exécutée, quoique la décision du Président dût encore, comme nous l'avons dit, être cachée pendant plusieurs jours au général Mac Clellan, et il devait faciliter l'embarquement des troupes fédérales à Harrisons-Landing, en attirant, par de vigoureuses démonstrations, l'attention de l'ennemi sur les bords du Rapidan.

En présence d'un ennemi tel que Jackson, il pouvait être sûr de ne pas attendre longtemps l'occasion qu'il

cherchait de se mesurer avec ses nouveaux adversaires.

Ricketts, qui commandait une division du corps de Mac Dowell, était à Culpepper, où la brigade Crawford, du corps de Banks, l'avait précédé depuis quelque temps déjà. Le 7 août, Banks, avec le reste de ses forces, se rapprocha de Culpepper et vint occuper le point où la route traverse le Hazel-River. Toutes les forces dont Pope pouvait disposer, c'est-à-dire environ 28,000 hommes, se trouvaient ainsi échelonnées, le matin du 8 août, sur la route de Culpepper à Sperryville. C'était, pour cette petite armée, une position assez aventureuse. Elle était fort loin de ses dépôts, établis à Manassas, et ne pouvait en tirer les vivres dont elle avait besoin que par une seule voie ferrée, l'*Orange and Alexandria railroad*. Cette ligne, souvent détruite et imparfaitement réparée, était tout à fait insuffisante, et le général Pope avait augmenté les difficultés de l'approvisionnement en congédiant brutalement un homme spécial, aussi intelligent que désintéressé, M. H. Haupt, qui le premier avait réussi à introduire dans ce service l'ordre et la régularité. Aussi plusieurs fois des embarras, des *blocks*, selon l'expression technique américaine, avaient failli causer une véritable famine dans ses camps.

L'organisation des transports par les chemins de

fer, dont nous parlerons plus tard en détail, était devenue, en effet, l'une des questions les plus sérieuses de la guerre et l'une des branches les plus importantes de l'administration militaire. Aussi, au bout de huit ou dix jours, Pope fut-il obligé d'en rendre la direction à M. Haupt, qui était seul alors capable de l'exercer. Mais il persista à vouloir s'affranchir des entraves que lui imposait la nécessité de tirer de si loin ses approvisionnements. Il voulut faire vivre ses soldats, autant qu'il était possible, sur le pays qu'ils occupaient, oubliant que ce système, pratiqué universellement dans nos guerres, n'aurait pu être appliqué par de grandes armées dans un pays fort peu habité, comme la Virginie, qu'à la condition de le traverser très-rapidement et de ne pas s'y arrêter. De plus, le commissariat n'était pas encore habitué à rechercher et à réunir sur un point déterminé les quelques ressources que possède la contrée la plus pauvre. Aussi les ordres donnés à cette fin furent-ils peu efficaces : ils causèrent un grand trouble dans l'administration, et devinrent l'occasion ou le prétexte de beaucoup de pillages, de désordres, qui eurent pour double effet de ruiner le pays traversé par l'armée et de porter, dans les rangs de celle-ci, une grave atteinte à la discipline. Une fois entré dans cette

voie, Pope aggrava encore par de nouvelles mesures, aussi odieuses qu'inutiles, les souffrances des contrées qu'il occupait. Le chemin de fer, dont, malgré tout, il ne pouvait se passer, était souvent interrompu par des bandes de partisans qu'il n'avait pu disperser. Irrité de leur audace, il rendit personnellement responsables de leurs attaques toutes les familles établies dans un rayon de huit kilomètres à partir de l'endroit où elles avaient eu lieu. Enfin, par un ordre sur lequel nous reviendrons plus tard et qui mêlait, d'une façon déplorable, les questions politiques aux affaires militaires, il décréta l'obligation pour tous les habitants des régions qu'il occupait de prêter le serment de fidélité, en menaçant d'expulsion ceux qui le refuseraient.

Ce qui importait avant tout, et ces mesures n'y pouvaient rien, c'eût été de réparer le désordre jeté dans les divers corps de son armée par les erreurs dont ses prédécesseurs s'étaient rendus coupables pendant le mois de juin. Un grand nombre de traîtres avaient fini par désertre à l'intérieur. La distinction entre les présents et les absents ne semble pas avoir été faite alors dans les effectifs ; et plus d'une fois Pope s'aperçut, au moment de mettre ses troupes en ligne, qu'il lui manquait un tiers des hommes

dont il avait cru pouvoir disposer. Enfin, pour tout dire, il n'inspirait pas une entière confiance à ses subordonnés. Malgré ses défauts, Pope était un soldat courageux, loyal, désintéressé, infatigable; mais les anciens généraux de l'armée du Potomac, qui avaient presque tous exercé des commandements indépendants, ne pouvaient être bien disposés pour ce nouveau chef, qu'on avait été chercher dans l'Ouest, sans qu'aucun fait d'armes éclatant justifiât son choix. Ils avaient vu, dans quelques-uns de ses ordres du jour, des leçons sur la manière de faire la guerre dont ils avaient été froissés; et son trop long séjour à Washington, avant de se montrer à son armée, ne lui avait pas permis de combattre ces sentiments par son influence personnelle. Il trouva donc des subordonnés obéissants, mais disposés à n'exécuter ses instructions qu'au pied de la lettre, jusqu'au moment où ils le connaîtraient mieux : c'était un grand malheur pour l'armée qu'il allait commander.

Le mois pendant lequel les armées fédérales étaient demeurées inactives n'avait pas été perdu par Lee, qui se trouvait placé entre Pope et Mac Clellan. Le premier était trop loin pour qu'il pût aller le chercher en découvrant Richmond; le second, dans ses fortifications, pouvait braver toute attaque. Mais, en

attendant une occasion favorable pour reprendre l'offensive, le général confédéré remplissait les cadres appauvris de son armée : les convalescents, remis des épreuves de la campagne, rentraient dans les rangs ; l'arrivée de nombreux conscrits et de régiments tirés de toutes les petites garnisons de la côte et de l'intérieur porta le chiffre de son armée à 90 ou 95,000 hommes. Enhardi par cet accroissement de force, il entoura Mac Clellan d'une vigilante surveillance : de ses deux adversaires c'était le plus redoutable. Il plaça le corps de Hill sur la rive droite du James, celui de Longstreet dans le comté de New-Kent et demeura lui-même aux environs de Richmond avec le reste de ses troupes. Toutefois, craignant que Pope ne tentât d'intercepter, à Gordonsville, l'une des principales artères qui reliaient Richmond au reste de la confédération, il se décida, le 13 juillet, à envoyer Jackson, avec son ancienne division, sous Winder, et celle d'Ewell, pour protéger cette importante jonction. Jackson arriva, le 19, à Gordonsville, mais il ne se sentit pas assez fort pour attaquer Pope et demanda du renfort. En attendant, il demeura sur la défensive. Sa cavalerie, qui éclairait la route de Culpepper, rencontra celle des fédéraux à Orange-Court-House, et l'attaqua ; mais, après un com-

bat assez vif, elle fut repoussée et perdit cinquante-deux prisonniers. Lee n'osait renforcer son lieutenant, car il craignait toujours une attaque de Mac Clellan et sa principale préoccupation était d'obliger celui-ci à évacuer Harrisons-Landing, ou du moins de l'empêcher de reprendre l'offensive sur le James : il ignorait quel auxiliaire puissant et inattendu ses desseins avaient trouvé dans le général Halleck. Enfin, dans les derniers jours de juillet, voyant que Mac Clellan était toujours immobile et sachant que Burnside n'avait pas quitté le fort Monroe, il commença à se persuader que les fédéraux porteraient leur principal effort sur Gordonsville. Le 27 juillet, il envoya de ce côté le corps d'A. P. Hill, qui rejoignit Jackson le 2 août. Pour dissimuler cet affaiblissement, il fit faire par D. H. Hill la démonstration d'artillerie qui, comme nous l'avons dit plus haut, décida Mac Clellan à occuper Coggins-Point.

Toutefois, tant que Burnside et la flotte de transports prête à recevoir son corps restaient à l'embouchure du James, d'où ils pouvaient se porter également à Harrisons-Landing ou à Aquia-Creek, il était évident pour Lee que le mouvement des fédéraux n'était pas encore dessiné. Aussi recherchait-il avec un soin particulier tous les indices de nature à le ren-

seigner sur les projets de ses adversaires. Enfin, un soir, c'était le 4 ou le 5 août, on vit un petit vapeur remonter le James sous pavillon blanc, passer les avant-postes confédérés et aborder à Aikins-Landing, lieu désigné pour l'échange des prisonniers. Au milieu des soldats, dont les habits gris étaient usés par une longue détention, des malades et des blessés, auxquels la pensée de la liberté rendait force et santé, un officier se faisait remarquer par son extrême impatience de débarquer. Sa figure était bien connue de tous les Virginiens, son nom de tous ses compagnons d'armes : c'était le célèbre partisan, le colonel John Mosby. Son empressement, que chacun attribuait à l'ardeur de son caractère, était bien naturel, car il avait une grave nouvelle à annoncer à Lee. En effet, peu d'heures après, il était au quartier général de son chef, et lui apprenait que, le matin même, au moment où il quittait Hampton-Roads, tout le corps de Burnside était en train de s'embarquer, et que sa destination, il le savait d'une manière certaine, était Aquia-Creek.

Lee ne perdit pas un moment pour profiter de ce renseignement que le hasard lui procurait si fort à propos. Il n'avait plus rien à craindre du côté du James, et il était urgent de frapper Pope avant que

Burnside eût rejoint ce dernier. Jackson, prévenu en toute hâte, se mettait en mouvement, le 7 août, pour attaquer Pope à Culpepper, avec ses trois divisions, Ewell le premier, puis Winder et derrière lui A. P. Hill, formant ensemble une armée de 25 à 30,000 hommes. Le 8, dans la matinée, sa cavalerie rencontra l'ennemi sur les bords du Rapidan, et, le soir même, il passa cette rivière à Barnetts-Ford, sur la route d'Orange à Culpepper. Le général Bayard, conduisant habilement la cavalerie fédérale, réussit, non à interrompre, mais à embarrasser sa marche, si bien que la brigade Lawton fut obligée de rebrousser chemin pour protéger les bagages des confédérés.

Pope, à la première nouvelle du passage du Rapidan, avait mis ses troupes en mouvement pour les concentrer en avant de Culpepper. Elles occupaient la ligne formée par la route de Culpepper à Sperryville : Sigel à droite, établi dans ce dernier village, Banks au centre, au pont du Hazel-River, et, sur la gauche, à Culpepper, la division Ricketts avec la brigade Crawford du corps de Banks. Le 8 au soir, cette brigade, envoyée pour soutenir la cavalerie de Bayard, avait rejoint ce dernier à Cedar-Mountain, à douze kilomètres de Culpepper, sur la route de Barnetts-Ford;

Banks avait atteint Culpepper; Sigel bivaquait à Hazel-River-Bridge.

Le 9 au matin, les deux troupes marchèrent à la rencontre l'une de l'autre. Sigel, après avoir différé son départ de plusieurs heures, s'établit à Culpepper, et Banks se dirigea sur Cedar-Mountain, suivi, à cinq kilomètres de distance, par Ricketts. Jackson, de son côté, se présentait avec sa première division, celle d'Ewell, devant les hauteurs sur lesquelles le corps de Banks venait de rejoindre la brigade Crawford. Ce corps, quoique composé de deux divisions, Williams et Augur, ne comptait pas plus de 7,000 combattants, tant il avait été affaibli par les marches et les combats. Tel était cependant le trouble de l'administration que Banks se figurait avoir entre les mains de douze à treize mille hommes. Les ordres qu'il avait reçus de son chef n'étaient pas clairs : il devait prendre une bonne position pour arrêter Jackson, et l'attaquer s'il se trouvait de force à le faire. Mais les propos qu'il avait entendus dans l'état-major de Pope avaient piqué au vif l'ancien commandant du 5^e corps de l'armée du Potomac. Aussi brave qu'imprudent, il brûlait de prouver aux officiers de l'armée de l'Ouest que ses soldats ne craignaient pas de se mesurer avec le vainqueur de Cross-Keys.

Cedar-Mountain, appelé aussi Slaughters-Mountain, est une colline assez élevée, parsemée de bois, et qui, courant du nord au sud, domine tout le pays environnant entre Culpepper et le Rapidan. Avant d'atteindre la base de cette colline, la route suivie par Banks, et sur laquelle il allait rencontrer Jackson, descend dans le profond ravin du Cedar-Creek; elle gravit ensuite un mamelon découvert, qui s'allonge dans la direction du sud-est au nord-ouest, et, de ce dernier côté, se rattache, par un demi-cercle de collines boisées, aux contre-forts de Slaughters-Mountain. La route se bifurque sur le mamelon : à droite, elle s'engage au milieu des collines boisées et conduit à Madisons-Court-House, au delà du Rapidan; l'autre branche, qui mène au pont du chemin de fer sur cette même rivière, descend dans un second vallon, moins profond que le premier, et fait ensuite un détour à gauche pour contourner le flanc oriental de la montagne. Sur le revers occidental serpente un chemin de traverse, qui se sépare de la route au point où elle incline à gauche. Ainsi trois chemins, venant du sud, convergent sur le mamelon et pouvaient y amener les forces confédérées.

La brigade fédérale de Crawford occupait, depuis la veille, le plateau qui se trouve au nord et en arrière

du Cedar-Creek. Mais, lorsque, le 9 dans la journée, Banks vint l'y rejoindre, il apprit que plusieurs batteries ennemies avaient paru sur Cedar-Mountain, au-dessus du coude de la route. Pressé d'engager le combat, il envoya quelques troupes pour soutenir les tirailleurs établis sur le mamelon, et, bientôt après, il les suivit avec toute sa petite armée. Il étendit sa ligne à gauche jusque dans le second vallon, en l'appuyant aux bois qui descendent de la montagne de ce côté. Son centre, à cheval sur la route, suivait le sommet arrondi du mamelon, à travers des champs de blé et de maïs. La droite occupait des bois, au delà desquels s'étendait une vaste clairière suivie de nouveaux bois. La chaleur était intense, le soleil brûlant, la poussière suffocante, l'eau rare sur la route. Cependant, à peine arrivés en présence, Banks et Jackson se disposèrent à s'attaquer réciproquement, chacun croyant n'avoir à faire qu'à une simple avant-garde. Banks plaça la division Augur à gauche, la brigade Green à l'extrémité de la ligne sur Cedar-Mountain, Prince à cheval sur la route, et Geary à sa droite. La division Williams prit place plus à droite, la brigade Crawford près de Geary, et celle de Gordon, avec la cavalerie, à l'extrême droite. Il était quatre heures et demie

lorsque ces dispositions furent terminées. Au même moment, Jackson commençait l'attaque. La brigade Early avait ordre d'engager le combat, en suivant la route de Culpepper, tandis qu'Ewell, avec ses deux autres brigades, celles de Trimble et de Hay, devait, par un détour à droite, gagner la crête de Cedar-Mountain et, de cette position dominante, prendre à revers l'aile gauche de Banks.

Early, déployé à droite de la route, s'avancait à travers les champs de blé et poussait devant lui la cavalerie fédérale; mais, au moment où il atteignit un mamelon d'où il découvrait toute la ligne ennemie, il fut accueilli par un feu si vif de l'artillerie de Prince et de Geary, qu'il fût obligé de se replier et de chercher un abri derrière la crête du mamelon. Ses canons, arrivant bientôt en ligne, vinrent engager le combat avec ceux des fédéraux, et, de part et d'autre, les pertes furent assez considérables, sans que cependant Early osât reprendre l'offensive. Winder, avec la seconde division de Jackson, suivait de près la première. Elle arrive à propos pour se déployer à gauche de la route de Culpepper et un peu en potence sur la ligne d'Early. La brigade Campbell est à l'extrême gauche, dans le bois opposé à celui qu'occupaient les fédéraux de Crawford : celle de Taliaferro, avec trois batteries,

à sa droite, presque parallèlement au coude de la route; celle de Ronald en réserve. Au moment où il met ses pièces en position, Winder est tué par un éclat d'obus. Ewell, de son côté, a achevé son mouvement et ouvre sur Geary un feu très-vif d'artillerie. Mais il n'ose pas non plus s'avancer. La bonne tenue des unionistes, qui sont à peine 7,000 combattants contre 14 ou 16,000 confédérés, trompe Jackson sur leur nombre et, pendant deux heures, il continue la canonnade sans vouloir risquer l'attaque en attendant l'arrivée de Hill.

Encouragé par ces hésitations, Banks se décide à prendre l'offensive et à charger les batteries qui commencent à lui faire subir des pertes sérieuses. Tandis que Green, ne recevant pas d'ordres, demeure immobile dans les bois, à l'extrême gauche, sous un feu meurtrier d'artillerie, Prince et Geary s'avancent intrépidement à travers les chaumes qui les séparent des batteries d'Early. Ils auraient probablement réussi à les prendre ou à les déloger, si, au même moment, la première brigade du corps de Hill, sous Thomas, n'était arrivée à point pour soutenir Early. Ce renfort opportun arrête l'élan des fédéraux. Pris entre les feux croisés de l'infanterie et de l'artillerie confédérée, ils voient tomber leurs deux géné-

raux, qui les soutenaient par leur exemple ; Augur et Geary sont grièvement blessés, les deux brigades sont à demi détruites, et leurs débris se replient sur la position qu'elles avaient si imprudemment quittée. Dans cette lutte acharnée, un des régiments fédéraux, le 5^e Ohio, sur un effectif de deux cent soixante-quinze hommes, n'en avait pas perdu moins de cent quinze, tués ou blessés.

Cependant le combat n'était pas restreint à ces deux brigades. Au moment où elles attaquaient Early, l'aile droite, sous Williams, avait fait un mouvement analogue contre la division Winder, et, en un instant, le feu de la mousqueterie avait éclaté sur toute la ligne. Williams lance d'abord la brigade Crawford à travers la clairière qui la séparait de la brigade confédérée Taliaferro. Il est cinq heures et demie ; Crawford, abordant avec une grande vigueur la gauche de Taliaferro, la jette dans le désordre le plus complet. Le centre de la division Winder est ainsi coupé, et les soldats de Taliaferro, en s'enfuyant sur la route de Culpepper, découvrent, à leur tour, le flanc d'Early. La confusion gagne une partie de cette brigade, dont la gauche, prise à revers, se replie très-rapidement. Encore un moment et la brigade Augur, qui, malgré ses pertes, n'a pas abandonné la lutte, n'aura plus

d'ennemi devant elle. Mais Jackson accourt et, passant à travers les fuyards, qui n'écoutent plus la voix de leurs officiers, il conduit lui-même au feu la Stonewall-Brigade, commandée alors par le général Ronald. Jackson était de ces hommes fortement trempés qui cachent une âme ardente sous des dehors impassibles. Transformé par le danger qui menace son armée, son regard s'anime, ses ordres dominant le bruit du combat, son geste impose aux plus troublés, et bientôt son enthousiasme se communique à tous ceux qui l'entourent. Au cri de « Stonewall-Jackson », ses soldats attaquent Crawford, dont les troupes sont épuisées par l'effort même qui leur a donné la victoire : ne recevant aucun secours, prises à la fois de front par Ronald, et de flanc par Campbell, qui est resté sur leur droite, elles succombent sous le nombre et sont repoussées. Gordon arrive trop tard pour les secourir. En effet, tout le corps de Hill vient de paraître sur le champ de bataille, et ce général, après avoir envoyé Thomas pour dégager Early, conduit lui-même à gauche les trois brigades de Branch, de Pender et d'Archer, pour soutenir le combat à la place de la division Winder. Les trois petits régiments de Gordon se brisent et s'épuisent en vains efforts contre ces nouveaux adversaires. Banks, qui s'est

constamment exposé durant le combat, est obligé de ramener sa ligne un peu en arrière, pour concentrer ses forces. Jackson ébranle alors toute son armée. A droite, Ewell, qui s'est borné jusque alors à une impuissante canonnade, prend part au mouvement. Mais, une fois établis sur le terrain que leurs adversaires viennent d'abandonner, les confédérés retrouvent ceux-ci postés en bon ordre sur la lisière des bois. Jackson s'arrête, et la nuit, venant sur ces entrefaites, met fin à cette lutte sanglante. Pope était arrivé de sa personne à sept heures du soir, vers la fin du combat ; mais la division Ricketts, qui le suivait, n'atteignit le champ de bataille que plusieurs heures après. Banks, ayant d'abord écrit à son chef que l'ennemi ne l'attaquerait pas, elle avait été retenue assez longtemps à Culpepper, puis le peu de largeur de la route avait retardé sa marche. Elle releva dans leurs positions les troupes qui venaient de combattre, et se prépara à repousser le lendemain l'attaque de Jackson. Celui-ci se garda bien de la renouveler. La bataille de Cedar-Mountain lui avait coûté trop cher, et cet échec lui fut d'autant plus sensible qu'il avait engagé tout son monde contre un ennemi fort inférieur en nombre. Aussi attendit-il deux jours avant d'en rendre compte à Richmond, et,

lorsque le 11 juillet, écrivant enfin à ses chefs, il leur annonça qu'il avait remporté la victoire, il se trouvait sur la rive sud du Rapidan, qu'il avait repassé avec toute son armée. Sa campagne était terminée pour le moment, et il se voyait obligé de rester sur la défensive jusqu'à ce que Lee lui envoyât de nouveaux renforts. Les fédéraux, qui s'étaient battus avec la plus grande ténacité, pouvaient donc, malgré le terrain perdu à la fin de la journée, considérer le résultat de la bataille de Cedar-Mountain comme un avantage pour eux. Leurs pertes s'élevaient à quinze ou dix-huit cents hommes, c'est-à-dire à un tiers de leur effectif. Deux de leurs généraux étaient blessés; un troisième, Prince, avait été fait prisonnier. Mais ces sacrifices n'avaient pas été inutiles. Quoiqu'ils n'eussent pas plus de la moitié des forces de leur adversaire, ils l'avaient arrêté et contraint de se retirer, en laissant derrière lui 223 tués et en emportant 1,060 blessés : succès d'autant plus honorable que cet adversaire était le redoutable Jackson, avec ses troupes éprouvées déjà dans tant de combats.

La vigoureuse démonstration que celui-ci venait de faire avait causé cependant à Halleck de vives alarmes pour l'armée de Virginie. En effet, il était évident que, du jour où Lee serait débarrassé du voisinage de Mac

Clellan, il pourrait se jeter, avec toutes ses forces, sur Pope, et que celui-ci, dans sa position avancée sur le Rapidan, risquait d'être écrasé avant de recevoir le moindre renfort. Ces considérations, qui auraient dû lui faire sentir le danger de l'évacuation de Harrisons-Landing, le déterminèrent, au contraire, à presser l'embarquement de l'armée du Potomac. Mais, comme nous l'avons dit, les moyens de transport étaient longs à rassembler, et Halleck envoyait à Mac Clellan beaucoup plus de dépêches pour hâter son départ que de navires pour charger son matériel. Une telle opération est toujours fort compliquée et sujette à bien des retards : on l'avait éprouvé, quelques mois auparavant, quand cette même armée s'était rendue par mer au fort Monroë. Toutefois Mac Clellan avait alors des facilités qui lui manquaient à Harrisons-Landing. Les *wharfs*, ou quais d'embarquement, étaient, en cet endroit, plus petits et bien moins nombreux qu'à Alexandria ; la profondeur du James ne permettait pas aux navires d'un fort tonnage de remonter si haut ; le général n'était plus à portée de Washington, il n'avait pas de télégraphe pour communiquer avec la capitale ; enfin, au lieu de pouvoir veiller par lui-même à l'organisation de ses transports, il était à la merci de deux ou trois bureaux différents,

qui agissaient sans ensemble, se renvoyant la responsabilité de leurs communes négligences, et d'un général en chef qui paraissait trop absorbé par ses combinaisons stratégiques pour surveiller l'exécution de ces détails, si importants toutefois.

Mac Clellan résolut d'envoyer par eau tout le matériel que ses wagons ne pouvaient porter, une partie de son artillerie, ses 12,000 malades et un renfort destiné à Burnside, composé de quelques batteries et de cavalerie : il y ajouta plus tard la division pennsylvanienne de Reynolds. Avec le reste de son armée, il comptait couvrir la marche de son convoi et se replier par terre jusqu'au fort Monroë, où il devait trouver de bien plus grandes facilités d'embarquement. Malgré ses efforts et ceux de son intelligent quarter-master, le colonel Ingalls, ce n'est que le 16 au soir que les derniers navires furent chargés et quittèrent les quais de Harrisons-Landing. Le mouvement de l'armée avait commencé dès le 14. Le 15 au matin, tandis que la division Reynolds descendait le James pour rejoindre Burnside à Aquia-Creek, le grand convoi se mettait en route, à la suite des deux corps de Heintzelman et de Porter, qui ouvraient la marche. La route que devait suivre l'armée était parallèle au James et rejoignait, près de Wil-

liamsburg, celle par laquelle les fédéraux s'étaient avancés quelques mois auparavant. L'ennemi ne pouvait guère envoyer à la suite de Mac Clellan que des partis de cavalerie; cependant il aurait pu, avec fort peu de monde, lui créer de grands embarras au passage du Chickahominy, qu'il devait traverser près de son embouchure, à Barnetts-Ferry. La rivière, en ce lieu, a près de 700 mètres de large; mais la grandeur même de cet obstacle le rendait plus facile à surmonter, car la profondeur de l'eau permettait aux canonnières fédérales de s'embosser devant le point désigné pour le passage, et d'en défendre ainsi les approches. Elles étaient déjà entrées dans le Chickahominy, lorsque Porter atteignit Barnetts-Ferry et, sous leur protection, le génie put, en quelques heures, jeter un pont sur la vaste nappe d'eau qu'il fallait franchir. Durant ce temps, le corps de Heintzelman, occupant Jones-Bridge et les passages du Chickahominy au-dessus de la limite de la navigation, couvrait le flanc gauche de l'armée en marche. Le 16 au soir, Mac Clellan quittait, l'un des derniers, les camps abandonnés de Harrisons-Landing et, tournant le dos à Richmond, à l'armée ennemie, aux champs de bataille sur lesquels il avait lutté avec tant de ténacité, reprenait tristement la route qui devait le conduire à

Williamsburg, à Yorktown, à Newport-News, sur le théâtre des premiers incidents de cette campagne, qui avait commencé sous de si heureux auspices et dont tous les fruits étaient perdus par le funeste aveuglement de ses supérieurs.

Le même jour, 16 août, Porter atteignait à Williamsburg, où il devait attendre le reste de l'armée; mais, ayant appris, par une lettre interceptée, la marche de Lee contre Pope, il se remit aussitôt en route pour Newport-News, afin de pouvoir arriver plus tôt au secours de ce dernier. On verra qu'il devait être bien mal récompensé de son zèle. Le 18, il campait sur la plage de Hampton-Roads, après avoir parcouru environ cent kilomètres en trois jours et une nuit. Au même moment, le dernier soldat fédéral passait le Chickahominy, et le 20 toute l'armée, distribuée entre Yorktown, le fort Monroë et Newport-News, était prête à s'embarquer sur ces trois points, aussi rapidement que le permettrait le nombre limité de transports mis à sa disposition. La cavalerie d'Averill et de Pleasonton couvrait l'arrière-garde. La campagne de la Péninsule était terminée. Le général Mac Clellan demanda à Halleck un ordre du jour pour remercier l'armée du Potomac de ses services dans cette campagne. Celui-ci ne répondit même pas à la

dépêche où il lui adressait cette demande, et pas un mot ne vint de Washington encourager ces soldats auxquels on faisait ainsi sentir la malveillance que l'on éprouvait pour leur chef. Mac Clellan avait reçu l'ordre d'envoyer ses troupes, à mesure qu'elles s'embarqueraient, à Aquia-Creek, où Burnside avait pris terre vers le 8 août, et d'où il avait déjà fait partir huit mille hommes de son corps, formant les divisions Reno et Stevens, pour renforcer l'armée de Pope. En arrivant à Aquia-Creek, l'armée du Potomac devait entrer dans le système d'armées combinées dont Halleck se proposait de prendre le commandement en personne. Mais, au lieu de simplifier la transmission des ordres en réunissant toutes ces forces, il ne fit que la compliquer par la manière dont il régla les attributions des divers généraux qu'il entreprit de diriger. En effet, il resta lui-même dans ses bureaux de Washington, Burnside fut nommé commandant d'Aquia-Creek, Mac Clellan conserva la direction de l'armée du Potomac, et Pope, comme chef du département militaire sur le territoire duquel on combattait, dut avoir temporairement sous ses ordres toutes les troupes que ces deux généraux pourraient lui envoyer. Un tel arrangement jetait le trouble dans tous les services, partageait

les responsabilités et devait conduire à un désastre.

Reynolds, avec trois mille hommes, arriva, le 21, à Aquia-Creek et se mit immédiatement en marche pour rejoindre Pope. Le lendemain 22, le corps de Porter, qui avait été retenu par un coup de vent sur la Chesapeake, débarquait au même point, tandis que celui de Heintzelman mettait pied à terre à Alexandria. Le 23, Franklin s'embarquait au fort Monroë et, d'après les ordres de Halleck, se rendait aussi à Alexandria. Le 24, le général Mac Clellan arrivait en personne à Aquia-Creek et, le même jour, Sumner commençait enfin, à Newport-News, son embarquement, retardé jusqu'alors par l'absence de transports. Le 26, après midi, il déposait ses troupes sur les quais qui avaient déjà reçu celles de Reynolds et de Porter. Le corps de Keyes restait entre Yorktown et le fort Monroë, pour garder l'extrémité de la Péninsule. Telle était la distribution des corps composant l'armée de cent mille hommes qui avait quitté, le 16, les camps de Harrisons-Landing. En dix jours, elle s'était transportée tout entière sur les divers points de débarquement qui lui avaient été assignés : les dates que nous venons de donner prouvent que, malgré des retards, qui ne dépendaient pas d'elle, cette opération avait été accomplie avec la plus grande promptitude.

Aussi, dès le 24 au matin, un tiers de l'infanterie de l'armée était-elle en marche pour rejoindre ses camarades de l'armée de Virginie, qui se battaient sur le Rappahannock. Mais c'est le matériel, ce sont tous les accessoires d'une armée qui en rendent si longs l'embarquement et le débarquement. Cette infanterie, qui, à peine à terre, s'était mise en marche, était privée de ce matériel, de ces accessoires indispensables à toute armée en campagne; elle laissait derrière elle les chevaux et les canons, dont le déchargement n'avait pu encore être terminé. Elle n'avait, par conséquent, que fort peu d'artillerie, pas de cavalerie, pas de voitures pour transporter ses vivres et ses munitions; les soldats de Porter n'avaient avec eux que quarante cartouches par tête, et ceux de Heintzelman quatre seulement. Les marches, la traversée, avaient augmenté le chiffre des malades, il avait fallu laisser des gardes aux dépôts d'Aquia-Creek, si bien que ces cinq divisions, qui, le 20 juillet, comptaient 37,000 hommes, n'en avaient plus que 20 ou 22,000 lorsqu'elles rejoignirent Pope.

Revenons maintenant à celui-ci et au théâtre de la guerre sur le Rapidan. Après la bataille de Cedar-Mountain, Jackson, rentrant à Gordonsville, avait demandé de nouveaux renforts à son chef. Lee ne

pouvait croire encore que les fédéraux abandonneraient entièrement la position menaçante de Harrisons-Landing; mais, sachant que Burnside était à Fredericksburg et que de nombreux navires sillonnaient le James, il comprit bien vite que l'ennemi allait transporter sur le Rapidan le théâtre des opérations actives, et il résolut de l'y prévenir afin de le mettre dans l'impossibilité de faire sur le James un retour offensif. Il était bien sûr, en combattant Pope avec toutes ses forces, d'attirer aussi de ce côté toutes celles des fédéraux et de délivrer ainsi Richmond du danger qui avait menacé cette capitale depuis le jour où Mac Clellan avait paru sur le Chickahominy. Aussi, dès le 13 août, répondait-il à l'appel de Jackson en mettant Longstreet en mouvement avec tout son corps et la division Hood; la forte division d'Anderson devait le suivre promptement. Des environs de Fredericksburg, où il observait le bas Rappahannock, Stuart était rappelé à Gordonsville; D. H. Hill restait à la garde de Richmond avec son corps, les recrues et les dépôts. Nous avons dit que l'armée de Lee comptait alors 90 ou 95,000 hommes. Sur ce nombre, il en prenait environ 75,000 avec lui. Ces forces furent partagées en deux corps. Jackson conserva sous ses ordres les

trois divisions avec lesquelles il avait combattu à Cedar-Mountain, comprenant quatorze brigades et quatorze batteries, en tout de 30 à 35,000 hommes. Le corps de Longstreet fut formé des quatre divisions de Hood, d'Anderson, de Walker et de MacLaws, comptant environ 35,000 hommes. La cavalerie de Stuart, l'artillerie de réserve et les divers corps spéciaux complétaient le chiffre que nous venons de donner. Le 15, avant même que les fédéraux eussent achevé d'évacuer Harrisons-Landing, les têtes de colonne de Longstreet arrivaient à Gordonsville, et le lendemain, à l'heure précise où Mac Clellan s'acheminait vers Williamsburg, Jackson reprenait la direction de Cedar-Mountain. Avant de passer le Rapidan, il attendit que le reste de l'armée de Lee l'eût rejoint. Enfin, le 20 août, il traversait le fleuve à Somerville-Ford, tandis que Longstreet le franchissait plus bas, à Raccoon-Ford. Ils espéraient surprendre Pope dans les positions que celui-ci occupait depuis la bataille de Cedar-Mountain.

Mais le général fédéral, fort heureusement pour lui, avait été informé, par une lettre de Lee, interceptée le 16, des mouvements et de la force des confédérés. Malgré l'arrivée de Reno, qui l'avait rejoint le 14 avec deux petites divisions de quatre mille

hommes chacune, il se trouvait n'avoir que 50,000 combattants sous ses ordres. Reconnaisant la supériorité numérique de ses adversaires, Pope s'était replié des bords du Rapidan sur ceux du Rappahannock : il ouvrait ainsi la nouvelle campagne par une retraite, manœuvre nécessaire dans sa situation, mais qui démentait bien promptement les promesses de ses ordres du jour. Le mouvement des fédéraux, commencé le 18 au matin, était achevé le 19 au soir ; Reno, à gauche, occupait Kellys-Ford ; Banks, Rappahannock-Station ; Mac Dowell, Rappahannock-Ford ; et Sigel formait plus haut, sur la rivière, l'extrême droite de l'armée. La cavalerie ne devait se retirer que lorsqu'elle serait pressée par l'ennemi. C'est devant cette ligne du Rappahannock que Lee se présentait, le 21, avec toute son armée.

Il est nécessaire d'indiquer ici la configuration du terrain sur lequel les deux adversaires allaient lutter. La chaîne des Bull-Run-Mountains, la plus orientale des arêtes des Alléghanies, bornée au nord-est par le Potomac, près de Leesburg, s'étend au sud-ouest, en ligne droite, jusque sur les rives du haut Rappahannock, où elle se termine par une succession de collines abruptes, entièrement boisées et dépourvues de routes. On peut comparer le pays compris entre

le Potomac au nord-est, les Bull-Run-Mountains au nord-ouest, et le Rappahannock au sud, à une sorte de triangle, dont les sommets seraient l'un à Leesburg, à la rencontre des montagnes et du Potomac, l'autre entre Aquia-Creek et Fredericksburg, au point où le Potomac et le Rappahannock ne sont plus séparés que par une étroite péninsule, et le troisième à Waterloo-Bridge, pont jeté sur le Rappahannock pour la route de Warrenton à Luray, près duquel la prolongation des Bull-Run-Mountains touche à cette rivière. C'était ce triangle que Pope avait à défendre. Sa topographie intérieure est simple. De nombreux petits cours d'eau, tous parallèles, descendent vers le sud-ouest des Bull-Run-Mountains; mais, avant de se jeter dans le Potomac, ils se réunissent presque tous pour former l'Occoquan. Les principaux sont, en les prenant du sud au nord, le Licking-Run, le Cedar-Run, le Broad-Run et le Bull-Run. La chaîne des Bull-Run-Mountains, contournée à Waterloo-Bridge par le chemin de Warrenton à Luray, n'était traversée que par trois routes: une à Leesburg, une autre à Aldie, au nord-ouest de Fairfax-Court-House, la troisième au défilé de Thoroughfare-Gap, longue et étroite brèche ouverte entre deux parois de rochers. Au dessus de Fredericksburg, le Rappahannock, comme

tous les torrents de ce pays, est guéable presque partout pendant la sécheresse, mais il suffit d'une pluie d'orage pour le rendre impraticable. Le troisième côté du triangle était formé par le Potomac, et servait de base d'opérations à l'armée de Pope. L'estuaire de ce fleuve, navigable entre Alexandria et Aquia-Creek, reliait ces deux têtes de chemin de fer, dont les fédéraux avaient fait des dépôts importants. La ligne d'Aquia-Creek allait à Fredericksburg, et là s'enfonçait en pays ennemi. Celle d'Alexandria approvisionnait l'armée de Pope. Après avoir passé tous les *runs* ou ruisseaux énumérés plus haut, elle atteignait le Rappahannock à Rappahannock-Station. Les principales stations étaient, en venant d'Alexandria, Manassas-Junction, d'où une branche importante partait vers l'est, comme on le sait déjà, passant par Thoroughfare-Gap, pour aboutir à Front-Royal sur la Shenandoah ; Bristow, près du Broad-Run ; Catletts, près du Cedar-Run ; Warrenton-Junction, d'où un petit embranchement allait au bourg de Warrenton, au pied des montagnes ; puis Bealeton et enfin Rappahannock-Station. Si l'on omet, comme parallèle au Potomac, et par conséquent inutile, la route qui mène du Chain-Bridge à Leesburg, on ne rencontre dans ce pays qu'une seule grande route,

celle qui avait déjà joué un rôle si important dans la bataille du Bull-Run en 1861, et qui est connue sous le nom de route de Warrenton : partant d'Alexandria, elle traverse Fairfax-Court-House, d'où elle détache sur Aldie une branche appelée le Little-River-Turnpike, gagne Centreville, descend au pont de pierre, où elle passe le Bull-Run, traverse le champ de bataille du 21 juillet, en remontant la petite vallée de Youngs-Branch, laisse à droite les ondulations boisées de Sudeley-Spring et à gauche le plateau découvert de Manassas, et, après avoir dépassé la ferme de Groveton, atteint le hameau de Gainesville, où elle coupe le petit chemin de fer qui conduit à Manassas-Gap. Gainesville est un carrefour important, car c'est là que s'embranchent une route, parallèle à ce chemin de fer, qui mène, par Thoroughfare-Gap et les villages de White-Plains et Salem, à l'ouest des Bull-Run-Mountains dans la vallée de Virginie. De Gainesville la route principale continue dans la direction de l'est à l'ouest, qu'elle suit depuis Alexandria jusqu'à New-Baltimore, où elle tourne au sud pour longer les montagnes, passe à Warrenton et de là gagne, vers l'ouest, le Waterloo-Bridge. Cette route, d'une part, et, d'autre part, le chemin de fer d'Orange jusqu'à Rappahannock-Station, étaient les voies par lesquelles

Pope pouvait recevoir des vivres et des renforts de Washington. Il lui fallait, avant tout, les couvrir pour défendre la capitale. Mais, la plus grande partie de l'armée du Potomac devant débarquer à Aquia-Creek, Halleck lui avait prescrit de maintenir, à tout prix, ses communications avec ce point, qu'il avait choisi comme étant alors le plus voisin des positions occupées par l'armée de Virginie. Cette armée se trouvait ainsi placée à l'intersection de deux lignes très-divergentes, celle d'Alexandria et celle d'Aquia-Creek, et obligée de les défendre toutes les deux. On verra les conséquences funestes de cette position. La première fut de retenir Pope sur le haut Rappahannock, au moment où son premier souci aurait dû être de se réunir à l'armée du Potomac. Il sentait très-bien que Lee pouvait, avec sa puissante armée, tourner l'un ou l'autre de ses flancs, soit par le Waterloo-Bridge, soit par le bas Rappahannock, et le couper ainsi soit de Washington, soit d'Aquia-Creek. Mais, s'il s'était replié sur l'un de ces points, il aurait découvert l'autre, et Halleck, qui du fond de son bureau ne mesurait pas les difficultés pratiques des mouvements qu'il ordonnait, croyant que quelques heures suffiraient pour débarquer l'armée du Potomac, recommandait à Pope de ne pas abandonner le Rappahan-

nock, en lui promettant de prompts et puissants renforts¹.

Le 21, toute l'armée de Lee, Jackson à gauche, Longstreet à droite, se présenta devant le Rappahannock. Une vive canonnade s'engagea d'une rive à l'autre et dura toute la journée; mais les fédéraux étaient partout sur leurs gardes, et les confédérés n'essayèrent nulle part de forcer le passage. Ne pouvant surprendre son adversaire, ni l'attaquer de front, Lee se décida à déborder son flanc droit en franchissant, le plus près possible de ses sources, l'obstacle qui l'arrêtait. Le 22 au matin, tandis que Longstreet s'étendait pour couvrir les positions occupées la veille par toute l'armée, Jackson remontait rapidement la rive droite, avec ses trois divisions, précédées par la cavalerie de Stuart. Au delà du Hazel-River, gros ruisseau qui se trouvait sur sa route, il fut aperçu par les fédéraux; les brigades de Bohlen et de Milroy passèrent successivement la rivière et attaquèrent son arrière-garde, dans l'espoir, non de

1. « Faites tous vos efforts pour conserver le Rappahannock, lui écrivait-il le 21. A demain de grands renforts... Défendez chaque pouce de terrain, *battez-vous en diable* jusqu'à ce que nous puissions vous renforcer. Dans quarante-huit heures vous aurez toutes les forces nécessaires. »

l'arrêter, mais de retarder sa marche. Elles furent aisément repoussées et Jackson atteignit Freemans-Ford avant la fin du jour. Trouvant ce passage fortement gardé par Sigel, il remonta encore plus haut et s'empara du pont de Sulphur ou Warrenton-Springs, gardé par un simple avant-poste. Le soir même, Early occupait, en ce point, la rive gauche du Rappahannock. Ce mouvement n'avait pas pris Pope au dépourvu. Dès le 20, il l'avait indiqué à Halleck comme très-probable et avait expliqué à son chef comment il comptait y parer. Le 22 au matin, il n'avait plus de doutes à cet égard et prenait toutes ses dispositions en conséquence. Il avait résolu de ne pas défendre le passage du Rappahannock, mais, suivant les principes de tactique qu'il avait développés devant le comité du congrès, il voulait laisser l'ennemi s'engager jusqu'à Warrenton, afin de tomber sur son flanc avant que toutes ses forces eussent franchi la rivière. Durant la journée, il ramena la plus grande partie de ses troupes en arrière de sa droite, du côté de Fayetteville, abandonnant Kellys-Ford, et ne laissant que peu de monde aux autres passages. Il indiquait, en même temps, Fayetteville comme point de ralliement à tous les renforts qu'il attendait d'Aquia-Creek, car il ignorait que ces renforts, promis depuis longtemps, n'étaient

pas encore débarqués : le général Halleck lui cachait avec autant de soin les mouvements de l'armée du Potomac qu'à Mac Clellan ceux de l'armée de Virginie. Cependant, le 22 au soir, Pope changea d'avis et adopta un plan nouveau, tout différent de celui qui était en cours d'exécution. Ramenant toutes ses forces à gauche sur le bas Rappahannock, il voulait le franchir au-dessus et au-dessous de Kellys-Ford, espérant pouvoir profiter de l'isolement de Longstreet pour l'attaquer pendant que Jackson était encore occupé à passer le haut Rappahannock. De nouveaux ordres furent expédiés à tous les chefs de corps, et les renforts attendus reçurent pour nouvelle direction Stevensburg, point situé entre le Rapidan et le Rappahannock, au milieu même des armées confédérées.

Mais voici que, durant la nuit du 22, éclate un terrible orage, la pluie tombe à torrents, et, dès le point du jour, les eaux du Rappahannock commencent à se gonfler. Elles atteignent d'abord le pont de Waterloo et l'emportent. Early, qui l'a traversé la veille, se trouve seul sur la rive ennemie, dans une position dangereuse. Le flot, qui grossit en descendant, atteint bientôt aussi les gués inférieurs, près desquels les troupes fédérales commençaient à arriver et que

quelques détachements avaient déjà passés. Pope les rappelle, en toute hâte, sur la rive gauche. Il était temps; car, à sept heures du matin, la rivière avait cru de deux mètres, et présentait un formidable obstacle. Il fallut donner de nouveaux contre-ordres et faire rebrousser chemin, à travers des routes défoncées, aux soldats déjà fatigués. Cet accident n'était cependant pas sans compensation : en séparant Early du reste de l'armée confédérée, l'inondation l'expose aux coups des fédéraux. Pope le comprend et veut profiter de l'occasion qui s'offre ainsi à lui. Mais il commet une erreur fréquente parmi les fédéraux, en attribuant au corps ennemi qu'il veut attaquer une force numérique bien supérieure à la réalité. Afin de le cerner et de l'écraser sans retour, il concentre presque toute son armée, que la crue a dispensée du soin de défendre le cours de la rivière. Cette combinaison nécessite une autre marche très-fatigante pour ses hommes. Sigel est dirigé sur Sulphur-Springs et le Waterloo-Bridge; Banks et Reno, qui étaient plus bas, doivent le suivre; Mac Dowell est reporté en arrière et à droite, jusqu'à Warrenton, avec son corps renforcé par la division Reynolds.

Pendant ces mouvements contraires, qui commen-

çaient à jeter le doute et l'inquiétude dans l'esprit des chefs et des soldats, on apprend que la cavalerie ennemie a paru sur les derrières de l'armée, coupé le chemin de fer et pillé les bagages de la plupart des officiers généraux. En effet, Stuart, fidèle à ses traditions, avait passé, le 22, au Waterloo-Bridge, avec trois cents cavaliers, et, par une marche rapide, il arrivait le soir même à Catletts-Station, où il saluait d'une décharge un train qui passait, puis il enlevait un parc de voitures où se trouvaient tous les papiers de l'état-major du général Pope : trouvaille précieuse pour Lee et qui l'aida peut-être beaucoup dans les mouvements qu'il allait entreprendre. Il reprenait ensuite promptement le chemin de la retraite, échappant aux douze ou quinze cents hommes campés dans le voisinage, parmi lesquels son audace avait jeté le plus grand trouble. Mais l'obscurité qui le protégea lui fit aussi manquer une riche proie ; car il passa, sans s'en douter, auprès d'un immense convoi, parqué aux environs de la station, et qui se trouvait alors presque sans défenseurs. Quoiqu'il n'eût pas eu le temps de commettre de grands dégâts, il avait désorganisé les services de voitures et de chemins de fer qui approvisionnaient son adversaire.

Durant toute la journée du 23, les soldats de Pope se

dirigèrent péniblement vers les positions qui leur étaient assignées. Mac Dowell atteignait le soir Warrenton ; mais Sigel, suivant une direction parallèle au Rappahannock, avait vu sa marche entravée par les ruisseaux débordés qu'il rencontrait à chaque pas. Aussi fut-il obligé de s'arrêter le soir au bord du Great-Run, affluent du Rappahannock, dont Early avait détruit les ponts et occupait la rive droite. Le général confédéré avait passé tout le jour dans la situation précaire où l'avait placé la crue subite des eaux. Mais Jackson avait fait travailler si activement à la construction d'un pont de chevalets, que les communications entre les deux rives avaient été rétablies dans la nuit. Au point du jour, Early avait rejoint son chef, et, quand la cavalerie de Buford, quelques heures après, atteignit le Waterloo-Bridge, la proie qu'elle comptait saisir lui avait échappé. Le seul résultat de toutes ces manœuvres était donc d'avoir fait marcher, depuis trois jours sans interruption, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, les soldats fédéraux, qui laissaient derrière eux leurs provisions, leurs bagages, leurs éclopés, et semaient sur la route toute une queue de traînants. Les soldats de Lee, au contraire, avaient tous pu se reposer au moins depuis trente-six heures : aussi allaient-ils bientôt mettre à

profit les forces que leurs chefs avaient su si bien ménager.

Dans la journée du 24, même différence de situation entre les deux armées, dont l'artillerie se cannone inutilement à travers la rivière débordée. Les troupes fédérales continuent leurs marches forcées : Sigel se masse au Waterloo-Bridge; Reno et Banks, qui l'ont suivi avec peine, sont, le premier à Sulphur-Springs, le second entre ce point et le précédent. Les deux divisions qui composent le corps de Mac Dowell, faisant un mouvement en avant, sont venues se placer en seconde ligne, celle de Ricketts s'arrêtant à sept kilomètres à l'est du Waterloo-Bridge, et celle de King entre Sulphur-Springs et Warrenton. Beaucoup plus loin en arrière, nous trouvons le corps de Porter, qui vient de débarquer à Aquia-Creek, et qui, n'ayant reçu aucun contre-ordre, remonte le Rappahannock pour rejoindre Pope, qu'il croit à Kellys-Ford. Dans une direction opposée, le corps de Heintzelman, qui a débarqué le 22 à Alexandria, est aussi en route pour rallier l'armée de Virginie. Le jour même où il a pris terre, Heintzelman a envoyé une partie de la division Kearney, par le chemin de fer, jusqu'aux environs de Manassas. Le lendemain, le reste de son

corps et une division nouvellement formée à Washington, sous le général Sturgis, montent dans les wagons pour suivre Kearney. Mais l'incursion de Stuart, la nuit précédente, a jeté le trouble et l'alarme sur toute la ligne. Les trains n'osent plus voyager sans escorte, et ne dépassent pas Catletts-Station : partout l'on s'attend à voir paraître la cavalerie ennemie. Pour augmenter le désordre, un général se prend de querelle avec le colonel Haupt, l'habile directeur des chemins de fer, l'envoie aux arrêts et se charge lui-même de la direction du service. Il en résulte une confusion inexprimable, et bientôt un temps d'arrêt absolu dans le mouvement des trains. C'est seulement le 24 que Haupt, relâché par le commandement exprès de Halleck, parvient enfin à rétablir l'ordre ; mais l'obligation d'approvisionner l'armée, et l'absence des wagons que Pope a retenus pour évacuer son matériel, ne permettent pas de transporter sur cette ligne plus de 12,000 hommes par jour, et la nuit du 24 au 25 est assez avancée avant que le corps de Heintzelman et la première brigade de Sturgis aient atteint Warrenton-Junction. Tandis que Pope, providentiellement protégé, par la crue du Rappahannock, contre les tentatives de son ennemi et ses propres imprudences, se maintient à quatre-vingts kilomètres d'Alexandria et à cinquante

d'Aquia - Creek, que les fragments de l'armée du Potomac, éparpillés entre ces deux points et marchant à l'aventure, n'ont pas encore réussi à rejoindre leur nouveau chef, la direction suprême, qui devait faire concourir à un seul but ces divers mouvements, fait complètement défaut. A force de vouloir ordonner par le télégraphe tous les mouvements de ses troupes, Halleck a fini par perdre lui-même de vue les positions qu'elles occupent. A Mac Clellan, qui sollicite en vain des instructions précises, il répond : « Vous me demandez des renseignements que je ne puis vous donner. Je ne sais où est le général Pope, ni où l'ennemi est en force. Ce sont des choses que toute la journée je me suis efforcé d'éclaircir. »

Cependant, sur la rive droite du Rappahannock, l'armée confédérée, massée dans la main de son chef et bien reposée, se préparait à reprendre l'offensive par une marche hardie.

En effet, dès le 25 au point du jour, Jackson mettait ses trois divisions en mouvement. Abandonnant les positions où il se trouvait depuis le 22, en face de Sulphur-Springs et du Waterloo-Bridge, il remontait la branche principale du Rappahannock, qui, sous le nom de Hedgemans-River, coule de l'est à l'ouest,

avant d'atteindre l'extrémité des Bull-Run-Mountains. Les fédéraux n'avaient pu s'étendre assez loin pour observer la partie supérieure de son cours. Laissant derrière lui le village d'Amissville, Jackson traversait, sans être inquiété, la rivière à Hinsons-Ford, et gagnait le hameau d'Orléans. Il se trouvait dès lors séparé de l'armée fédérale par les Bull-Run-Mountains. La première ouverture qu'il devait y rencontrer était Thoroughfare-Gap, à trente-deux kilomètres d'Orléans. C'est sur ce point qu'il se dirigeait. La rapidité était la principale condition du succès pour son audacieuse entreprise : il suffisait, pour lui interdire le passage de ce défilé, qu'il y fût devancé, soit par une division détachée de l'armée de Pope, soit par quelques-unes des troupes de Mac Clellan qui étaient alors en route sur le chemin de fer. Aussi Jackson, protégé par le rideau des montagnes, hâtait-il le plus possible sa marche. Conduisant ses soldats par des sentiers à peine tracés, coupant à travers champs, sans s'inquiéter d'aucun obstacle, franchissant les bois, les barrières, les ruisseaux, il les poussait toujours en avant et les encourageait par sa présence et ses paroles. L'artillerie suivait, comme elle pouvait; les wagons s'efforçaient en vain de rejoindre la colonne; aucune halte n'était faite pour le repas. Les soldats mangeaient, en mar-

chant, un morceau de biscuit ou quelques épis de maïs cueillis dans les champs. La population, surprise par cette apparition, suivait des yeux avec étonnement et saluait avec sympathie les soldats confédérés et surtout le chef illustre et populaire qui allait, elle n'en doutait pas, assurer à sa cause une nouvelle victoire. Enfin, à minuit, Jackson arrivait à Salem, bourg situé à la fois sur le chemin de fer de Manassas et sur la route de Gainesville à Front-Royal. Il était au pied et à quelques kilomètres seulement de la brèche de Thoroughfare-Gap. Ses trois divisions étaient au complet, n'ayant laissé que peu de traînards derrière elles, malgré les quarante-cinq kilomètres qu'elles avaient franchis dans une seule journée. Il ne leur donna que quelques heures de repos, repartit au lever du soleil, et, trouvant Thoroughfare-Gap inoccupé, s'en empara dans les premières heures de la matinée. Durant ce temps, Stuart et sa cavalerie, qui avaient constamment couvert son flanc droit, traversaient les montagnes, au sud du défilé, par des sentiers que d'autres auraient jugés impraticables, et continuaient à masquer son mouvement.

Longstreet, chargé de retenir Pope sur le Rappahannock, avait employé la journée à faire des démonstrations dans la partie du cours de cette rivière où il

avait la veille relevé les divisions de Jackson. Pope, voyant les eaux baisser, avait cru que Lee se préparait à en profiter pour l'attaquer de front, et il avait, le 24 au soir, ordonné un nouveau mouvement de son armée. Cette fois, il voulait la ranger le long du chemin de fer, depuis le Rappahannock jusqu'à Warrenton-Junction, de manière à faire face au nord-ouest, croyant ainsi menacer le flanc de Lee et couvrir ses propres communications avec Aquia-Creek. Mais des ordres trop souvent modifiés sont presque toujours mal transmis et mal exécutés. Le mouvement de l'armée, le 25, se fit sans ensemble; et Sigel, sans s'en douter, resta seul au Waterloo-Bridge durant toute la journée. Il ne se retira le soir que parce qu'il s'aperçut à temps de son isolement, et rejoignit, par une marche de nuit, Mac Dowell à Warrenton. Reno avait campé à cinq kilomètres à l'est de ce bourg, et Banks s'était retiré jusqu'à Fayetteville. Enfin, tandis que le reste du corps de Heintzelman atteignait par chemin de fer Warrenton-Junction, celui de Porter, venant d'Aquia-Creek, rencontrait cette ligne plus au sud, à Bealeton-Station.

Toutefois Jackson, malgré les précautions qu'il avait prises, n'avait pu échapper à l'œil vigilant du corps des signaux de l'armée fédérale. L'un

des officiers de ce corps, qui rendit de si grands services dans la guerre, le colonel Clark, avait passé toute la matinée du 25 caché dans les bois, d'où, au péril de ses jours, il avait observé la marche de la principale colonne de Jackson et compté trente-six régiments d'infanterie, avec cavalerie et artillerie, remontant la rive droite de Hedgemans-River. Pope avait été informé vers midi de ce mouvement; mais il avait cru que toute l'armée ennemie se dérobait ainsi devant lui pour aller faire campagne dans la vallée de la Shenandoah, et il ne paraît pas avoir songé alors à cette brèche de Thoroughfare-Gap qui était ouverte sur son flanc si près de la jonction de Manassas et de ses principaux dépôts. Trompé par l'avertissement même qui aurait dû l'éclairer, il ne pensa, en cet instant critique, qu'à passer le Rappahannock pour séparer Longstreet de Jackson. Mais, lorsque les instructions données en vue de cette nouvelle manœuvre parvinrent à ses troupes, celles-ci, comme nous l'avons vu, venaient de faire une grande marche en arrière et étaient singulièrement dispersées. C'est à Warrenton que Sigel reçut l'ordre de forcer, à tout prix, le passage du Waterloo-Bridge, et cette circonstance heureuse l'empêcha seule de s'engager dans une affaire qui lui aurait coûté bien cher. Cependant,

grâce à l'arrivée de Porter et de Heintzelman, Pope avait de 55 à 60,000 hommes sous ses ordres le 26 au matin, et Halleck lui en promettait encore 20,000 autres. Mais, au lieu de se rapprocher de ces renforts et de ramener toute son armée sur un point d'où il aurait pu couvrir le débouché de Thoroughfare, il compta, pour remplir ce rôle capital, sur les renforts qu'on lui annonçait et qui, en réalité, n'étaient pas même débarqués à Alexandria; et, durant toute la journée du 26, il persista dans le projet qu'il avait formé de poursuivre l'ennemi sur la rive droite du Rappahannock. A cet effet, il avait mis Porter en marche sur Warrenton et lui avait prescrit de quitter cette ville le 27 au matin, en se dirigeant au sud vers Sulphur-Springs.

Cependant, tandis que les fédéraux perdaient ainsi un temps précieux en d'inutiles contre-marches, Jackson courait toujours droit à son but. Précédées par la cavalerie de Stuart, ses trois divisions descendaient des montagnes du Bull-Run sur la grande artère ferrée qui nourrissait toute l'armée de Pope. Quelques cavaliers ennemis avaient seuls observé leur présence; personne évidemment ne les attendait de ce côté; tout trahissait chez les fédéraux une funeste sécurité: Heintzelman avait déjà passé; Franklin n'était

pas encore arrivé. D'immenses approvisionnements de vivres avaient été réunis à Manassas, seule station importante entre Washington et le Rappahannock, dont les vastes fortifications élevées par les confédérés dans l'hiver précédent, et complétées depuis selon les instructions de Mac Clellan, semblaient offrir un abri parfaitement sûr. Aussi est-ce sur ce dépôt que Pope comptait pour faire subsister son armée. Mais il avait cru que Halleck en assurerait la défense, et il ne s'y trouvait, le 26, qu'un poste insignifiant. Jackson, pressé avant tout de couper le chemin de fer d'Orange, avait marché directement sur le point de cette ligne le plus voisin de Gainesville. A huit heures du soir, le télégraphe qui reliait Washington au quartier général de Pope devint subitement muet : c'est ainsi que celui-ci apprit la présence de l'ennemi sur ses derrières. Stuart venait d'atteindre Bristow-Station, où il coupait les fils et prenait deux trains vides, qu'il fit dérailler. Dans la soirée, Jackson arrivait avec son infanterie et s'établissait fortement sur la ligne du chemin de fer. Il avait rempli de la façon la plus brillante les instructions de son chef, grâce à son audace et aux jambes infatigables de ses soldats, qui venaient de parcourir quatre-vingts kilomètres en trente-six heures. Toutefois, pénétré de l'importance des dépôts

de Manassas, il voulut encore profiter de la surprise qu'il avait causée, pour les détruire avant que les fédéraux pussent occuper en force cette position, si facile à défendre. Malgré leur fatigue, deux régiments, le 21^e de la Caroline du Nord et le 21^e de Géorgie, en tout cinq cents hommes, se remettent en marche avec la cavalerie de Stuart et, avant le matin du 27, ils avaient pris Manassas, avec la faible garnison qui s'y trouvait. Quelques heures après, Jackson les rejoignait, ne laissant à Bristow que la division Ewell, pour couvrir ses derrières. Il trouva à Manassas un immense butin. Outre trois cents prisonniers blancs et deux cents nègres, que les auteurs confédérés rangent parmi le matériel, et quelques centaines de chevaux, Jackson avait entre les mains quarante-huit canons, dix locomotives et deux trains, enfin et surtout cinquante mille livres de lard, mille tonneaux de bœuf salé, plusieurs milliers de tonneaux de farine, une immense quantité de fourrages, et les dépôts assortis de tous les cantiniers de l'armée. Les soldats confédérés, qui ne vivaient depuis quelque temps que de fruits, de biscuit et de grain, mirent au pillage ces richesses, trouvées à point pour les dédommager de toutes leurs privations. Ce fut pour tous un vrai festin : chacun remplit

son sac de ce qui lui convint, et l'on se mit ensuite en devoir de détruire tout le reste. Les wagons de Jackson n'avaient pu le suivre et, sachant qu'il ne demeurerait pas longtemps tranquille possesseur de sa conquête, il se préparait à n'y laisser, en la rendant aux fédéraux, que des cendres fumantes.

Tandis que le soldat confédéré allumait cet immense feu de joie sur les derrières de son ennemi, la plus grande confusion régnait à Washington. Comme Pope, les autorités fédérales n'avaient appris cette incursion que par l'interruption de la voie ferrée et du télégraphe. On n'avait aucune nouvelle de l'armée de Virginie. La cavalerie de Stuart enveloppait d'un rideau impénétrable tous les mouvements de Jackson et s'était montrée jusqu'à Fairfax-Court-House. Le chemin de fer avait-il été coupé par un simple détachement de cette cavalerie, ou toute l'armée de Lee était-elle entre Pope et la capitale fédérale? Cette incertitude paralysait tout. On n'osait plus envoyer de provisions ni de munitions par le chemin de fer. On ne savait s'il fallait mettre en mouvement un régiment ou une armée entière. La garnison de Washington ne comptait que des recrues et un nombre insignifiant de troupes exercées, car les 40,000 hommes refusés à Mac Clellan avaient été don

nés à Pope. Heureusement le corps de Franklin débarquait dans l'après-midi du 26. Il n'avait absolument rien de ce qu'il faut à une armée pour se mettre en marche, ni chevaux, ni voitures, ni canons, ni vivres, ni munitions. Toutefois, le 27 au matin, l'une de ses brigades, composée de troupes du New-Jersey, sous le général Taylor, prit le chemin de fer jusqu'au pont du Bull-Run, mit pied à terre, passa le ruisseau et s'avança bravement à la découverte dans la direction de Manassas. Les confédérés, voyant cette poignée d'hommes, car ils n'étaient que mille ou douze cents, se cachèrent dans les bois et les ouvrages, et, quand les fédéraux furent près de les atteindre, ils les accueillirent par un feu terrible, qui en jeta un tiers sur le carreau : le reste regagna, en toute hâte, l'autre rive du Bull-Run et Centreville, en emportant son général blessé. Quelques troupes se rallièrent, à Centreville, aux débris de cette malheureuse brigade.

CHAPITRE II

MANASSAS.

Comme on vient de le voir, la position de Pope était devenue très-critique : il devina enfin le danger qui le menaçait, et se mit en devoir de réparer le temps perdu. Lorsque, le 26 au soir, il avait massé son armée entre Warrenton, Fayetteville et Warrenton-Junction, il croyait n'avoir rien à craindre du côté de Thoroughfare et de Manassas, comptant que Halleck le protégerait sur sa droite et ses derrières : il ne songeait donc qu'à se maintenir sur le chemin de fer, à conserver ses communications avec Aquia et à frapper en même temps l'ennemi sur l'autre rive du Rappahannock, si l'occasion s'en présentait. Mais, dans la nuit, il apprenait à la fois la prise de Bristow-Station par la cavalerie

ennemie et la présence de Jackson, la veille au soir, à Salem. Une pareille coïncidence ne pouvait plus lui laisser aucun doute. Jackson avait pénétré entre lui et Washington avec une force considérable : le reste de l'armée ennemie était encore cette nuit-là, il le savait, sur le Rappahannock, en face de Sulphur-Springs. Il était évident que les renforts tant de fois promis n'étaient pas même arrivés à Manassas. Il ne s'agissait plus pour lui de défendre telle ou telle ligne, mais bien de sauver son armée prise entre deux feux. Il pouvait se retirer sur Aquia-Creek ; mais c'était découvrir Washington. Il préféra, avec raison, reconquérir ses communications avec la capitale par un mouvement rapide, qui lui offrait la chance de rencontrer, avec toutes ses forces, le corps isolé de Jackson et de lui faire payer bien cher son audace. Le 27 août, au point du jour, il mit toute son armée en marche dans cette direction : c'était le moment où Jackson achevait à Manassas son œuvre de destruction. Longstreet, de son côté, voyant la ligne du Rappahannock abandonnée par son adversaire, en avait conclu que Jackson avait frappé juste, et il partait en toute hâte, à sa suite, par Orléans et Salem, pour le rejoindre, s'il était possible, entre Thoroughfare-Gap et Manassas. C'est

entre ces deux points que Pope devait se placer afin d'empêcher cette jonction, et il le pouvait facilement, car la distance qui l'en séparait n'était que la moitié de celle que Longstreet avait à parcourir. Gainesville, où la route et la voie ferrée qui passent par Thoroughfare-Gap coupent le grand chemin d'Alexandria à Warrenton, était le point stratégique dont la possession devait assurer aux fédéraux cet important résultat. Pope donna à Mac Dowell la mission de s'en emparer avec son corps, celui de Sigel et la division Reynolds, en tout environ 25,000 hommes. Kearney et Reno avaient ordre de le suivre jusqu'à Greenwich, village situé au sud de Gainesville, tandis que lui-même, s'engageant sur la voie du chemin de fer avec la division Hooker, se dirigeait vers Manassas. Enfin Porter, en marche depuis la veille sur Warrenton-Junction, devait y concentrer ses deux divisions, puis reprendre la route de Greenwich et de Gainesville, lorsqu'il aurait été rejoint par Banks. Celui-ci était chargé de couvrir la retraite de l'armée, en suivant, comme Hooker, la ligne du chemin de fer jusqu'à ce qu'il eût atteint le Cedar-Run.

Le soir, ce mouvement était heureusement accompli. L'arrière-garde était en retard, il est vrai. Morell n'avait rejoint Porter que durant la journée et celui-ci était

demeuré à Warrenton-Junction, en attendant Banks, qui devait l'y relever : le chemin de fer avait été détruit par Stuart et il fallut travailler toute la journée pour le rendre praticable aux trains qui suivaient l'armée. Mais Hooker avait remporté un succès sur la division Ewell, laissée par Jackson près de Catlett. Il l'avait rencontrée à sept kilomètres avant Bristow-Station et l'avait poussée devant lui jusqu'au delà de ce point, sur les bords d'un ruisseau difficile, le Broad-Run. Ewell, se trouvant trop loin de Jackson, n'avait pas voulu résister jusqu'à la dernière extrémité; mais la vigoureuse attaque de Hooker l'avait contraint d'abandonner ses blessés sur le champ de bataille. Il y avait eu environ trois cents hommes hors de combat de chaque côté. Enfin, assez tard dans la nuit, Mac Dowell, Sigel et Reynolds avaient atteint Gainesville, tandis que Kearney et Reno se trouvaient à Greenwich à portée de les soutenir. Ainsi la plus grande partie de l'armée fédérale était placée sur la seule route par laquelle les deux fractions de celle de Lee pouvaient se rejoindre, et il semble qu'elle n'avait qu'à y rester pour les obliger de combattre séparément. En effet, pendant cette même journée, tandis qu'Ewell luttait à Bristow, Jackson donnait, autour de Manassas, à ses deux autres divisions un repos dont elles

avaient grand besoin, et le corps de Longstreet, dirigé par Lee en personne, avait pris ses bivacs à une assez grande distance de Salem. Ce corps, chargé d'escorter les bagages de l'armée, et de ramasser tous ses traînards, n'avait pu marcher aussi vite que celui de Jackson deux jours auparavant.

La situation de ce dernier était donc périlleuse. Mais Pope perdit, en se pressant trop de les recueillir, tous les fruits de son mouvement de la veille. Le combat de Bristow lui avait révélé, le 27 au soir, la présence de Jackson, avec des forces considérables, à Manassas. Il était évident que celui-ci devait, à tout prix, chercher à maintenir ses communications avec Lee, par Thoroughfare-Gap, s'il le pouvait, sinon, plus au nord par Aldie : c'était donc la gauche de l'armée fédérale qu'il fallait avancer, pour lui disputer au moins la première de ces deux lignes et le séparer de son chef. Pope crut, au contraire, que Jackson se jetterait sur sa droite, au risque de se faire acculer aux eaux profondes du Potomac; il donna tous les ordres pour recevoir son attaque de ce côté, et même, dans son rapport, il reproche à Jackson victorieux de n'avoir pas fait une aussi étrange manœuvre. Cette erreur lui fit abandonner les positions importantes dont il avait eu la chance de s'emparer la veille sans

combat. En effet, non content d'appeler à lui Porter, auquel il ordonna de se rendre, par une marche de nuit, de Warrenton-Junction à Bristow, il ramena à droite toute son aile gauche. Mac Dowell, avec les trois corps arrivés la veille au soir au carrefour de Gainesville, eut pour instructions de marcher, au point du jour, sur Manassas, en se servant du Manassas-Gap-Railroad. Kearney devait rejoindre Hooker et Porter à Bristow, pour se diriger avec eux sur le même point par l'autre ligne de chemin de fer. Enfin Reno reçut l'ordre de quitter Greenwich et de suivre aussi le mouvement de Mac Dowell sur Manassas. Toute l'armée fédérale convergeait donc vers ce lieu, en découvrant Thoroughfare-Gap et en abandonnant la grande route, dont la possession importait seule aux confédérés. Mais, quand même ce mouvement eût été opportun, l'exécution en était malaisée. Après une longue étape, Mac Dowell, Sigel et Reno n'étaient arrivés à leurs bivacs qu'au milieu de la nuit : on leur ordonnait de partir au point du jour, leurs soldats étaient épuisés. Porter devait faire une marche de nuit à travers un pays boisé et sur un chemin encombré par les voitures de toute l'armée. Enfin les généraux, trouvant leurs troupes plus réduites en nombre par tant de fatigues inutiles qu'elles ne l'eussent été par

une bataille rangée, ne mettaient plus aucun empressement à exécuter des ordres qu'ils s'attendaient toujours à voir contremander. Porter alléguait les difficultés de la route pour attendre le jour et n'arriver à Bristow qu'à dix heures du matin, et Sigel ne quitta Gainesville qu'à sept heures et demie. Mac Dowell, de son côté, voyant plus juste que son chef, avait, dès le 27, détaché une de ses divisions, sous Ricketts, du côté de Thoroughfare-Gap, afin d'en intercepter le passage. Lorsque l'ordre de marcher dans une direction absolument opposée lui parvint, force fut de laisser cette division en arrière et livrée à ses propres ressources.

Tandis que Pope, pour employer ses propres expressions, croyait qu'il allait « mettre dans le sac toute la foule » de ses ennemis, Jackson, loin de tomber dans le piège, ne songeait qu'à donner promptement la main au reste de l'armée de Lee. Le 27, à la tombée de la nuit, à l'heure même où les fédéraux se préparaient à l'attaquer à Manassas, il évacuait cette position. Son œuvre de destruction était achevée : le chemin de fer coupé, les approvisionnements brûlés. Jackson savait très-bien que l'armée fédérale, ainsi privée de ressources, serait obligée, au bout de deux ou trois jours, de se rapprocher de

Washington pour ne pas mourir de faim. Aussi, tout en se retirant, voulait-il laisser à son chef les moyens de profiter du désordre qu'il venait de jeter dans l'armée fédérale, pour lui livrer bataille avant qu'elle eût reçu aucun renfort de Washington. Longstreet devait probablement passer Thoroughfare-Gap le lendemain 28, et les forces confédérées, enfin réunies, pourraient alors frapper ce coup décisif. Il fallait rester à portée de l'armée fédérale et la tenir en échec, sans cependant engager un combat général. Jackson se décida donc à ne pas se retirer sur les passes d'Aldie, comme il y était autorisé : c'eût été renoncer à l'espoir de donner la main à Longstreet sur le versant oriental des montagnes. Il résolut de prendre une position voisine de l'ancien champ de bataille du Bull-Run, sur le terrain où Mac Dowell avait, en 1861, fait son mouvement tournant ; il appuya sa gauche au Bull-Run, près de Sudeley-Springs, d'où il paraissait menacer Centreville, et étendit sa droite à Groveton, dans la direction de Thoroughfare-Gap : il faisait face ainsi à la jonction, où il n'avait laissé que des débris calcinés, et commandait la route de Warrenton, qui était perpendiculaire à sa ligne de bataille ; présentant toujours le front à Pope, il le retenait à Manassas et pouvait cependant, en cas de besoin, se replier sur les

montagnes. Enfin il avait trouvé, pour couvrir sa ligne, un ancien remblai de chemin de fer, inachevé et abandonné, qui formait comme un fort épaulement derrière lequel ses hommes pouvaient longtemps résister à des forces supérieures. Toutefois, afin de tromper son ennemi, il fit faire un détour à une partie de ses forces. Tandis qu'Ewell et la division Taliaferro allaient directement prendre ces positions, Hill, pour attirer les fédéraux à sa suite, marchait au nord, passait le Bull-Run à Blackburns-Ford, et arrivait à Centreville. Mais, une fois là, il ramenait ses têtes de colonne à gauche, presque sur ses pas, prenait la grande route de Warrenton, et, passant le Bull-Run au pont de pierre, venait, dans l'après-midi du 28, prendre position à la gauche du reste du corps de Jackson. Cette ruse eut un succès complet.

Les divers corps fédéraux étaient tous en marche le 28 au matin; mais, fatigués et affaiblis, ils allaient un peu à l'aventure. Pope, comptant toujours que son dernier ordre serait exécuté aussi rapidement qu'il l'avait conçu, cherchait ses troupes là où elles n'étaient pas encore arrivées et leur envoyait des ordres qu'elles ne pouvaient recevoir en temps utile. Kearney et Reno avaient rejoint Hooker à Bristow, vers huit heures du matin, le 28. Prenant ces troupes

avec lui, Pope avait marché dans la direction de Manassas sur les traces d'Ewell, qui s'était retiré vers ce point durant la nuit. Il y arriva à midi. La position était abandonnée : il ne restait rien des dépôts sur lesquels il comptait pour nourrir son armée. L'arrière-garde de Jackson passait en ce moment Blackburns-Ford, et l'on voyait au loin les colonnes de Hill se diriger vers Centreville. Le général unioniste, croyant que les confédérés se retirent par le nord sur Aldie, ne songe plus qu'à les poursuivre dans cette direction et ordonne, à cet effet, un nouveau mouvement. Mac Dowell, qui a quitté Gainesville et la grande route pour marcher sur Manassas, devra changer cette direction pour suivre celle de Centreville. Des messagers sont envoyés pour faire revenir Ricketts, qui, comme nous l'avons dit, avait été détaché par Mac Dowell à Thoroughfare-Gap. Porter est appelé à Manassas. Enfin Pope, craignant de voir Jackson lui échapper, continue, avec les corps de Heintzelman et de Reno, sa marche sur Centreville, et se laisse entraîner de plus en plus par la manœuvre de Hill.

Pendant que ces mouvements s'accomplissent, Jackson prend la position que nous avons indiquée, de Sudeley-Springs à Groveton, et Lee, avec le reste de son armée, se dirige, à marches forcées, sur

Thoroughfare-Gap. Vers le soir, après une longue et chaude journée, le combat éclate sur plusieurs points à la fois. A l'extrême droite des fédéraux, Kearney a atteint Centreville et attaque l'arrière-garde de Hill, qui vient d'abandonner cette position pour rejoindre le reste du corps de Jackson. On tiraille dans les bois jusqu'à la nuit close. A l'extrême gauche, la division Ricketts occupe encore, mais toute seule, Thoroughfare-Gap, lorsque les têtes de colonne de Longstreet atteignent l'entrée du défilé. Les batteries fédérales commandent tous les passages et arrêtent quelque temps les confédérés. Bientôt ceux-ci, profitant de leur nombre, envoient une partie de leur infanterie par un sentier qui traverse la montagne au nord de la route par Hopewell-Gap : ils prennent ainsi à revers les positions des fédéraux et les obligent à se retirer. Ricketts, rappelé, au même moment, par Pope, marche toute la nuit pour venir rejoindre Mac Dowell entre Manassas et Centreville. Enfin l'autre division de ce même corps, celle de King, soutenait, à la même heure, un combat très-vif contre la plus grande partie de l'armée de Jackson. On a vu qu'à midi, lorsque Pope trouva Manassas évacué, il fit dire à Mac Dowell, qui se dirigeait de Gainesville sur ce point, d'appuyer à gauche,

pour regagner la grande route et marcher vers Centreville. Mais l'ordre du commandant en chef ne parvint à ce général que lorsqu'il était déjà fort avancé dans la première direction, et la difficulté de trouver des chemins praticables pour reprendre celle qu'on lui indiquait en retarda l'exécution. Pourtant, vers six heures du soir, Mac Dowell, avec la division King, suivie de fort loin par Sigel et Reynolds, atteignait la grande route de Warrenton à Centreville, au point où elle commence à descendre dans le vallon de Youngs-Branch. Il venait du sud : Jackson avait déjà pris position sur les hauteurs boisées qui la commandent au nord. A sa droite, Stuart avait déployé sa cavalerie de manière à le couvrir d'une attaque de flanc ; il occupait la route de Warrenton jusqu'aux environs de Gainesville, et s'étendait, autant qu'il pouvait, du côté de Thoroughfare-Gap, car il était impatient de donner la main à Longstreet, dont le canon résonnait déjà dans les gorges du défilé. Un combat d'artillerie venait de s'engager entre King et Jackson, lorsque celui-ci apprit par Stuart qu'aucun ennemi ne menaçait son flanc droit par la route de Gainesville. Libre alors de ses mouvements, il ordonne à Ewell de mener à l'attaque sa division et celle de Taliaferro, et de tomber sur le flanc des fédéraux,

que l'on voit marcher en colonne de l'autre côté de la route. Appuyée par le feu de trois batteries, la brigade Starke, de la division Taliaferro, s'avance la première en tirailleurs ; mais les canons fédéraux réduisent bientôt au silence ceux des confédérés. Le reste de la division, soutenue à gauche par deux brigades d'Ewell, vient pour rétablir le combat. Conduites vaillamment par leurs chefs, ces six brigades s'acharnent à attaquer les deux brigades fédérales de Gibbon et de Doubleday, établies dans un vaste verger. L'une et l'autre se défendent avec une rare obstination ; les deux divisionnaires confédérés sont grièvement blessés ; Ewell a perdu une jambe en s'exposant pour enlever ses soldats. Mais ceux-ci, malgré leurs efforts et leur supériorité numérique, ne peuvent réussir à déloger leurs adversaires. La nuit vient seule mettre fin au combat. Lorsque l'obscurité fut complète, toute la colonne de Mac Dowell ayant passé dans la direction de Centreville, King ramena enfin ses troupes en arrière et abandonna le terrain sur lequel il venait de se défendre avec tant de succès, mais qu'il ne pouvait conserver plus longtemps sans se compromettre gravement.

La journée du 28 laissait donc les confédérés dans une situation beaucoup moins dangereuse que celle

où ils étaient la veille. Jackson, fortement établi sur le chemin de fer inachevé, voyait non-seulement sa retraite assurée, mais son flanc droit entièrement dégagé. Maître de la grande route, sachant Longstreet à Thoroughfare-Gap, il pouvait, dès le lendemain matin, lui donner la main. Les fédéraux, au contraire, venaient de perdre tous les avantages qu'ils avaient vingt-quatre heures auparavant, et leurs mouvements s'étaient accomplis avec tant de confusion que Pope, le 29 au matin, lorsqu'il connut d'une façon précise la position de son armée, fut obligé de changer tous les plans qu'il avait faits dans la nuit. Effectivement, deux corps, ceux de Heintzelman et de Reno, avaient poussé jusqu'à Centreville, où Hill les avait adroitement attirés; et il n'y avait en face de Jackson, sur la grande route, que le petit corps de Sigel avec la faible division de Reynolds. Celle de King était en arrière, aux environs de Manassas. Porter, qui, d'après les calculs de Pope, aurait dû être en cet endroit, n'avait pas dépassé Bristow-Station; Banks se trouvait derrière lui sur le Cedar-Run; enfin la division Ricketts cherchait à rejoindre Mac Dowell du côté de Manassas. Le point capital de Gainesville était toujours inoccupé, et il était désormais trop tard pour que les fédéraux pussent s'opposer à la jonction des deux portions de l'armée

confédérée¹. En renonçant à l'empêcher, Pope pouvait toutefois recueillir un autre avantage. Il tenait Centreville, Manassas et les passages du Bull-Run : il lui était donc facile de rassembler toute son armée sur la rive nord de ce ruisseau, pour attendre les renforts importants qui allaient, sans doute, lui être expédiés de Washington, se remettre en communication avec la capitale, et obliger ainsi l'ennemi à venir l'attaquer dans une position redoutable. En effet, Mac Clellan, arrivé le 27 à Alexandria, s'était occupé immédiatement de réorganiser le peu de troupes laissé sous ses ordres, et de les mettre en état de reprendre la campagne. Il avait appelé Sumner, que Halleck avait, si mal à propos, fait débarquer à Aquia-Creek, et qui, remontant sur ses navires, le rejoignit le 28 au matin. Presque à la même heure, Franklin abordait aux quais d'Alexandria. Ces deux corps d'armée, privés de tout moyen de transport, ne pouvaient aller se réunir à Pope, dont on n'avait aucune nouvelle, et qu'on devait croire séparé de Washington par toute l'armée ennemie. Mais, si celui-ci avait pris position à Centreville, si par conséquent Sumner et

1. Un coup d'œil sur la carte suffit pour le prouver, malgré les assertions de Pope, qui prétend, dans son rapport, que la position de Sigel et de Reynolds séparait Jackson de Thoroughfare-Gap.

Franklin avaient pu mettre en route leurs têtes de colonne sans prendre les précautions nécessaires pour traverser un pays ennemi, ils auraient promptement amené 20 ou 25,000 hommes de renfort à l'armée de Virginie. Dans le fait, malgré le temps consacré aux préparatifs exigés par les circonstances, Franklin fut en marche dès le 29 au matin. La nécessité de concentrer toutes ses forces aux environs de Centreville était d'autant plus impérieuse pour Pope, que les vivres commençaient à lui manquer : les funestes effets de l'incendie des dépôts de Manassas se faisaient déjà sentir, et il ne pouvait ignorer que, vainqueur ou vaincu, la faim l'obligerait, dès le lendemain, à ramener son armée sur la rive gauche du Bull-Run. Mais, croyant encore qu'il trouverait Jackson isolé et que celui-ci chercherait à lui échapper par une promptre retraite sur Thoroughfare-Gap, il voulut, le 29 au matin, lui barrer le passage, en reprenant la position de Gainesville, si imprudemment abandonnée la veille. Persuadé qu'il ne rencontrerait pas l'ennemi avant Gainesville, il crut pouvoir gagner du temps en ne réunissant pas les divers corps de son armée pour marcher sur ce village, et le désigna, comme point de concentration, à ses colonnes, qui venaient, par des routes différentes,

les unes de Manassas et les autres de Centreville. Il divisait ainsi ses forces et tournait le dos à Franklin, au moment même où celui-ci s'efforçait de le rejoindre. Heintzelman et Reno reçurent l'ordre de quitter Centreville par la grande route de Warrenton, et de passer le pont de pierre pour faire la droite de l'armée. Sigel et Reynolds devaient former le centre et prendre position à Groveton, pour attaquer Jackson en face d'eux; Mac Dowell et Porter revenir encore une fois sur leurs pas, et, de Manassas, aller se jeter, près de la route de Gainesville, sur le flanc droit de l'ennemi.

Mais Jackson ne songeait nullement à la retraite; car il était assuré désormais de l'appui de Longstreet. Celui-ci approchait avec trois de ses quatre divisions, celle d'Anderson étant restée en arrière; au moment où Mac Dowell quittait Manassas dans le vain espoir de le prévenir à Gainesville, il avait déjà dépassé ce point. Jackson, de son côté, resserrait sa ligne et l'établissait fortement de Sudeley-Springs à Groveton, sur le remblai inachevé qu'il avait occupé la veille: il appuyait ainsi sa gauche au Bull-Run, et étendait sa droite de manière à couvrir la route de Gainesville, par laquelle Longstreet devait déboucher. C'est dans cette position que Sigel vint l'attaquer, pendant que

Pope cherchait à rassembler les diverses parties de son armée.

La gauche de la ligne confédérée était formée par la division Hill; le centre par celle d'Ewell, sous les ordres de Lawton; la droite par la division Taliaferro, sous Starke, laquelle était à cheval sur la route de Gainesville, et en commandait toutes les approches. Heintzelman et Reno à droite, Mac Dowell et Porter à gauche, avaient une longue route à parcourir; Sigel, qui touchait presque l'ennemi, commença donc la bataille tout seul dès six heures et demie du matin. La division Schurz, déployée à droite de la grande route, attaqua vivement Lawton, tandis que Milroy, avec sa brigade et une batterie au centre, près de la maison dite le Stone-House, et Schenck, à gauche de la route, canonnaient les troupes de Starke. Bientôt le combat s'engage fortement sur toute la ligne. Les fédéraux gagnent du terrain, surtout à leur gauche; car, Longstreet n'étant pas arrivé, la droite de Jackson se trouve encore en l'air. Mais bientôt ce général, voyant que sa gauche n'est pas menacée, concentre ses forces contre Sigel, qui lutte seul depuis quatre heures, et dont les soldats commencent à s'épuiser. Lawton a repris l'offensive, les fédéraux ont peine à lui tenir tête. Au moment où Schenck se prépare à soutenir Schurz, il

est lui-même attaqué vigoureusement, et l'on peut prévoir que Sigel ne résistera pas longtemps, lorsque des têtes de colonne amies se montrent enfin et rendent à ses soldats force et confiance. Kearney, en arrivant, se forme à droite de Sigel, laissant la meilleure moitié de ses troupes en réserve. Hooker, qui le suit de près, s'étend du côté de Sudeley-Springs, en face de Hill. Pendant ce temps, Reno débouche par la grande route et, se plaçant à gauche de Schenck, lui permet de resserrer son front. L'extrême gauche est formée par Reynolds, venu de Manassas.

En présence de ces renforts, Jackson se contenta d'entretenir une vive canonnade et une fusillade intermittente : le moment de reprendre l'offensive n'était pas encore venu. En effet, toute l'armée confédérée prenait alors ses positions. Lee était arrivé dès dix heures du matin, avec les têtes de colonne de Longstreet, à peu près au moment où Kearney entra en ligne de l'autre côté¹. A midi, l'arrière-garde de Longstreet atteignait le champ de bataille, et toute

1. L'heure de l'arrivée de Longstreet fut un sujet de violentes controverses ; mais nous croyons que cette question a été tranchée, sans appel, par l'examen critique qu'en a fait M. Swinton, *Army of the Potomac*, p. 186.

l'armée confédérée était réunie. C'est à cette heure aussi que Pope, qui jusque-là était resté à Centreville, paraissait sur le théâtre du combat. Le hameau de Groveton est situé un peu à l'est de la grande route et du ruisseau de Youngs-Branch, dont il a été déjà question dans le récit de la bataille du Bull-Run. La droite de Jackson s'appuyait à une colline en arrière de ce hameau. L'arrivée de Longstreet, qui déploya ses trois divisions à droite de la route, fit de Groveton le centre confédéré, et la colline fut occupée par plusieurs batteries sous le colonel S. D. Lee. Avancé son aile droite, sous le général Jones, jusqu'au chemin de fer de Manassas, Longstreet établit sa ligne de bataille perpendiculairement à la route, en appuyant la division Hood, qui formait sa gauche, à la droite de Jackson, près des canons du colonel Lee. Cette ligne forma ainsi avec celle de Jackson un angle obtus qui donnait au front de l'armée confédérée la figure d'un V très-ouvert, ayant la pointe tournée au sud vers l'ennemi. Les deux branches de la lettre, inclinées en arrière, représenteraient la position des deux corps d'armée déployés, celui de Jackson à gauche, depuis Groveton jusqu'à Sudeley-Springs, et celui de Longstreet à droite, entre Groveton et le chemin de fer de Manassas.

Ce dernier barrait donc complètement à Mac Dowell et à Porter le chemin que Pope leur avait tracé en leur ordonnant de marcher de Manassas sur Gainesville, et la possession même de Groveton n'avait plus aucune importance pour eux, puisque l'armée ennemie, qu'ils espéraient diviser, était désormais réunie. Aussi Porter n'avait-il pas tardé à rencontrer la ligne de bataille de Longstreet, à cheval sur le chemin de fer; il formait ses troupes, dont les longues colonnes avaient été surprises par cette rencontre, lorsqu'il fut rejoint par Mac Dowell, son supérieur, qui le suivait de près, avec la division King. Mac Dowell affirme qu'il commanda à Porter d'attaquer; celui-ci a soutenu, au contraire, que son chef lui donna l'ordre de demeurer immobile. Quoi qu'il en soit, Porter déploya Morell en face de l'ennemi, massa Sykes en réserve et, se voyant dans l'impossibilité d'exécuter le mouvement qui lui avait été prescrit le matin par Pope, attendit de nouvelles instructions dans cette position, où Mac Dowell le laissa. Ce dernier, ayant retrouvé Ricketts, qui arrivait de Thoroughfare-Gap, se vit enfin, vers trois heures, à la tête de tout son corps d'armée; et, renonçant à suivre la direction qui lui avait été donnée, il marcha vers Groveton, où le bruit du canon lui annonçait que le combat avait repris avec

une nouvelle violence. En effet, Pope, qui ignorait la présence de Longstreet, et croyait n'avoir toujours que Jackson devant lui, se figurait qu'il suffisait à Mac Dowell et à Porter de marcher en avant pour déborder l'aile droite des confédérés, et pour tomber sur leur flanc et leurs derrières. Aussi, entre deux et trois heures, calculant que cette manœuvre devait être à peu près accomplie, il ordonna à Hooker d'attaquer l'ennemi de front. Ce vaillant officier lui fit observer combien une pareille attaque avait peu de chances de succès : effectivement, Hill avait trouvé dans le remblai du chemin de fer un véritable parapet, derrière lequel il pouvait résister à bien des assauts. Pope insista ; la brigade Grover s'élança à la baïonnette, et, pénétrant entre les brigades confédérées Gregg et Thomas, elle prit pied sur le remblai. Toutes les troupes de Hill se concentrèrent pour l'en déloger ; le reste de la division Hooker accourut pour les soutenir et, malgré leur infériorité numérique, les fédéraux conservaient leur position, lorsque Early, venant se jeter dans la mêlée, termina la lutte et leur arracha la victoire. Kearney, prévenu trop tard, n'attaqua, à son tour, qu'après l'échec de Grover. Des mouvements aussi mal combinés ne pouvaient réussir. Kearney éprouva le même sort que Hooker. Tandis que la droite des

fédéraux faisait des pertes considérables et stériles dans ces luttes partielles, Pope s'étonnait de ne pas entendre le canon de Porter tonner sur ce qu'il croyait être le flanc de Jackson. Enfin, ayant appris la position où Mac Dowell avait laissé son subordonné, il lui envoya, à quatre heures et demie, l'ordre d'attaquer, et d'accomplir le mouvement prescrit. Il comptait renouveler l'assaut sur le chemin de fer au moment où, d'après ses calculs, Porter aurait débordé la ligne ennemie. Lui accordant pour cela une heure et demie, il donna, entre cinq et six heures, le signal d'une nouvelle attaque de front. A gauche, la division Reno, et, à droite, celle de Kearney, qui avait pris la place de Hooker, s'avancent toutes deux sous un feu très-violent. Kearney, faisant un changement de front, aborde l'extrémité gauche de la ligne ennemie; il l'enfonce, la rejette sur son centre, et s'empare encore une fois du remblai. Reno le soutient. Mais les confédérés font un retour offensif, et les unionistes, n'ayant plus de réserves, finissent par perdre tout le terrain si chèrement disputé. Il est six heures et un quart. En cet instant, Mac Dowell paraît sur le champ de bataille avec les têtes de colonne du reste de son corps, qui vient de Manassas, s'étant détourné de la route de Gainesville. Il débou-

che à gauche de Sigel et, déployant à l'instant la première division sous King, il la mène à l'attaque des positions ennemies, près de Groveton. Mais, au lieu d'avoir à combattre les soldats fatigués de Jackson, il trouve dans ces positions la division Hood, que Longstreet, désormais sans inquiétude pour sa droite, a envoyée au secours de ces derniers. Elle résiste sans perdre un pouce de terrain. En vain King revient-il plusieurs fois à la charge, il ne peut ébranler ces troupes fraîches et nombreuses. La lutte se prolonge après le coucher du soleil, et, au milieu de l'obscurité, l'on entend encore les cris des combattants, l'on aperçoit les éclairs de la mousqueterie. Cependant Porter, durant cette longue journée, est resté en face de la droite de Longstreet sans tirer un coup de fusil; par un retard inexplicable, c'est seulement à la tombée de la nuit, lorsqu'une attaque sérieuse est devenue impossible, qu'il a reçu l'ordre expédié par Pope à quatre heures et demie. Celui-ci ne se contenta pas de lui reprocher, comme il en avait le droit, d'être demeuré immobile sans en avoir reçu l'ordre formel, tandis que le canon l'appelait à Groveton; mais il voulut le rendre seul responsable de son désastre, et soutint que, si Porter avait obéi à ses prescriptions, la journée du 29 aurait con-

sommé la défaite de Jackson. Malgré ces accusations, Porter conserva son commandement et servit encore utilement son pays; mais, quelques mois après, lorsque son ami et protecteur, Mac Clellan, eut été destitué, elles furent reprises avec une nouvelle violence, et Porter fut traduit devant un conseil de guerre, qui le priva de son grade. Depuis la fin de la guerre, la lumière s'est faite, les rapports officiels ont été publiés des deux côtés, et il est prouvé aujourd'hui que le tribunal n'a pas connu, avant de rendre sa sentence, les pièces qui auraient pu exonérer l'accusé : aussi est-il question de reviser cette sentence selon les formes prescrites par la loi. Quoiqu'il en soit, l'on sait maintenant que toute l'armée confédérée était réunie avant que Porter eût pu faire ce mouvement tournant dont Pope attendait des effets extraordinaires, qu'il avait en face de lui toute l'aile droite de Longstreet, dont une partie seulement fut engagée contre le centre fédéral à la fin du combat. Son attaque ne pouvait donc avoir les résultats sur lesquels comptait le général en chef. Mais l'impossibilité d'exécuter à la lettre l'ordre de ce dernier, ni même les instructions que Mac Dowell put lui donner au milieu de la journée, ne sauraient l'excuser d'être demeuré si longtemps immobile en présence de

l'ennemi, avec deux belles divisions, tandis qu'une grande bataille se livrait auprès de lui. En effet, si le chemin qu'il devait suivre lui était barré, si, par conséquent, il ne pouvait couper en deux l'armée ennemie et assurer sa défaite, il n'en est pas moins certain qu'une attaque vigoureuse faite par lui sur la droite de Longstreet aurait attiré toutes les forces de ce général, et, en dégageant le reste de la ligne unioniste, aurait probablement prévenu l'échec que celle-ci éprouva à la fin du jour. On ne peut donc se dispenser de blâmer son inaction dans un pareil moment¹. Cette indifférence de Porter aux appels du canon, la manière dont il interprète les ordres de ses supérieurs, enfin la lenteur avec laquelle ces ordres lui parviennent, sont au reste les conséquences de la confusion que nous avons déjà signalée dans la direction générale de l'armée.

En somme, cette journée du 29, où Pope n'avait rien gagné, lui avait coûté bien cher. Il n'avait pu empêcher la réunion de ses adversaires sur le terrain qu'ils avaient choisi : il avait laissé passer l'occasion de les écraser séparément, et son armée, privée de vivres, allait dès le lendemain être obligée de battre

1. Voyez, à l'Appendice de ce volume, la note D.

en retraite. Aussi, quant au résultat, était-ce une défaite, quoique, dans la lutte même, les troupes eussent plutôt gagné que perdu du terrain.

Tandis qu'elles usaient inutilement leurs forces contre un ennemi bien posté et toujours prêt à se concentrer sur le point menacé, le trouble et l'incertitude régnaient de plus en plus à Washington. Franklin était en marche, mais personne n'avait pris la responsabilité de décider jusqu'où il devait aller. Sumner avait débarqué à Alexandria, mais il avait été envoyé de là dans une direction opposée, pour couvrir les passages du Potomac, au-dessus de Washington. En vain Mac Clellan demandait qu'on se décidât franchement, soit à marcher au secours de Pope avec toutes les forces disponibles, soit à concentrer ces forces autour de la capitale et à laisser l'armée de Virginie se tirer d'affaire comme elle pourrait : le Président l'adressait à Halleck, et celui-ci n'adoptait aucun de ces deux partis. Franklin, privé de tous moyens de transport, n'ayant pas un homme à cheval, s'arrêtait le 29 à Annandale, entre Alexandria et Fairfax. Enfin les partis de cavalerie ennemie ne permettaient pas d'employer le chemin de fer pour ravitailler l'armée de Pope, qui devait, à partir de ce jour-là, être à court de vivres. Jamais les difficultés de la

guerre américaine n'avaient paru d'une manière plus frappante.

Son insuccès, le manque de provisions, qui l'aurait paralysé dans le cas d'une victoire, enfin la réunion de toute l'armée confédérée, qui lui avait été révélée par le combat entre King et Hood, tout conseillait à Pope d'aller attendre, à Centreville, dans une forte position, les renforts sur lesquels il ne pouvait compter à Manassas. Il résolut, au contraire, de renouveler la lutte, le 30 au matin, sur le champ de bataille de la veille. Déçu par le dire des prisonniers et les rapports de ses avant-postes, il crut encore une fois que l'ennemi se repliait sur Thoroughfare-Gap, et, ne pouvant plus tourner sa droite, il voulut profiter de cette retraite supposée pour attaquer sa gauche. Cependant, des deux parts, on était trop fatigué pour recommencer la lutte de bonne heure. Lorsque le jour vint, il fallut se retrouver, se réorganiser, ramasser et soigner les blessés. Les fédéraux avaient eu de six à huit mille hommes mis hors de combat. Un plus grand nombre encore avait disparu depuis quelques jours, les uns ayant été perdus dans les marches de nuit ou écloppés dans celles de jour, les autres s'étant esquivés pendant le combat. Aussi le chiffre des combattants était singulièrement réduit

et ne s'élevait plus qu'à 45,000 ; la cavalerie était hors de service. Il fallut à Pope toute la matinée pour se reconnaître : le soin de reformer sa ligne et de préparer sa nouvelle attaque l'occupa jusqu'à midi.

Le champ de bataille sur lequel les deux adversaires étaient en présence se trouvait divisé par la vallée du Youngs-Branch, dont la direction générale est de l'ouest à l'est. La grande route de Centreville, aussi droite qu'une chaussée romaine, suivait ce ruisseau, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre ; elle était coupée perpendiculairement par le chemin de Sudeley-Springs à Manassas-Junction. Un autre chemin, appuyant plus à l'ouest, quittait Sudeley pour aller se rattacher à cette même grande route à Groveton : le 30 au matin, il formait à peu près la ligne de démarcation entre les deux armées. Celle de Lee, dont la gauche, sous Hill, était repliée en arrière de Sudeley, occupait toujours le point saillant du remblai, tant disputé la veille ; Lawton le défendait. A sa droite, le tracé du chemin de fer s'inclinait pour contourner, par le nord, un mamelon qui s'étendait en arrière de Groveton jusqu'au-dessus de la grande route. La troisième division de Jackson, commandée par Starke, couronnait ce mamelon en avant du remblai. De ce côté, le front des confédérés avait une lon-

gueur de deux mille cinq cents à trois mille mètres. Au delà de la route de Sudeley à Manassas, les fédéraux, à cheval sur le prolongement oriental du remblai, occupaient une série de collines opposées à ce front. La crête du plateau, qui borne la vallée au sud de Youngs-Branch, est découpée par trois ravins et forme ainsi trois arêtes perpendiculaires à la grande route. La première à l'ouest, qui se rencontre à quinze cents mètres avant Groveton, était celle où le colonel S. D. Lee avait placé ses batteries pour relier la droite de Jackson à la gauche de Longstreet. La seconde, à moins d'un kilomètre au delà de Groveton, longue, étroite et dépouillée d'arbres, s'avancait entre la grande route et celle de Newmarket, et dominait entièrement les vallons voisins : on l'appelait le Bald-Hill, ou la colline chauve. La troisième, à mille ou douze cents mètres plus à l'est, de l'autre côté du chemin de Newmarket, prenait son nom de la maison Henry qui la couronnait.

Pope concentra toutes ses forces sur son aile droite ; Kearney et Hooker se massèrent à l'extrémité ; Reno vint prendre place entre eux et Sigel, qui, appuyant lui-même à droite, se déploya au nord de la route, un peu en arrière de Groveton. A sa gauche, Reynolds demeura seul au sud de cette route, près de Grove-

ton et, par conséquent, fort en avant du Bald-Hill. Les deux divisions de Mac Dowell furent séparées : Ricketts alla à droite soutenir Kearney; King se plaça à droite de Reynolds et en avant de la ligne de Sigel. Enfin Porter, ramené de la position excentrique où il était demeuré immobile la veille, vint fortifier le centre, où ses soldats, plus frais que leurs camarades, étaient destinés à jouer ce jour-là le rôle principal. Ainsi, au moment où toutes les forces ennemies, arrivant sur le champ de bataille, permettaient à Lee d'étendre sa ligne et que, refusant sa propre gauche, il menaçait d'autant plus celle de Pope, celui-ci, obligé, par l'affaiblissement de ses troupes, de resserrer leur front, dégarnissait justement cette aile. Une telle concentration ne pouvait, dans ces circonstances, se faire sans quelque désordre. C'est ainsi que Porter vint, à l'insu de Sigel, se placer en avant de ce dernier, qui se trouva trop loin de lui pour le soutenir efficacement, et trop près pour être à l'abri des projectiles ennemis.

Vers une heure, la fusillade sur la gauche fédérale vint interrompre le silence lugubre qui régnait depuis la veille au soir sur ce sanglant champ de bataille. Malgré la réunion de toute son armée, Lee n'avait pas jugé le moment opportun pour prendre l'offensive ;

en effet, sûr de ses communications, et sachant son adversaire à court de vivres, il avait tout intérêt à obliger celui-ci à l'attaquer dans des positions défensives. Mais il ne songeait guère à se retirer, et les fédéraux ne devaient pas tarder à s'en apercevoir.

Après avoir tâté l'ennemi pendant quelque temps, Pope se décida enfin à l'aborder vigoureusement par le centre. Mac Dowell, qui commandait en chef de ce côté, lança le corps de Porter contre la droite de Jackson. Ce corps, affaibli, dit-on, par le départ de la brigade de Griffin, que Pope accuse d'avoir quitté le champ de bataille, au point du jour, pour se retirer à Centreville, comptait cependant encore sept ou huit mille hommes, tous vétérans de la campagne précédente, conduits par deux officiers éprouvés, les généraux Sykes et Morell. Ils chargèrent avec impétuosité. Mais l'espace ouvert qu'ils avaient à traverser se trouvait enfilé par la colline où le colonel Lee avait placé ses huit batteries ; et, du haut de ce bastion naturel qu'elles occupaient, elles flanquaient toute la partie de la ligne de Jackson attaquée par Porter. Aussi, dès que Longstreet vit l'attaque qui menaçait son collègue, au lieu de lui envoyer le tardif secours de quelques régiments, il

concentra, à moins de quatre cents mètres, le feu de toute cette artillerie sur les bataillons déployés des fédéraux qui lui prêtaient le flanc. Le carnage fut terrible dans les rangs de ces vaillants soldats; la troisième ligne put seule atteindre les positions de Jackson, mais elle était déjà décimée et fut facilement repoussée. Vers quatre heures et demie, tout le corps de Porter, épuisé par une lutte inégale, se repliait en désordre sur Sigel, qui s'était massé derrière lui. Comme les jours précédents, l'attaque des fédéraux avait été faite par un seul corps, sur un seul point, et l'ennemi avait pu leur opposer des forces supérieures.

C'était le moment que le chef confédéré attendait pour prendre l'offensive sur toute la ligne; et il le fit avec cet ensemble qui avait toujours manqué à ses adversaires. A peine Sigel s'est-il déployé afin de couvrir la retraite de Porter, que déjà les soldats de Jackson l'attaquent avec fureur. Longstreet s'ébranle à son tour, et une lutte générale s'engage à droite et à gauche de la grande route. Le petit corps de Sigel, réduit à six ou sept mille hommes, et la division King, affaiblie par le combat de la veille, supportent le premier effort du combat. Ricketts, rappelé en toute hâte de la droite, arrive à leur secours.

Reynolds, à gauche de la route, se soutient avec peine. En effet, il ne s'agit plus de poursuivre l'ennemi, comme Pope l'avait prescrit, mais bien de résister à ses assauts. Tout le corps de Longstreet, qui a été à peine engagé la veille, s'avance en débordant, au delà de la route, la gauche fédérale. Les deux brigades de Hood, suivies par celle d'Evans, ont donné sur cette route le signal de l'attaque. Wilcox, avec trois brigades confédérées, se déploie à sa gauche; Kemper, puis Jones, avec leurs divisions, à sa droite. Anderson, qui arrive de Gainesville, soutient cette grande attaque. Tandis que le combat sévit près de Groveton, l'extrême droite de Longstreet, ne trouvant personne devant elle, se dirige vers la grande route, pour couper les communications de l'armée fédérale. En vain celle-ci a étendu et affaibli sa ligne pour se couvrir de ce côté : Reynolds, qui se trouvait à gauche de Porter, a été détaché, quelques heures auparavant, pour occuper le Bald-Hill, qui commande la route ; il a été renforcé par Ricketts et une brigade de Sigel ; il n'est resté, pour former près de Groveton le centre gauche des fédéraux, qu'un millier d'hommes environ, la brigade Warren, du corps de Porter. Son jeune chef, avec cet instinct de la guerre qui l'a toujours distingué, n'a pas attendu d'ordres pour la placer sur le point le plus

important de la ligne, que Reynolds venait de dégarnir en se portant vers le Bald-Hill. Dans cette position, Warren avait, durant la grande attaque de Porter, couvert obstinément le flanc gauche de son chef. Mais l'échec de ce dernier l'obligea à se replier avec le reste du corps. Cependant les soldats de Jackson ne poursuivent pas loin leur succès. Ils ont cruellement souffert dans les combats précédents, et Lee, comptant sur leur vigueur, ne les a pas renforcés. Il a pu, de la sorte, masser toutes ses forces sur son aile droite, qui doit porter à l'ennemi le coup décisif. Aussi, tandis qu'au centre King et une partie du corps de Sigel se maintiennent assez facilement au milieu d'une fusillade intermittente, le combat s'échauffe de plus en plus au sud de la route, où les fédéraux sont vivement pressés. Il est cinq heures du soir; Sigel détache de ce côté la brigade Milroy; mais, mal postée, elle ne peut arrêter les assaillants, et Reynolds, qui, comme nous l'avons dit, forme l'extrême gauche, perd enfin une partie de l'arête du Bald-Hill. La brigade Mac Lean, placée auprès de lui, se trouve par là découverte et exposée à un feu d'enfilade; les confédérés en profitent, et une charge vigoureuse les rend maîtres de toute cette hauteur. C'est en vain que Sigel envoie, pour la reprendre, la brigade

Koltes, qui monte bravement à l'assaut. Elle est repoussée après avoir vu tomber son chef. Du point qu'ils occupent, les confédérés dominant la route, prennent à revers l'aile gauche et le centre de leur adversaire et menacent ses communications avec le pont de pierre. Les fédéraux sont obligés de se retirer, en toute hâte, pour ne pas perdre cette ligne de retraite indispensable. En effet, Longstreet poursuit son succès. Son artillerie, postée sur les hauteurs, balaye la grande route ; ses troupes s'avancent et se préparent déjà à enlever la colline que couronne la maison Henry. Mais, en cet instant, elles sont arrêtées par la brigade d'infanterie régulière de Buchanan, qui justifie, par sa solidité inébranlable sous un feu terrible, la réputation des troupes d'élite dont elle est composée. Elle est bientôt renforcée par celle de Towers, de la division Ricketts, qui lutte d'ardeur avec elle. Reynolds revenant en ligne, ses deux brigades, sous Meade et Seymour, se joignent à ces troupes pour former un noyau autour duquel se groupent des régiments, des batteries, qui, au milieu du désordre, ont conservé leur organisation. Pendant ce temps, l'aile droite fédérale avait soutenu, avec quelque avantage, un combat assez vif ; mais elle se voit obligée de suivre le mouvement de retraite de la gauche, sous peine de

rester isolée. Elle se replie sur le gué du Bull-Run, situé entre Sudeley-Springs et le pont de pierre, qui avait été découvert l'année précédente par Sherman. Il est six heures du soir.

En arrêtant le mouvement offensif de Longstreet, les vaillants défenseurs de la maison Henry ont sauvé l'armée fédérale d'un immense désastre. Ils tiennent jusqu'à la nuit, qui vient bientôt couvrir de ses ombres la retraite de Pope. Pendant que Banks ramène de Bristow à Union-Mills la plus grande partie des bagages de l'armée, celle-ci profite de l'obscurité pour passer le Bull-Run : au point du jour, elle était massée tout entière aux environs de Centreville, où elle rencontra enfin Franklin, avec environ huit mille soldats.

Ce fut pour elle une nuit pleine d'épreuves. Ses pertes étaient grandes en tués, en blessés, en prisonniers, en matériel pris ou détruit : dix-huit pièces de canon et six mille fusils étaient au pouvoir de l'ennemi. Mais l'armée était surtout découragée, et, l'on peut dire, désorganisée. Près de la moitié de son effectif manquait à l'appel, et ceux qui restaient sous les drapeaux, épuisés par les marches et les combats, n'avaient pas même ce stimulant qui ranime jusqu'à leur dernier souffle l'ardeur des soldats : la confiance dans leurs chefs. Les funestes effets des combinaisons stratégiques

conçues à Washington ne s'étaient pas fait attendre. Les forces fédérales, éparpillées, avaient succombé devant un adversaire qui savait se concentrer à temps et qui n'hésitait jamais. La campagne, commencée par l'armée de Virginie à mi-chemin entre Richmond et Washington, n'avait duré que quinze jours. Transportée par l'audace de Jackson aux environs de la capitale unioniste, elle se terminait sur le fatal champ de bataille de Manassas, et les deux armées fédérales, réunies ou trop tôt ou trop tard, toujours privées de l'avantage du nombre par les ordres contradictoires qu'elles recevaient, allaient être ramenées en désordre sur le terrain même que la plupart de leurs soldats avaient quitté cinq mois auparavant à la suite de Mac Clellan.

L'armée confédérée avait payé cher son succès : elle était trop fatiguée pour entreprendre une poursuite que la nuit, les gués dangereux du Bull-Run, et enfin la bonne tenue de l'arrière-garde fédérale, auraient rendue difficile. Mais, dès le lendemain matin, Lee songea à recueillir les fruits de sa victoire, en menaçant Washington. Tel était, par un fatal enchaînement, le résultat des alarmes qui, à l'heure décisive, avaient fait refuser à Mac Clellan le corps de Mac Dowell. Pour n'avoir pas su risquer quelque chose au

moment opportun, lorsque la ville de Washington n'avait rien à craindre, M. Lincoln voyait, deux mois après, Lee marcher sur sa capitale à la tête d'une armée victorieuse.

En effet, dès le 31 au matin, l'infatigable Jackson était de nouveau en route. Les forces fédérales étaient réunies à Centreville, Lee chargeait encore une fois son lieutenant de se jeter sur les communications de Pope, bien sûr d'obliger ainsi ce dernier à se retirer jusque sous les canons des forts qui entouraient Washington. Passant le Bull-Run à Sudeley-Springs, et décrivant un vaste détour à gauche, Jackson atteignit la grande route, dite de Little-River, qui, au sortir de Fairfax-Court-House, se détache de celle de Gainesville et de Warrenton pour se diriger vers Aldie à l'ouest-nord-ouest. Il marcha sur Fairfax et, malgré un violent orage, il atteignit le même soir le hameau de Chantilly, où il bivaqua : il se trouvait déjà de nouveau sur le flanc et presque sur les derrières des fédéraux établis à Centreville. Durant ce temps, Stuart, avec sa cavalerie, avait passé le Bull-Run au pont de pierre, où il avait eu un engagement avec l'arrière-garde de Pope, et il observait de près tous les mouvements de l'ennemi. Longstreet franchissait la rivière derrière lui.

Les fédéraux, au contraire, demeuraient immobiles à Centreville. Ils avaient enfin trouvé les vivres et les munitions dont ils avaient un si impérieux besoin et qui étaient venus depuis Washington sous la protection du corps de Franklin. Faute de cavalerie pour les escorter, les voitures avaient été obligées de suivre l'allure de son infanterie. Il fallait distribuer ces approvisionnements, réorganiser les corps, rallier les traînards et les égarés qui remplissaient les bois et couvraient les routes; il fallait surtout donner aux hommes épuisés le repos qui leur était indispensable. Il semblait d'ailleurs que Pope, trouvant Franklin à Centreville et devant voir arriver Sumner dans la journée du 31, pouvait s'y maintenir indéfiniment. Il allait, en effet, avoir avec lui près de 63,000 hommes. Les anciens ouvrages confédérés avaient été retournés et complétés par les soins de Mac Clellan, quelques mois auparavant. Ils furent occupés par Porter au nord, par Franklin autour du village même et par Sigel au sud. En seconde ligne étaient placés Heintzelman et Reno. Banks eut ordre de se porter beaucoup plus au sud, pour observer les passages inférieurs du Bull-Run. Sumner devait, dès qu'il arriverait, couvrir la droite en s'étendant jusqu'à Chantilly, pendant que Mac Dowell formerait la

réserve sur la route de Fairfax - Court - House.

La cavalerie fédérale n'avait plus un cheval en bon état, et ne pouvait éclairer l'armée. Sumner n'atteignit que fort tard, le 31, la position de Centreville et ne put, par conséquent, pousser jusqu'à Chantilly. Il en résulta que Jackson s'établit tranquillement dans ce village, à l'insu de Pope, qui découvrit seulement le 1^{er} septembre au matin le mouvement qui menaçait gravement sa droite. Maître de Chantilly et d'une belle route sur laquelle ses colonnes pouvaient se déployer, le général confédéré était plus près de Fairfax que les fédéraux établis à Centreville, et il allait encore une fois se placer entre eux et Washington. Pope comprit qu'il n'avait pas un moment à perdre pour conjurer ce danger: il évacua Centreville en toute hâte, afin de couvrir le point menacé, en se mettant à cheval sur les deux routes de Little-River et de Warrenton. Hooker rétrograda de Centreville jusqu'à Fairfax, rallia toutes les troupes qui s'y trouvaient et reprit la route de Little-River dans la direction de Chantilly, en passant par Germantown. Mac Dowell et Franklin prirent position en arrière, à sa gauche, dans l'angle des deux routes. Reno, quittant avant Fairfax la route de Warrenton, vint ranger son corps à gauche de la division Hooker. Celle de

Kearney, qui composait avec cette dernière le corps de Heintzelman, suivait Reno de près et se trouva placée de manière à prolonger sa gauche. Plus à gauche encore, les corps de Sumner, de Sigel et de Porter couvraient la route de Warrenton. Enfin Banks escortait le convoi qui se dirigeait sur Alexandria.

Jackson, de son côté, s'était remis en marche vers Fairfax ; mais ses soldats, fatigués et affamés, ne pouvaient plus faire de longues étapes. Aussi ne rencontra-t-il que le soir la droite fédérale postée sur la route de Little-River, à mi-chemin entre Chantilly et Germantown ; cette route traverse à angle droit un ravin, borné à l'est par une colline, appelée Ox-Hill, qui se prolonge fort loin au nord et au sud du point de passage de la route. Cette colline, couverte par le ravin, offrait une excellente position, qui avait été occupée par les divisions Hooker, Stevens et Reno : ces deux dernières sous les ordres de Reno, qui remplaçait Burnside dans le commandement du 9^e corps. C'est là que Jackson les trouva vers cinq heures du soir. Après une canonnade inutile contre Hooker, qui est à cheval sur la route, il déploie, à droite de cette route, ses trois divisions : Starke, puis Lawton, et enfin D. H. Hill à l'extrémité de sa ligne. Hill engage bientôt le combat, sous

une pluie abondante, et lance à l'attaque de la gauche fédérale les brigades Branch et Fields; mais Reno les attend de pied ferme et les repousse en désordre. Les autres brigades de la même division, sous Gregg, Pender et Thomas, arrivent à leur secours avec une partie des troupes de Lawton. Sous ce nouvel effort, la petite division de Stevens finit par plier, son chef est tué, ses officiers sont décimés. Elle se retire en désordre et celle de Reno est obligée de suivre son mouvement. Hooker est trop loin pour les soutenir. Heureusement Kearney, qui, nous l'avons dit, suivait Reno, arrive en ce moment avec sa division : voyant le péril, il presse le pas de ses soldats et place la brigade Birney dans la brèche que la défaite de Stevens vient d'ouvrir entre Reno et Hooker. Il s'avance seul plus à droite, pour chercher une position d'où ses troupes puissent donner la main à ce dernier; mais, emporté par son ardeur et trompé par le crépuscule, il se trouve entouré d'ennemis et tombe frappé à mort. Ainsi se termina cette noble et brillante carrière, qui avait eu pour début, quinze ans auparavant, la charge intrépide du capitaine de dragons contre les portes de Mexico. Kearney n'avait peut-être pas toutes les qualités d'un général en chef, du moins n'eut-il jamais

l'occasion de les montrer ; mais c'était un admirable lieutenant. Vigilant, infatigable, toujours prêt à aller de l'avant, il ne pouvait supporter l'inaction ; le combat était son élément : lorsque les balles commençaient à siffler, sa figure d'oiseau de proie et son œil clair prenaient une expression résolue qui inspirait confiance à tous ceux qui l'entouraient. Il était naturellement frondeur et caustique ; mais il rachetait par un esprit élevé et un cœur généreux les défauts de son caractère. Souvent en querelle avec ses chefs, il savait se faire adorer de ses inférieurs, et fut toujours fidèle à ses amis personnels, parmi lesquels l'auteur est fier de pouvoir se compter. Philippe Kearney se place au premier rang parmi les plus illustres victimes de cette guerre fratricide, à côté de Mac Pherson, de Sedgewick, de Bayard, de Reno, de Richardson, et de leurs vaillants adversaires S. Johnston, Jackson, Stuart et A. P. Hill.

Sa mort jeta quelque trouble dans la ligne fédérale ; mais l'obscurité vint bientôt interrompre le combat et réduire à des proportions insignifiantes le succès de Jackson.

Cependant Pope ne crut pas pouvoir se maintenir dans la position défensive qu'il avait prise. Le découragement de ses soldats avait fini par le gagner.

Les deux armées du Potomac et de Virginie étaient enfin réunies dans ses mains ; mais leur nombre ne servait de rien, car les plus braves en étaient venus à ne considérer une nouvelle bataille livrée sous sa direction que comme une inutile boucherie : triste situation pour un chef auquel on avait à reprocher bien des erreurs, mais dont la vaillance et l'activité ne pouvaient être mises en doute par personne. Soldats et officiers réclamaient instamment leur ancien général : celui qui avait fait d'eux une armée, et qui, malgré ses revers, n'avait jamais attiré sur eux un pareil désastre.

Mac Clellan cependant était interné à Alexandria, retenu loin de la bataille par les ordres de Halleck ; et, quoique toujours nominalelement chef de l'armée du Potomac, il avait à peine deux ou trois aides de camp autour de lui. Il avait envoyé jusqu'à sa dernière ordonnance pour escorter les munitions destinées à Pope. Mais un nouvel appel fut fait à son patriotisme et à ses talents militaires, lorsque le désastre de l'armée fédérale parut enfin tel qu'il était, dépouillé des voiles dont les dépêches de Pope l'avaient d'abord entouré. En effet, celui-ci, après avoir annoncé à Halleck qu'il « avait fortement éreinté l'ennemi, sans perdre ni un canon, ni une

voiture,¹ » lui écrivit, quelques heures après, que son armée courait risque d'être entièrement détruite², lui demandant de la rappeler à Washington pour la réorganiser; et, le 2 septembre au matin, sans laisser à Jackson le temps de renouveler l'attaque, il se replia sur plusieurs colonnes vers la capitale fédérale. Ce même jour, M. Lincoln se décida enfin à confier à Mac Clellan, avec le commandement des défenses de Washington, la tâche difficile de réparer les désastres causés par les fautes d'autrui. L'ancien chef de l'armée du Potomac, allant aussitôt au-devant de ses compagnons d'armes, les trouva qui marchaient tristement et lentement, au milieu de longues colonnes de blessés, d'écloppés, de traînardes de toute espèce : il était difficile pour lui de reconnaître, dans cette armée en déroute, les belles divisions qu'il avait ramenées, quinze jours auparavant, des bords du James. Il en reçut le commandement le 2 septembre des mains de Pope, auquel la faveur de Halleck et une juste appréciation de son courage personnel firent attribuer dans le nord-ouest des fonctions mili-

1. Dépêche de Pope à Halleck, Centreville, 30 août, 9^h 45 du soir.

2. Dépêche de Pope à Halleck, Centreville, 31 août, 10^h 45 du matin.

taires moins lourdes que celles qu'il venait de quitter.

Cependant, tout en cédant à la nécessité qui l'avait contraint de recourir au seul homme capable de le sauver, le gouvernement de la Maison-Blanche s'était exécuté de mauvaise grâce; il s'était borné à placer sous sa direction les forts de Washington, et les troupes réunies dans le rayon de leurs feux. Il faut croire que, cette nomination ayant été imposée par l'esprit d'équité et le bon sens de M. Lincoln aux autorités du ministère de la guerre, celles-ci cherchèrent à la restreindre le plus possible. On ne peut expliquer autrement ce fait étrange, que le général Mac Clellan reprit, sur la demande verbale du Président, le commandement de son ancienne armée sans en avoir été régulièrement investi. En effet, l'ordre du 2 septembre, qui limitait son autorité à l'enceinte de la capitale, ne fut ni modifié ni remplacé par de nouvelles instructions officielles, lorsqu'il conduisit l'armée à la rencontre de Lee. Les devoirs qui lui étaient imposés à cette heure critique, ne lui permirent pas de réclamer contre une omission, trop grave cependant pour qu'il pût l'attribuer au trouble qui régnait alors à Washington. Mais si, au lieu de remporter la victoire, il avait éprouvé un échec dans cette dangereuse entreprise, les ennemis qu'il avait au ministère n'auraient-

ils pas profité de l'irrégularité de ses pouvoirs pour en faire contre lui un chef d'accusation? Les motifs futiles qui servirent plus tard de prétexte pour motiver sa destitution donnent à l'historien impartial le droit de le supposer.

Quoi qu'il en soit, la seule pensée de Mac Clellan, en retrouvant ses soldats, fut de leur assurer le plus promptement possible les moyens de reprendre des forces et du courage. Il ramena chacun des corps dans les anciennes positions qu'ils avaient occupées durant le long hiver de 1861 à 1862. Porter et Sigel s'établirent à Halls-Hill, Mac Dowell à Uptons-Hill, Franklin et Heintzelman près d'Alexandria, Couch près du Chain-Bridge, et Sumner au fort Albany. Si tant de braves gens n'avaient pas manqué à l'appel, on aurait pu croire que la pénible campagne qui avait conduit l'armée jusque sous les murs de Richmond n'était qu'un rêve. En effet, tout était à recommencer; et, chose plus triste encore, cette dure expérience ne devait même pas profiter aux autorités de Washington ¹.

1. Les rapports confédérés donnent les chiffres suivants pour les pertes faites par l'armée de Lee, depuis le 23 août jusqu'au 2 septembre : corps de Longstreet, 4,725 hommes; corps de Jackson, 4,387; total, 9,112. Il nous a été impossible de trouver des rensei-

gnements complets sur les pertes de l'armée fédérale pendant le même temps. Il est probable que le désordre qui suivit la défaite, et la promptitude avec laquelle l'armée reprit la campagne sous Mac Clellan, ne permirent pas à tous les chefs de corps de relever exactement ces pertes. Nous n'avons que celles de Sigel, qui s'élevèrent à 1,983 hommes. Comme son corps ne comptait que trois petites divisions sur les seize qui furent engagées dans ces quelques jours, on peut évaluer, sans exagération, les pertes de Pope à une quinzaine de mille hommes.

La bataille des 29 et 30 août est quelquefois désignée par le nom de Groveton. Quoique cette appellation soit plus juste, nous lui avons laissé le nom de Manassas, qui a été généralement adopté par les vainqueurs. Un certain nombre d'auteurs fédéraux en font une seconde bataille du Bull-Run; mais il nous a semblé qu'il valait mieux réserver ce nom exclusivement à celle du 21 juillet 1861, qui seule fut vraiment livrée sur les bords de ce ruisseau.

CHAPITRE III

HARPERS-FERRY.

L'émotion était extrême à Washington. On peut se figurer quelles devaient être alors les alarmes de ceux qui, trois mois auparavant, avaient déjà tremblé pour la sûreté de la capitale à la simple nouvelle de la défaite de Banks. Ils pensaient bien que, cette fois, les confédérés ne renouvelleraient pas la faute qu'ils étaient supposés avoir commise l'année précédente, et qu'ils poursuivraient l'armée vaincue jusque dans les jardins de la Maison-Blanche. En réalité, ces alarmes étaient vaines. Les grands ouvrages élevés par l'armée du Potomac mettaient Washington à l'abri d'un coup de main. Lee n'avait pu suivre, avec le gros de ses troupes, la retraite de Pope. Celui-ci, en effet, se repliait sur ses dépôts, tandis que l'armée confédé-

rée avait absolument besoin de se ravitailler avant de reprendre l'offensive. Aussitôt que Lee sut l'ennemi campé sous le canon des forts de Washington, il porta ses regards ailleurs et rappela les faibles avant-postes qui seuls avaient suivi la retraite des fédéraux.

Sa victoire lui avait ouvert les portes du Maryland. Dès le 3 septembre, il mit son armée en mouvement vers Leesburg et se prépara à passer le Potomac.

Ce passage était un grand événement pour la cause des confédérés. Ils abandonnaient la défensive pour prendre enfin le rôle offensif. Au point de vue strictement militaire, cette résolution était peut-être téméraire : elle pouvait compromettre les résultats de la brillante campagne qui venait de conduire l'armée de la Virginie septentrionale des bords du Rappahannock à ceux du Potomac. Cette campagne l'avait laissée dans un état de dénûment qui semblait devoir lui imposer un temps d'arrêt. Vivres, équipements, chaussures, munitions, tout lui manquait à la fois ; les routes étaient couvertes d'écloppés, les vides faits par de sanglantes batailles n'avaient pu être remplis. Enfin, en portant la guerre sur le territoire ennemi, Lee allait se priver des grands avantages que la défensive avait jusqu'alors assurés à

sa cause. Il est vrai qu'il ne regardait pas le Maryland comme un pays ennemi. État à esclaves, les hommes politiques du Sud le considéraient comme appartenant de droit à leur confédération, et les militaires comptaient y rencontrer les mêmes sympathies qui les avaient si puissamment aidés en Virginie. Les émigrés du Maryland, réfugiés dans les rangs de l'armée de Lee, avaient fait croire à ce général, malgré sa perspicacité, que des milliers de volontaires se rangeraient autour de lui, dès qu'il paraîtrait sur le sol de leur État, et que cette terre, encore vierge des horreurs de la guerre, ravitaillerait son armée beaucoup mieux que les dépôts lointains de Richmond. D'ailleurs, en présence de la grande armée qui se reformait à Washington, l'invasion du Maryland était peut-être le seul moyen de protéger la Virginie. En menaçant les États du Nord, Lee empêchait le gouvernement fédéral de renforcer l'armée du Potomac, et les qualités dont ses généraux et ses soldats venaient de donner la preuve lui permettaient de tenter la fortune. S'il n'avait rencontré d'autres adversaires que ceux qu'il venait de vaincre, s'il n'avait eu à déjouer que la stratégie du général Halleck ou de M. Staunton, une grande victoire, le blocus et peut-être même la prise de Washington, auraient pu cou-

ronner son audacieuse entreprise. D'autre part, pour soutenir le courage des populations du Sud, qui commençaient à souffrir cruellement, il fallait transporter les charges de la guerre sur le territoire ennemi : il fallait que le Nord vît, à son tour, ses moissons ravagées, ses bestiaux enlevés, ses fermes réduites en cendres. On croyait même que son ardeur belliqueuse ne résisterait pas à une telle épreuve. La voix unanime de l'armée réclamait cette invasion, comme la récompense de ses travaux. Enfin la situation des confédérés vis-à-vis de l'Europe leur conseillait de saisir l'occasion pour frapper un coup qui eût un grand retentissement au delà de l'Atlantique. On n'a pas oublié qu'à cette époque le gouvernement français, répudiant toutes les traditions de la politique nationale, accordait ouvertement ses sympathies aux ennemis de l'Union américaine ; et que, sous le nom, tantôt de reconnaissance, tantôt de médiation, il avait déjà voulu plusieurs fois intervenir en leur faveur. La sagesse du gouvernement anglais, qui refusa de s'associer à ces démarches, avait empêché la France de s'engager dans une aussi funeste politique. Mais les nombreux amis des confédérés ne désespéraient pas d'entraîner l'Angleterre dans cette voie, et de leur assurer ainsi l'appui de ces deux grandes puissances

européennes. Ils ne demandaient pour cela à leurs clients qu'un succès dont on pût habilement tirer parti : une victoire remportée au delà du Potomac leur aurait permis d'affirmer que le Nord, battu sur son propre sol, ne pourrait jamais conquérir les vastes États rebelles à ses lois.

Dès le 3 septembre, Lee tournait donc vers le Potomac ses têtes de colonne. Le pays où il allait porter la guerre, composé de presque tout le Maryland et d'une partie de la Pennsylvanie, est compris entre le Potomac au sud et le Susquehannah au nord ; il est borné à l'est par la baie de Chesapeake, qui reçoit les eaux de ces deux fleuves. Il se compose de deux contrées fort distinctes. La partie orientale, légèrement ondulée, fertile et bien cultivée, comprend, pour un tiers, les comtés méridionaux de la Pennsylvanie ; le reste forme le bas Maryland, pays riche en esclaves et, par conséquent, sympathique aux confédérés. La partie occidentale est montagneuse ; les Alléghanies, après s'être abaissés pour laisser passer le Potomac, reprennent leur direction du sud-ouest au nord-est en longues arêtes parallèles. Les vallées qu'ils renferment de ce côté sont le pendant de celle de la Shenandoah ; les crêtes et les gorges qu'on y rencontre reproduisent exactement celles du

Blue-Ridge. Le Maryland occidental est un triangle qui occupe la partie inférieure de cette région ; il est étroitement lié à la Pennsylvanie par ses intérêts et ses mœurs, et les habitants des montagnes, colons venus des États libres, demeuraient fidèles à l'Union, comme ceux de la Virginie occidentale.

Une marche sur Baltimore devait bien tenter le chef confédéré. Baltimore, la grande ville esclavagiste, n'était maintenue que par la force sous les lois fédérales. Elle avait, presque seule, fourni tous les volontaires qui prétendaient représenter le Maryland dans l'armée confédérée. Enfin sa possession, même momentanée, en interceptant tous les chemins de fer qui menaient à Washington, isolait cette ville et pouvait peut-être la faire capituler. Quel immense effet, en deçà et au delà de l'Atlantique, si M. Lincoln, son ministère et son congrès, s'étaient trouvés bloqués dans leur capitale, et séparés du pays qu'ils gouvernaient ! Mais Lee résista à cette tentation. Mac Clellan, tenant à Washington la corde de l'arc que devaient décrire les confédérés, pouvait les devancer sur n'importe quel point entre le bas Potomac et Baltimore. En marchant sur cette ville, Lee lui donnait donc l'occasion de prendre position d'avance et de livrer une bataille défensive.

Il préféra s'engager dans la partie montagneuse du pays. En suivant cette direction, et en remontant le Potomac, il s'éloignait de l'armée fédérale, sans cesser cependant de menacer les États du Nord : s'il renonçait à tenter un coup sur Baltimore, il se rapprochait de la Pennsylvanie, de Harrisburg, capitale de cet État, des grands districts miniers qu'il possède et de son principal réseau ferré ; il conservait de faciles communications par la vallée de la Shenandoah, il était protégé par les arêtes parallèles des Alléghanies ; il obligeait enfin son adversaire à le suivre et à prendre l'offensive. Attaqué par les fédéraux, s'il parvenait à les battre, il pouvait les ramener jusque sous les murs de Washington, et, l'armée du Potomac une fois isolée des États du Nord, ces États étaient livrés sans défense sérieuse à l'invasion.

Jackson, après avoir donné un jour de repos à ses troupes, avait quitté Ox-Hill le 3 septembre. Le 5, il passait le Potomac au gué de Whites-Ford, non loin de Leesburg. Les soldats confédérés, réduits à une véritable misère par la campagne qu'ils venaient de faire, saluaient le sol du Maryland comme une terre promise. En atteignant la rive, leurs musiques jouaient l'air national du pays qu'ils croyaient venir délivrer :

Maryland! o my Maryland! et tous y répondaient en chœur. Le silencieux Jackson lui-même céda à l'enthousiasme général. Il voyait réaliser enfin le rêve qu'il avait formé depuis le début de la guerre. Jetant plus loin leurs regards, ses soldats et lui se représentaient les riches campagnes de la Pennsylvanie, dont ils se croyaient déjà maîtres. Illusions de peu de durée. Dès le lendemain, il trouva dans la petite ville de Frederick, au lieu d'une ovation, l'accueil le plus froid. Situé sur le revers oriental du Blue-Ridge, Frederick est à la limite du bas Maryland. Non loin de là, le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio passe un affluent du Potomac, le Monocacy. Jackson occupa la rive droite de cette rivière avec ses trois divisions, de manière à couvrir la marche de l'armée contre les attaques qui pouvaient venir de Washington ou de Baltimore. Le 8, toute l'armée se trouvait sur la rive gauche du Potomac; Lee était venu, à son tour, mettre son quartier général à Frederick. Il adressa de là une proclamation au peuple du Maryland pour lui expliquer l'invasion d'un État qu'il voulait traiter en ami, quoiqu'il ne se fût pas légalement adjoint à la confédération, et pour obtenir, par un appel à ses sentiments, les secours, en hommes et en matériel, dont il avait un si grand besoin. Dans ce style noble et simple

dont il avait le secret, et qui contrastait avec les violences de langage de M. Davis, il se présentait comme un libérateur, mais déclarait ne vouloir en rien contraindre les volontés de l'État souverain dont il foulait le sol. Le peuple du Maryland prit sa parole au pied de la lettre, et ne bougea pas. Les familles des émigrés lui témoignèrent seules une bruyante sympathie. Si la majorité était indifférente, le parti unioniste était nombreux et ne cachait pas ses sentiments, tandis que les rares sécessionnistes, peu enchantés de la visite de libérateurs affamés, et prévoyant leur prochain départ, ne voulaient pas se compromettre par des démonstrations en leur faveur. Les confédérés, étonnés de cet accueil, accusèrent naturellement leurs frères du Maryland de lâcheté et de trahison.

Lee toutefois ne perdait pas son temps. Pour menacer la Pennsylvanie, en s'éloignant de Washington, il fallait qu'il s'appuyât sur la vallée de la Shenandoah, cette route flanquée de deux gigantesques murailles parallèles, qui s'enfonce jusque dans le cœur de la Virginie. Au moment de la bataille de Manassas, elle était occupée, à son extrémité septentrionale, par douze ou treize mille fédéraux, dont quatre mille à Winchester sous le général White, et le reste à Har-

pers-Ferry sous le colonel Miles. Dès le 3 septembre, à la nouvelle de la marche de Lee sur le Potomac, White évacuait Winchester et se retirait à Martinsburg. Miles et lui s'étaient trouvés coupés de Washington par les troupes de Jackson, qui avaient passé le fleuve aux environs de Leesburg. Mais ils n'avaient qu'à le traverser eux-mêmes et à entrer dans le Maryland pour éviter d'être enveloppés par l'ennemi et pour se joindre aux forces qui s'organisaient, à son approche, sur les frontières de la Pennsylvanie. Une fois l'armée confédérée sur l'autre rive du Potomac, Martinsburg et Harpers-Ferry n'avaient plus aucune valeur et ne protégeaient plus rien, le chemin de fer qui les traverse n'ayant même aucune importance pour les confédérés, puisqu'il ne suivait pas la direction de leur marche envahissante. Toutes les troupes qui restaient sur la rive virginienne étaient donc sûres d'être coupées, bloquées et promptement faites prisonnières, sans autre avantage que d'inquiéter pendant quelques jours les communications de Lee. Aussi les confédérés ne s'en occupaient-ils même pas, bien convaincus qu'elles ne seraient pas assez imprudentes pour s'attarder sur la rive droite du Potomac. Mais ils avaient compté sans le général Halleck. Celui-ci avait conservé son autorité directe sur les troupes de White et de Miles ; et

il leur avait prescrit de défendre Harpers-Ferry à tout prix, quoi qu'il arrivât. Il attachait à la possession de ce point une importance difficile à expliquer. Il prétendait garder les clefs du Maryland, après que la porte avait été enfoncée. Dès que Lee apprit à Frederick que les fédéraux s'obstinaient à occuper Harpers-Ferry, il résolut de profiter de cette étrange imprudence. C'était le 9 septembre. Jusqu'alors l'armée du Potomac avait observé ses mouvements sans les inquiéter sérieusement. Il avait le droit de la croire encore trop mal remise de la dernière campagne pour pouvoir prendre une vigoureuse offensive. Placé entre elle et la garnison de Harpers-Ferry, cette dernière était complètement à sa merci. Au lieu de laisser, pour l'observer, un détachement, qui aurait affaibli son armée, il pouvait, en déployant des forces considérables, tenter de l'accabler avant que Mac Clellan fût venu à son secours. Il résolut, pour atteindre ce grand résultat, de suspendre, pendant quelques jours, son mouvement vers le nord.

Toute l'armée reçut l'ordre de se mettre en marche, le lendemain 10, dans la direction du haut Potomac : elle tournait ainsi le dos à Washington, abandonnant Frederick et la ligne du Monocacy. Lee

entrait dans la partie montagneuse du Maryland. La chaîne du Blue-Ridge, qui se termine au-dessous du confluent de la Shenandoah et du Potomac à Harpers-Ferry, est prolongée, au nord de ce dernier fleuve, par celle de South-Mountain; à l'ouest de cette chaîne se trouve une large vallée qui est la contrepartie de celle de la Shenandoah, et dont les eaux, coulant en sens opposé, descendent aussi au Potomac et forment deux petites rivières parallèles, le Conecocheague, qui se jette dans le Potomac à Williamsport, et l'Antietam, dont l'embouchure est un peu au-dessous de Sharpsburg. Le fleuve est aisément guéable près de ces deux bourgs durant la belle saison. Au centre de la vallée se trouve la petite ville de Hagerstown, à la tête d'une ligne de chemin de fer qui appartient au réseau de la Pennsylvanie. Cette ligne remonte au nord par Chambersburg, entre dans une nouvelle vallée, dont les eaux, encore encaissées par les Alléghanies, se dirigent vers le Susquehannah, et atteint enfin ce fleuve en face de Harrisburg. A Chambersburg, un embranchement inachevé se détache vers l'ouest, dans la direction de Gettysburg; mais il ne dépassait pas alors le pied des collines que gravissait la route importante de Wheeling à Philadelphie. En s'engageant dans la vallée de l'Antietam,

Lee mettait entre Mac Clellan et lui les défilés de South-Mountain. Les deux principaux passages, dont le plus septentrional s'appelle Turners-Gap, et l'autre, à dix kilomètres plus au sud, Cramptons-Gap, sont traversés par deux routes, qui partent toutes les deux du village de Middletown sur le versant oriental de la montagne. La première conduit à Boonesboro, et de là à Williamsport et Hagerstown ; la seconde à Rohresville, où elle se bifurque pour remonter, d'un côté, à Sharpsburg et descendre, de l'autre, à Harpers-Ferry par Pleasant-Valley. Une troisième route quitte Middletown, dans la direction du sud, longe le flanc oriental des montagnes, et les contourne en serrant le cours du Potomac jusqu'à Harpers-Ferry. Entre le fleuve et les grands rochers qui le bordent, se trouve un espace, de quelques mètres seulement, où serpentent ensemble un canal, un chemin de fer et une route. Une poignée d'hommes suffit pour fermer cette gorge alpestre, et, de la rive opposée, quelques canons tirant par-dessus les eaux bouillonnantes du fleuve, peuvent couvrir la route de mitraille.

A l'entrée du défilé, tandis que le Potomac se précipite en coupant à angle droit les montagnes qui semblent se dresser pour lui barrer le passage,

la Shenandoah, longeant le pied de ces montagnes, vient mêler ses eaux aux siennes pour profiter de la même ouverture et franchir avec lui la barrière qu'elle côtoie depuis sa source. Au-dessus de leur confluent, et dans une situation très-pittoresque, la petite ville de Harpers-Ferry est assise en amphithéâtre sur les dernières pentes d'une colline dont le sommet se trouve à deux ou trois kilomètres de là, et qui, sous le nom de Bolivar-Heights, s'étend d'un fleuve à l'autre. Ces pentes sont entièrement dominées par les deux tronçons de la chaîne principale, qui, au sud et au nord de la brèche du Potomac, s'élèvent à plus de six cents mètres au-dessus des eaux du fleuve. Les hauteurs du nord, qui forment l'extrémité du South-Mountain, sont connues sous le nom de Maryland-Heights, et celles du sud, qui terminent le Blue-Ridge, sont appelées Loudon-Heights. Elles sont placées comme deux vigies, ayant à leurs pieds Harpers-Ferry, les mamelons de Bolivar, toutes les routes qui conduisent à la ville et les deux fleuves qui l'enserrent. Leur possession est donc indispensable à la défense de Harpers-Ferry, qui, par lui-même, n'est qu'une impasse, fatale à quiconque s'y laisse acculer. C'est dans cette impasse que Lee avait résolu de prendre Miles et sa petite armée.

Il prescrivit à Jackson de marcher sur Boonesboro, puis de se rabattre à gauche, de repasser le Potomac à Sharpsburg, et d'enlever Martinsburg et sa garnison, pour fermer, de ce côté, la retraite aux fédéraux. A Longstreet, qui le suivait, il enjoignit de s'arrêter près de Boonesboro et d'attendre, avec les bagages de toute l'armée, que la reddition de Harpers-Ferry permit de reprendre le mouvement vers la Pennsylvanie. Les divisions d'Anderson et de Mac Laws, sous la direction de ce dernier, reçurent l'ordre de quitter Middletown et de marcher rapidement par la route qui mène à Harpers-Ferry en longeant les Maryland-Heights, afin d'arriver à temps pour s'emparer de ces hauteurs. La division de Walker, passant le Potomac plus bas, devait se rendre maîtresse des Loudon-Heights et compléter ainsi l'investissement de Harpers-Ferry. Enfin celle de Hill avait pour mission de fermer la marche de l'armée, en se repliant sur Boonesboro par Turners-Gap. Ainsi Lee divisait son armée en deux parties : la première, composée de six divisions, investissait Harpers-Ferry, tandis que la seconde, comprenant quatre autres divisions, marchait, dans une direction opposée, sur Boonesboro et Hagerstown; il comptait qu'un prompt succès lui permettrait de ne pas prolonger cette dangereuse sépa-

ration. Harpers-Ferry devait être entouré, le 12 au soir, par des forces si considérables qu'il espérait que Jackson s'en emparerait le lendemain 13, et, se mettant en marche immédiatement après, pourrait rejoindre le reste de l'armée, dès le 14, à Hagerstown ou à Boonesboro.

L'état dans lequel la bataille de Manassas avait laissé l'armée fédérale justifiait la manœuvre hardie du général sudiste. En effet, en reprenant, le 3 septembre, le commandement de cette armée, Mac Clellan avait entrepris une tâche immense. Il fallait donner confiance à une troupe découragée, rétablir son organisation, remettre la discipline en vigueur, récompenser les uns, retirer aux autres leurs commandements; et accomplir cette transformation au milieu d'une campagne active et en présence d'un adversaire tel que Lee. Le nom seul de Mac Clellan suffit presque à rendre du cœur à ses anciens soldats. Il obtint, dès le premier instant, cette franche coopération que Pope réclamait en vain de ses subordonnés. Le reste se fit en marchant, en combattant. Effectivement, dès le 3, l'armée du Potomac, pour suivre de loin les mouvements de l'ennemi, commençait, aux environs de Washington, à passer sur la rive gauche du fleuve. Comme nous l'avons dit, la marche des confédérés

vers le nord ne lui permettait plus de se borner à couvrir la capitale, et l'obligeait à entreprendre une campagne offensive, afin de protéger Baltimore et de dégager le Maryland. Toutefois le plan des envahisseurs n'était pas assez nettement dessiné pour que Mac Clellan fût libre de s'éloigner de Washington à leur suite ; car ils pouvaient encore, à la rigueur, repasser le fleuve et en descendre brusquement la rive droite pour faire un retour imprévu sur la capitale fédérale. Une telle manœuvre était peu vraisemblable ; mais M. Lincoln et le général Halleck croyaient fermement que l'invasion du Maryland n'était qu'une simple feinte de l'ennemi : ils recommandaient à Mac Clellan de protéger le siège du gouvernement, et ils lui reprochaient déjà, comme une dangereuse imprudence, d'avoir fait avancer son armée de quelques kilomètres pour observer l'ennemi. Cependant cette armée, échelonnée sur la rive gauche du Potomac, ne suivait que de fort loin, et en faisant de petites étapes, dans la direction du Monocacy, les confédérés, qui, de leur côté, semblaient menacer de moins en moins la capitale unioniste. Enfin, le 7 septembre, Mac Clellan, reconnaissant la futilité des alarmes qui l'avaient retenu jusqu'alors, n'écouta plus ces timides conseils, et, se

mettant définitivement en campagne, il porta son quartier général à Rockville, sur la route de Frederick. La réorganisation de l'armée était à peu près accomplie. Les corps d'armée, réduits par la campagne précédente à la valeur de divisions ou même de simples brigades, avaient reçu de nouveaux régiments, qui ramenaient leur effectif à un chiffre de douze à vingt mille hommes chacun. Laissant dans Washington tous les régiments non embrigadés et les corps de Sigel, de Heintzelman, ainsi qu'une partie de ceux de Keyes et de Porter, qui avaient, plus que les autres, besoin de se refaire, Mac Clellan prit avec lui cinq corps d'armée. Ses forces se trouvèrent ainsi divisées en deux portions. Il resta dans la capitale environ 72,000 hommes, dont la moitié au moins se composait d'anciens soldats; ce chiffre, qui doit paraître énorme, lorsque l'on songe que l'ennemi ne menaçait déjà plus Washington, était une concession nécessaire aux inquiétudes du gouvernement. L'autre portion, l'armée active, se composait du 1^{er} corps, enlevé à Mac Dowell et donné à Hooker, du 2^e et du 6^e, toujours commandés par Sumner et par Franklin, du 9^e sous Reno, du 12^e, qui, de Banks, avait passé entre les mains du vieux général Mansfield, et enfin des deux divisions Sykes.

et Couch, détachées des corps de Porter et de Keyes. Elle comptait 87,164 hommes de toutes armes. Mac Clellan la partagea en trois : l'aile droite, comprenant le 1^{er} et le 9^e corps, fut donnée à Burnside; Sumner commanda le centre, composé du 2^e et du 12^e; enfin le 6^e, et les divisions Couch et Sykes, cette dernière appartenant au corps de Porter, formèrent provisoirement la gauche sous Franklin.

La partie du Maryland que les fédéraux allaient traverser est très-accidentée et boisée; mais les routes y sont nombreuses et praticables. Aussi chaque corps put suivre un chemin différent, la gauche le long du Potomac, le centre dans la direction de Frederick, et la droite plus au nord, de manière à se rapprocher de Baltimore. Le 9 septembre, au moment où Lee se préparait à investir Harpers-Ferry, l'armée du Potomac occupait, par sa gauche et son centre, la ligne du Seneca, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'à Middlebrook, et refusait sa droite vers Brookville. C'était le 10 que Lee avait ébranlé son armée dans la direction de Harpers-Ferry. Le lendemain 11, Mac Clellan hâta la marche de la sienne, et, rassuré désormais à l'endroit de Baltimore, il poussait en avant son aile droite; le 12, celle-ci entra dans la ville de Frederick, après un léger engagement

avec l'arrière-garde ennemie. Le 13, toute l'armée avait passé le Monocacy, et la plus grande partie se trouvait concentrée aux environs de Frederick. A ce moment, Lee, suivant les routes de Harpers-Ferry et de Hagerstown, avait déjà placé les défilés du South-Mountain entre son armée et celle de Mac Clellan. Mais ce dernier ne pouvait encore pénétrer les desseins de son adversaire : voulait-il masquer derrière ces défilés une rapide invasion de la Pennsylvanie, ou bien, selon le plan que lui prêtait le général Halleck, allait-il, au contraire, redescendre la rive droite du Potomac pour paraître inopinément sous les murs de Washington? Quelque improbable que fût la seconde supposition, les dépêches qu'il recevait de son chef hiérarchique lui prescrivaient si formellement de se préparer à cette éventualité, qu'il ne pouvait la négliger dans ses calculs. Pour qui n'était pas informé de l'imprudence commise par Miles en s'enfermant dans Harpers-Ferry, le brusque mouvement de Lee de l'est à l'ouest était inexplicable. Mais, en cet instant, un heureux hasard vint subitement révéler à Mac Clellan tous les desseins de son adversaire et lui marquer clairement la conduite à suivre. Arrivant le 13 au matin à Frederick, on lui remit un chiffon de papier ramassé sur le coin

d'une table dans la maison qui avait servi de quartier général au confédéré D. H. Hill. L'en-tête imprimé : « Quartier général de l'armée de la Virginie septentrionale, » avait fortuitement attiré l'attention d'un officier, qui, en dépliant cette feuille froissée, en avait bien vite reconnu l'importance capitale pour sa cause. Ce n'était, en effet, rien de moins que l'ordre de marche détaillé du grand mouvement qui devait faire tomber Harpers-Ferry, ordre que Lee avait envoyé, le 9 au soir, à tous ses chefs de corps, et que, par une funeste négligence, Hill avait perdu en quittant Frederick. Mac Clellan était maître de tous les plans de son adversaire, il avait vu dans son jeu, il le surprenait au moment où, comptant sur l'incertitude dont il se croyait entouré, il divisait son armée et risquait une manœuvre périlleuse pour atteindre un résultat important. L'occasion était belle, mais en même temps le danger était pressant ; car il était évident que Miles, dont les fédéraux n'avaient plus de nouvelles, allait se laisser cerner sur la rive droite du Potomac. Il fallait donc, d'une part, prévenir la prise de Harpers-Ferry, et, d'autre part, attaquer l'armée confédérée avant qu'elle pût se réunir. Il était tard, sans doute, puisque c'est ce jour-là même que Harpers-Ferry devait être attaqué. Mais sa nombreuse

garnison était en état de résister assez longtemps, et, pour peu qu'elle retardât ainsi l'exécution du plan de Lee, celui-ci était surpris au milieu de ce mouvement avec une armée divisée. Les troupes fédérales se mirent immédiatement en marche vers Middletown. De là, Franklin, appuyant au sud-ouest avec la gauche, devait enlever le passage de Turners-Gap, descendre rapidement Pleasant-Valley sur les pas de Mac Laws, attaquer vigoureusement ce dernier avec toutes ses forces, dégager la garnison de Harpers-Ferry, et enfin, sans perdre un instant, emmener cette garnison avec lui, pour venir, par Rohresville, rallier le reste de l'armée. Pendant ce temps, Burnside, ouvrant la marche et se dirigeant au nord-ouest, par la route de Middletown à Boonesboro, forcerait le col de Cramp-ton-Gap, suivi par le corps de Sumner et la division Sykes. Après avoir traversé la montagne, ces forces devaient attaquer Longstreet et D. H. Hill, que Mac Clellan espérait surprendre ainsi loin de Jackson et des 30,000 hommes réunis autour de Harpers-Ferry. Le général fédéral n'avait pas cru pouvoir engager Franklin dans la route plus courte de Middletown à Harpers-Ferry par le bord du Potomac, car, comme nous l'avons dit, elle était facile à défendre;

mais un coup d'œil sur la carte fera voir les grands résultats sur lesquels il avait droit de compter, si la garnison de Harpers-Ferry faisait seulement une honorable résistance. En effet, Mac Laws, seul sur la rive gauche du fleuve et séparé par ses eaux de Jackson et de Walker, ne pouvait résister à Franklin, et celui-ci, après avoir débloqué Harpers-Ferry, se trouvait placé de manière à interdire à Jackson le passage du Potomac, et à le devancer sur le champ de bataille où toute l'armée fédérale réunie devait attaquer Lee, privé de plus d'un tiers de ses forces. Un critique qui ne tiendrait pas compte de l'état dans lequel Mac Clellan avait trouvé les troupes dont Pope lui avait laissé le commandement pourrait lui reprocher peut-être d'avoir perdu dans l'exécution de ce plan quelques heures, auxquelles l'incapacité des défenseurs de Harpers-Ferry devait donner une importance décisive. Mais, au lieu de blâmer un si mince retard, l'histoire impartiale rendra justice, nous en sommes convaincus, aux résultats vraiment extraordinaires qu'il avait obtenus par son activité, la lucidité de ses ordres et le prestige de son nom, en conduisant à la poursuite d'un ennemi vainqueur les bandes en déroute qu'il avait ralliées dix jours auparavant en vue de la capitale. Il ne pouvait les faire

marcher avec la régularité de vétérans exercés, et il n'était pas toujours possible à ses lieutenants, malgré leur zèle, de se conformer ponctuellement aux ordres qu'il leur donnait. Il s'ensuivit que, le 13 au soir, Sumner n'avait pas quitté Frederick, qu'un seul corps de l'aile droite, celui de Reno, avait atteint Middletown, tandis que la plus grande partie de l'aile gauche était encore sur les rives du Monocacy. L'exécution du grand mouvement ne commença réellement que le 14 au matin. La marche des têtes de colonne de l'armée ennemie n'avait pas échappé à Lee, et leur arrivée, le 13 au soir, à Middletown lui fit sentir le danger qui le menaçait. Comptant sur la lenteur des fédéraux, et sur le secret dont il croyait avoir entouré ses opérations, il n'avait pas voulu distraire une partie de ses troupes pour défendre les défilés de South-Mountain, et de simples arrière-gardes avaient été laissées dans ces passages par les corps qui les avaient traversés dans leur marche divergente sur Harpers-Ferry et Hagerstown. Mais le 14, dès le point du jour, le général confédéré s'empressait de les occuper de nouveau en force, et il avait la bonne fortune d'y devancer le gros de l'armée fédérale, qui manqua ainsi l'occasion de s'en emparer sans coup férir. Tandis que Mac Laws, déjà arrivé sur les rives du Potomac,

renvoyait en arrière la plus grande partie de sa division, avec l'ordre de défendre, à tout prix, Cramp-ton-Gap, jusqu'à ce que Harpers-Ferry eût capitulé, la division Hill, suivie par tout le corps de Longstreet, revenait en hâte à Turners-Gap.

Reno, parti de Middletown le 14, au point du jour, arrivait de bonne heure au pied de ce défilé, que Hill occupait seul encore avec moins de six mille hommes. Situé entre les deux villages de Middletown et de Boonesboro, à cinq kilomètres de l'un et à trois de l'autre, Turners-Gap, ou Frogs-Gap, est une gorge profonde qui s'ouvre dans l'arête du South-Mountain. Après s'être élevée d'environ deux cents mètres sur des pentes assez raides, la route s'engage dans la gorge, où elle serpente entre des côtes abruptes de cent à cent cinquante mètres de haut. Cette brèche étroite peut être défendue par une poignée d'hommes; mais, l'arête qu'elle traverse n'étant pas inaccessible, c'est sur celle-ci, et non dans le défilé même, que se trouve la véritable défense du passage. A seize cents mètres au nord de la route, la crête du South-Mountain se relève et forme un mamelon escarpé qui domine tous les environs; puis elle se partage et enserme un vallon qui forme, en se creusant, un obstacle de plus en plus considérable entre les deux lignes de hauteurs. Deux

routes, l'une au nord du défilé, dite de Hagerstown, l'autre au sud, dite de Sharpsburg, gravissent, d'échelon en échelon, l'arête orientale, s'élevant à travers des pentes pierreuses, des côtes boisées, de grandes clairières en pâturages, et permettent ainsi d'éviter la première partie de la gorge. Mais la clef de toute la position est le mamelon situé au nord ; car il domine également les deux arêtes, tandis que toute attaque par le sud oblige de les enlever successivement.

C'est cependant de ce côté que les fédéraux, mal renseignés, abordèrent l'ennemi. Entre neuf et dix heures, la division du général Cox, composée de troupes de l'Ohio, et dite du Kanawha, parce qu'elle venait de la Virginie occidentale, arriva sur le terrain. C'était la tête de colonne du corps de Reno. La droite de Hill, qui défendait l'arête au sud du défilé, n'était formée que par la brigade Garland ; mais son infériorité numérique était compensée par les avantages défensifs du terrain qu'elle occupait. Toutefois, après une assez longue et inutile canonnade, Cox l'attaqua vigoureusement, en cherchant surtout à déborder sa droite. Les fédéraux escaladent, sous un feu très-vif, des pentes découvertes, où ils font de grandes pertes. Ils atteignent, à gauche d'abord, puis au centre, sur le chemin de Sharpsburg, le som-

met de la crête. Garland revient à la charge et leur en dispute la possession. Mais il est tué, et ses soldats sont rejetés en désordre dans le vallon qui sépare les deux arêtes. La seconde était alors à la merci des fédéraux, car Hill n'avait que bien peu de monde pour la défendre, et, s'ils avaient pu pousser leur succès, le défilé tombait dès lors entre leurs mains. Mais Cox était encore seul sur le terrain : ses troupes avaient cruellement souffert, et il s'arrêta pour attendre du renfort. Il permit ainsi aux soldats de Garland de se reformer sur la crête opposée et donna à une partie du corps de Longstreet, qui approchait en pressant le pas, le temps de venir renforcer la division Hill. Bientôt même les confédérés reprirent l'offensive ; mais leurs tentatives contre Cox furent vaines.

Vers deux heures, Reno est arrivé sur le champ de bataille, avec sa seconde division sous Wilcox. Le corps de Hooker le suit de près. Mac Clellan et Burnside dirigent en personne les mouvements de leurs soldats. Reno place Wilcox à la droite de Cox, à l'extrémité de l'arête, d'où il domine les profondeurs du défilé, et, en même temps, Mac Clellan ordonne à Hooker de prendre au nord de la route et d'attaquer, avec une de ses divisions, la gauche ennemie, qui occupe la route de Hagerstown et le mamelon qui com-

mande tout le champ de bataille. Cependant, avant que toutes les troupes aient pu prendre leurs positions, l'ennemi renouvelle le combat et attaque avec violence la division Wilcox, qui est en train de se déployer. Il ouvre le feu à cent cinquante mètres, d'une manière si imprévue que la ligne fédérale est jetée un moment dans un grand désordre, et que même plusieurs canons sont abandonnés par leurs artilleurs. Mais, lorsque les confédérés s'avancent pour prendre ces pièces, le 79^e New-York et le 17^e Michigan reviennent à la charge, et les culbutent. Ce retour offensif faisait d'autant plus d'honneur à ces deux régiments que le second était composé de soldats qui n'avaient qu'un mois de service. A la faveur de ce succès, Wilcox reforme sa division et s'empare du terrain disputé, non sans en payer cher la possession : Pendant ce temps, Hooker a conduit à l'ennemi la division Meade (anciennement Reynolds) ; la division Hatch (anciennement King), se forme sur sa gauche ; celle de Ricketts, qui suit à distance, s'étendra, si cela est nécessaire, à l'extrême droite. Il est quatre heures : Mac Clellan donne le signal d'une attaque générale. Toute la ligne s'ébranle, mais elle rencontre une vigoureuse résistance, car Longstreet est arrivé avec une partie de son corps d'armée, et il veut à tout

prix empêcher les assaillants de déboucher à l'ouest du South-Mountain avant que Harpers-Ferry se soit rendu, avant que Lee ait pu rassembler son armée divisée. Cependant les fédéraux, plus nombreux, pleins d'ardeur, et habilement conduits, l'emportent bientôt de toutes parts. A gauche, l'effort principal est fait par la division Wilcox, qui enlève les pentes au-dessus de la grande route; elle est soutenue par la division Sturgis, et, plus tard, par celle de Rodman, toutes deux appartenant au corps de Reno. Toutefois, de ce côté, le succès des unionistes n'est pas décisif, car ils ne sont pas maîtres de la seconde arête, au pied de laquelle ils se battent encore aux approches de la nuit. Mais le terrain qu'ils ont conquis au nord du champ de bataille les rend maîtres du passage. En effet, Meade, à droite, et Hatch, à gauche de la route de Hagerstown, ont tout enlevé devant eux. Le combat a été vif, on s'est fusillé de près, on a escaladé des pentes abruptes; longtemps arrêtée dans une clairière remplie de roches, derrière lesquelles s'abritent les tirailleurs ennemis, la division Hatch a enfin surmonté tous les obstacles. Au centre, Gibbon s'est élevé, par la grande route, jusqu'à l'entrée du défilé, et a engagé un combat où il a fini par avoir l'avantage. Enfin la première arête a

été conquise, ainsi que le mamelon qui la commande. La seconde arête, dominée aussi, est donc tournée, et, avec elle, toute la position de Longstreet. Quelques heures de jour encore, et Mac Clellan, qui voit déjà arriver le corps de Sumner, pourrait passer la montagne et infliger à son adversaire un échec irréparable. Mais il est sept heures du soir et nous sommes au 14 septembre : l'obscurité enveloppe bientôt les vallons et les crêtes du South-Mountain. On combat encore à gauche, et les fédéraux font en cet instant une perte sensible. Reno, brave et intelligent officier, est tué par un tirailleur ennemi ; mais, de part et d'autre, l'on ne peut plus gagner de terrain, et, peu à peu, le feu s'éteint dans les ombres de la nuit. Bientôt après, Sumner, passant en première ligne, vient remplacer les troupes de Burnside sur le terrain qu'elles avaient conquis.

Le combat de Turners-Gap avait coûté aux fédéraux 312 hommes tués, 1,234 blessés et 22 prisonniers ; aux confédérés, à peu près autant de tués et de blessés, et, de plus, quinze ou seize cents prisonniers. C'était pour Mac Clellan un succès important, qui rendait confiance à ses soldats, et lui ouvrait, en même temps, l'entrée de la vallée de l'Antietam, où il espérait atteindre son adversaire avant que Jackson fût revenu

de Harpers-Ferry. S'il avait pu commencer plus tôt la bataille, il eût fait éprouver à Hill isolé un échec bien plus sérieux, et, maître avant la fin du jour des passages du South-Mountain, il aurait définitivement prévenu la jonction de ses adversaires. Mais le général fédéral ne pouvait prévoir les défaillances qui allaient amener la reddition prématurée de Harpers-Ferry, et il avait le droit de se féliciter sans réserve du résultat obtenu, de la victoire incontestable qu'il venait de remporter.

Franklin cependant, avec l'aile gauche de l'armée, avait eu aussi à forcer le passage des montagnes, et, à la même heure où la lutte était ardente autour de Turners-Gap, il avait livré, à Cramptons-Gap, un combat analogue.

Il arrivait à midi au village de Burkettsville, au pied de ce défilé, qu'il trouvait occupé par trois brigades de la division Mac Laws, sous les ordres de Howell Cobb, ancien membre du Congrès, bien connu dans les luttes politiques qui avaient précédé la guerre civile. Là aussi, c'était par la crête praticable du South-Mountain qu'il fallait enlever le passage, que l'on ne pouvait aborder directement par la route. Les confédérés étaient établis sur cette crête, bien décidés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Franklin déploya les deux petites divisions qui seules étaient avec lui, Slocum à droite de la route et Smith à gauche. Un mur de pierre, qui s'étendait à la base des montagnes, servit d'abord de point d'appui à la ligne confédérée. Délogé de cet abri, Cobb reforme ses soldats sur la crête, où il est appuyé par son artillerie; mais celle-ci ne peut empêcher les fédéraux d'atteindre le sommet. La brigade Bartlett, de la division Slocum, soutient le principal effort et fait les pertes les plus sensibles. Les fédéraux finissent par s'emparer de toutes les positions ennemies; maîtres du passage de Cramptons-Gap, que Cobb a naturellement abandonné avec les hauteurs qui le commandent, ils débouchent dans Pleasant-Valley. Descendant rapidement cette vallée, leurs têtes de colonne bivouaquent à la nuit, à cinq kilomètres seulement des Maryland-Heights, cette position dominante, sur la rive gauche du Potomac, que les défenseurs de Harpers-Ferry auraient dû conserver à tout prix et où Franklin avait le droit de s'attendre à leur donner la main. Cet espoir allait être bien cruellement déçu. Le brillant combat de Cramptons-Gap avait coûté aux deux faibles divisions Slocum et Smith cent-quinze tués, quatre cent seize blessés et seulement deux prisonniers. Les pertes des confédérés, qui

s'étaient vaillamment défendus, étaient considérables aussi et, de plus, ils laissaient aux mains de leurs adversaires quatre cents prisonniers, un canon et trois drapeaux. Comme à Turners-Gap, le succès des fédéraux eût sans doute été plus complet s'il avait été remporté un peu plus tôt. Si, gagnant quelques kilomètres la veille au soir, Smith et Slocum étaient arrivés de bonne heure devant Cramptons-Gap, si Couch, les suivant de plus près, avait, par son intervention, abrégé le combat, Franklin serait peut-être parvenu, le soir même du 14, en vue de Harpers-Ferry, et sa présence à cet instant aurait bien changé le dénouement du triste drame qui s'y jouait. Mais, nous l'avons déjà dit, l'expression de ce regret, au point de vue du succès de l'armée fédérale, ne saurait, sans injustice, devenir un reproche contre ses chefs, qui avaient sur les bras la double tâche de faire marcher et de réorganiser leurs bataillons. Les deux combats de Turners-Gap et de Cramptons-Gap, ayant été livrés le même jour et non loin l'un de l'autre, prirent le nom commun de bataille du South-Mountain. Le total des pertes de cette première rencontre sur le sol du Maryland était pour les fédéraux de deux mille cent un et pour les confédérés d'environ quatre mille hommes.

Pour faire comprendre les péripéties de la partie dont Harpers-Ferry était l'enjeu, il nous faut raconter en détail les mouvements des confédérés, et, pour cela, revenir de quelques jours en arrière. Nous avons vu Lee former, le 9 septembre, ses plans pour l'investissement de cette place et ébranler toute son armée le 10 au matin. Tandis que Longstreet, suivi par les bagages, par les parcs de l'armée et enfin par la division Hill, s'acheminait vers Boonesboro, Mac Laws se dirigeait sur les Maryland-Heights, Walker passait le Potomac de manière à s'emparer des Loudon-Heights, enfin Jackson, faisant un grand détour, traversait le fleuve à Williamsport et le redescendait par la rive droite, pour fermer ainsi le cercle qui allait entourer Harpers-Ferry. Mais ces mouvements compliqués éprouvèrent un jour de retard, malgré l'énergie des officiers chargés de les exécuter, et ce jour pouvait assurer le salut des unionistes. En effet, Jackson avait été obligé de déployer son armée sur la rive droite du Potomac, afin de couper toute retraite à la garnison de Martinsburg, qui, sans cela, se serait échappée vers l'ouest. Il avait ainsi organisé une sorte de grande battue à travers la basse vallée de Virginie, poussant devant lui tous les détachements fédéraux, et les obligeant à s'entasser dans

l'impasse de Harpers-Ferry. Mais ce ne fut que le 13, à onze heures du matin, qu'il parut devant les pentes de Bolivar-Heights. La veille, Walker s'était établi sur les Loudon-Heights, qu'il avait trouvés inoccupés; Mac-Laws, d'autre part, était arrivé le 12, assez tard, au pied des Maryland-Heights : il n'avait pu engager ce soir-là qu'une inutile fusillade avec les fédéraux qui y étaient postés, et avait été obligé de remettre l'attaque au lendemain. Le 13, jour où Mac Clellan trouvait l'ordre de marche de Lee, les troupes fédérales resserrées dans Harpers-Ferry atteignaient le chiffre de quatorze mille hommes, dont deux mille cavaliers, avec soixante-treize canons. A l'approche de Jackson, le général White, qui avait rassemblé à Martinsburg tous les détachements disséminés dans la vallée de la Shenandoah, les avait ramenés à Harpers-Ferry et s'était mis sous les ordres du colonel Miles, qui commandait ce poste. Avec cette petite armée, Miles n'avait rien à craindre de ses adversaires ; car, maître du pont de bateaux qui reliait Harpers-Ferry à la rive opposée, il pouvait concentrer toutes ses forces sur les Maryland-Heights et s'y maintenir presque indéfiniment. Il aurait pu même attaquer Mac Laws avec une grande supériorité numérique et peut-être l'écraser avant que Jackson, séparé

de son lieutenant par le fleuve, eût pu le secourir. Mais, dès l'abord, l'incapacité de Miles et la faiblesse de ses subordonnés vinrent jeter le trouble dans la défense et le découragement dans tous les cœurs. A peu de distance des Maryland-Heights se trouve un défilé très-difficile, appelé Solomons-Gap, où l'on aurait pu arrêter Mac Laws fort longtemps. Miles ne voulut pas l'occuper. Il n'avait rien fait pour fortifier les Maryland-Heights, quoique, avant la campagne de la péninsule, des instructions spéciales de Mac Clellan eussent déjà prescrit cette mesure; il ne fournit même pas les outils nécessaires pour improviser des parapets, et se contenta de laisser en ce lieu le colonel Ford, avec deux ou trois mille hommes, sans lui donner aucune direction. Prenant au pied de la lettre les ordres de Halleck, il s'enferma obstinément dans la ville même de Harpers-Ferry; et, pour s'y mieux concentrer, il ne craignit pas de sacrifier les Maryland-Heights, qui en sont la citadelle.

Le samedi 13, au matin, Mac Laws attaqua cette position. L'arête du South-Mountain, en s'abaissant vers le Potomac, forme des échelons successifs. Le dernier, qui commande le fleuve en face de Harpers-Ferry, porte seul le nom de Maryland-Heights. A une certaine distance en arrière, se trouve une crête

plus élevée, qui se prolonge au nord jusqu'à Solomons-Gap. Les fédéraux avaient coupé cette crête par un épaulement de bois, construit à la hâte. L'extrémité septentrionale n'était occupée que par un poste insignifiant, que Mac Laws culbuta en s'emparant du défilé. Il suivit la crête, rencontra les fédéraux accourus au-devant de lui, et les repoussa en désordre jusque dans leurs retranchements. Après avoir reçu quelques renforts, il reprit l'attaque vers neuf heures du matin. Les unionistes, protégés par l'épaulement, infligent d'abord aux assaillants des pertes sensibles; mais bientôt ils cèdent à une honteuse panique et s'enfuient vers l'échelon inférieur, en livrant à l'ennemi la position qu'il leur était facile de défendre indéfiniment. Ford chercha en vain à la reprendre: ses soldats ne purent gravir, sous le feu de l'ennemi, les pentes que leurs camarades venaient de descendre si rapidement. Néanmoins il demeura maître des Maryland-Heights; et ses adversaires, ne profitant pas de l'avantage ainsi conquis, laissèrent passer le reste de la journée sans l'inquiéter sérieusement: Mac Laws ne voulait pas s'avancer trop loin avant d'être sûr que Jackson était devant Bolivar. Bien lui en prit, car, durant la nuit, il reçut de Lee l'avis de la marche de Mac Clellan et l'ordre de disputer aux fédéraux le

passage des montagnes. Il envoya donc Cobb, avec une grande partie de ses forces, à Cramptons-Gap, où nous l'avons vu combattre Franklin dans la journée du 14, et il resta lui-même pour observer Harpers-Ferry avec le nombre de troupes strictement nécessaire pour occuper les hauteurs dont il s'était si facilement emparé la veille. Cependant, par une étrange coïncidence, au moment même où l'approche de Mac Clellan empêchait Mac Laws de saisir la proie qu'il tenait presque dans ses mains, les Maryland-Heights étaient spontanément abandonnés par leurs défenseurs. Durant la nuit du 13 au 14, tandis que des ordres supérieurs arrêtaient le mouvement de Mac Laws, Ford, de son côté, ramenait à Harpers-Ferry ses soldats, étonnés et humiliés d'une aussi funeste retraite. La plus grande partie de la journée du 14 se passa néanmoins sans que Mac Laws sortît de la position conquise la veille. Les Maryland-Heights restèrent ainsi inoccupés entre les deux armées, et quelques soldats fédéraux purent les gravir impunément pour ramener les quatre canons qui avaient été abandonnés au moment de la retraite. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que Mac Laws se décida enfin à s'établir sur la hauteur; il y plaça quelques pièces légères, moins pour prendre

part au combat engagé sur l'autre rive que pour pouvoir annoncer sa présence à Jackson.

Celui-ci, en effet, attendait, depuis le 13, pour commencer le combat, que l'investissement de Harpers-Ferry fût complet, et que toute issue fût fermée à ses défenseurs. Ses officiers du corps des signaux avaient jusque-là agité en vain leurs petits drapeaux : aucune réponse n'était venue des Maryland-Heights. Dès que Mac Laws se fut montré, Jackson donna l'ordre de tâter l'extrême gauche des ouvrages de Bolivar. Mais, avant qu'on pût tenter un assaut décisif, il fallait que Walker eût hissé ses canons sur les sommets escarpés des Loudon-Heights. Cette première attaque ne fut donc pas poussée à fond. Cependant, vers le coucher du soleil, Jackson, profitant de ce que la ligne de défense établie par l'ennemi sur la crête des Bolivar-Heights était fort étendue, et, par conséquent, assez faible, enleva une grande partie de ces hauteurs. Durant la nuit, il y plaça lui-même la plupart de ses canons de campagne ; le reste, traversant la Shenandoah, s'établissait au pied des Loudon-Heights de manière à prendre à revers les fédéraux, que l'infanterie allait aborder de front entre les deux rivières. Lorsque le soir vint étendre sur les défenseurs de Harpers-Ferry ses ombres protectrices,

la situation était, on le voit, bien périlleuse ; toutefois il leur restait encore une chance de salut ; car ils pouvaient prolonger leur résistance au moins pendant une partie de la matinée du lendemain, et, au prix de quelques sacrifices, ils auraient ainsi assuré leur délivrance. Mais un ennemi invincible était dans leurs rangs : le désordre et le découragement ôtaient toute présence d'esprit aux chefs, toute force à cette troupe encore nombreuse. Elle était vaincue avant d'avoir combattu. Durant la soirée, Walker avait réussi à placer ses batteries sur les Loudon-Heights, et, dès que le jour parut, il ouvrit, en même temps que Mac Laws, un feu plongeant sur Harpers-Ferry, dont l'amphithéâtre semblait disposé exprès pour leur servir de cible ; Jackson, de son côté, canonait les batteries fédérales des Bolivar-Heights. Il n'en fallait pas davantage pour mettre fin à une lutte si mollement soutenue. Le bombardement n'avait pas duré une heure que Miles rassemblait déjà ses chefs de corps et annonçait la résolution de capituler. Tous l'approuvèrent. Cependant la situation était si loin d'être désespérée que, la veille au soir, toute la cavalerie fédérale avait pu sortir tranquillement de la place par la rive gauche du fleuve. Passant entre Mac Laws et le reste de l'armée confédérée, elle avait gagné la Pennsylvanie, en en-

levant même sur son chemin un convoi du corps de Longstreet. Si les 11,500 hommes qui, après son départ, étaient encore réunis à Harpers-Ferry avaient suivi la même route, Mac Laws n'aurait pu leur barrer le passage, et il leur eût suffi de faire quelques pas pour donner la main à Franklin. Celui-ci, en effet, n'était plus séparé d'eux que par quatre ou cinq kilomètres, et il ne cessait de tirer le canon d'alarme afin de leur annoncer son approche.

Mais l'écho lointain de cette voix amie était étouffé sous les éclats de l'artillerie confédérée, qui redoublait d'ardeur afin de décider la capitulation de Harpers-Ferry avant l'arrivée des secours dont elle connaissait l'approche. Il y eut, là une de ces questions d'heures, de minutes même, auxquelles parfois est suspendue l'issue des plus grands événements. Si Miles eût tenu la parole donnée à Mac Clellan le 13 au soir; si, comme il le lui avait fait dire par un officier qui traversa les lignes ennemies, il avait tenu jusqu'au 15 au soir, il aurait vu paraître, sur les Maryland-Heights, les têtes de colonne de Franklin, chassant devant elles la faible troupe de Mac Laws; et les défenseurs de Harpers-Ferry, se joignant à ce corps d'armée, auraient augmenté son effectif de plus de dix mille hommes. Mais Miles semblait avoir hâte de con-

sommer lui-même son désastre, et, avant huit heures du matin, il hissait le drapeau blanc. Heureusement pour lui, il ne survécut pas à cette honte. Les confédérés, ne voyant pas le signal de la reddition, tirèrent encore quelques boulets, et le dernier vint frapper à mort ce malheureux officier.

Jackson, appuyé contre un arbre, dormait profondément quand A. P. Hill, s'approchant de lui, le secoua pour lui présenter le général fédéral White, qui venait traiter de la capitulation. « Sans conditions, » murmura Jackson, et il reprit immédiatement son sommeil à peine interrompu. Les fédéraux étaient tellement désorganisés et découragés, que cette réponse était pour eux un ordre qui ne se pouvait discuter. Avant midi, les confédérés entraient dans Harpers-Ferry et recevaient comme prisonniers de guerre 11,583 hommes, avec leurs armes et 73 canons. Harpers-Ferry était la contre-partie de Donelson. Cet événement n'eut pas pour les fédéraux les mêmes conséquences désastreuses que la capitulation de Buckner pour les confédérés ; mais, s'il ne leur fit pas perdre sans retour un État tout entier, il les priva d'une occasion peut-être unique d'infliger à l'armée de Lee une défaite irréparable.

CHAPITRE IV

L'ANTIÉTAM.

Le 15 septembre au matin, tandis que Franklin reprenait sa marche vers Harpers-Ferry, ignorant le désastre que nous venons de raconter, Mac Clellan pressait le pas des longues colonnes qui franchissaient les gorges ensanglantées de Turners-Gap. L'ennemi avait abandonné, durant la nuit, les positions que l'obscurité seule lui avait permis de conserver la veille, et D. H. Hill, précédé par Longstreet, se repliait à la hâte vers Boonesboro. Ce village est situé au point où la route de Middletown, après être descendue de Turners-Gap, se divise en quatre branches : l'une la prolonge à l'ouest-nord-ouest, vers Williamsport ; une

autre, se dirigeant au sud-ouest, atteint le Potomac près de Sharpsburg; la troisième, au nord-ouest, conduit à Hagerstown; enfin la dernière, au sud-est, est celle de Rohresville. Les trois premières traversent l'Antietam, qui, de Hagerstown au Potomac, coule directement vers le midi; les collines qui bordent cette petite rivière sont parallèles aux arêtes du South-Mountain; elles n'ont ni la hauteur ni les pentes abruptes de cette chaîne, mais la défense en est d'autant plus facile que l'Antietam, lent et profond, n'a qu'un petit nombre de gués, presque impraticables. N'ayant pu défendre le South-Mountain, c'est derrière ce cours d'eau que Lee devait s'arrêter pour tenir tête à Mac Clellan, et attendre Jackson. La marche rapide de l'armée fédérale l'obligeait à livrer bataille avant de reprendre son projet d'invasion de la Pennsylvanie. En continuant à se diriger sur Hagerstown, comme il l'avait voulu dans ses premiers plans, il offrait à Mac Clellan l'occasion de se placer entre lui et les vainqueurs de Harpers-Ferry. Il fallait, avant tout, se rapprocher d'eux: il était donc obligé de serrer le Potomac; et ses têtes de colonne, tournant à gauche à Boonesboro, avaient pris la direction de Sharpsburg. Il se trouvait ainsi dans l'angle aigu formé par le Potomac et l'Antietam et

n'était plus qu'à dix-neuf kilomètres de Harpers-Ferry. Son front était couvert par un ruisseau difficile, et il pouvait repasser le fleuve qu'il avait à dos, s'il était vaincu dans la bataille défensive qu'il se préparait à livrer, ou si Jackson avait besoin de son secours. Vainqueur, il pouvait, à son gré, entrer en Pennsylvanie ou rejeter Mac Clellan sur le South-Mountain et Washington. Le 15, dans la matinée, il s'établissait dans cette excellente position. Cependant Mac Clellan, déployant une grande activité, le suivait de très-près. Une brillante escarmouche marqua l'entrée de sa cavalerie à Boonesboro. Il espérait pouvoir attaquer les confédérés dans cette même journée du 15, car il savait que Lee n'avait avec lui que D. H. Hill et Longstreet et que le reste de son armée ne pouvait pas encore l'avoir rejoint. Mais il savait aussi, d'une manière presque certaine, que Harpers-Ferry venait de capituler et que, par conséquent, l'infatigable Jackson devait déjà être en marche pour rejoindre son chef : en effet, Franklin lui annonçait que ce jour-là, à huit heures, la canonnade autour de Harpers-Ferry avait subitement cessé et que, peu de temps après, il avait rencontré dans Pleasant-Valley des forces ennemies très-considérables. En présence de ces forces, il s'était arrêté, jugeant avec raison qu'il était trop tard

pour tenter de délivrer les troupes de Miles et imprudent de s'aventurer plus loin de ce côté. Sur cette nouvelle, Mac Clellan avait immédiatement rappelé à lui son lieutenant, en lui indiquant la route de Brownsville ; et la distance que celui-ci avait à parcourir permettait d'espérer qu'il aurait rallié le gros de l'armée avant que Jackson eût, de son côté, rejoint l'ennemi. Toutefois le mouvement de Lee sur Sharpsburg rendait la partie presque égale dans la course qui allait s'établir entre Jackson et Franklin, et la jonction de ces deux corps avec leurs armées respectives était le but de toutes les manœuvres qui devaient aboutir à une grande lutte sur les rives de l'Antietam. Lee le savait aussi bien que son adversaire : il attendait donc avec une vive impatience des nouvelles de Jackson. Enfin l'on apprit à Sharpsburg la capitulation de Harpers-Ferry et de ses douze mille défenseurs ; l'armée confédérée vit dans ce succès la preuve de sa bonne fortune et y puisa une nouvelle confiance dans sa supériorité sur des adversaires qui s'étaient si mollement défendus. Quant à son chef, il y vit avant tout la garantie de la prochaine arrivée de Jackson, sans laquelle il eût sans doute été obligé de repasser immédiatement le Potomac. Il lui envoya l'ordre de revenir en toute hâte, et Jackson,

laissant à A. P. Hill le soin de faire exécuter la capitulation, partit le jour même, avec ses deux autres divisions, sous Lawton et Starke. Le reste des troupes qui avaient été réunies sous son commandement, les divisions Anderson, Mac Laws et Walker, devaient le suivre et le rejoindre le plus tôt possible à Sharpsburg. Pénétré de la nécessité de renforcer promptement le gros de l'armée, il laissait derrière lui près de quinze mille hommes, pour prendre lui-même les devants avec environ huit ou neuf mille, et, faisant faire à ces soldats éprouvés une pénible marche de nuit, il atteignit Sharpsburg le 16, de grand matin.

Il arrivait à temps, car Mac Clellan n'avait pu attaquer la veille les positions de Lee. Deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait pris le commandement de cette armée, ou plutôt de cette foule désorganisée. Il n'avait pu la transformer au point d'obtenir d'elle cette régularité et cette continuité dans la marche qui, plus encore que la solidité sous le feu, fait la supériorité des vieilles troupes. Aussi, lorsqu'il parvint, le 15 dans l'après-midi, sur les bords de l'Antietam, n'avait-il avec lui que deux divisions, celles de Sykes et de Richardson, appartenant au corps de Sumner. L'encombrement des routes, la fatigue des soldats,

l'inexactitude de quelques chefs, l'insouciance des autres, avaient retardé tout le reste de l'armée, qui s'allongeait en colonnes interminables entre Boonesboro et l'Antietam. Avec deux divisions, il ne pouvait attaquer une vingtaine de mille hommes fortement établis derrière une rivière. Il fallut bien remettre la bataille au lendemain, et se borner à reconnaître les positions de l'ennemi, à déterminer celles qu'il ferait occuper à ses troupes à mesure qu'elles arriveraient. Le 16 au matin, la ligne fédérale n'était pas encore complètement formée.

Lee, de son côté, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas bougé, et, au moment où les unionistes se déployaient en face de lui au milieu des riches moissons qui descendaient jusqu'aux berges escarpées de l'Antietam, Jackson lui apportait l'appui moral de sa présence et le renfort de deux divisions. Cependant la situation de l'armée confédérée était grave, et il fallait qu'elle eût pour chef un homme bien résolu, pour n'avoir pas repassé le Potomac à la faveur de la nuit et cherché une position plus sûre dans la vallée de Virginie. En effet, l'invasion qu'elle avait entreprise avec tant de confiance était interrompue : acculée à la frontière du Maryland, elle se trouvait réduite à la défensive et obligée de combattre, avec un fleuve à

dos, un adversaire qui avait sur elle une très-grande supériorité numérique ; puis ces mouvements rapides qui l'avaient amenée depuis le Rapidan jusqu'au Potomac ne s'étaient pas faits sans de grands sacrifices : le gros de l'armée avait marché en avant ; mais, comme ces comètes qui sèment, dit-on, dans l'espace une partie de leur substance, elle avait laissé derrière elle une nuée de retardataires qui s'était augmentée à chaque étape. C'étaient des malades, des hommes fourbus, boiteux, ou épuisés par le manque de vivres, mais encore animés du désir, soutenus par l'espoir de rejoindre leurs camarades, plus valides, pour prendre part à leurs glorieux travaux. Toute armée est suivie d'une pareille queue ; mais Lee, à cet égard, avait en Virginie un immense avantage sur Mac Clellan. Tandis que ce dernier voyait ses traînards repoussés partout, traqués, enlevés par les partisans et parfois même traîtreusement assassinés, ceux de l'armée confédérée trouvaient à chaque pas l'abri, la nourriture, les soins et les encouragements qui leur rendaient des forces. Leur habit était un passe-port qui leur assurait les sympathies de tous les habitants et les moyens de rejoindre leur corps. Aussi les vit-on bientôt se presser en foule au bord du Potomac. Mais ce ne fut que pour

apprendre l'entrée de leurs camarades dans le Maryland. Ils ne pouvaient les y suivre, car le fleuve était pour eux un obstacle insurmontable; l'armée confédérée avait disparu de l'autre côté, et les avant-postes fédéraux avaient repris possession de la rive opposée, qu'ils gardaient avec soin. Mais Lee leur avait laissé, dans toutes les habitations voisines du lieu où il avait passé, un mot d'ordre qui leur prescrivait de se rassembler à Winchester, dont il voulait faire sa base d'opérations. Pendant quelques jours, les défilés du Blue-Ridge furent remplis de ces hommes, au nombre de vingt ou trente mille, dit-on, qui gagnaient péniblement le rendez-vous qui leur avait été assigné. Le bruit du canon de Harpers-Ferry, répété au loin par l'écho, dans les gorges profondes des Alléghanies, hâtait leur allure incertaine; car, si leur troupe ne formait plus une armée, elle comptait encore beaucoup de vaillants soldats. Cependant ils étaient perdus pour Lee tant que la campagne se ferait dans le Maryland. A leur nombre il fallait ajouter celui des tués, des blessés, des malades, si bien que l'armée confédérée, réduite de moitié lorsqu'elle passa le Potomac, avait alors moins de quarante mille combattants. Enfin les longues marches, les fréquentes privations avaient affaibli ces combat-

tants eux-mêmes ¹ : par suite de l'insuffisance des moyens de transport, du peu de ressources que les États du Sud pouvaient leur faire parvenir, et du système défectueux de l'administration militaire, ils manquaient à la fois de vivres et de munitions. Ces dernières surtout, qu'il fallait faire venir de Richmond, sans le secours d'une voie ferrée, étaient devenues d'un prix inestimable pour Lee, et leur rareté pouvait suffire à entraver tous ses mouvements.

Il résolut néanmoins d'accepter le combat sur le territoire qu'il avait envahi. Les motifs politiques qui avaient commandé cette invasion ne permettaient pas d'y renoncer avant d'avoir tenté une fois la fortune des armes. D'ailleurs la position choisie par Lee compensait en partie la faiblesse numérique de son armée. Obligé, par les manœuvres rapides de Mac Clellan, de s'arrêter avant d'avoir pénétré en force dans la Pennsylvanie, il avait abandonné Hagerstown et le cours supérieur de l'Antietam. Nous avons montré ce ruisseau formant un angle aigu avec la direction générale du Potomac; la péninsule com-

1. Le général Lee, dans son rapport, donne le chiffre de 33,000; mais d'autres documents permettent de croire que, selon l'habitude des confédérés, le chiffre qu'il indique est inférieur à la vérité.

prise entre ces deux cours d'eau est étranglée par un large coude du second, qui, inclinant à l'est, avant leur confluent, se rapproche jusqu'à quatre kilomètres de la vallée de l'Antietam. C'est dans cette péninsule que Lee attendait l'attaque de Mac Clellan. Le centre en est occupé par la petite ville de Sharpsburg; le terrain est fortement ondulé, hérissé de rochers, couvert à peu près également de bois et de cultures et parsemé de nombreuses fermes et de cabanes. Quatre routes principales sortent de Sharpsburg. L'une au nord, passant par l'isthme compris entre l'Antietam et le Potomac, se dirige sur Hagerstown. La seconde, au sud-ouest, conduit à Sheppardstown, sur la rive droite du fleuve, par un gué excellent en temps de sécheresse. La troisième, au sud-est, menant à Rohrersville, traverse l'Antietam sur un pont de pierre, à seize cents mètres de Sharpsburg. La quatrième, au nord-est, mène à Boonesboro, par Keedysville, village situé de l'autre côté de l'Antietam, et passe ce ruisseau à seize cents mètres au-dessus de la précédente. C'est par cette dernière que les deux premières divisions de l'armée du Potomac avaient débouché, le 15 au soir, devant les positions ennemies. Parmi les nombreux chemins, de moindre importance, qui sillonnent la péninsule, il faut en

citer deux : celui de Harpers-Ferry, qui serpente le long de la rive gauche du Potomac et passe l'Antietam près de son embouchure ; et celui qui relie Williamsport, gros bourg assis plus haut sur le Potomac, à ce même village de Keedysville. Avant de croiser la route de Hagerstown, ce chemin passe l'Antietam à quatre kilomètres en amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du commencement de l'isthme. L'Antietam est ainsi traversé par quatre ponts de pierre. Ceux des chemins de Boonesboro par Keedysville, de Rohresville et de Harpers-Ferry, sont jetés sur la rivière dans la partie de son cours où elle cesse d'être guéable : ils offrent donc les seuls passages praticables pour franchir cet obstacle ; ils sont fort étroits, d'un accès difficile et entièrement commandés par les hauteurs de la rive droite. Négligeant le plus inférieur des trois, trop éloigné pour être dangereux, Lee n'avait à garder que les deux autres pour couvrir efficacement son front de ce côté. En amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville se trouvent, au contraire, plusieurs gués assez bons à cette époque de l'année. Aussi, au lieu de chercher à défendre cette partie du cours de l'Antietam, et de prolonger pour cela sa gauche d'une manière dange-

reuse, Lee avait-il replié celle-ci en potence dans la direction du Potomac : il fermait ainsi l'isthme et appuyait au fleuve l'extrémité de sa ligne. Le 15 au soir, il n'avait encore pu placer de ce côté que deux brigades du corps de Longstreet, commandées par Hood ; car, comme nous l'avons dit, il n'avait alors que 20,000 hommes avec lui, et il était resté, avec le gros de ses forces, en face des positions que Mac Clellan commençait à occuper. Longstreet et Hill s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent l'Antietam, le premier à droite et le second à gauche de la route de Boonesboro ; le terrain qu'ils avaient choisi se prêtait merveilleusement à la défensive. Du haut des coteaux qui s'élèvent sur l'autre rive de l'Antietam, d'où Mac Clellan l'examinait, il semblait uni et assez ouvert ; mais il était, en réalité, fort accidenté et rendait difficile toute manœuvre d'ensemble. Le centre des positions confédérées était marqué par une modeste église de bois, destinée à voir un carnage égal à celui qui avait donné une si terrible célébrité au temple de Shiloh. Situé à égale distance, environ seize ou dix-huit cents mètres, du Potomac, de l'Antietam et de la ville de Sharpsburg, Dunker-Church s'élève à l'ouest de la route de Hagerstown, près de la jonction d'une tra-

verse importante qui se dirige au nord-est, et d'un bois épais qui vient en cet endroit border la route. Au delà, dans la direction de Hagerstown, la route rencontre une vaste clairière ovale, longue d'à peu près treize cents mètres. Le bois l'enveloppe presque de toutes parts. A l'ouest, sa lisière s'écarte seulement de trois ou quatre cents mètres de la route, pour s'en rapprocher de nouveau et la suivre pendant quelque temps ; à l'est, cette même lisière décrit un grand arc de cercle et coupe la traverse à environ un kilomètre de Dunker-Church. C'est dans cette clairière et dans les deux bois qui s'étendent, l'un à l'ouest de la route, l'autre entre la route et la traverse, que la lutte devait être le plus acharnée. Les deux bois sont parsemés de rochers qui offrent un facile abri aux tirailleurs ; mais au delà, au nord et à l'ouest, on rencontre, entre ces bois et le Potomac, une ligne de collines dont les pentes découvertes les commandent et les prennent complètement à revers. Entre Dunker-Church et l'Antietam, le terrain est également difficile ; mais, aussitôt que l'on sort du bois qui coupe la traverse, on se trouve en vue des collines de la rive gauche de l'Antietam et dominé par elles. A quatre ou cinq cents mètres de Dunker-Church, un chemin creux s'embranché à l'est sur la traverse, en

se dirigeant au sud-est, et vient, après plusieurs zig-zags, se rattacher à la route de Sharpsburg à Keedysville. Tel était le terrain choisi par Lee. On voit que, si le 15 au soir il semblait négliger sa gauche, il pouvait, avec des troupes prises à sa droite, devancer sur ce point Mac Clellan, qui était obligé de faire un grand détour pour gagner les gués de l'Antietam. Puis, n'ayant à droite que deux ponts, à gauche qu'un isthme étroit à défendre, il était toujours libre, en cas de revers, de repasser le Potomac au gué de Sheppardstown.

Le 16 au matin, toute l'armée fédérale était rassemblée sur les bords de l'Antietam, à l'exception des deux divisions du 6^e corps et de celles de Couch et de Morell. Depuis le 15 au matin, en effet, Franklin, avec les trois premières, s'était laissé tromper par Mac Laws. Lorsque la canonnade, cessant à Harpers-Ferry, lui avait révélé la reddition de la place, il avait remonté fort lentement Pleasant-Valley et s'était arrêté à Brownsville. Mac Laws, malgré son infériorité numérique, l'avait suivi pas à pas, et Franklin, se croyant toujours en présence de forces supérieures aux siennes, passa toute la journée du 16 à observer l'ennemi dans une funeste immobilité. Quant à la division Morell, elle avait quitté, le 16 au matin, Boones-

boro, sous la direction immédiate de Porter, pour marcher vers l'Antietam. Durant cette même matinée, Jackson arrivait à Sharpsburg par Sheppardstown, avec les deux divisions Starke et Lawton ou plutôt les restes de ces deux divisions : elles ne comptaient pas ensemble plus de quatre mille hommes. L'avantage de la concentration était donc toujours en faveur de Mac Clellan ; car les divisions Mac Laws, Anderson et A. P. Hill, c'est-à-dire plus du tiers de l'armée de Lee, étaient encore sur la rive droite du Potomac ; l'occasion de faire une attaque brusque et décisive, perdue la veille, s'offrait de nouveau au général fédéral, et les éléments eux-mêmes semblaient conspirer en sa faveur. La journée brûlante du 15 avait été suivie d'une de ces nuits claires et fraîches qui, dans ce climat toujours extrême, annoncent les approches de l'automne ; et le 16, dès le point du jour, un brouillard épais, s'élevant des prairies humides qui bordent le Potomac et l'Antietam, vint envelopper les deux armées d'un voile impénétrable. Cette brume aurait pu cacher les mouvements de Mac Clellan, s'il avait été prêt, et lui permettre de masser toutes ses forces sur le point de la ligne ennemie qu'il lui conviendrait d'attaquer : elle ne fut, au contraire, que la cause de nouveaux retards pour l'armée fédérale. Celle-ci, en

effet, n'avait pris ses positions de combat qu'après l'arrivée fort tardive des convois de munitions ; et, une fois prête à marcher, elle fut obligée d'attendre que le soleil, dissipant la brume, vint éclairer les passages de l'Antietam, qu'elle n'avait pu reconnaître la veille. Un temps précieux fut ainsi perdu, et la journée s'était déjà à moitié écoulée avant que Mac Clellan eût pu arrêter son plan de bataille. Cependant ses divers corps s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent à l'est la vallée de l'Antietam, et avaient engagé avec les confédérés un vif combat d'artillerie. Burnside, avec le 9^e corps, occupait les collines qui s'élèvent au sud du chemin de Rohrersville. Sur celles que gravit la route de Keedysville se trouvaient, en première ligne, les divisions Sykes à gauche de la route, et Richardson à droite, dans les positions qu'elles avaient prises la veille. Les deux autres divisions du corps de Sumner étaient massées derrière Richardson. Plus à droite, Hooker s'était établi aussi, la veille au soir, avec les têtes de colonne de sa première division, sur les hauteurs d'où la route de Keedysville à Williamsport descend vers l'Antietam en inclinant à droite : le reste de son corps d'armée l'avait rejoint pendant la nuit. Il était suivi de près par le petit corps de Mansfield, qui s'était arrêté der-

rière lui. Enfin Pleasonton, avec sa cavalerie, occupait déjà les gués et le pont supérieur de l'Antietam. Ainsi Mac Clellan avait alors sous la main treize divisions d'infanterie et une de cavalerie, dont l'effectif nominal s'élevait à 66,000 hommes, et qui certainement ne pouvaient en compter moins de 45 à 50,000 prêts au combat.

Lee, qui n'avait guère plus de 25,000 hommes à lui opposer, s'était borné à rectifier sa ligne. Longstreet formait sa droite et D. H. Hill son centre; tous les deux occupaient les collines qui dominent les routes de Keedysville et de Rohrersville; le général en chef avait concentré presque toute son artillerie sur leur front, de manière à couvrir, de ce côté, contre toute attaque les passages de l'Antietam. Hood, à la tête de deux brigades, gardait, à l'extrême gauche, l'importante position de Dunker-Church. Enfin Jackson, avec ses deux petites divisions, avait été placé dans le vaste espace qui séparait la droite de Hood à Dunker-Church de la gauche de Hill sur l'Antietam, de manière à les relier autant qu'il était possible.

Depuis le point du jour, on s'attend de part et d'autre au combat, et, chaque fois qu'une éclaircie du brouillard le permet, les batteries hostiles, placées sur les rives opposées, échangent leurs saluts

meurtriers. Enfin, vers deux heures, le plan de Mac Clellan est fait; les positions sont reconnues, les ordres donnés, et Hooker se met en marche. Il doit passer l'Antietam aux gués et au pont supérieur, qui sont déjà au pouvoir de la cavalerie fédérale, et venir attaquer, par l'isthme, le flanc gauche de l'ennemi. Mais il ne doit pas être seul dans ce mouvement, car c'est de ce côté que Mac Clellan porte son principal effort. Reconnaisant la difficulté d'aborder de front les positions ennemies et d'enlever les passages de l'Antietam, il a résolu de les tourner. Burnside, avec le 9^e corps, restera seul à cheval sur la route de Rohrer-ville, la division Sykes en face du pont de celle de Keedysville; et enfin toutes les autres troupes présentes sur le terrain, c'est-à-dire les deux corps de Mansfield et de Sumner, commandés par ce dernier, se tiendront prêts à passer l'Antietam à la suite de Hooker et à l'appuyer dans son attaque. Celui-ci rencontre, à trois kilomètres au delà de l'Antietam, sur la traverse dont nous avons parlé plus haut, les avant-postes de Jackson. Les tirailleurs confédérés sont promptement soutenus par Hood, accouru de Dunker-Church, et le combat s'engage dans les bois qui enveloppent, au nord et à l'est, la grande clairière voisine de cette église. Mais, presque toute la journée ayant été consacrée aux

préparatifs de la bataille, ce premier engagement a commencé fort tard, et l'obscurité vient bientôt séparer les combattants. Grâce aux facilités offertes par le terrain, la résistance opposée à Hooker a été vive; et l'allongement des colonnes fédérales, à la suite d'une marche rapide, n'a pas permis aux assaillants d'engager tout leur monde.

Durant la nuit, le corps de Mansfield passe l'Antietam et vient se placer à deux kilomètres derrière celui de Hooker : Sumner doit le suivre, au point du jour, à la tête du 2^e corps. Franklin, avec les divisions Smith et Slocum, quittera, à six heures du matin, ses bivacs de Pleasant-Valley; prenant la route de Keedysville, il pourra donc arriver vers dix heures sur le champ de bataille. Porter, avec sa seconde division, celle de Morell, l'atteindra aussi dans la matinée. Toute l'armée fédérale, sauf la division Couch, sera dès lors concentrée sur l'Antietam, et l'occasion d'écraser un ennemi divisé, occasion qu'elle n'a pu saisir ni le 15 au soir, ni pendant toute la journée du 16, s'offrira peut-être encore à elle durant les premières heures de celle du 17. En effet, Mac Laws, A. P. Hill et Anderson sont encore loin de Sharpsburg, sur la rive droite du Potomac. Lee, qui a facilement deviné le plan de son adversaire, renforce son

aile gauche. Jackson, se séparant du centre, vient relever les brigades de Hood dans les bois qu'elles ont défendus avec tant de ténacité la veille au soir, et où elles ont fait de grandes pertes. Le centre, formé par D. H. Hill, le soutiendra au besoin.

Sans perdre un instant, Hooker reprend l'attaque contre l'adversaire qu'il a tâté la veille, et communique à ses soldats cet entrain qui fait de lui un si bon divisionnaire. Mac Clellan veut attirer toutes les forces de l'ennemi aux environs de Dunker-Church, et l'obliger ainsi à affaiblir son centre et sa droite, puis en profiter pour faire enlever par Burnside le pont de la route de Rohrersville sur l'Antietam. Maîtres de ce passage, les fédéraux, qui menacent Sharpsburg et le gué de Williamsport, obligeront les confédérés à une prompte retraite. La supériorité numérique de son armée permet à Mac Clellan de tenter cette manœuvre; mais, pour que l'attaque de sa gauche réussisse, pour qu'il puisse recueillir de ce côté les fruits du combat livré à l'extrême droite, il faudrait, dans tous les mouvements de ses troupes, une précision sur laquelle il ne saurait compter.

Le 17 au matin, un soleil éclatant, et que n'obscurcit aucune brume, vient inonder de lumière les bois qui séparent l'Antietam du Potomac. Hooker a dé-

ployé ses trois divisions, Doubleday à droite, Ricketts à gauche et Meade au centre. Celui-ci rencontre le premier la petite division Starke, qui a relevé Hood, et qui, s'abritant derrière les arbres, les rochers et les murs de clôture, oppose une résistance désespérée à l'attaque énergique des fédéraux. Les Pennsylvaniens de Meade, aguerris par les rudes épreuves de Beaverdam, de Gaines-Mill, de Glendale et de Manassas, abordent l'ennemi avec impétuosité. La possession du bois est vivement disputée : l'acharnement est égal, les pertes sont énormes des deux côtés; presque tous les chefs sont moissonnés, et, au dire des soldats qui prirent part à cette lutte, elle fut plus sanglante que toutes celles dont ils avaient été témoins jusqu'alors. Mais aux efforts des trois divisions de Hooker, qui ont bientôt été toutes engagées, se joint le feu des batteries fédérales placées sur la rive gauche de l'Antietam, et qui prennent d'enfilade la faible ligne des soldats de Jackson. Ce feu lointain ne pouvait leur faire un mal comparable à l'incessante fusillade à laquelle ils étaient exposés; mais, dans toutes les guerres, le moindre danger sur leur flanc suffit souvent pour troubler des combattants épuisés et excités par la lutte, et il en était surtout ainsi dans la guerre que nous racontons, où les armées manquaient de cet élément de stabilit

que fournissent ailleurs les anciens soldats. Au bout d'une heure, les confédérés étaient chassés du bois, et, traversant la grande clairière, ils se jetaient dans la forêt qui la borde à l'est, au delà de la route de Hagerstown, pour y chercher un abri.

Hooker les suit de près et débouche derrière eux, dans l'espace ouvert qui est jonché de morts, de blessés et de débris de toute sorte. Mais, dans cette marche victorieuse, il compte sur un trop facile succès. Cette confiance, qui est dans son caractère et qui lui donne tant d'élan, le trompe sur l'importance de l'avantage qu'il vient de remporter. Il n'appelle pas à lui Mansfield, laissé en réserve dans les positions qu'il a occupées pendant la nuit. Ne songeant qu'à pousser en avant, il néglige de s'emparer des hauteurs qui s'éloignent graduellement de la route de Hagerstown. Il ne tardera pas à le regretter ; car ces hauteurs, limitant à l'ouest la ceinture de bois qui enveloppe la clairière de Dunker-Church, dominant les positions nouvelles dans lesquelles les confédérés ont cherché un refuge. L'artillerie à cheval de Stuart en occupe bientôt les premières pentes et suffit à tenir en échec la division Doubleday. A gauche, Ricketts a rencontré trois brigades de D. H. Hill, que celui-ci a détachées du centre confédéré pour soutenir

Jackson. Dans la clairière même, Meade, demeuré seul, et fort affaibli par les pertes qu'il a faites et par le désordre qui s'est introduit dans la plupart de ses régiments, reçoit, aux approches de la route de Hagerstown, une violente fusillade. En effet, Jackson a fait avancer, au secours de Starke, Lawton, avec la division qu'il tenait en réserve près de Dunker-Church : postées à la lisière du bois, ces troupes fraîches ouvrent un feu meurtrier sur les fédéraux, qui, n'ayant aucun abri, s'arrêtent et reculent. Bientôt, voyant quelque hésitation dans leurs rangs éclaircis, Lawton reprend l'offensive. Les soldats de Starke se reforment et l'appuient. La première ligne fédérale est rompue. Mais, heureusement pour elle, Mansfield arrive, en cet instant, à son secours. Appelé par Hooker, lorsque celui-ci avait trouvé près de Dunker-Church une résistance inattendue, ce vigoureux vieillard était accouru, en toute hâte, à la tête de ses troupes. Il est sept heures du matin. Le renfort est opportun, car le corps de Hooker fond à vue d'œil. Son chef ne veut pas cependant renoncer à la victoire. Il reforme sa ligne ébranlée, rappelle au centre Hartsuff, avec la meilleure brigade de Doubleday, et revient à la charge. Il atteint de nouveau la lisière du bois; mais là encore se brisent tous ses

efforts. Mansfield, il était temps, reprend l'offensive et déploie ses deux divisions en demi-cercle au milieu de la clairière. A gauche, dans les bois qui la bornent à l'est, Green, avec l'une de ces divisions, attaque les soldats de Hill, qui soutiennent le combat contre Ricketts. A droite, Williams s'appuie à la route de Hagerstown, et, la traversant bientôt, il cherche à enlever les bois et la colline qui s'étendent à l'ouest, pour déborder et prendre ainsi à revers les défenseurs de Dunker-Church. Les troupes de Jackson plient devant cette nouvelle attaque. Elles ont vu tomber leurs deux divisionnaires, Starke et Lawton, récemment appelés à ce poste d'honneur et de danger, où l'on se succède si rapidement : le premier est tué, le second blessé. Plusieurs autres généraux, presque tous les colonels, ont été atteints. Certaines brigades ont laissé un tiers, d'autres la moitié de leur effectif sur le terrain. Le corps de Jackson est anéanti pour le moment.

Mais les fédéraux ont fait des pertes égales. Mansfield a été tué au début de l'action. Ses deux faibles divisions, composées en partie de soldats enrôlés depuis peu de jours seulement, avaient déjà perdu par la marche une partie considérable de leur effectif. Exposées à un feu très-violent, elles ont payé cher

leur succès. A droite, sur les pentes de la colline qui domine le bois, Williams a rencontré des murs de clôture, et, dans le bois même, des arêtes rocheuses, qui offrent un facile abri aux tirailleurs ennemis, et entravent sa marche.

Cependant Lee, sentant toute l'importance de la lutte engagée de ce côté, et voulant, à tout prix, soutenir sa gauche, n'hésite pas à dégarnir entièrement son centre et envoie D. H. Hill, avec le reste de sa division, au secours de Jackson. Hood, demeuré en réserve depuis la veille, se joint à lui, et ces deux généraux reprennent l'offensive, Hood contre Williams, Hill contre Green.

Les débris du corps de Hooker combattent en ligne avec les deux divisions de Mansfield; mais, devant cette attaque nouvelle, les fédéraux sont obligés d'abandonner le terrain découvert qu'ils occupent : ils reculent jusqu'au bois d'où, peu d'heures auparavant, ils avaient délogé la division Starke. Hooker est grièvement blessé et emporté du champ de bataille où il a si vaillamment combattu. Hartsuff et Crawford sont tombés comme lui. Les soldats, privés de presque tous leurs chefs, se groupent, au hasard, pour reprendre, derrière les arbres, la fusillade contre l'ennemi. L'artillerie, cette arme pour laquelle les volon-

taires du Nord ont toujours montré une aptitude particulière, soutient le combat avec obstination : il y eut un moment où une seule batterie suffit à couvrir tout le centre de Hooker. A gauche, cependant, Green n'a pas lâché prise, et se maintient dans les bois qui s'étendent de ce côté jusqu'à Dunker-Church. Mais, de part et d'autre, les combattants épuisés attendent des renforts pour reprendre l'offensive; car c'est dans ce terrain resserré que le sort de la bataille semble devoir se décider.

Du côté des fédéraux, Sumner a passé la rivière au point du jour, à la suite de Hooker, et marche rapidement en se dirigeant sur le bruit du canon. Lee n'a laissé que deux divisions du corps de Longstreet, c'est-à-dire neuf ou dix mille hommes, pour garder toute la ligne de l'Antietam, et il ne peut plus en distraire un seul homme. Heureusement pour lui, Mac Laws, devançant Franklin, vient le rejoindre, après avoir passé deux fois le Potomac, et ce renfort opportun est aussitôt dirigé sur Dunker-Church.

Sumner arrive pourtant avant lui sur le champ de bataille, et la présence du 2^e corps ramènera la victoire du côté des fédéraux. Il est neuf heures : l'occasion est favorable pour attaquer de front les positions des confédérés sur l'Antietam, que Lee a dégar-

nies, pour envoyer à gauche une partie de leurs défenseurs. Porter, avec Morell, rejoint la division Sykes et forme ainsi le centre de la ligne fédérale, tandis que Burnside, avec le 9^e corps, fort de treize mille hommes, en occupe la gauche. Mac Clellan, qui, d'un point dominant, embrasse tout le front de son armée sur les deux rives de l'Antietam, a, dès huit heures du matin, c'est-à-dire au moment de la reprise de l'offensive par Hood, expédié à Burnside l'ordre de commencer le combat, d'enlever le pont et d'attaquer Longstreet sur l'autre rive. Malheureusement Burnside, au lieu de se conformer à cet ordre, en exécutant une attaque générale, se contente d'envoyer contre les défenseurs du pont la petite brigade Crook. Ce mouvement n'est appuyé que par deux régiments de la division Sturgis. Crook, accueilli par une vigoureuse fusillade, est promptement repoussé; la brigade Rodman, qui devait passer un gué au-dessous du pont, ne réussit pas mieux. Sturgis renvoie alors à la charge ses deux régiments; mais, malgré sa persévérance, il ne peut même atteindre le pont. Deux heures se passent en efforts faits successivement par de trop faibles détachements, efforts sanglants et infructueux. Ainsi, tandis que la lutte grandit à droite, la gauche demeure toujours

immobile. En vain Mac Clellan a-t-il adressé à Burnside messenger sur messenger, avec l'ordre, de plus en plus pressant, de tenter une attaque générale. Il est midi, et ce général, avec ses quatre divisions, n'a encore engagé que trois brigades et n'a lancé que deux ou trois régiments à la fois contre le pont, autour duquel sont concentrés tous les moyens de défense de l'ennemi. Un temps précieux se perd ainsi en faibles et impuissantes tentatives.

Cependant Sumner, avec le 2^e corps, a repris, à droite, le combat un moment suspendu. Sedgwick est en tête, French le suit de près. Richardson, qui était la veille en première ligne, se trouve en queue et passe l'Antietam à neuf heures et demie. Formant sa division en colonne par brigades déployées, Sedgwick entre dans la grande clairière du côté de l'est, dépasse d'abord les soldats de Green, qui n'avaient pas abandonné la lutte, puis la ligne de Williams; et, traversant diagonalement la clairière, il balaye devant lui les deux brigades de Hood. Il atteint ainsi la route de Hagerstown, la franchit en marchant toujours à l'ouest, et entre enfin dans les bois devant lesquels s'étaient brisés avant lui tous les efforts de Hooker et de Mansfield. Dans cette vigoureuse attaque, Sumner précède naturellement ses

soldats. Seul en avant de sa ligne, la tête nue et hâtant le pas au bruit des balles qui coupent les branches autour de lui, le « vieux taureau des bois » se montre aussi énergique qu'à Fair-Oaks.

Rien ne peut arrêter Sedgwick, ni l'épaisseur du bois, ni les rochers qui forment sous les arbres des fortifications naturelles, et il atteint rapidement la lisière opposée, du côté de Sharpsburg; Dunker-Church est occupé, ainsi que le carrefour des deux routes, et les confédérés sont jetés en désordre dans les grands champs ouverts qui s'étendent au delà. Le succès des fédéraux semblait décisif : la position qu'ils venaient de conquérir était la clef du champ de bataille; mais elle se trouve fort en avant du reste de la ligne fédérale, et Sedgwick, en l'occupant, a exposé ses flancs. A droite, il est quelque peu couvert par les bois et par Doubleday; mais, à gauche, un grand espace le sépare de Green, dont la division, réduite à une poignée d'hommes, ne peut lui offrir un appui bien solide. Les deux autres divisions de Sumner n'ont pas encore paru sur le champ de bataille. Ce sont les confédérés, au contraire, qui, cette fois, reçoivent les premiers renforts. Mac Laws, avec sa division et la brigade Walker, en tout cinq mille ou cinq mille cinq cents hommes, arrive enfin de

Sharpsburg, par la grande route de Hagerstown. Avant d'approcher de Dunker-Church, il rencontre des groupes épars, des fuyards, des blessés. Ce sont les débris des divisions de Jackson et de Hood, que Sedgwick vient de pousser hors du bois. Mac Laws ne perd pas un instant, lance la brigade Kershaw dans l'espace inoccupé qui, nous venons de le dire, sépare les positions de Sedgwick de celles de Green, et soutient cette attaque avec tout son monde. Sa droite rencontre le second de ces deux généraux et lui fait bientôt perdre du terrain; sa gauche se jette sur le flanc de Sedgwick et le prend presque à revers. Celui-ci fait faire volte-face à sa troisième brigade, commandée par Howard; mais il est trop tard. Avant d'avoir accompli ce mouvement dangereux, les soldats de Howard sont accueillis par un feu terrible, qui les met en désordre. La première brigade de la division Williams, qui était commandée par Crawford avant sa blessure, avait été placée de manière à soutenir Howard : elle est entraînée avec lui. Le désordre gagne rapidement les deux autres brigades de Sedgwick, qui se croient déjà tournées et enveloppées. Malgré les efforts de ce dernier, qui est blessé trois fois sans vouloir quitter son poste, ces troupes abandonnent Dunker-Church et les bois voisins, qui avaient été si

chèrement achetés peu de temps auparavant. La seconde brigade de Williams, sous Gordon, revient à la charge, et pénètre de nouveau dans ces bois, à la faveur d'une éclaircie dans l'épaisse fumée qui enveloppe les combattants; mais elle se voit aussitôt exposée à un feu concentrique, et obligée de se replier à la hâte pour n'être pas enlevée. Les fédéraux en retraite traversent encore une fois la grande clairière qui a été déjà arrosée de tant de sang. Toutefois Mac Laws, qui veut les suivre, est accueilli par un feu d'artillerie qui l'arrête à son tour.

Cependant le combat s'est étendu. Pour détourner le désastre qui menace Sedgwick, Sumner a envoyé à ses deux autres divisions l'ordre de hâter le pas, de se former sur sa gauche et d'attaquer l'ennemi sans délai. Mais ces divisions marchaient à grands intervalles. Si French et Richardson avaient paru sur le champ de bataille en même temps que Sedgwick, ils auraient changé son premier succès en une victoire décisive : ils ne peuvent plus désormais qu'arrêter sa défaite. French marche sur trois colonnes : celle de gauche, formée par la brigade Max Weber; celle du centre, par les nouvelles recrues de Morris; celle de droite, par la brigade Kimball. Parvenu sur la traverse qui conduit à Dunker-Church,

et près de laquelle Green vient d'être repoussé, il leur fait faire à chacune à gauche en bataille et, ainsi formé sur trois lignes, il contourne, à l'est, l'extrémité du bois pour attaquer la droite de Mac Laws. La première ligne s'avance bravement; mais, pendant qu'elle gagne du terrain, la seconde est exposée à un feu d'enfilade parti du bois, qui met en désordre les soldats inexpérimentés de Morris. Kimball les dépasse et se déploie sur la gauche de Weber. Richardson arrive promptement à la suite de French et prolonge sa ligne encore plus à gauche avec la brigade irlandaise de Meagher, soutenue, à petite distance, par celles de Caldwell et de Brooks.

Le terrain sur lequel ces deux divisions allaient combattre est parsemé d'obstacles naturels et artificiels. Il est coupé par le chemin creux qui, comme nous l'avons déjà dit, rattache la traverse venant de Dunker-Church à la route de Sharpsburg à Keedysville. Au nord-est de ce chemin, c'est-à-dire plus près des fédéraux, se trouve la ferme Roulette, entourée de champs cultivés; de l'autre côté, la maison du docteur Piper, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown et plus près de Sharpsburg que de Dunker-Church. Cette maison, solidement construite, est située dans une

position dominante, qui devait lui donner une grande importance dans une pareille lutte. Entre la ferme Roulette et la maison Piper, s'étend une suite de mamelons, couverts, les uns de bois, les autres de champs de maïs clos de haies, et que séparent des ravins assez profonds. C'est entre ces mamelons et parfois sur leurs flancs que serpente le chemin creux.

French et Richardson rencontrent bientôt les soldats de Hill près de la ferme Roulette. Il est dix heures et demie. C'est le moment où Sedgwick supporte, à Dunker-Church, l'effort de Mac Laws. La bataille a donc repris sur toute la droite fédérale. A gauche, toujours le même silence : Burnside n'a pas bougé. Sumner prête en vain l'oreille, espérant, à chaque instant, entendre de ce côté le bruit de l'attaque qui doit détourner l'attention de l'ennemi. Mac Clellan envoie inutilement à son lieutenant des ordres de plus en plus précis, en lui prescrivant d'agir sur-le-champ, et avec toutes ses forces. Le combat reste toujours limité à la droite. Lee en profite pour détacher encore une division du corps de Longstreet et oppose R. H. Anderson à French et à Richardson, dont les progrès deviennent menaçants. Longstreet reste ainsi chargé de défendre toute la ligne de l'Antietam avec une seule division, celle de

Jones, forte de quatre à cinq mille hommes au plus.

Tandis qu'Anderson se joint aux troupes déjà fatiguées de Hill, pour attaquer Richardson, Mac Laws, renonçant à chercher Sedgwick dans le bois où il s'est replié, et ne pouvant se maintenir dans la clairière, où ses soldats sont trop exposés, se jette sur le flanc droit de French, qui a été découvert par la retraite de Sedgwick et de Green; mais il ne peut l'entamer. Plus loin, sur la gauche fédérale, la brigade irlandaise résiste avec une rare énergie à tous les assauts des confédérés. Son chef, le général Meagher, est blessé: il est remplacé par le colonel Burke, qui conduit ses compatriotes avec autant de courage que de sang-froid. Suivant leur tactique habituelle, les confédérés réunissent toutes leurs forces, pour faire une brusque attaque, tantôt sur un point de la ligne ennemie, tantôt sur un autre, en profitant des intervalles que le combat ouvre entre les diverses brigades qui la composent. Mais partout on est prêt à les recevoir; et ce sont les fédéraux qui bientôt reprennent l'avantage. La ferme Roulette est occupée, la ligne de mamelons est conquise, et le combat s'engage près du chemin creux, qui offre encore aux confédérés un abri et un excellent moyen

de défense. French ne peut les en déloger ; mais, à sa gauche, Richardson poursuit son succès. La brigade de Caldwell, par un passage de ligne exécuté avec précision, a pris la place des Irlandais. Deux de ses régiments, commandés par un jeune officier d'avenir, on pourrait presque dire un adolescent, le colonel Barlow, prennent de flanc le chemin creux, qui n'a pu être enlevé de front, et obligent l'ennemi à l'abandonner en y laissant trois cents prisonniers et trois drapeaux. Les brigades confédérées G. B. Anderson et Rodes, de la division D. H. Hill, sont poussées, l'épée dans les reins, par Richardson, à travers un vaste champ qui s'étend jusqu'à la maison Piper. R. H. Anderson cherche à réparer cet échec en attaquant son flanc gauche, mais Barlow prévient ce mouvement, le rejette dans les vergers, et s'empare enfin de la maison Piper. Il est environ midi. Comme nous l'avons indiqué, Richardson n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown, presque à portée de canon des premières maisons de Sharpsburg. En s'avancant ainsi, il a tourné Dunker-Church ; pour peu qu'il continue, il obligera les confédérés à laisser le champ libre à Sedgewick et à lui livrer, avec la clairière, les bois tant de fois disputés depuis le matin. A sa gauche, Pleasonton suit son

mouvement avec trois batteries d'artillerie à cheval, couvre son flanc, et, occupant le terrain qui le sépare de l'Antietam, déloge les détachements laissés par Lee à la garde du pont de la route de Keedysville. Ce passage est donc libre, et Porter peut désormais franchir, sans difficulté, l'Antietam, avec ses deux divisions.

Mais Richardson ne saurait poursuivre tout seul son avantage. A droite, la division Sedgwick est confondue avec les débris des corps de Hooker et de Mansfield. French est arrêté par les batteries ennemies, qui, placées près de Dunker-Church, le prennent d'enfilade, toutes les fois qu'il veut s'avancer. Porter reste en réserve au moment où il aurait fallu qu'il vînt attaquer à revers les troupes opposées à Burnside. Enfin ce dernier n'est pas encore sorti de sa funeste immobilité.

Toutefois un renfort opportun arrive aux fédéraux : c'est Franklin, avec les deux divisions du 6^e corps. Dès dix heures du matin, ses têtes de colonne avaient paru sur les rives de l'Antietam. Mac Clellan l'avait bientôt envoyé au secours de la droite et, vers midi et demi, il entra en ligne.

Voici donc quelle était alors la situation des fédéraux. Six divisions, comptant le matin 31,000 hommes, avaient tellement souffert, qu'elles ne pouvaient re-

commencer la lutte. Le combat n'était soutenu que par deux divisions et l'artillerie de Pleasonton, environ 13,000 hommes et vingt bouches à feu. Enfin huit divisions, fortes le matin de 39,000 hommes, étaient sous les armes près du champ de bataille, et, sauf quelques régiments engagés par Burnside près du pont, n'avaient pas encore brûlé une amorce.

De son côté, Lee avait vu les deux divisions de Jackson et celle de Hood décimées et désorganisées. Elles ne pouvaient, pas plus que leurs adversaires, reprendre l'offensive. Mac Laws et Walker avaient fait, à leur tour, des pertes énormes dans la fatale clairière : ils étaient épuisés. Après une lutte prolongée, D. H. Hill avait été rejeté en désordre au delà de la maison Piper. R. H. Anderson n'avait pu entamer French et avait été obligé de se replier devant le feu bien nourri de l'artillerie de Pleasonton. Longstreet avait déployé les quatre brigades qui lui restaient pour couvrir toute la droite confédérée, et il ne pouvait opposer plus de deux mille hommes à Burnside. Lee n'avait donc pas un seul combattant disponible, pas un bataillon en réserve, et, loin de pouvoir profiter de l'épuisement de quelques divisions fédérales pour enfoncer la ligne ennemie, il avait la plus grande peine à maintenir la sienne.

Aussi, pour la resserrer, avait-il abandonné le terrain si chaudement disputé dans la matinée : son aile gauche avait quitté Dunker-Church, dont une brigade de Smith, envoyée de ce côté par Franklin, s'empara sans combat. La brigade de droite de la même division était venue tirer d'affaire une batterie qui se trouvait fort aventurée sur la route d'Hagerstown ; la troisième, à gauche, avait porté secours à French, qui manquait de munitions. Poussant en avant, Smith rencontre enfin les soldats de Mac Laws, dans les bois qui avoisinent Dunker-Church ; et les premières troupes qu'il envoie pour les déloger sont repoussées. Franklin, jugeant alors qu'un grand coup peut et doit être porté de ce côté pour entraîner définitivement la victoire, masse derrière Dunker-Church toute la division Slocum et se prépare à attaquer vigoureusement l'aile gauche confédérée. Il est une heure. Les divisions de French et de Richardson, sans quitter leurs positions, occupent l'ennemi par une vive fusillade, au milieu de laquelle le second de ces deux généraux tombe mortellement frappé : perte cruelle, à cette heure surtout ; car, malgré ses manières un peu rudes, Richardson savait se faire aimer des soldats, et son courage intrépide les entraînait au moment difficile. L'appui de l'artillerie

manque de ce côté, où quelques pièces seulement ont réussi à se mettre en batterie. Plus à gauche, le feu de Pleasonton a permis à Porter de s'emparer du pont de la route de Keedysville et d'y faire passer six bataillons d'infanterie régulière, qui viennent soutenir les batteries à cheval de la division de cavalerie. Burnside, pressé de nouveau par Mac Clellan, qui a envoyé près de lui un officier supérieur chargé de veiller à la stricte exécution de ses ordres, sort enfin de son inaction. Nous insistons sur ce retard, non-seulement parce qu'il fit perdre à Mac Cléllan tous les fruits de sa victoire, mais surtout parce qu'il peint les difficultés que, dans ces armées improvisées, un général en chef rencontrait pour faire réussir ses combinaisons : exemple d'autant plus frappant que Burnside était un ami personnel de Mac Clellan, un officier très-brave, loyal, et qui avait montré à Roanoke une véritable capacité militaire.

C'est donc vers une heure qu'il se décida enfin à faire un grand effort pour enlever les passages de l'Antietam. Le pont était dominé, du côté de la rive confédérée, par une pente sur laquelle des murs de clôture parallèles formaient, pour ses défenseurs, d'excellents parapets. Le feu de toute l'artillerie de

Longstreet était concentré sur ce point : aussi a-t-on vu que les attaques partielles faites pour en forcer le passage avaient invariablement échoué. Mais, lorsque Burnside fit avancer à la fois les quatre beaux régiments du général Ferrero, soutenus par des forces considérables, la petite brigade confédérée de Toombs ne put leur résister. Les assaillants laissent deux cents hommes sur le carreau ; à ce prix le pont est enlevé et le passage ouvert. Au même moment, la division Rodman traverse l'Antietam à un gué qui vient d'être découvert plus bas ; et le 9^e corps, dirigé par Cox et Burnside, qui s'exposent vaillamment tous les deux, occupe les hauteurs situées entre Sharpsburg et la rivière, et sur le flanc desquelles serpente la route de Rohrerstown. Il n'y a plus qu'à avancer pour tirer parti de ce succès. Si Franklin à droite, Porter au centre, Burnside à gauche, attaquent à la fois l'ennemi, celui-ci sera poussé dans Sharpsburg et son désastre sera complet. Mais, en cet instant critique, l'esprit de décision manque aux chefs fédéraux. Burnside s'arrête pour reformer sa ligne et pour faire passer la rivière au reste de son corps : il perd ainsi deux heures précieuses. A droite, Sumner arrive à Dunker-Church et, frappé de la désorganisation des troupes de Sedgwick,

il prend sur lui d'interdire à Franklin la grande attaque que celui-ci allait commencer. En vain Franklin lui en montre-t-il l'urgence, le vieux soldat, qui était aussi obstiné que brave, le retient en place avec tout son monde, pour repousser une attaque présumée de l'ennemi, qui n'y songeait guère cependant. Enfin, au centre, MacClellan, trompé, comme devant Richmond, par les exagérations des espions et des déserteurs, sur le nombre de ses ennemis¹, garde en réserve la plus grande partie du corps de Porter, afin de parer à un retour offensif des confédérés. Deux corps, c'est-à-dire près de 25,000 hommes, restent ainsi sans être sérieusement engagés, dans un moment où Lee a envoyé au feu jusqu'à son dernier homme.

Néanmoins, si Burnside avait suivi plus exactement les instructions de son chef, s'il avait, dès le matin, fait une attaque générale, et si, après avoir passé l'Antietam, il n'avait pas tardé deux heures à reprendre l'offensive, il aurait certainement placé Lee dans une situation fort périlleuse. Mais ces deux

1. Le général Mac Clellan, dans son rapport, évalue l'armée confédérée au chiffre de 97,445 hommes. Si Lee avait eu réellement une pareille force sous ses ordres, les dispositions de son adversaire, loin d'être trop prudentes, eussent pu à bon droit être taxées de témérité.

heures ont donné à A. P. Hill, qui arrive de Harpers-Ferry avec sa belle et nombreuse division, le temps de passer le Potomac et de venir prendre part au combat. Il est trois heures. Burnside pousse déjà devant lui les faibles brigades de Toombs et gagne rapidement du terrain. Il a gravi, à droite, les collines qui séparent l'Antietam du plateau de Sharpsburg : l'artillerie ennemie va tomber entre ses mains ; il est déjà presque dans la ville, au sud de laquelle Longstreet s'efforce de reformer son monde, quand A. P. Hill tombe subitement sur son flanc gauche. Le combat change aussitôt de face : la lutte sur ces collines devient des plus violentes, et les fédéraux, surpris de cette résistance nouvelle, s'arrêtent, pour reculer bientôt après.

Cependant aucune diversion ne se fait à la droite, qui, à son tour, demeure immobile. Voyant l'état dans lequel se trouvent les trois corps qui viennent de supporter de ce côté tout l'effort du combat, Mac Clellan se range à l'avis de Sumner et il n'emploie les troupes de Franklin qu'à rectifier et à consolider sa ligne. C'est donc à gauche, sur Burnside, que porte maintenant tout l'effort de l'ennemi. Les quatre petites divisions de ce corps, qui ne comptaient guère plus de trois mille hommes chacune, sont ainsi placées : Wilcox à droite,

Rodman à gauche de la route, Cox en seconde ligne, de manière à les soutenir tous deux, enfin Sturgis près du pont.

L'attaque de Hill tombe sur Rodman, qui est contraint de faire face à gauche. Il laisse ainsi entre sa droite et la gauche de Wilcox un espace vide, dans lequel la brigade Archer, suivie par Branch et Pender, pénètre aussitôt. Cette attaque de front est soutenue par Toombs, qui se joint à Hill pour presser le flanc gauche des fédéraux. Exposée à un feu concentrique, la division Rodman fait des pertes cruelles, voit son chef mortellement blessé et cède du terrain. Le désordre la gagne bientôt. Heureusement pour elle, la brigade Scammon, de la division Cox, faisant, à son tour, un changement de front à gauche, arrive à propos pour la soutenir et interrompre le succès de Hill. Mais les confédérés reviennent à la charge, voulant, à tout prix, arrêter la marche du 9^e corps. Celui-ci se trouve, comme tout à l'heure Sedgwick, compromis par les progrès mêmes qu'il a faits. Obligé de combattre à la fois sur sa gauche et sur son front, il voit sa droite non moins exposée. Une seule brigade, celle de Warren, du corps de Porter, a été envoyée pour le soutenir de ce côté; le reste de l'armée ne s'est pas ébranlé. Cox, qui a le commandement du 9^e corps,

appelle à lui la division Sturgis et soutient encore quelque temps le combat; mais ses pertes augmentent, la nuit approche, il est évident que l'ennemi ne lui permettra pas d'atteindre Sharpsburg. Isolé, de plus en plus pressé, il est forcé de se replier sur la ligne des collines qui bordent l'Antietam et dominant les passages conquis quelques heures auparavant.

Les confédérés se bornent à le suivre, à distance, en soutenant le feu avec leur artillerie, et bientôt l'obscurité vient mettre un terme au combat. La bataille de l'Antietam était terminée. C'était la plus sanglante de toutes celles qui eussent encore été livrées dans cette guerre. Les pertes des fédéraux s'élevaient à 2,010 tués, 9,416 blessés, et 1,043 prisonniers, soit en tout 12,469 hommes, parmi lesquels se trouvaient huit généraux, dont deux chefs de corps et trois divisionnaires. Celles de Lee étaient, relativement au nombre de ses troupes, plus grandes encore. Il comptait près de seize cents tués, parmi lesquels deux généraux : Starke et French. Ses blessés étaient au nombre de près de sept mille, sans y comprendre ceux qui étaient tombés aux mains de l'ennemi. Sa petite armée avait été réduite de dix mille hommes au moins, dans cette seule journée. Il avoua une perte totale de 1,567 tués et 8,724 blessés pour les

combats de Cramptons-Gap, Turners-Gap, Harpers-Ferry, et pour la bataille de l'Antietam. Ces chiffres ne concordent pas exactement avec ceux de ses subordonnés, qui sont, pour la plupart, un peu plus élevés. Il ne donne pas le nombre des prisonniers valides qu'il laissa aux mains des fédéraux; mais Longstreet en accuse 1,310 pour son corps, et D. H. Hill 925 pour sa division; Mac Clellan parle de cinq mille : on peut, sans exagération, les estimer à 3,500, ce qui, d'après le compte même du général en chef de l'armée confédérée, porterait ses pertes, dans les cinq jours, à quatorze mille hommes, dont les quatre cinquièmes, au moins, appartiennent à la dernière journée.

Ces pertes matérielles étaient cependant plus faciles à réparer que le dommage moral que l'échec de l'armée de Lee fit éprouver à la cause confédérée. Elle avait, sans doute, par son courage et sa ténacité, évité un grand désastre; mais elle n'avait pu maintenir la victoire sous ses drapeaux. La bataille du 17 était pour elle une défaite, au triple point de vue de la tactique, de la stratégie et de la politique. Sur le champ de bataille, elle avait fini par perdre, dans toute l'étendue de sa ligne, depuis Dunker-Church jusqu'au dernier pont de l'Antietam, un terrain considérable;

elle y avait laissé des canons, des drapeaux et plusieurs milliers de prisonniers. Le soir du 17, elle était tellement éprouvée, qu'elle ne pouvait songer à reprendre l'offensive : le retour en Virginie était devenu une nécessité. Enfin les résultats politiques de la bataille de l'Antietam n'étaient pas moindres : les confédérés étaient obligés d'abandonner le dernier pouce de terrain qu'ils occupaient dans le Maryland, ils cessaient de menacer la Pennsylvanie ; et, au lieu d'avoir obtenu, par un coup d'éclat, la reconnaissance des neutres, ils avaient prouvé qu'ils perdaient leur principale force en prenant l'offensive.

L'erreur que Lee expia par cette grande défaite est évidente, et on peut en suivre les conséquences à travers les événements que nous venons de raconter. Cette erreur fut de diviser son armée pour prendre Harpers-Ferry en présence de Mac Clellan, et de trop compter sur les lenteurs de son adversaire. S'il n'avait pas ainsi partagé ses forces, il aurait eu le choix, ou de livrer la bataille décisive dans des conditions bien plus favorables, sur les pentes escarpées du South-Mountain, ou de continuer, avec tout son monde, la campagne sur le haut Potomac. Les fautes de ses ennemis réparèrent en partie les siennes. A la faveur de la honteuse capitulation de Miles, des

retards de Franklin le 14 et le 15, et des délais qui ne permirent pas à Mac Clellan de l'attaquer le 16, il put réunir tout son monde le 17, sur le champ de bataille. Cependant l'issue du combat eût peut-être été différente si, au lieu d'arriver à trois heures de l'après-midi, A. P. Hill avait pu prendre part à la lutte dès le matin et joindre ses efforts à ceux qui continrent si longtemps la droite fédérale. D'autre part, plusieurs causes empêchèrent Mac Clellan d'obtenir une victoire plus complète et de profiter de cette occasion pour porter à Lee un coup irréparable. La première se trouve dans l'état moral de ses troupes. L'armée qu'on venait de lui confier se composait, en partie, des vaincus de Manassas et, pour le reste, de soldats levés depuis une ou deux semaines seulement, qui n'avaient jamais marché, jamais vu le feu, qui ne connaissaient ni leurs chefs, ni leurs camarades. Ils se battirent avec une grande bravoure, mais on ne pouvait demander à ces hommes ce que Lee obtenait des siens. Leurs rangs n'avaient pas cette cohésion qui permet de profiter sans retard d'un premier succès. On peut reprocher aux généraux unionistes d'avoir divisé leurs efforts sur la droite en attaques successives et d'en avoir ainsi affaibli l'efficacité. Les corps de Hooker, de Mansfield et de

Sumner, c'est-à-dire une force de 40 à 44,000 hommes, au lieu d'être engagés l'un après l'autre, durant l'espace de quatre heures, auraient pu se réunir pour frapper ensemble la gauche confédérée, qu'ils auraient sans doute écrasée. Mac Clellan et plusieurs de ses lieutenants s'exagérèrent aussi, comme nous l'avons dit, le nombre de leurs adversaires, et cette erreur arrêta Franklin et Porter, dont l'intervention, à la fin de la bataille, eût été décisive. Enfin Burnside, par sa longue inaction, renversa tous les plans de Mac Clellan, permit à Lee de porter toutes ses forces à sa gauche, et priva ainsi les fédéraux des principaux avantages qu'une conduite plus énergique de sa part leur aurait certainement assurés ¹.

Le soleil du 18 septembre vint éclairer une de ces scènes de souffrances et d'angoisses qui confondent l'orgueil de l'homme par le spectacle de sa faiblesse et de sa cruauté. Vingt mille hommes, tués ou blessés la veille, gisaient sur cet étroit champ de bataille. Leurs camarades étaient épuisés par la lutte, la fatigue, la privation de sommeil et de nourriture.

Mac Clellan avait bien songé à reprendre l'offensive ce même jour, à faire de nouveaux et peut-être de

1. Voyez, à l'Appendice de ce volume, la note E.

plus grands sacrifices pour compléter la victoire si chèrement achetée la veille. Plusieurs généraux, Franklin entre autres, le lui demandaient. D'autres, comme Sumner, le détournaient d'une résolution aussi hardie. Cette attaque offrait des chances sérieuses de succès; mais, avec des troupes novices, les paniques, les accidents imprévus, étaient toujours à craindre et pouvaient compromettre tous les résultats déjà obtenus : la Pennsylvanie protégée, Washington dégagé, l'invasion définitivement repoussée. Le général unioniste ne voulut pas courir ce risque. Son devoir, comme chef et comme citoyen, lui commandait de ne frapper désormais qu'à coup sûr : « car, dit-il lui-même, une bataille perdue aurait tout perdu. » L'armée du Potomac était fort réduite, non-seulement par l'absence des soldats tués, blessés ou pris, mais surtout par la désorganisation des corps qui avaient le plus souffert dans la bataille. Ainsi celui de Hooker, qui, sur 14,856 hommes, en avait eu 2,619 mis hors de combat, n'en comptait, le 18 au matin, que 6,729 sous les drapeaux. D'importants renforts allaient d'ailleurs arriver : il fallait les attendre. Les deux divisions de Couch et de Humphreys rejoignirent l'armée dans la matinée. Dès qu'elles parurent, Mac Clellan, désormais assuré du

succès, donna tous les ordres pour attaquer, le lendemain 19, les confédérés dans les positions qu'ils occupaient depuis la bataille.

Mais son prudent adversaire ne l'y attendit pas. Il avait reçu aussi un renfort dans la journée du 18, celui de la dernière division laissée à Harpers-Ferry ; toutefois ces troupes fraîches ne suffisaient pas à compenser ses pertes. La campagne sur la rive gauche du Potomac était finie et ne pouvait se reprendre. Dès lors, il était inutile de persister à se maintenir dans l'angle de ce fleuve et de l'Antietam, où tant de sang avait déjà été versé inutilement pour la cause confédérée : c'était s'exposer, sans objet, à une attaque qui aurait pu dégénérer en désastre. Dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée de Lee, profitant de ce que les eaux du Potomac étaient très-basses alors, repassait silencieusement en Virginie. Elle laissait derrière elle, dans le Maryland, avec nombre de ses meilleurs soldats tués ou blessés, bien des espérances déçues, bien des illusions détruites. Mais les confédérés quittèrent comme de vaillants soldats cette contrée qui leur avait été si funeste, en n'abandonnant à l'ennemi aucun trophée de leur retraite nocturne.

Le lendemain matin, une partie du corps de Porter traversa le fleuve à leur suite, repoussant devant elle

la brigade Lawton, qui lui disputa mollement le gué de Sheppardstown et qui perdit quelques canons dans cette affaire. L'armée confédérée se retirait sur Martinsburg et la partie occidentale de la vallée de Virginie. Jackson devait former l'arrière-garde et défendre la ligne de l'Opequan, affluent du Potomac. Craignant d'être trop pressé par les fédéraux, il se décida à faire contre eux un retour offensif. Le 20 au matin, à la tête de deux divisions, il surprit Porter, dont toutes les troupes n'avaient pas encore passé le Potomac. Se formant sur deux lignes, A. P. Hill attaque de front les fédéraux, tandis qu'Early s'embusque dans les bois qui avoisinent les hauteurs où ils sont postés. Une charge de Hill, que l'artillerie unioniste ne peut arrêter, ébranle les soldats de Porter; Early achève de les mettre en désordre, et ils gagnent, à la hâte, l'autre rive du Potomac, en laissant derrière eux un bon nombre de tués et de blessés, ainsi que deux cents prisonniers. Jackson revint, avant la nuit, prendre position sur l'Opequan. Mac Clellan, de son côté, occupa, quelques jours après, Harpers-Ferry. La campagne du Maryland était terminée.

Dans le prochain volume, qui embrassera la seconde partie de l'année 1862, on verra quelle fut

l'influence de cette campagne sur les opérations militaires dans l'Ouest, et comment, dans l'Est, l'armée du Potomac s'acquitta de la tâche nouvelle que lui imposait la retraite de ses adversaires en Virginie.

NOTES

NOTE A, PAGE 128.

Des renseignements nouveaux, recueillis depuis que les pages précédentes ont été tirées, nous obligent à une rectification relative au général Keyes. Celui-ci n'arriva pas, comme nous l'avions cru, sur le champ de bataille de Fair-Oaks avec la brigade Peck. Il se trouvait sur le terrain, presque depuis le commencement du combat, et quelque temps avant le moment où il indiqua à cette brigade la position qu'elle devait prendre.

NOTE B, PAGE 262.

*États de situation des armées fédérales et confédérées, pour
faciliter l'intelligence du premier livre.*

I^o. ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE DU POTOMAC

au 1^{er} avril 1862.

N. B. — * Les troupes ainsi marquées n'ont pas fait partie du débarquement au fort Monroë.

— † Celles qui sont ainsi marquées ont rejoint Mac Clellan après son débarquement.

— Les brigades pour lesquelles le nom du commandant est remplacé par des points étaient sans chef titulaire et sous les ordres du plus ancien colonel.

COMMANDANT EN CHEF. Major général Mac Clellan.

Brigadier général Marcy, chef d'état-major.

Brigadier général S. Williams, adjudant général.

Brigadier général Stoneman, chef de la cavalerie.

Colonel Sackett, inspecteur général.

Brigadier général Barnard, commandant le génie.

Brigadier général Humphreys, commandant les ingénieurs-topographes.

Dr Tripler, chirurgien en chef.

Brigadier général Van Vliet, quartermaster-general.

Colonel Clarke, commissaire en chef des subsistances.

Colonel Kingsbury, chef de l'ordnance.

Brigadier général Andrew Porter, grand prévôt.

Colonel Gantt, judge-advocate.

Major Myer, chef du corps des signaux.

Major Eckert, chef du télégraphe.

Division de cavalerie de réserve. — Brigadier général
S. George Cooke.

1^{re} Brigade. Brigadier général Emory.

2^e — Brigadier général Blake.

Artillerie de réserve. — Colonel Hunt.

14 batteries régulières, 80 pièces.

4 batteries de volontaires, 20 pièces.

Brigade du génie. — Brigadier général Woodbury.

2 régiments de volontaires, 3 compagnies régulières.

Parc de siège. — Colonel Tyler.

1 régiment.

Réserve d'infanterie. — Brigadier général Sykes.

8 bataillons réguliers, 1 régiment.

* 1^{er} CORPS. — Major général Mac Dowell.

Brigade de cavalerie, 4 régiments.

Tirailleurs, 1 régiment.

th 1^{re} *Division*. — Brigadier général Franklin.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 16 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Kearney, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Slocum, 4 régiments.

3^e — Brigadier général Newton, 4 régiments.

th 2^e *Division*. — Brigadier général Mac Call.

(Réserve de Pennsylvanie.)

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 16 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Reynolds, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Meade, 4 régiments.

3^e — Brigadier général Ord, 4 régiments.

1 régiment indépendant.

3^e *Division*. — Brigadier général King.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 18 pièces.

1^{re} Brigade. 4 régiments.

2^e — Brigadier général Patrick, 4 régiments.

3^e — Brigadier général Augur, 4 régiments.

2^e CORPS. — Brigadier général Sumner.

Cavalerie. Colonel Farnsworth, 1 régiment.

1^{re} *Division*. — Brigadier général Richardson.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 18 pièces.

- 1^{re} Brigade. Brigadier général Howard, 4 régiments.
 2^e — Brigadier général Meagher, 3 régiments.
 3^e — Brigadier général French, 4 régiments.

2^e *Division*. — Brigadier général Sedgwick.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 18 pièces.

- 1^{re} Brigade. Brigadier général Gorman, 4 régiments.
 2^e — Brigadier général Burns, 4 régiments.
 3^e — Brigadier général Dana, 4 régiments.

3^e *Division*. — Brigadier général Blenker.

Artillerie. 3 batteries volontaires, 18 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Stahel, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Von Steinwehr, 4 régiments.

3^e Brigade. Colonel Schimmelpfennig, 4 régiments.

3^e *CORPS*. — Brigadier général Heintzelman.

Cavalerie. Colonel Averill, 1 régiment.

1^{re} *Division*. — Brigadier général F. Porter.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 18 pièces.

- 1^{re} Brigade. Brigadier général Martindale, 5 régiments.
 2^e — Brigadier général Morell, 4 régiments.
 3^e — Brigadier général Butterfield, 5 régiments.

Tirailleurs indépendants, 1 régiment.

2^e *Division*. — Brigadier général Hooker.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 16 pièces.

1^{re} Brigade (dite *Excelsior*). Brigadier général Sickles,
5 régiments.

2^e Brigade. Brigadier général Naglee, 4 régiments.

3^e Brigade. Colonel Starr, 4 régiments.

3^e *Division*. — Brigadier général Hamilton.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 2 batteries volontaires, 12 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Jameson, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Birney, 4 régiments.

3^e — Brigadier général Berry, 4 régiments.

4^e CORPS. — Brigadier général Keyes.

1^{re} *Division*. — Brigadier général Couch.

Artillerie. 4 batteries régulières, 18 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Graham, 5 régiments.

2^e — Brigadier général Peck, 5 régiments.

3^e — 4 régiments.

2^e *Division*. — Brigadier général W. F. Smith.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 3 batteries volontaires, 16 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Hancock, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Brooks, 5 régiments.

3^e — Brigadier général Davidson, 4 régiments.

3^e *Division*. — Brigadier général Casey.

Artillerie 4 batteries volontaires, 22 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Keim, 4 régiments.

2^e — Brigadier général Palmer, 5 régiments.

3^e — 5 régiments.

* 5^e CORPS. — Major général Banks.

Division de cavalerie, 8 régiments.

1 régiment d'infanterie indépendant.

1^{re} *Division*. — Brigadier général Williams.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 6 batteries volontaires, 32 pièces.

1^{re} Brigade. Brigadier général Abercrombie, 4 régiments.

2^e Brigade. 4 régiments.

3^e — 6 régiments.

2^e *Division*. — Brigadier général Shields.

Artillerie. 1 batterie régulière, 6 pièces.

— 4 batteries volontaires, 21 pièces.

1^{re} Brigade. 6 régiments.

2^e — 5 régiments.

3^e — 6 régiments.

* GARNISON DE WASHINGTON. — Brigadier général
Wadsworth.

Infanterie. 23 régiments.

Artillerie de place. 7 régiments.

Cavalerie. 2 régiments.

Dépôt de cavalerie. 4 régiments.

* GARNISON DE BALTIMORE. — Major général Dix.

Infanterie. 13 régiments.

Cavalerie. 2 régiments.

Artillerie. 1 batterie régulière.

— 4 batteries régulières.

GARDE PRÉVÔTALE.

Cavalerie régulière. 1 régiment.

Infanterie régulière. 2 bataillons.

QUARTIER GÉNÉRAL.

Cavalerie. 3 escadrons.

Infanterie. 1 compagnie.

II°. ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE DU POTOMAC

au 27 juin 1862.

2^e CORPS, Sumner. — Effectif 17,581 hommes.

1^{re} *Division*, Richardson. — 1^{re} brigade, Caldwell. —

2^e brigade, Meagher. — 3^e brigade, French.

2^e *Division*, Sedgwick. — 1^{re} brigade, Gorman. —
2^e brigade, Burns. — 3^e brigade, Abercrombie.

3^e CORPS, Heintzelman. — Effectif 18,810 hommes.

1^{re} *Division*, Hooker. — 1^{re} brigade, Sickles. — 2^e bri-
gade, Grover. — 3^e brigade, Starr.

2^e *Division*, Kearney. — 1^{re} brigade, — 2^e bri-
gade, Birney. — 3^e brigade, Berry.

4^e CORPS, Keyes. — Effectif 14,610 hommes.

1^{re} *Division*, Couch. — 1^{re} brigade, Graham. — 2^e brigade, — 3^e brigade, Howe.

2^e *Division*, Peck. — 1^{re} brigade, Keim. — 2^e brigade, Palmer. — 3^e brigade, Naglee.

5^e CORPS, Franklin. — Effectif 19,405 hommes.

1^{re} *Division*, Slocum. — 1^{re} brigade, Newton. — 2^e brigade, Taylor. — 3^e brigade, Bartlett.

2^e *Division*, Smith. — 1^{re} brigade, Hancock. — 2^e brigade, Brooks. — 3^e brigade, Davidson.

6^e CORPS, F. Porter. — Effectif 19,960 hommes.

1^{re} *Division*, Morell. — 1^{re} brigade, Martindale. — 2^e brigade, Griffin. — 3^e brigade, Butterfield.

2^e *Division*, Sykes. — 1^{re} brigade (régulière), major Russell. — 2^e brigade, Warren.

Division indépendante, Mac Call. — Effectif 9,514 hommes.

(Réserve de Pennsylvanie.)

1^{re} brigade, Reynolds, — 2^e brigade, Meade. — 3^e brigade, Seymour.

III^o. ÉTATS DE SITUATION DE L'ARMÉE CONFÉDÉRÉE A WILLIAMSBURG ET A FAIR-OAKS

Les documents officiels nous manquent pour composer d'une manière complète ces premiers états, antérieurs

au 26 juin 1862, et nous ne pouvons en donner que l'aperçu suivant :

Le 4 mai, l'armée réunie sous Johnston, à Yorktown, forte d'environ 55,000 hommes, était partagée en quatre divisions :

1° Magruder, 4 brigades, sous D. R. Jones.

2° G. Smith, 8 brigades, sous Wilcox, A. P. Hill, Pickett, Colston, Hampton, Hood, Hatton, Whiting.

3° D. H. Hill, 4 brigades, sous Early, Rodes, Garland, Rains.

4° Longstreet, 4 ou 5 brigades, sous Mac Laws, Kershaw, Semmes, R. H. Anderson.

Le 30 mai, l'armée réunie sous Johnston à Richmond, forte d'environ 70,000 hommes, était partagée en 6 divisions :

1° Magruder, 6 brigades.

2° Smith, 7 brigades, sous Wilcox, Colston, Hampton, Hood, Hatton, Whiting.

3° D. H. Hill, 4 brigades, sous Early, Rodes, Garland, Rains.

4° Longstreet, 4 brigades, sous Mac Laws, Kershaw, Semmes, R. H. Anderson.

5° A. P. Hill, 2 ou 3 brigades, sous G. B. Anderson et Branch.

6° Huger, 3 brigades, sous Pryor, Mahone, Pickett.

La division Holmes, comprenant les trois brigades Ripley, Lawton et Drayton, forte de 15,000 hommes, rejoignit l'armée le 2 juin.

A partir du mois de juin, les rapports du général Lee

nous permettent de donner les renseignements les plus précis.

**IV°. ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE
DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE**

au 26 juin 1862.

COMMANDANT EN CHEF : R. E. Lee

1^{er} CORPS. — Longstreet.

1^{re} *Division*, Longstreet. — 1^{re} brigade, Kemper. — 2^e brigade, R. H. Anderson. — 3^e brigade, Pickett. — 4^e brigade, Wilcox. — 5^e brigade, Pryor.

2^e *Division*, A. P. Hill. — 1^{re} brigade, J. R. Anderson. — 2^e brigade, M. Gregg. — 3^e brigade, Archer. — 4^e brigade, Field. — 5^e brigade, Branch. — 6^e brigade, Pender.

2^e CORPS. — Jackson.

1^{re} *Division*, Jackson. — 1^{re} brigade (Stonewall), Winder. — 2^e brigade, Cunningham. — 3^e brigade, Fulkerstone. — 4^e brigade, Lawton.

2^e *Division*, Ewell. — 1^{re} brigade, Elzey (puis Early). — 2^e brigade, Trimble. — 3^e brigade, Seymour.

3^e *Division*, Whiting. — 1^{re} brigade, Hood. — 2^e brigade, Laws.

4^e *Division*, D. H. Hill. — 1^{re} brigade, Rodes. — 2^e brigade, Colquitt. — 3^e brigade, Garland. — 4^e brigade, G. B. Anderson. — 5^e brigade, Ripley.

3^e CORPS. — Magruder.

1^{re} *Division*, Magruder. — 1^{re} brigade, Howell Cobb. — 2^e brigade, Griffith.

2^e *Division*, D. R. Jones. — 1^{re} brigade, Toombs. — 2^e brigade, G. T. Anderson.

3^e *Division*, Mac Laws. — 1^{re} brigade, Kershaw. — 2^e brigade, Semmes.

Division Huger. — 1^{re} brigade, Armistead. — 2^e brigade, Ransom. — 3^e brigade, Mahone. — 4^e brigade, Wright.

Division Holmes. — 1^{re} brigade, Wise. — 2^e brigade, Daniel. — 3^e brigade, Walker.

Division de cavalerie. — Stuart.

9 régiments.

Artillerie de réserve. — Pendleton.

L'effectif de cette armée n'a jamais été donné officiellement, mais il est facile de le calculer. Elle comprenait trente-sept brigades actives; la moyenne de ces brigades était de cinq régiments : en ne comptant que 450 hommes par régiment, c'est-à-dire moins de la moitié de l'effectif normal, on arrive au chiffre de 2,250 hommes pour la force de chaque brigade, et à 83,250 hommes pour celle de l'infanterie confédérée; les neuf régiments de cavalerie de Stuart ne pouvaient compter moins de 4,500 sabres, la réserve de Pendleton moins de 1,500

artilleurs; les états-majors, escortes et détachements divers, moins de quatre à cinq mille hommes : ce qui compose un effectif total d'environ 94,000 hommes. On arrive également à ce chiffre par une autre voie. En juillet, quelques jours après les batailles de Gaines-Mill, Glendale et Malvern, les états de situation offraient un total de 69,559 hommes présents sous les drapeaux. En ajoutant au premier chiffre les 20,000 tués, blessés et prisonniers perdus dans ces batailles, et 5,000 éclopés ou malades enlevés au service actif à la suite d'une semaine de marches forcées, on trouve encore le chiffre de 94,000 hommes, pour l'effectif réel de l'armée confédérée, le 26 juin.

Voici, d'après les rapports détaillés, les pertes de cette armée, du 26 juin au 1^{er} juillet, par divisions :

Longstreet, 4,429. — A. P. Hill, 3,870. — Ewell, 987. — Whiting, 1,081. — D. H. Hill, 3,955. — Magruder, environ 1,000. — Jones, 832. — Mac Laws, 300. — Huger, 1,612. — Artillerie, 44. — Total, 18,961, dont à peine 900 prisonniers. Les pertes des divisions de Stuart et de Jackson manquent dans cet état ; la dernière ayant été fortement engagée, on peut évaluer l'ensemble de ces pertes à 20,000 hommes.

NOTE C, PAGE 452.

*États de situation des armées fédérales et confédérées pour
faciliter l'intelligence du troisième livre.*

I°. ÉTAT DE SITUATION DES ARMÉES FÉDÉRALES
EN VIRGINIE

au 15 août 1862.

ARMÉE DU POTOMAC. — Major général Mac Clellan.

2^e CORPS. — Sumner.

1^{re} Division, Richardson. — 1^{re} brigade, Caldwell. —
2^e brigade, Meagher. — 3^e brigade, French.

2^e Division, Sedgwick. — 1^{re} brigade, —
2^e brigade, Burns. — 3^e brigade, Abercrombie.

3^e CORPS. — Heintzelman.

1^{re} Division, Hooker. — 1^{re} brigade, Sickles. — 2^e bri-
gade, Grover. — 3^e brigade, Carr.

2^e Division, Kearney. — 1^{re} brigade, Robertson. —
2^e brigade, Birney. — 3^e brigade, Berry.

4^e CORPS. — Keyes.

1^{re} *Division*, Couch. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade, — 3^e brigade, Howe.

2^e *Division*, Peck. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade, Palmer. — 3^e brigade, Naglee.

5^e CORPS. — Franklin.

1^{re} *Division*, Slocum. — 1^{re} brigade, Newton. — 2^e brigade, Taylor. — 3^e brigade, Bartlett.

2^e *Division*, Smith. — 1^{re} brigade, Hancock. — 2^e brigade, Brooks. — 3^e brigade, Davidson.

6^e CORPS. — F. Porter.

1^{re} *Division*, Morell. — 1^{re} brigade, Martindale. — 2^e brigade, Butterfield. — 3^e brigade, Griffin.

2^e *Division*, Sykes. — 1^{re} brigade, Warren. — 2^e brigade (régulière), Buchanan.

Division indépendante. — Reynolds.

(Réserve de Pennsylvanie.)

1^{re} brigade, — 2^e brigade, Meade. — 3^e brigade, Seymour.

Division de cavalerie. — Stoneman.

1^{re} brigade, Averill. — 2^e brigade, Pleasonton.

ARMÉE DE VIRGINIE¹. — Major général Pope.

1^{er} CORPS. — Sigel (anciennement armée de la montagne).

1. Voici le tableau officiel des forces de Pope au 31 juillet; mais,

1^{re} *Division*, Schenck. — 1^{re} brigade, Mac Lean. —
2^e brigade, Stahel.

2^e *Division*, Steinwehr. — 1^{re} brigade, Bohlen.

3^e *Division*, Schurz. — 1^{re} brigade, Krysanowsky. —
2^e brigade, Schimmelpfennig.

Brigade Milroy.

2^e CORPS. — Banks.

1^{re} *Division*, Williams. — 1^{re} brigade, Crawford. —
2^e brigade, Gordon. — 3^e brigade, Gorman.

2^e *Division*, Augur. — 1^{re} brigade, Prince. — 2^e bri-
gade, Geary. — 3^e brigade, Green.

en le donnant, le général en chef fait observer que les chiffres en
sont exagérés, surtout pour le corps de Banks, qui ne comptait en
réalité que 8,000 combattants :

	INFANTERIE.	ARTILLERIE.	CAVALERIE.	TOTAL.
1 ^{er} corps. . .	10,550	948	1,730	13,228
2 ^e corps. . .	13,343	1,224	4,104	18,671
3 ^e corps. . .	17,604	971	2,904	21,479
Totaux. . . .	41,497	3,143	8,738	53,378
A déduire : Une brigade d'infanterie à Winchester.			2,500	} 6,500
» Un régiment et une batterie à Front-Royal.			1,000	
» Cavalerie hors de service.			3,000	
			Total.	46,878

Les trois corps composant cette armée avant l'arrivée du 9^e, sont
distingués ici par les numéros particuliers que leur donna le général
Pope. Dès qu'ils rentrèrent dans l'armée du Potomac, ils reprirent
leurs anciens numéros d'ordre : le corps de Mac Dowell redevint
le 1^{er}, celui de Banks le 5^e, celui de Sigel le 11^e.

3^e CORPS. — Mac Dowell.

1^{re} *Division*, Ricketts. — 1^{re} brigade, Tower. — 2^e brigade, Hartsuff. — 3^e brigade, Carroll. — 4^e brigade, Dureya.

2^e *Division*, King. — 1^{re} brigade, Patrick. — 2^e brigade, Doubleday. — 3^e brigade, Gibbon. — 4^e brigade, Hatch.

3^e *Division*, Sturgis. — 1^{re} brigade, Piatt. — 2^e brigade,

9^e CORPS indépendant. — Burnside.

1^{re} *Division*, Reno. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade,

2^e *Division*, Stevens. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade,

3^e *Division*, Parke. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade,

Division de cavalerie, Cox. — 1^{re} brigade, Bayard. — 2^e brigade, Buford.

II^e. ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE DU POTOMAC¹

au 15 septembre 1862.

COMMANDANT EN CHEF : Major général Mac Clellan.

AILE DROITE. — Burnside.

1^{er} CORPS, Hooker. — Effectif 14,856 hommes.

1. La garnison de Washington n'est pas comprise dans cet état.

1^{re} *Division*, Meade. — 1^{re} brigade, Seymour. — 2^e brigade, Gallagher. — 3^e brigade, Magilton.

2^e *Division*, Ricketts. — 1^{re} brigade, Hartsuff. — 2^e brigade, Christian. — 3^e brigade, Dureya.

3^e *Division*, Doubleday. — 1^{re} brigade, Patrick. — 2^e brigade, Gibbon. — 3^e brigade, Phelps.

9^e CORPS, Reno (puis Cox). — Effectif 13,819 hommes.

1^{re} *Division*, Cox. — 1^{re} brigade, Crook. — 2^e brigade, Brooks. — 3^e brigade, Scammon.

2^e *Division*, Wilcox. — 1^{re} brigade, — 2^e brigade,

3^e *Division*, Sturgis. — 1^{re} brigade, Ferrero. — 2^e brigade,

4^e *Division*, Rodman. — 1^{re} brigade, Harland. — 2^e brigade, Fairchild.

CENTRE. — Sumner.

2^e CORPS, Sumner. — Effectif 18,813 hommes.

1^{re} *Division*, Richardson — 1^{re} brigade, Caldwell. — 2^e brigade, Meagher.

2^e *Division*, Sedgwick. — 1^{re} brigade, Gorman. — 2^e brigade, Dana. — 3^e brigade, Howard.

3^e *Division*, French. — 1^{re} brigade, Max Weber. — 2^e brigade, Kimball. — 3^e brigade, Dwight Morris.

12^e CORPS, Mansfield. — Effectif 10,126 hommes.

1^{re} *Division*, Williams. — 1^{re} brigade, Crawford. —
2^e brigade, Gordon.

2^e *Division*, Green. — 1^{re} brigade, Goodwich. — 2^e brigade,

AILE GAUCHE. — Franklin.

6^e CORPS, Franklin. — Effectif 12,300 hommes.

1^{re} *Division*, Slocum. — 1^{re} brigade Newton. — 2^e brigade, Torbert. — 3^e brigade, Bartlett.

2^e *Division*, Smith. — 1^{re} brigade, Hancock. — 2^e brigade, Brooks. — 3^e brigade, Irwin.

Division indépendante. Couch.

1^{re} brigade, — 2^e brigade,

7^e CORPS indépendant, Porter. — Effectif 12,930 hommes.

1^{re} *Division*, Morell. — 1^{re} brigade, Martindale. —
2^e brigade, Griffin. — 3^e brigade, Butterfield.

2^e *Division*, Sykes. — 1^{re} brigade (régulière), capitaine
Dyer. — 2^e brigade, Warren.

Division Humphreys. (Rejoint l'armée le 18 septembre.)

1^{re} brigade, — 2^e brigade,

Division de cavalerie.

Pleasanton. — Effectif 4,320 hommes.

1^{re} brigade, — 2^e brigade,

III°. ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE
DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE

au 15 septembre 1862.

COMMANDANT EN CHEF : R. E. Lee.

Commandement de Longstreet.

1^{re} Division, Pickett.

1^{re} brigade. Kemper, 4 régiments.2^e — (anciennement Pickett), 5 régiments.

2^e Division, Walker.

1^{re} brigade. Ransom, 4 régiments, 1 batterie.2^e — (anciennement Walker), 4 régiments,
1 batterie.

3^e Division, Hood.

1^{re} brigade. Anderson, 5 régiments.2^e — Law, 4 régiments.3^e — Wofford, 4 régiments d'infanterie, 1 de
cavalerie, 3 batteries.4^e brigade. Toombs, 4 régiments.5^e — Jenkins, 4 régiments.6^e — Evans, 5 régiments, 1 batterie.

4^e Division, Mac Laws.

- 1^{re} brigade. Drayton, 3 régiments.
 2^e — Barksdale, 4 régiments.
 3^e — Kershaw, 4 régiments, 1 batterie.
 4^e — Semmes, 4 régiments.
 5^e — Cobb, 5 régiments.

5^e Division, Anderson.

- 1^{re} brigade. Wright, 4 régiments.
 2^e — Armistead, 4 régiments.
 3^e — Wilcox, 5 régiments.
 4^e — Pryor, 4 régiments.
 5^e — Featherstone, 4 régiments.
 6^e — Mahone, 4 régiments.

Commandement de Jackson.

1^{re} Division, Starke.

- 1^{re} brigade. Winder (puis Grigsby), 4 régiments, 2 batteries.
 2^e brigade. Taliaferro (puis Warren), 4 régiments.
 3^e — Stafford, 5 régiments, 1 batterie.
 4^e — Jones (puis Johnston), 4 régiments.

2^e Division, Ewell.

- 1^{re} brigade. Lawton, 4 régiments.
 2^e — Early, 6 régiments.
 3^e — Hay, 4 régiments.
 4^e — Trimble, 2 régiments.

3^e Division, A. P. Hill.

- 1^{re} brigade. Branch, 4 régiments.
- 2^e — Gregg, 3 régiments.
- 3^e — Field, 3 régiments.
- 4^e — Pender, 3 régiments.
- 5^e — Archer, 3 régiments, 1 batterie.

Division indépendante, D. H. Hill.

- 1^{re} brigade. Rodes, 4 régiments.
- 2^e — Mac Rae, 4 régiments.
- 3^e — Ripley, 4 régiments.
- 4^e — Anderson, 4 régiments.
- 5^e — Colquitt, 4 régiments.

Division de cavalerie, Stuart.

- 1^{re} brigade. Hampton, 3 régiments.
- 2^e — Fitzhugh Lee, 3 régiments.
- 3^e — Jones, 3 régiments.

Réserve d'artillerie, Pendleton.

88 canons.

NOTE D, PAGE 528.

Il nous est impossible d'entrer dans le détail des discussions auxquelles donna lieu la conduite du général Porter dans la journée du 29 août 1862; mais l'impartialité que nous avons à cœur de garder en jugeant les événements de cette journée nous oblige pourtant à dire quelques mots des accusations dirigées contre cet officier. Nous passerons sous silence celles d'incapacité, de lâcheté ou de trahison. Elles sont démenties par toute la carrière de Porter, qui avait fait ses preuves, comme soldat et comme chef, sur plus d'un champ de bataille, et dont le dévouement à la cause qu'il servait ne saurait être mis en doute. Nous ne parlerons que de celles qui reposent sur des faits ou des assertions précises. Après sa défaite, le général Pope accusa son lieutenant de n'avoir pas empêché la jonction de Jackson et de Longstreet en se plaçant entre eux sur la route de Gainesville à Groveton. Il affirma que cette manœuvre était possible et qu'elle aurait assuré la défaite des confédérés.

C'est à la suite de cette accusation que Porter fut jugé et condamné. Plus tard, lorsque les faits furent mieux connus et que les rapports officiels des généraux ennemis furent livrés à la publicité, il fut prouvé que la jonction des deux corps confédérés était accomplie bien avant le moment où Porter aurait pu atteindre le point qui lui était indiqué. Dès lors, les chefs d'accusation produits contre lui par les publications du général Pope ont été modifiés et restreints. Pope lui a reproché de n'avoir pas quitté la route de Gainesville, qui lui avait été marquée dans ses premières instructions, pour prendre, à droite, la direction de Groveton et attaquer l'extrémité de la ligne de Longstreet; et il n'est plus question, dans ce nouveau réquisitoire, de la jonction de ce dernier avec Jackson, reconnue comme accomplie au début de la bataille.

Le reproche ainsi limité est fondé, quoiqu'il faille reconnaître que, pour exécuter un tel mouvement, Porter eût été obligé de changer la direction qui lui avait été donnée par des instructions formelles. Il est évident que, ne pouvant suivre cette direction, Porter, plutôt que de rester immobile, aurait dû chercher à joindre l'ennemi, et, malgré la fatigue de ses troupes, ne pas attendre un nouvel avis pour prendre part au combat dont il entendait le bruit sur sa droite. Mais ce reproche est de ceux qui ont pu être adressés avec autant de force à bien des généraux des deux partis dans le cours de la guerre, sans qu'ils aient pour cela encouru autre chose que le blâme de leurs chefs; et les ordres contradictoires que

les lieutenants de Pope recevaient depuis quelques jours peuvent excuser, jusqu'à un certain point, les funestes hésitations de Porter. Le général Pope a affaibli l'autorité de ce second chef d'accusation en dépassant la mesure, et en présentant les faits sous un jour qui ne soutient pas l'examen. En effet, d'une part, il affirme avoir donné à Porter l'ordre d'attaquer la droite de l'ennemi et prétend qu'il lui a formellement désobéi en ne l'exécutant pas. Or cet ordre, comme nous l'avons dit, ne fut expédié qu'à quatre heures et demie, et Porter déclara ne l'avoir reçu qu'au moment où la nuit en rendait l'exécution impossible. Les mouvements des divers corps avaient été tant de fois contremandés que l'état-major général ne pouvait savoir la position exacte de chacun d'eux, et que le retard dans la transmission de cet ordre n'a rien d'étonnant. D'autre part, Pope, voulant prouver que l'inaction de Porter permit à l'ennemi de concentrer toutes ses forces sur la partie de sa ligne défendue par Jackson, cite le rapport officiel de ce dernier. Mais il s'est trompé de date, comme nous nous en sommes assuré en consultant la collection des rapports confédérés sur les campagnes de Virginie, publiée à Richmond en 1864 (tome II, p. 96) : la citation qu'il donne se rapporte à la journée du 30 août, et non à celle du 29. Ce détail suffira pour faire voir combien il faut de circonspection dans l'examen de tous les documents mis en avant, de part et d'autre, pour les besoins d'une ardente discussion, si l'on veut arriver à démêler l'exacte vérité.

NOTE E, PAGE 642.

Le rôle joué par Burnside à la bataille de l'Antietam a été le sujet d'une longue et vive polémique dans le Nord. Le général Mac Clellan, dans son beau rapport, a critiqué sévèrement, quoique sans amertume, l'insuffisance des attaques dirigées par son lieutenant contre l'aile droite des confédérés, dans la première moitié de la journée. Il lui reproche particulièrement d'avoir maintenu dans l'inaction son corps d'armée, qui aurait pu être employé ailleurs, si le passage de la rivière avait été reconnu impraticable. M. Swinton va plus loin, et accuse Burnside d'avoir, par son inaction, empêché Mac Clellan de jeter l'armée ennemie dans le Potomac. Le biographe de Burnside, M. Woodbury, a répondu à ces accusations avec une grande vivacité. Il reproche, à son tour, à Mac Clellan de n'avoir pas demandé à Porter le même effort qu'il exigeait du 9^e corps. Il cherche à justifier Burnside de n'avoir pas passé l'Antietam avant deux heures, en donnant le chiffre des pertes éprouvées par ce dernier

corps. Cette explication ne saurait être satisfaisante, pour deux motifs : d'abord parce que la plus grande partie de ces pertes furent faites, après le passage, dans le combat livré au delà de la rivière aux troupes d'A. P. Hill, combat qui n'aurait pas eu lieu si ce passage s'était effectué quelques heures plus tôt ; et ensuite parce que les attaques successives, faites avec des forces insuffisantes, coûtèrent plus cher que n'aurait coûté une seule attaque générale tentée dès le début. On verra plus tard que Burnside, devenu général en chef, n'éprouva pas les mêmes scrupules pour lancer ses divisions contre les positions formidables de Maryes-Hill. Enfin M. Woodbury affirme que Lee n'aurait pas commis la faute de dégarnir sa droite en présence du 9^e corps tout entier. Cette assertion est démentie par le rapport du général confédéré lui-même, qui dit avoir laissé à la seule brigade Toombs le soin de défendre les abords du pont de la route de Rohrersville.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Aux ouvrages indiqués à la fin du premier volume, comme ayant été particulièrement consultés par l'auteur, il convient d'ajouter les suivants pour les tomes II et III :

Campaigns in Virginia and Maryland, by colonel Chesney, London, 1863 et 1865, 2 volumes; War pictures of the South, by Estvan, London, 1863, 2 volumes; A rebel war clerks Diary, by Jones, Philadelphia, 1866, 2 volumes; Memoirs of the confederate war, by Heros von Borcke, London, 1866, 2 volumes; Medical recollections of the Army of the Potomac, by surgeon-general Letterman, New-York, 1866, 1 volume; Four years of fighting, by Coffin, Boston, 1866, 1 volume; Partisan life with Mosby, by Scott, London, 1867, 1 volume; General Burnside and the 9th Army corps, by Woodbury, Providence, 1867, 1 volume; Three years in the 6th corps, by Stevens, 2^e édition, New-York, 1870, 1 volume, Le général Lee, par Edward Lee-Childe, Paris, 1874, 1 volume; Narrative of military operations, by general J. E. Johnston, New-York, 1874, 1 volume. Ce dernier ouvrage, qui vient de paraître, offre un intérêt tout particulier, puisqu'il est écrit par le principal survivant des généraux confédérés, neuf ans après la fin de la guerre, et avec tout le soin et la modération que l'on peut et doit attendre d'un écrivain qui raconte les événements dans lesquels il a joué le premier rôle.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

LIVRE PREMIER.

RICHMOND.

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — WILLIAMSBURG.	3
Description de la péninsule de Virginie. — Le fort Monroë, Yorktown. — L'armée du Potomac transportée d'Alexandria au fort Monroë, du 17 mars au 6 avril 1862. — Mac Clellan atteint le Warwick-Creek. — Positions occupées par Magruder; sa ténacité. — Mac Dowell retenu à Washington. — Mac Clellan s'arrête devant le Warwick-Creek. — Renforts envoyés à Magruder. — Combat de Lees-Mill, 16 avril. — Ouverture de la première parallèle contre Yorktown, 17 avril. — Grands travaux de siège. — Arrivée de la division Franklin, 22 avril. — Évacuation de Yorktown, 4 mai. — Mouvements des fédéraux. — Description de Williamsburg. — Les fédéraux l'atteignent le soir. — Longstreet revient occuper Williamsburg. — Position des fédéraux. — Attaque de Hooker à gauche, le 5 au matin. — Il n'est pas soutenu. — Kearney arrive à son secours et rétablit le combat. — La brigade Peck prend part à la lutte. — Engagement à droite entre Hancock et Early. — Encombrement des colonnes fédérales. — Arrivée de Mac Clellan. — Longstreet évacue Williamsburg pendant la nuit. — Résultats de la bataille de Williamsburg. — Ravitaillement de l'armée. — Franklin remonte le York-River. — Combat d'Eltham entre New-	

ton et Whiting, 7 mai. — Johnston se replie sur Richmond. — L'armée fédérale arrive à Eltham, 10 mai. — Elle remonte le Pamunkey. — Elle a le choix entre deux plans de campagne. — Rôle du Virginia. — Le président Lincoln au fort Monroe. — Occupation de Norfolk, 10 mai. — Destruction du Virginia, 11 mai. — Le James est ouvert aux fédéraux. — Combat de Drewrys-Bluff, 15 mai. — L'armée du Potomac atteint le Chickahominy. — M. Lincoln annonce l'arrivée de Mac Dowell. — Mac Clellan se décide à attaquer Richmond par le nord. — Situation de l'armée fédérale.

CHAPITRE II. — FAIR-OAKS. 63

Mouvements des troupes fédérales près de Washington, après le départ de Mac Clellan. — Mac Dowell, Geary, Banks, Frémont. — Jackson forme l'armée du Shenandoah. — Combat de Mac Dowell, 8 mai. — Défaite de Milroy. — La vallée de Virginie. — Jackson quitte New-Market, 20 mai. — Combat de Front-Royal, 23 mai. — Combat du Greenbrier-River, 23 mai. — Banks quitte Strasburg pour Winchester, 25 mai. — Jackson le poursuit. — Banks échappe avec peine. — Engagement de Winchester. — Banks repasse le Potomac. — Émoi dans le Nord. — Préparatifs pour attaquer Jackson. — Combinaisons du général Halleck. — Mac Dowell retenu pour envelopper Jackson. — Celui-ci évacue Winchester, 31 mai. — Il échappe aux fédéraux, 1^{er} juin. — Sa retraite habile et rapide. — Engagement de Port-Republic, 7 juin. — Jackson passe le Shenandoah. — Combat de Cross-Keys, 8 juin. — Combat de Port-Republic, 8 juin. — Fin de la poursuite de Jackson. — Description de la vallée du Chickahominy. — Position des deux armées le 20 mai. — M. Lincoln ordonne la destruction des ponts du South-Anna. — Double combat de Hanover-Court-House, 27 mai. — Défaite de la division confédérée Branch. — Porter revient à Gaines-Mill, 29 mai. — Position de l'armée fédérale, à cheval sur le Chickahominy. — Sa force. — Plan de Mac Clellan. — L'armée confédérée. — Johnston se prépare à prendre l'offensive. — Orage du 30 mai. — Mouvement des confédérés, le 31. — A midi, Hill attaque Casey. — Casey, après

une résistance énergique, est écrasé. — La division Couch arrête la déroute. — Immobilité de Huger et de Smith. — Sumner se tient prêt à passer le Chickahominy. — Kearney rétablit le combat. — Smith vient y prendre part. — Les fédéraux sont vivement pressés. — Sumner passe le Chickahominy malgré l'inondation. — Il contient Smith et dégage la gauche. — Charge inutile de Pettigrew. — Johnston est blessé, Smith prend le commandement. — Fin du premier jour de la bataille de Fair-Oaks. — Ses résultats. — Situation des deux armées. — Franklin et Porter ne passent pas le Chickahominy. — Combat du 1^{er} juin, sur la route de Williamsburg. — Retraite des confédérés. — Pertes des deux partis.

CHAPITRE III. — GAINES-MILL 129

Nouvelle de la bataille de Fair-Oaks dans le Nord. — Mauvais temps. — Crue du Chickahominy. — Inaction forcée et souffrances des fédéraux. — Grands travaux, retranchements. — Arrivée de Mac Call. — Situation de l'armée du Potomac, le 15 juin. — Lee prend le commandement de l'armée de la Virginie septentrionale. — Elle reçoit de puissants renforts. — Whiting envoyé au-devant de Jackson. — Jackson ramène secrètement son armée vers Richmond. — Formation de l'armée de Pope. — Expédition de Stuart. — Engagement de cavalerie à Hanover-Court-House, 14 juin. — Jackson à Old-Church. — Il passe à Tunstall-Station. — Il jette le trouble sur les derrières de l'armée fédérale. — Marche de nuit. — Il déjoue la poursuite des fédéraux et rentre, le 15 juin, à Richmond. — On se prépare de part et d'autre à une nouvelle lutte. — Mouvement de Hooker à la gauche fédérale. — Combat d'Oak-Grove, 25 juin. — Jackson vient à Richmond. — Plan de campagne de Lee. — Situation des deux armées. — L'armée de Jackson arrive à Ashland, le 25 au soir. — Mac Clellan, averti, se prépare à le recevoir. — Il se décide à gagner le James-River, en abandonnant le White-House. — Préparatifs du changement de base. — L'armée confédérée se met en mouvement, le 26 juin au matin. — Combat du Beaverdam-Creek. — Assauts inutiles des confédérés. — Ils font des pertes énormes. — Jackson, à gauche, ne ren-

contre personne. — Position choisie par Mac Clellan autour de Gaines-Mill pour couvrir sa droite. — Mac Call vient l'occuper, le 27 juin au matin. — Porter est chargé de la défendre avec trois divisions. — Distribution de ces troupes. — A. P. Hill engage la bataille à Gaines-Mill, à une heure. — Il ne peut entamer les fédéraux. — Lee appelle à lui Jackson. — Combat très-vif à New-Cold-Harbour. — Slocum arrive et repousse les confédérés. — Temps d'arrêt dans le combat. — Porter n'est pas renforcé, immobilité de l'aile gauche fédérale. — Rôle de Magruder. — Jackson arrive à Cold-Harbour et emporte tout devant lui. — Attaque générale de Lee contre Porter, à cinq heures du soir. — Charges de Hood, d'Ewell et de Whiting. — Les fédéraux perdent 22 canons. — Refoulés à droite, repoussés en désordre à gauche, ils se reforment bientôt. — Arrivée de Meagher et de Richardson. — Les confédérés s'arrêtent. — Fin du combat. — Pertes des deux armées. — Porter passe le Chickahominy pendant la nuit. — Résultats de la bataille de Gaines-Mill. — Commencement de la retraite de Mac Clellan.

CHAPITRE IV. — GLENDALE ET MALVERN 189

Le changement de base de l'armée du Potomac. — Description du pays entre le Chickahominy et le James. — Il est mal connu des deux armées. — Distribution des deux armées, séparées par la rivière, le 28 juin au matin. — Départ du convoi fédéral avec Keyes. — Destruction d'une partie du matériel. — Le gouvernement de Washington et le général Mac Clellan. — Mouvements de l'armée confédérée le 28, pour couper les fédéraux du York-River. — Erreur de Lee — Stoneman l'attire vers le sud-est. — Lee ne découvre le mouvement des fédéraux que le 28 au soir. — Il change ses ordres. — Marche du convoi fédéral. — Mouvement de l'armée du Potomac vers le White-Oak-Swamp, le 28 au soir. — Elle évacue ses ouvrages. — Elle ne rencontre personne au delà du White-Oak-Swamp. — A huit heures du soir, Magruder occupe les ouvrages fédéraux. — Combat d'Allens-Farm. — Les fédéraux prennent position à Savage-Station, le 29 juin au matin. — Retraite de Heintzelman. — Magruder s'avance par la route de Williamsburg. — Il attaque Sumner à Savage-Station, à quatre heures de l'après-midi.

— Jackson ne passe le Chickahominy que le 29 au soir. — Retraite de Sumner, il passe le White-Oak-Swamp, le 30 juin, à cinq heures du matin. — Résultat des opérations du 29. — Position des deux armées le 30 au matin. — Fraziers-Farm, Glendale, Malvern. — Jackson atteint, le 30, à onze heures, le White-Oak-Bridge. — Il tente inutilement le passage. — Canonnade de Fraziers-Farm. — Position des fédéraux à Glendale. — Longstreet et A. P. Hill attaquent Mac Callet Hooker. — Lutte acharnée. — Les confédérés ont l'avantage. — Sedgwick, Kearney et Slocum rétablissent le combat. — Nouvel effort des confédérés. — Charge des Virginiens, ils enlèvent deux batteries. — Ils ne peuvent achever leur succès. — Engagement à Turkey-Bend. — Souffrances des fédéraux. — Résultats de la journée du 30 juin. — Le convoi atteint les bords du James. — Retraite nocturne sur Malvern-Hill. — Description de cette position. — L'armée fédérale s'y concentre le 1^{er} juillet au matin. — L'artillerie de réserve. — Situation des confédérés. — Lee réunit enfin son armée. — Jackson passe le White-Oak-Swamp. — Magruder et Huger à droite. — Première attaque de Jackson contre Couch. — Attaques successives de Magruder, sanglantes et inutiles. — A six heures du soir, D. H. Hill attaque à son tour. — Il est également repoussé avec des pertes énormes. — A la même heure, Magruder reprend le combat, nouvelles pertes, nouvel échec. — Absence de direction dans les mouvements des confédérés. — La bataille de Malvern est pour eux une défaite incontestable. — Résultats pour les deux armées de la campagne de sept jours. — Mac Clellan obligé de se retirer à Harrisons-Landing, 2 juillet. — Sa nouvelle position. — Pertes des deux armées. — M. Lincoln à Harrisons-Landing.

LIVRE DEUXIÈME.

LA GUERRE NAVALE.

CHAPITRE PREMIER. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. . . 267

Position politique et militaire de la Nouvelle-Orléans. — Ship-Island.

— Le blocus du golfe du Mexique. — Cedar-Keys. — Appalachicola.

— Biloxi. — Prise du *Florida*. — Expédition contre la Nouvelle-Orléans. — La division de Butler arrive à Ship-Island, à la fin de mars. — Composition de la flotte de Farragut. — Les bouches du Mississippi. — Les forts Jackson et Saint-Philippe. — La flottille confédérée. — Les barrages. — Farragut entre dans les bouches. — Commencement du bombardement, 18 avril. — Le barrage est coupé, 20 avril. — Farragut se prépare à forcer les passes. — La flotte appareille, 24 avril. — Elle combat les forts. — Presque tous les navires fédéraux les dépassent. — Le *Manassas*. — Combat des deux flottes. — Destruction des navires confédérés. — Incendie du *Manassas*. — Farragut remonte le fleuve. — Panique à la Nouvelle-Orléans. — Destruction des navires et du coton. — Lowell quitte la ville. — L'isthme de Kenner. — Farragut atteint la Nouvelle-Orléans, le 25 avril, à onze heures du matin. — Négociations avec le maire. — Révolte de la garnison des forts. — Duncan capitule, 28 avril. — Destruction du *Louisiana*. — Butler occupe la Nouvelle-Orléans, 1^{er} mai. — Farragut remonte le Mississippi. — Prise de Bâton-Rouge, 9 mai. — De Natchez, 12 mai. — *L'Oneda* est arrêté devant Vicksburg. — Gouvernement du général Butler. — Il respecte d'abord les autorités locales. — L'ordre n° 28. — Violences de Butler. — Emprisonnement de M. Soulé. — Exécution de Munford. — Confiscations. — Spéculations. — Absence de commerce.

CHAPITRE II. — MEMPHIS. 323

Beauregard renforcé à Corinth après la bataille de Shiloh. — Sa situation. — Le Mississippi et les chemins de fer. — Beauregard se fortifie, pendant un mois, à Corinth. — Description du terrain. — Organisation de son armée. — Halleck arrive à Pittsburg-Landing. — Sherman à Big-Bear-Creek. — Concentration des fédéraux. — Pope rejoint Halleck, 21 avril. — Campagne de Mitchell sur le Tennessee. — Il surprend Huntsville, 11 avril. — Il s'empare du chemin de fer. — Il en abandonne une partie, 26 avril. — Il occupe le pont de Bridgeport, 30 avril. — Il ne peut s'étendre plus loin. — Occupation de Rogersville, 13 mai. — Expédition d'Andrews. — Halleck se met en marche, 1^{er} mai. — Occupation

de Farmington, 3 mai.—Combat de Farmington, 9 mai.—Position des fédéraux devant Corinth. — Prise de Russells-Hill par Sherman, 17 mai.—Beauregard se prépare à évacuer Corinth, 26 mai.—Combat du 28 mai, devant Corinth. — Expédition d'Elliot, du 27 au 31 mai.—Évacuation de Corinth, 30 mai.—Les confédérés sont faiblement poursuivis.—Fausse dépêche de Pope.—Fin de la poursuite, 9 juin. — Beauregard à Tupelo. — Il est remplacé par Braxton Bragg. — Fin de la campagne de Corinth, ses résultats. — Combat naval du fort Pillow, 10 mai. — Évacuation du fort Pillow, 5 juin. — Bataille navale de Memphis, destruction de la flottille confédérée, et prise de Memphis, 6 juin. — Situation des armées hostiles sur le Mississippi.

CHAPITRE TROISIÈME. — PULASKI. 365

Divers plans de campagne s'offrent à Halleck, il n'en adopte aucun et divise ses forces. — Reconstruction des chemins de fer. — Sherman à Memphis.—Buell envoyé à l'est.—Bragg quitte Tupelo pour Chattanooga.—Inaction de Buell.—Les flottes fédérales sur le Mississippi. — Elles remontent l'Arkansas et le White-River.—Combat de Saint-Charles, 16 juin.—Investissement de Vicksburg. — Description de cette place. — Van Dorn est chargé de la défendre. — Farragut devant Vicksburg. — Il force le passage, 28 juin. — Le bélier *l'Arkansas* attaque la flotte fédérale, 15 juillet. — Farragut redescend au-dessous de Vicksburg, 16 juillet. — Combat de *l'Essex* et de l'Arkansas, 22 juillet. — Travaux inutiles des fédéraux pour tourner Vicksburg. — La flottille de Davis remonte à Helena. — Farragut descend à la Nouvelle-Orléans.—Breckenridge attaque inutilement Bâton-Rouge, 5 août. — Destruction de l'Arkansas. — Les confédérés occupent Port-Hudson et ferment le Mississippi. — Opérations sur la côte sud de l'Atlantique.—Reconnaissance de la flotte de Dupont autour de Savannah. — Engagement naval près du fort Pulaski, en décembre 1861. — Les fédéraux sur l'île de Tybee. — Occupation de Venus-Point. — Les premières torpilles. — Description de la côte de Géorgie. — Départ de Dupont pour s'emparer de cette côte, 28 février 1862. — Occupation de Fernandina et du fort Clinch. — Prise de Saint-Mary, de

Saint-Simons, de Brunswick. — Prise du fort Marion, 11 mars. — Occupation de Jackson et de Mosquito-Inlet. — Évacuation de Jacksonville, le 8 avril, ses conséquences. — Investissement du fort Pulaski. — Établissement des batteries de siège sur l'île de Tybee. — Leur éloignement du fort. — Travaux énormes des assiégeants. — Hunter arrive à Tybee, 8 avril. — Description des batteries fédérales. — Bombardement du fort Pulaski, 10 avril. — Il capitule, 11 avril. — Les fédéraux ne peuvent remonter le Savannah-River. — Débarquement de Benham, près de Charleston. — Combat de Secessionville, 16 juin. — Les fédéraux se rembarquent. — Opérations insignifiantes sur la côte, jusqu'au 1^{er} juillet 1862.

LIVRE TROISIÈME.

LE MARYLAND.

CHAPITRE PREMIER. — CEDAR-MOUNTAIN . . . 437

Situation des armées hostiles en Virginie. — Halleck nommé commandant en chef des armées fédérales. — Formation de l'armée de Virginie sous Pope. — Discussion des divers plans de campagne. — Position de Mac Clellan à Harrisons-Landing. — Ses rapports avec Halleck. — Il est autorisé à reprendre la campagne sur le James. — Le plan de campagne est changé à son insu, 30 juillet. — Occupation de Coggins-Point et de Malvern, 4 août. — Mac Clellan reçoit l'ordre d'évacuer Harrisons-Landing, 5 août. — Pope sur le Rappahannock, description de la contrée. — Force de l'armée de Pope. — Hatch à Madison-Court-House, 17 juillet. — Pope prend le commandement de son armée, 29 juillet. — Banks s'avance sur le Hazel-River, 7 août. — Difficultés d'approvisionnement de l'armée de Virginie. — Ordres de Pope contre les guérillas. — Ses relations avec ses lieutenants. — L'armée de Lee est renforcée. — Ses positions. — Elle est obligée d'observer Mac-Clellan. — Lee apprend par Mosby le départ de Burnside pour Aquia-Creek. — Il se décide à attaquer Pope. — Jackson se met en mouvement, 7 août. — Il passe le Rapidan, 8 août. — Pope marche à sa rencontre. — Banks occupe

le Cedar-Mountain. — Description du champ de bataille, position des deux armées. — Banks et Jackson marchent l'un contre l'autre. — Bataille du Cedar-Mountain. — Attaque infructueuse d'Early. — Le combat s'engage sur toute la ligne. — Jackson s'arrête pour attendre Hill. — Banks prend l'offensive. — Après un premier succès, il est repoussé. — La gauche confédérée est enfoncée, Jackson rétablit le combat. — Les fédéraux finissent par perdre du terrain. — Ils sont renforcés à la nuit. — Jackson se retire. — Pertes considérables des deux partis. — Embarquement d'une partie de l'armée du Potomac, achevé le 16 août. — Le reste de l'armée se rend par terre au fort Monroe. — Passage du Chickahominy. — Toute l'armée réunie, le 20 août, au fort Monroe. — Confusion dans les ordres de Halleck. — Une partie de l'armée est dirigée sur Aquia-Creek et le reste sur Alexandria. — Difficulté de transporter par eau le matériel. — Jackson se replie jusqu'à Gordonsville. — Lee se décide, le 13 août, à le rejoindre avec presque toutes ses forces. — Réorganisation de son armée. — Longstreet arrive à Gordonsville, Jackson marche sur le Cedar-Mountain, 15 août. — Il passe le Rapidan à Somerville-Ford, et Longstreet à Raccoon-Ford, 20 août. — Position de Pope, ses forces. — Il apprend la marche de Lee et se retire, le 18 août, sur le Rappahannock. — Lee atteint cette rivière, 21 août. — Pope obligé de couvrir deux lignes divergentes. — Canonnade sur le Rappahannock, 21 août. — Jackson s'empare d'un passage à Sulphur-Springs, 22 août. — Pope, après avoir ordonné un mouvement sur Fayetteville, veut passer le Rappahannock. — Un orage l'en empêche, 23 août. — Early est coupé par la crue de la rivière. — Pope veut en profiter pour l'écraser. — Expédition de Stuart sur Catletts-Station, 22 août. — Marche de l'armée fédérale, 23 août. — Early lui échappe. — Fatigue des fédéraux. — Leurs mouvements pendant la journée du 24 août. — Les renforts destinés à Pope ne peuvent le rejoindre. — Trouble et confusion à Washington. — Grand mouvement tournant entrepris par Jackson, 25 août. — Sa marche rapide. — Il s'empare de Thoroughfare-Gap, le 26 au matin. — Nouveaux mouvements des fédéraux, 25 août. — Pope apprend la marche de Jackson. — Il est rejoint par Porter et Heintzelman. — Jackson atteint Gainesville, le 26 au soir. — Stuart coupe le

chemin de fer à Bristow. — Jackson s'empare de Manassas, le 27 au matin. — Immense destruction de matériel. — L'armée de Pope privée de toutes communications. — Combat sur le Bull-Run, 27 août.

CHAPITRE II. — MANASSAS. 503

Pope se rend compte du mouvement de Lee dans la nuit du 26 au 27 août. — Il se décide à se replier sur Manassas. — Ordres de marche, le 27 au matin. — Longstreet s'aperçoit du départ de Pope et se met en mouvement pour suivre Jackson. — Les fédéraux accomplissent heureusement leur marche, 27 août. — Mac Dowell occupe Gainesville. — Hooker défait la division Ewell sur le Broad-Run. — Situation de Jackson. — Pope, au lieu de rester à Gainesville, appuie sur Manassas. — Jackson, dégagé par cette fausse manœuvre, évacue Manassas, le 27 au soir. — Pour donner la main à Longstreet, il se retire sur Sudeley-Springs. — Mouvements des fédéraux, le 28 août au matin. — Ils occupent Manassas. — A. P. Hill les attire sur Centreville. — Kearney l'attaque au moment où il se replie sur Sudeley. — Longstreet enlève à Ricketts le passage de Thoroughfare-Gap. — Mac Dowell rencontre Jackson, le 28 après-midi, sur le Youngs-Branch. — Attaques infructueuses des confédérés. — Blessure d'Ewell. — Mac Dowell continue le soir sa route sur Centreville. — Position des deux armées, 28 août au soir. — Dispersion des fédéraux. — La jonction de Longstreet et de Jackson désormais inévitable. — Pope veut la prévenir, le 29 août, au lieu de se retirer sur Centreville. — Position des corps fédéraux récemment débarqués. — Mac Dowell envoyé vers Gainesville. — Longstreet atteint ce point, le 29 au matin. — Sigel attaque Jackson sur le Youngs-Branch. — Il est renforcé par Kearney, Hooker, Reno et Reynolds. — Le corps de Longstreet, conduit par Lee, entre en ligne à dix heures. — Position de l'armée confédérée à midi, à droite et à gauche de Groveton. — Position de Porter à gauche. — Quel ordre reçut-il de Mac Dowell? — Pope, comptant sur le mouvement de Porter, fait attaquer inutilement Groveton par Hooker, puis par Kearney. — Il envoie, à quatre heures et demie, à Porter l'ordre d'appuyer à droite pour tourner l'ennemi.

— Pendant ce temps, nouvelle attaque infructueuse de Kearney et de Reno contre Jackson. — Arrivée de la division King. — Elle est repoussée par Hood, du corps de Longstreet. — Fin du combat. — Inaction funeste de Porter. — Pope lui reproche de n'avoir pas empêché la réunion des deux corps ennemis. — Accusations dirigées contre lui devant un conseil de guerre, qui le dégrade. — Jusqu'à quel point fut-il responsable de l'échec du 29 août? — Résultats de cette journée. — Trouble à Washington. — Manque de moyens de transport. — Pope croit les confédérés en retraite et se décide à les attaquer, 30 août. — Position des deux armées sur le Youngs-Branch. — Description du terrain. — Pope, pour fortifier sa droite, dégarnit sa gauche. — Immobilité de Lee pendant la matinée. — Il déploie sa droite. — Vers une heure, Porter attaque le centre confédéré. — Il est repoussé par l'artillerie du colonel Lee. — Jackson et Longstreet prennent l'offensive en même temps. — Lutte acharnée près de Groveton. — Longstreet déborde et culbute la gauche fédérale. — Reynolds rétablit le combat et défend énergiquement le Bald-Hill. — Warren soutient seul le centre fédéral. — Le combat mollit de ce côté. — Les confédérés finissent par prendre le Bald-Hill. — La brigade régulière les arrête à la maison Henry. — Désordre de la gauche fédérale. — Le reste de l'armée, tourné, est entraîné vers le Bull-Run. — Elle passe le Bull-Run et retrouve Franklin à Centreville. — Résultats de la bataille de Manassas, le 30 août au soir. — Jackson marche sur Chantilly et y arrive, le 31 août au soir. — Immobilité des fédéraux le 31. — Ordres de marche de Pope, le 31. — Il évacue Centreville, le 1^{er} septembre, pour faire face à Jackson. — Hooker rencontre Jackson, le 1^{er} septembre après midi. — Position d'Ox-Hill. — Combat de Chantilly. — Les fédéraux sont enfoncés. — Arrivée de Kearney. — Il rétablit le combat. — Il est tué. — Pope se replie, le 2 septembre, sur Washington. — Désordre et découragement de son armée. — Alarmes à Washington. — Mac Clellan chargé de défendre la capitale. — Il prend le commandement de l'armée, 2 septembre. — Pope envoyé dans l'Ouest. — De quelle manière Mac Clellan fut investi du commandement. — L'armée fédérale reprend ses anciennes positions autour de Washington.

CHAPITRE III. — HARPERS-FERRY. 553

Sûreté réelle de Washington. — Lee se décide à envahir le Maryland. — Avantages et dangers de cette invasion. — Situation politique du Maryland. — Sa configuration géographique. — Position de Baltimore. — Lee renonce à marcher sur cette ville et préfère la contrée montagnaise. — Jackson passe le Potomac à Whites-Ford, 5 septembre. — Enthousiasme de ses soldats. — Leur déception à Frederick. — Toute l'armée de Lee passe le Potomac, 8 septembre. — Il occupe la ligne du Monocacy. — Sa proclamation, son peu d'effet. — Les troupes fédérales dans la vallée de Virginie. — Importance relative de Harpers-Ferry. — Opinion du général Halleck. — Mouvement de Lee, le 10 septembre, pour investir Harpers-Ferry. — Description du Maryland occidental. — Description de Harpers-Ferry. — Lee divise son armée. — Réorganisation de l'armée fédérale. — Halleck la retient pour protéger Washington. — Mac Clellan se porte à Rockville, 7 septembre. — Composition et force de son armée. — Sa position le 9 septembre. — Elle occupe Frederick, 12 septembre. — Mac Clellan apprend les projets de Lee, 13 septembre. — Son plan pour sauver Harpers-Ferry et profiter de la division de ses adversaires. — Ordres de marche : retard dans leur exécution. — Lee occupe de nouveau les passages du South-Mountain. — Description de Turners-Gap. — D. H. Hill s'y établit. — Reno l'attaque. — La division fédérale de Cox enlève la première ligne de hauteurs. — Arrivée de Hooker. — Retour offensif des confédérés sous Hill. — Ils sont repoussés. — Attaque générale des fédéraux. — Malgré l'arrivée de Longstreet, ils enlèvent une partie des positions des confédérés. — Mort de Reno. — La nuit met fin au combat. — Longstreet en profite pour se retirer. — Pertes des deux côtés. — Les fédéraux maîtres du South-Mountain. — Le même jour, Franklin attaque Mac Laws à Cramptons-Gap. — Il force le passage et descend dans Pleasant-Valley. — Résultats de ces deux combats, connus sous le nom de bataille du South-Mountain. — Mouvements des confédérés pour investir Harpers-Ferry. — Jackson passe sur la rive droite du Potomac. — Il rejette les fédéraux, commandés par Miles, dans Harpers-Ferry. — Situation des fédéraux de ces der-

niers. — Ressources qui leur restent. — Les Maryland-Heights. — Miles ne prépare rien pour les défendre. — Le 13 septembre, Mac Laws en occupe les abords. — Le colonel Ford tente en vain de lui enlever ses positions. — Mac Laws arrêté par le mouvement de Franklin. — Ford abandonne les Maryland-Heights, le 13 au soir. — Mac Laws s'y établit, le 14 après-midi. — Walker s'établit sur les London-Heights. — Jackson s'empare des Bolivar-Heights, le 14 au soir. — Dispositions pour attaquer Harpers-Ferry, 15 septembre. — Chances de salut de la garnison fédérale. — Évasion de la cavalerie. — Le bombardement commence le 15 au matin. — Désordre et découragement des fédéraux. — Faiblesse de Miles. — Il parle. — Sa mort. — Capitulation de la garnison fédérale. — Résultats obtenus par les confédérés.

CHAPITRE IV. — L'ANTIETAM 595

Mouvements de Mac Clellan, 15 septembre. — Lee se retire derrière l'Antietam. — Escarmouche de Boonesboro. — Mac Clellan rappelle Franklin. — Jackson se met en marche pour Sharpsburg. — Mac Laws et Walker y arrivent, 16 septembre. — Retard des fédéraux. — Position difficile de Lee. — Les trainards confédérés laissés en Virginie. — Forces de Lee. — Il accepte la bataille. — Description du terrain. — Positions des confédérés. — Le brouillard entrave, le 16, les dispositions de Mac Clellan. — Retard de Franklin. — Jackson arrive avec deux divisions, 16 septembre. — Forces de Mac Clellan. — Son plan. — Combat livré par Hooker au delà de l'Antietam, 16 septembre. — Préparatifs des fédéraux pour le 17 au matin. — Il manque encore trois divisions à l'armée de Lee. — Il renforce sa gauche. — Le corps de Hooker ouvre la bataille, le 17 au matin. — Après un combat sanglant, il dépasse la route de Hagerstown. — Jackson l'arrête avant Dunker-Church. — Les confédérés reprennent l'offensive. — Lawton refoule Meade. — Mansfield vient au secours de Meade. — Le corps de Jackson plie, écrasé par le nombre. — Mort de Mansfield, d'une part, et de Starke, de l'autre. — Lee envoie D. H. Hill au secours de sa gauche. — Hooker est blessé. — Les fédéraux sont de nouveau repoussés. — Ils sont couverts par l'artillerie. — Mac Laws

arrive de Harpers-Ferry. — Lee le dirige sur Dunker-Church. — Sumner le devance. — Faibles démonstrations de Burnside. — Mac Clellan le presse en vain de forcer le passage. — Vigoureuse attaque de Sumner contre Hood. — Sedgwick occupe Dunker-Church. — Sa position aventurée. — Mac Laws reprend Dunker-Church. — Les fédéraux repoussés en désordre. — French et Richardson sont arrivés en ligne. — Combat de la ferme Roulette. — Nouveaux efforts des confédérés de ce côté. — Anderson et Mac Laws attaquent en vain French et Richardson. — Les fédéraux enlèvent la maison Piper. — Le combat mollit. — Franklin approche. — Situation des deux armées à une heure. — Mort de Richardson. — Burnside passe l'Antietam. — Franklin est retenu par Sumner, Porter par Mac Clellan. — Burnside pousse devant lui la droite de Lee. — A. P. Hill arrive à point, pour la renforcer. — Il arrête les fédéraux. — Combat violent en avant de Sharpsburg. — Immobilité des fédéraux, à droite et au centre. — Rodman est tué, sa division plie devant Hill. — Sturgis rétablit le combat. — Les deux partis luttent sans avantage jusqu'à la nuit. — Fin de la bataille de l'Antietam. — Pertes énormes des deux côtés. — Conséquences de cette bataille, funestes pour les confédérés. — Pourquoi la victoire des fédéraux ne fut pas plus décisive. — Épuisement des deux armées. — Leur immobilité, le 18 septembre. — Arrivée des renforts fédéraux. — Lee repasse le Potomac, dans la nuit du 18 au 19 septembre. — Porter le suit. — Il est surpris, le 20 septembre, par Jackson et rejeté avec perte. — Fin de la campagne du Maryland.

NOTES.

NOTE A	647
NOTE B	647
NOTE C	659
NOTE D	667
NOTE E	670
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	672

APPENDICE

AU CHAPITRE II DU LIVRE I.

BATAILLE DE FAIR-OAKS.

L'impression de ce volume était achevée lorsque nous avons reçu, sur la bataille de Fair-Oaks, des notes manuscrites que le général Joseph Johnston a bien voulu nous transmettre du fond de sa retraite en Géorgie. Honoré par cette marque de confiance de l'ancien adversaire de l'armée du Potomac, nous avons comparé, avec le plus grand soin, ces notes aux nombreux documents officiels dans lesquels nous avons puisé les éléments de notre récit. Nous y avons trouvé des détails que nous regrettons de n'avoir pas connus à temps, mais rien qui nous oblige à modifier ce récit. En effet, nous croyons devoir maintenir notre opinion sur certains points, peu nombreux d'ailleurs, où nous ne pouvons accepter les assertions du général Johnston. C'est donc par déférence pour celui-ci que nous allons exposer en quelques mots la question de fait sur laquelle nous ne sommes point d'accord. D'après lui, l'attaque de Longstreet, ou de la droite confédérée contre Seven-Pines, aurait été presque immédiatement suivie de celle de G. W. Smith, à gauche, dirigée contre Fair-Oaks par le général en chef lui-même; et cette attaque serait tombée à la fois sur Couch, immobile jusque-là à Fair-Oaks et sur Sumner, déjà arrivé au secours de ce dernier. S'il en eût été ainsi, le seul

reproche adressé aux confédérés, celui d'avoir manqué d'ensemble dans leurs attaques, se trouverait sans fondement. Mais nous croyons que le général sudiste, en condensant dans un si court espace de temps les incidents de cette journée, a commis, quant à l'heure, deux erreurs qui changent complètement la physionomie de la bataille.

1° Selon lui, l'attaque de Longstreet contre Casey n'aurait précédé que d'une heure ou une heure et demie celle de Smith : la seconde ayant eu lieu à quatre heures et demie, la première aurait été faite à trois heures ou trois heures et demie. Les preuves les plus concluantes établissent qu'elle commença avant une heure. Voici les heures exactes que donnent à ce sujet, dans leurs rapports ou leurs dépositions devant le comité de la conduite de la guerre, les généraux de corps d'armée, de division et de brigade qui commandaient les fédéraux de ce côté : Keyes, midi et demi ; Casey, midi quarante minutes ; Naglee, vers une heure.

2° La division Couch fut engagée avant l'attaque de G. W. Smith ; ses premières troupes vinrent en avant de Seven-Pines dès deux heures, pour soutenir Casey (Rapport de Keyes). Deux de ses brigades, Peck et Devens, furent en ligne dès trois heures et demie (Rapport de Naglee). C'est pendant qu'elles étaient engagées sur le Nine-Miles-Road, que, vers quatre heures et demie, Johnston, à la tête des soldats de G. W. Smith, tomba à Fair-Oaks, sur la brigade Abercrombie, la 3^e de Couch, ce qui nécessita un changement de front des fédéraux (Rapport de Keyes). Peu après, à cinq heures ou cinq heures un quart, cette attaque rompit la ligne ainsi formée. Couch fut rejeté avec quatre régiments et une batterie (Rapport de Mac Clellan) au nord du chemin de fer, où il devait être bientôt rejoint par Sumner (Déposition de Sumner devant le comité de la conduite de la guerre¹). En même temps, le reste

1 *Report of the Committee on the conduct of the war*, t. I, p. 362.

du corps de Keyes perdit possession de Seven-Pines (Rapport de Naglee). D'après la déposition citée plus haut, Sumner ne rejoignit Couch qu'après que celui-ci eut été séparé de la plus grande partie de sa division, et l'autorité de plusieurs témoins oculaires permet de fixer à six heures le moment où Smith, vainqueur de l'aile droite de cette division, rencontra Sumner dans la clairière d'Allens-Farm.

Ces données, que nous n'avons adoptées qu'après un rigoureux contrôle, prouvent : 1° que la bataille, commencée par Longstreet avant une heure, se prolongea pendant plus de trois heures avant que Johnston donnât à Smith l'ordre d'y prendre part; 2° que celui-ci ne trouva à quatre heures et demie, à Fair-Oaks, qu'une partie de la division Couch, dont le reste lutta depuis une ou deux heures contre Longstreet, et qu'il ne rencontra les têtes de colonne de Sumner qu'une heure et demie après cette attaque. On peut conclure de là que, si le mouvement offensif de Smith n'avait pas été retardé pendant ces trois heures, les positions de Fair-Oaks et de Seven-Pines, dont ce mouvement amena la chute presque immédiate, seraient tombées à trois heures, au lieu de cinq heures, et que, Sumner n'ayant pas encore passé le Chickahominy à ce moment-là, Smith, au lieu d'avoir à le combattre, aurait pu achever la défaite des deux corps de Keyes et de Heintzelman. Nous n'irons pas plus loin dans les suppositions, notre but étant simplement d'indiquer les points de fait sur lesquels nous nous trouvons en désaccord avec l'illustre blessé de Fair-Oaks.

Mai 1875.

ERRATA.

Deux fautes d'orthographe de noms propres se sont introduites dans nos trois premiers volumes : nous avons écrit *Sedgewick* et *Moseby*, tandis que nous aurions dû écrire *Sedgwick* et *Mosby*. — De plus, une première inadvertance, qui s'est ensuite perpétuée dans ces volumes, nous a fait employer l'article féminin devant le nom de la rivière de Shenandoah, pendant qu'ailleurs, devant ces sortes de noms, nous avons invariablement traduit le *the* anglais par l'article masculin. Désormais nous écrivons *le*, et non pas « *la* Shenandoah. »

Page 26, avant-dernière ligne; *au lieu de* : 4600 mètres,
lisez : trois kilomètres.

Page 166, ligne 11; *au lieu de* : le plus grande,
lisez : la plus grande.

— ligne 13; *au lieu de* : New-Cold-Harbour,
lisez : Cold-Harbour.

Page 192, ligne 23; *au lieu de* : au nord et à l'est,
lisez : à l'est et au sud.

Page 638, ligne 20; *au lieu de* : French,
lisez : Branch.

